ITINERAIRE

Une vie, une pensée



RICARDO FLORES MAGON

N° 9/10 - 1 semestre 1992 - 60 F

Regeneración.

Semanal revolucionario.

Francisco I. Madero es un Traidor a la Causa de la Libertad

Dessin de José Guadalupe Posada.

Doc. I.I.H.S.

Amis lecteurs

Voici donc ce numéro tant attendu ! Il nous aura fallu du temps, mais le résultat est là. Un numéro double de cent pages au prix de 60 F. On est loin des trente-six pages du deuxième numéro consacré à Sacco et Vanzetti ou même des quatre-vingts pages de celui d'Emma Goldman.

Beaucoup de retard car, en plus d'une augmentation de la pagination, nous avons eu beaucoup de mal pour confectionner ce numéro qui constitue, à notre connaissance, la première étude en français du mouvement anarchiste mexicain à l'aube du XX[e] siècle. Les plus grosses difficultés ont été constituées par la vérification et le recoupement des dates, des lieux et des noms (sans pour cela que nous soyons sûrs d'avoir évité tout contresens). En effet, dans certains articles, ces informations étaient parfois contradictoires. Or, si pour certains sujets — le Mexique au début du siècle par exemple —, ces vérifications ont pu se faire assez aisément, pour d'autres cela n'a pas été aussi facile. De plus, la recherche iconographique a été particulièrement délicate et il nous a fallu changer la maquette de plusieurs articles lors de l'arrivée, enfin !, du document correspondant le mieux au sujet.

Un autre problème, mais qui n'est pas seulement relatif à ce numéro, concerne la difficulté de recevoir les articles en temps et en heure, quand ce n'est pas purement et simplement la nécessité de trouver un nouveau collaborateur pour palier à une défection de dernière minute. Bien sûr, le retard n'est pas uniquement imputable à ces trois causes, nous avons nos propres responsabilités qui sont dues principalement à un manque de temps car nous avons aussi d'autres activités.

On le voit, ce n'est pas toujours facile de faire rimer qualité, efficacité et périodicité. Mais nous continuerons malgré tout pour votre plaisir, pour le nôtre également, et pour faire connaître la vie de ces hommes et femmes qui se sont toujours rangés du côté des opprimés.

Notre prochain numéro sera consacré à Eugène Varlin et vous pouvez d'ores et déjà nous écrire si vous avez des renseignements à nous fournir ou, plus précieux encore, quelques documents (photo ou dessin) de qualité.


통권 제6호

自由聯合

FAK BULLETIN

우리가 바라는 最小限의 것

(The Minimum of our Desideratum)

FAK Bulletin, journal de la Fédération anarchiste coréenne. Il reparaît depuis la reconstitution de l'organisation en 1987.

Nous avons reçu en échange de presse:

- *Gavroche* (France),
- *Courant alternatif* (France),
- *A Rivista Anarchica* (Italie),
- *Schwarzer Faden* (Allemagne),
- *Anthropos* (Espagne),
- *Alternative libertaire* (Belgique),
- *Bulletin du C.I.R.A.* (Suisse),
- *El Libertario* (F.L.A., Argentine),
- *FAK Bulletin* (F.A., Corée).

SOMMAIRE



Benito Juárez (1806-1872) acclamé par la foule. Bien qu'il fût indien il parvint aux plus hautes fonctions. Gouverneur d'Oaxaca en 1847, il devint président du Mexique en 1861.

Tiré de "Le grand guide du Mexique"

MANIFIESTO

El Club Liberal "Ponciano Arriaga," Centro Director de la Confederación de Clubs Liberales de la República, á la Nación.

REFORMA, UNION Y LIBERTAD.
MEXICO, FEBRERO 27 DE 1903.

Doc. Heiner Becker

Manifeste du club libéral « Ponciano Arriaga » à la nation, 27 février 1903.

Nous remercions tout particulièrement l'IIHS, les CIRA de Lausanne et de Marseille ainsi que Liberto Domingo, David Poole et Antonia Fontanillas pour le prêt des documents iconographiques.

Regeneración

English Section, Page 4 — ESCRITO POR TRABAJADORES Y PARA LOS TRABAJADORES — Semanal Revolucionario

Siguen las Declaraciones Sobre la Injusta Condena de Nuestros Companeros

Régeneración n° 132 du 15 mars 1913.

Doc. Heiner Becker

Lucio Ortiz, condamné à la prison à vie pour avoir, avec 15 autres compagnons, participé à une échauffourée alors qu'ils tentaient de traverser la frontière.

Doc. David Poole



Doc. Heiner Becker

Novembre 1922, Teresa et Enrique Magon.

Plusieurs portraits de militants illustrent ce numéro, vous les trouverez aux pages suivantes : Enrique Flores Magón (pp. 18 à 21), Librado Rivera (pp. 33-34), W.C. Owen (pp. 41 à 43), Práxedis G. Guerrero (pp. 48 à 50), John Creaghe (pp. 56 à 58), Octave Jahn (p. 63), Roman Delgado (p. 66), Jesús Flores Magón (pp. 73-74), Alfred Sanftleben (pp. 80-81).



EL SINDICALISTA

EDUCACION RACIONAL — LUCHA REIVINDICADORA

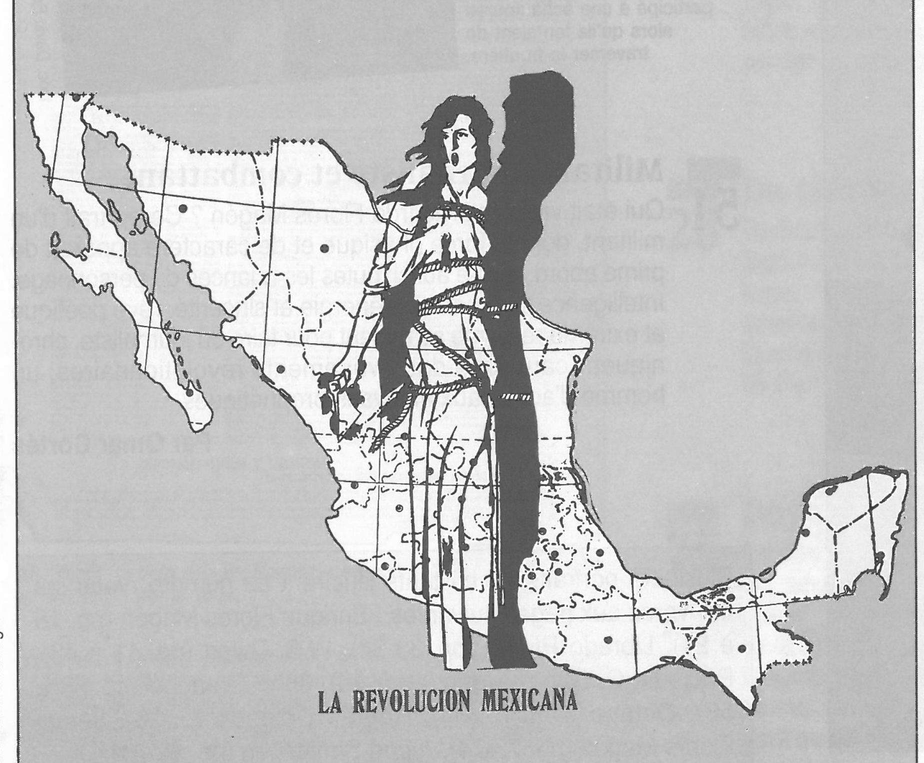
Los politicos no salvarán nunca a la clase obrera, a pesar de todas sus promesas

El Sindicalista n° 1 du 30 septembre 1913.

Doc. A. Fontanillas

ITINERAIRE
Une vie, une pensée

Numéros 9 / 10 - 1er semestre 1992
1 bis, rue Émilie, 77500 CHELLES
Directeur de la publication : Didier Roy
Administration : José Bolufer
Rédaction : H. Becker, P. Bedos, J. Bolufer, M. Colombo, D. Roy
N° ISSN : 0986-6043
Dépôt légal : 2e trimestre 1992
Impression : Imp. du Sommet, tél. : 48.28.16.63.



Doc. Liberto Domingo

NÉ en 1839, fusillé par les Versaillais en 1871, la vie d'Eugène Varlin fut courte mais bien remplie. Découvrir cet ouvrier relieur autodidacte, c'est aborder la naissance du syndicalisme en France (sociétés "ouvrières" du Second Empire et constitution de l'Association internationale des travailleurs), mais aussi le coopérativisme et surtout la Commune de Paris. Cent vingt et un ans après, il n'est pas inutile de revenir sur cet épisode essentiel de l'histoire ouvrière, encore trop souvent occulté ou mythifié de nos jours.

EDITO

De *Viva Zapata !* à *Il était une fois la révolution*, en passant par *Les Cent Fusils*, le cinéma s'est souvent penché sur la Révolution mexicaine. A la sauce hollywoodienne, bien sûr : sombreros, gros cigares et "pistolleros". Le même folklore qui ne laisse dans le souvenir du grand public que le beau regard de Marlon Brando, le sourire ironique de James Coburn ou les rondeurs de Raquel Welch.

L'essentiel reste à faire ! Signaler, entre autres, que ce fut la première révolution moderne, à l'aube du XXe siècle. Brosser le portrait des héros oubliés — trop radicaux, trop conscients, peut-être —, tels les frères Magón, Práxedis Guerrero, Librado Rivera... Mieux connaître aussi l'homme qui, par son courage, son intelligence, sa pugnacité, fut l'initiateur de cette révolution : Ricardo Flores Magón. Malgré de longues années de prison, les persécutions policières tant au Mexique qu'aux Etats-Unis et l'appel des sirènes politiciennes, cet anarchiste n'a vécu que pour l'émancipation de ses frères et sœurs, pour l'avènement d'une société égalitaire.

De la fondation du journal *Regeneración* en août 1900 à son assassinat dans le pénitencier de Leavenworth le 22 novembre 1922, Ricardo Flores Magón et les membres du Parti libéral mexicain ont tout mis en œuvre pour que la Révolution mexicaine s'épanouisse sur des bases anarchistes. Contre et envers tous : que ce soit le sinistre dictateur Díaz, le bourgeois réformateur Madero ou les généraux aventuriers de la "révolution" et l'impérialisme des Etats-Unis... Et cela dans un pays ravagé par l'analphabétisme, la pauvreté, l'esclavage légal, le pillage économique de la bourgeoisie mexicaine et des monopoles américains !

Cependant nous ne magnifierons ni Ricardo Flores Magón ni le Parti libéral mexicain. Le personnage nous paraît parfois violent, autoritaire et équivoque. Certes les circonstances expliquent et atténuent quelque peu notre jugement, mais l'évolution intellectuelle qui mène du libéralisme à l'anarchie n'excuse pas l'ambiguïté pour des révolutionnaires de se servir d'un manifeste, devenu caduc parce que réformiste, pour attirer le plus grand nombre de mécontents. La fin n'a jamais justifié les moyens aux yeux des anarchistes ! Que penser également de cette "junte" : "conseil politique" pour les militants de culture ibérique ou "gouvernement autoritaire" à relent militariste ? Dans les faits également, l'équivoque demeure...

Même si nous le pouvions, notre but n'est pas de répondre à ces questions, mais de présenter tous les aspects d'un être hors du commun, sa pensée et ses actes, les événements auxquels il a été confronté, sans oublier ceux qui l'ont accompagné et les conditions économiques, sociales et politiques, qui ont baigné son action. C'est ce que nous avons essayé de faire, le plus impartialement possible. Et si des interrogations subsistent, n'est-ce pas notre rôle de les soulever ?





Ricardo est mort

W.C. Owen dresse pour Freedom *un rapide portrait de l'homme qui fut l'un des initiateurs de la Révolution mexicaine. Forte personnalité, exigeant beaucoup de lui et des autres, il resta fidèle à ses convictions, refusant honneurs et sinécures.*

RICARDO Flores Magón est mort. D'habitude, la nouvelle d'une mort m'affecte peu, mais dans ce cas, je ressens un sentiment différent. Ce n'est pas parce qu'après de longues années d'emprisonnement et d'exil, cet indomptable défenseur de la liberté est mort en prison. Un sentiment plus grand que celui de la pitié ou de deuil personnel m'envahit. Pour des raisons que je ne peux analyser, cette mort m'apparaît comme le résumé d'une époque et éveille des pensées et des sentiments que j'ai peine à exprimer. J'ai l'impression qu'une force qui était essentielle a cessé d'opérer.

Il me semble que tous ceux qui ont eu des relations étroites avec Ricardo Flores Magón auront le même sentiment que moi. Quelque chose l'avait marqué d'une empreinte particulière. Quelles que soit les conditions où il se trouvait, il demeurait toujours quelqu'un, une force à prendre en compte, une personnalité qui ne pouvait pas être ignorée. Même les officiels de la cour et du pénitencier, dont l'instinct naturel était de le considérer comme un hors-la-loi, lorsque je discutai de ce point avec eux, reconnurent être parfaitement conscients de ce fait.

C'est, je le pense, parce que l'homme était si manifestement sincère ; si déterminé dans sa conviction que, quoi qu'on puisse vouloir garder sous silence, il devait parler ; si profond dans sa détermination à jouer son rôle dans ce grand combat pour la fin de l'esclavage des hommes qu'il devait individuellement, quel qu'en soit le prix, se battre jusqu'à son dernier souffle. Tout ce qui oppressait, il le haïssait, que ce soit un gouvernement ou un monopole foncier, la superstition religieuse ou la haute finance. Mexicain, il savait comment cela avait anéanti son peuple ; anarchiste, il comprenait que ceci était le sort des déshérités, de tous ceux qui se sont laissés réduire à l'impuissance à travers le monde. Des vagues d'indignation vertueuse agitent la plupart d'entre nous périodiquement, mais Magón, lui, m'apparaissait comme un volcan jamais endormi.

Contre le tyran

Si je m'en souviens bien, c'était à San Luis Potosí il y a environ trente ans, que Ricardo Magón, alors jeune journaliste, fit un bond dans la notoriété. De façon caractéristique, il arriva dans un bond. Le Parti de la libre pensée était réuni en convention et, en accord avec ses traditions, concentrait ses débats sur les dénonciations de l'Eglise catholique romaine. Ricardo, tel qu'on me l'a rapporté, jeta littéralement la panique dans la convention avec un discours dans lequel il attaquait Porfirio Díaz, dictateur omnipotent du Mexique, comme l'homme qui vendait le Mexique à Wall Street et était, par conséquent, la véritable source de tous les maux du pays.


Doc. David Poole


Doc. David Poole

Juan Sarabia.

Bien entendu, la dénonciation de l'Eglise était à l'époque à la fois populaire et sans danger, alors qu'attaquer Díaz était un acte sans précédent et plein de danger. Cela rapporta à Ricardo l'amitié éternelle de Librado Rivera qui, plus tard, devait partager son sort et maintenant lui survit au pénitencier de Leavenworth ; mais cela lui valut, ainsi qu'à son frère Enrique et à Rivera, de devenir la cible désignée de la colère du dictateur. Malgré cela, le trio fomenta et activa avec une grande énergie une agitation basée sur leurs idées jusqu'à ce que, après plusieurs emprisonnements, il leur devint impossible de rester au Mexique et émigrèrent aux Etats-Unis. Ils avaient lancé la balle. Avec une grande audace, ils avaient donné le départ du mouvement économique qui allait finalement conduire Porfirio Díaz en exil. De la façon dont je vois les chose, l'initiateur des initiateurs est toujours l'homme vrai mais, pour lui, la route qu'il ouvre conduit toujours à la croix.

Ricardo Magón, j'en suis tout à fait sûr, présagea clairement cela et, au cours des conversations, il l'acceptait stoïquement comme le prix à payer. Il était souvent beaucoup trop influencé par ses penchants ou ses inimitiés personnels et il ne trouvait que très rarement des qualités à ses adversaires. Mais pour ce qui était des problèmes fondamentaux, je l'ai toujours trouvé juste parce qu'il ne négligeait pas les faits importants. A maintes reprises, je considérais ses condamnations comme des plus injustes, mais habituellement les hommes qu'il avait si violemment critiqués se révélaient être des politiciens opportunistes, comme il les avait dénoncés auparavant. Il était des plus agressifs, des plus positifs et cela lui valait des ennemis aussi bien que des amis.

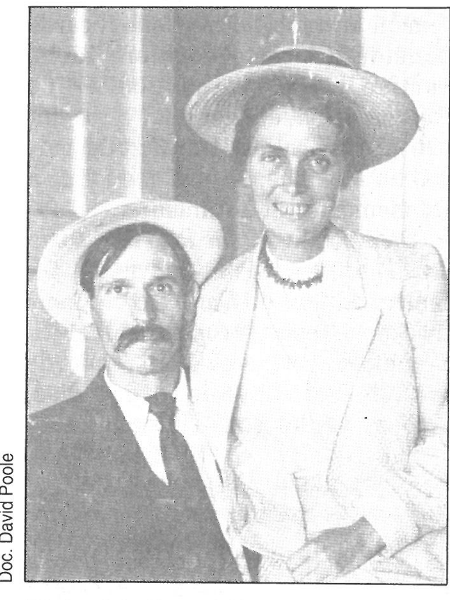
Je commençai à m'intéresser personnellement aux Magón grâce à la lecture de l'ouvrage de John Kenneth Turner *Barbarous Mexico* (*Mexique barbare*), mais c'est leur haine passionnée d'un système social qui semble capable de ne penser qu'en dollars qui me rapprocha d'eux. Depuis bien des années, ma conviction la plus profonde était que le mythe du veau d'or est le plus ignoble de tous les mythes et le plus grand obstacle au progrès que notre race, en raison des conquêtes intellectuelles des siècles passés, doit absolument franchir. J'ai rencontré bien des hommes et des femmes qui partageaient ce point de vue, mais aucun aussi convaincu que l'étaient les Magón. Je pense que Ricardo était complètement persuadé que le pire de tous les destins pour le Mexique aurait été de tomber sans défense sous le joug de Wall Street. La grande évidence qu'il percevait était que l'humanité entière était enchaînée au char du pouvoir de l'argent triomphant brutalement, et qu'elle devait se libérer seule ou périr. Je partageais moi-même le point de vue. Mon étude de la Révolution mexicaine, le constat que je fis de la façon dont la ploutocratie avait soutiré au Mexique tout ce qui était bon à prendre, transformèrent une idée vague et théorique en conviction profonde.

Une forte personnalité

Ricardo Magón fut l'un des écrivains les plus forts que le mouvement révolutionnaire ait produit. Excepté les moments où il se laissa emporté dans des polémiques déplorables, il ne s'éparpilla pas dans les détails mineurs. Il s'attaqua invariablement aux problèmes majeurs, et ceci avec une fermeté extraordinaire. A travers toute son œuvre on ressent l'attrait pour les plus grandes et, par conséquent, pour les plus fortes émotions ; pour l'héroïsme. Il exigeait beaucoup des hommes. Je doute qu'il avait eu connaissance des écrits de Nietzsche, mais il était à mes yeux un autre Nietzsche, mais un Nietzsche démocratique. Bien que, chez ce type de personnages, il y ait toujours un fort courant aristocratique. Ils insistent sur le meilleur : sur la réalisation de leur idéal dans son entier ; et pour cette réalisation, nul sacrifice n'est trop grand à leurs yeux.

Je n'ai pas le désir d'écrire une biographie ou un panégyrique, mais je me contenterai de partager quelques souvenirs personnels qui vous éclaireront peut-être sur l'homme en question. Je me souviens qu'il avait été averti de poursuites judiciaires imminentes et qu'il avait refusé de se retirer en lieu sûr pour ne pas *"désorganiser le mouvement"*... Lorsque, après un délai de plusieurs semaines, on obtint sa liberté sous caution, il se rendit directement au local de *Regeneración* et, en l'espace d'une heure, il s'était de nouveau attelé à la tâche de correspondance à laquelle il consacrait probablement huit heures pleines chaque jour. Je n'ai jamais rencontré de propagandiste si industrieux, à l'exception peut-être de son frère Enrique. Il vivait misérablement et, autant que je puisse l'affirmer, n'avait pas de vices personnels. Il n'avait de toute façon pas de temps à y consacrer.

Lors de ma première visite à *Regeneración*, je remarquai un gros colis et j'appris qu'il contenait uniquement des exemplaires de *la Conquête du Pain* de Kropotkine qui seraient envoyés par bateau au Mexique. Pendant des années, ces hommes poursuivirent avec une infinie ténacité et aux dépens de leurs maigres ressources personnelles, ce travail de titan. Leur grande idée était le développement de personnalités révolutionnaires. Ils avaient une admiration sans bornes pour Kropotkine ; admiration, à mon idée, non critiquable.


Doc. David Poole

Ethel et John Kenneth Turner.


Doc. David Poole

Transfert du corps de Ricardo Flores Magón des Etats-Unis au Mexique. Les travailleurs des sociétés ferrovières ont souhaité le rapatrier à leur frais.

Lorsque je succédais à John Kenneth Turner [1] en qualité de rédacteur des pages anglaises de *Regeneración*, le tirage était de 17 000 exemplaires [2] et le journal aurait dû faire des bénéfices. Chaque "cent" gagné était dépensé à diffuser la propagande. Nous avions entre 600 à 700 journaux sur notre liste d'échange libre et nous avions obtenu des entrefilets très complets à travers le monde latino-américain. Notre but le plus important était d'unifier l'opinion latino-américaine au Mexique, en Amérique centrale et en Amérique latine contre l'invasion de la ploutocratie, et de créer un sentiment suffisamment fort aux Etats-Unis pour empêcher une intervention perpétuellement brandie. Je crois que Ricardo considérait cette dernière tâche comme le devoir particulier de *Regeneración*, et c'est pour cette raison qu'il s'opposa au transfert du journal au Mexique, un pas que je fus à un moment prêt à franchir.

Dans son livre, *The Real Mexico (le vrai Mexique)*, Hamilton Fyfe, actuellement éditeur du *Daily Herald* mais à l'époque reporter correspondant itinérant d'importance notoire, traite de la chute inattendue de Porfirio Díaz, reconnu par les Etats-Unis comme un pouvoir de premier ordre soutenu par une grande armée. Monsieur Fyfe remarque que Díaz négligea un facteur important, je cite, un certain gentleman appelé Ricardo Flores Magón. J'ai toujours pensé que cette remarque était juste et j'ai considéré les Magón comme les hommes qui ont véritablement mis en mouvement les forces qui ont finalement conduit Díaz en exil. Je considère cela comme une grande réussite et comme un événement qui fait date. Díaz était l'homme qui, comme l'a dit William Archer, a vendu son pays pour une bouchée de pain, et avec l'insouciance d'un enfant qui fait des bulles. Son renversement fut le premier revers essuyé par la ploutocratie du Nord dans sa marche triomphante vers le Sud.

Quand Madero succéda à Díaz en tant que président, il nomma un des frères Magón, Jesús, alors important avocat, secrétaire d'Etat. Je sais que Jesús fit des efforts répétés pour convaincre Ricardo et Enrique de revenir au Mexique, en les assurant d'une sécurité parfaite et d'un avancement prompt. Ces hommes étaient très pauvres. Ils avaient été victimes de poursuites répétées et d'emprisonnements pour troubles de la paix ploutocratique. Mais ils refusèrent l'offre de leur frère avec persistance. Cela me sembla toujours décisif. Cela peut paraître difficile, et peut-être impossible, de comprendre les rouages de la pensée mexicaine et les attitudes d'hommes qui ont en eux autant de vieux sang indien. Mais cela, au fond, je ne peux en douter, ces hommes — Ricardo et Enrique Magón, Librado Rivera qui est toujours à la prison de Leavenworth — étaient fanatiquement loyaux envers leurs convictions anarchistes.

"Il dort paisiblement"

Et bien, Ricardo Flores Magón est mort, et assurément, *"après la fièvre agitée de la vie, il dort paisiblement"*. Ni compliment ni blâme ne peuvent l'affecter maintenant. Il est mort au pénitencier de Leavenworth, Etats-Unis, après avoir accompli cinq des vingt et un ans de la sentence féroce qui lui avait été imposée pour avoir écrit des articles contre le recrutement militaire. Il souffrait depuis des années de diabète et, dernièrement, il était menacé de perdre complètement la vue. Il aurait pu obtenir sa mise en liberté en confessant son repentir — une confession impossible pour une telle nature.

Pendant des mois, les travailleurs organisés du Mexique se sont agités pour obtenir la libération de Ricardo et, à l'annonce de sa mort, le Parlement de Mexico City commanda à son tribunal de porter le deuil. Le gouvernement demanda le rapatriement de son corps afin de lui offrir des funérailles dignes de celui dont la vie fut une lutte sans fin pour l'émancipation que les masses mexicaines, en commun avec les masses du monde entier, ont toujours à gagner. Mais ses camarades ont respecté ses vœux et ont refusé les funérailles officielles. Il sera enterré à Los Angeles, Californie [3].

Nous espérons qu'inspirés par l'exemple de ce combattant indomptable, les habitants des Etats-Unis se soulèveront pour réclamer la libération des nombreux prisonniers politiques, martyrs de la conscience, qui pourrissent à l'heure actuelle dans les prisons de ce pays. Un tel accomplissement serait le plus approprié des monuments élevés à la mémoire et à la vie de Ricardo Flores Magón [4].

William C. Owen
Trad. de l'anglais : L. da S.-R.

(1) *Erreur d'Owen car il s'agit en fait de sa femme, Ethel Duffy Turner, et non de John Kenneth Turner (N.d.R.).*
(2) *Diego Abad de Santillán indique le chiffre de 27 000 exemplaires dans sa biographie de Magón en 1925 (N.d.R.).*
(3) *Le corps de Ricardo Flores Magón sera finalement ramené à Mexico et enterré au Cimetière français. En 1944, il est exhumé et repose depuis à la Rotonde des hommes illustres ! (N.d.R.).*
(4) *Ce texte a été écrit pour* Freedom, *édition du mois de décembre 1922.*
Les intertitres sont de la rédaction (N.d.R.)

Un mouvement anarchiste méconnu

De 1865 à 1880, le rôle des anarchistes dans la naissance et le développement d'un syndicalisme révolutionnaire au Mexique est primordial. Ils ont su développer l'idée de révolution sociale, aussi bien parmi les ouvriers qu'au sein de la paysannerie.

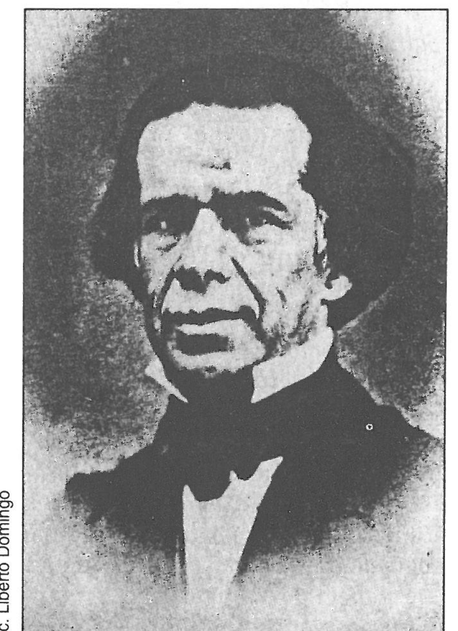
"Les anarchistes doivent entrer dans les syndicats ouvriers, d'abord pour y mener une propagande anarchiste et, ensuite, parce que c'est le seul moyen pour que — le jour que nous attendons tous venu — nous puissions avoir à notre disposition des groupes capables de prendre le contrôle de la production ; enfin, nous devons entrer dans les syndicats pour nous battre énergiquement contre ce détestable état d'esprit qui conduit les syndicats à se désintéresser d'intérêts autres que particuliers..."

Malatesta

"(...) Le fait insurrectionnel, destiné à affirmer les principes socialistes par l'action est le seul moyen efficace de propagande, et le seul qui sans tricher ou corrompre les masses est capable de pénétrer les plus basses couches sociales et d'attirer les forces vives de l'humanité dans la lutte (...)."

Cafiero/Malatesta

Le rôle des anarchistes dans la Révolution mexicaine est assez méconnu. Qu'il y ait eu des anarchistes au Mexique à cette époque et qu'ils aient pris une part importante dans le déroulement de la révolution peut surprendre beaucoup de gens ; même des anarchistes. Il est aussi méconnu que les anarchistes ont été très actifs avant la révolution. Une fois de plus, ils ont contribué à l'apparition d'une idéologie anti-autoritaire et ont essayé de démontrer aux travailleurs qu'il existait une alternative à la misère engendrée par l'exploitation capitaliste et étatique.


Doc. Liberto Domingo

Melchior Ocampo fut, avant Plotino Rhodakanaty, le premier à traduire Proudhon.

Les origines du mouvement anarchiste mexicain remontent à l'arrivée au Mexique du grec Plotino Rhodakanaty. Disciple de Fourier et de Proudhon, il mêlait les deux pensées. Au fil des ans, Rhodakanaty devait s'avérer un élément moteur dans l'orientation du mouvement ouvrier vers le socialisme libertaire. Ce qui suit est une esquisse de ce que fut l'activité des anarchistes de 1865 à 1880, la part qu'ils ont prise et l'influence apportée au mouvement ouvrier qu'ils ont, pour beaucoup, créé, et de leur tentative de promouvoir l'idée de révolution sociale dans les campagnes.

Plotino Rhodakanaty est né à Athènes en octobre 1824. Sa mère était autrichienne et son père grec, originaire de l'île de Rhodes. Encore enfant Rhodakanaty partit pour

Vienne après la mort de son père au cours de la guerre d'Indépendance ; c'est là qu'il grandit et qu'il étudia. Après avoir étudié la médecine quelque temps à l'université, il gagna Budapest et, en 1848, se battit aux côtés de Kossuth et Pëtöfi lors de la tentative ratée de soulèvement contre la domination autrichienne. L'année suivante, il partit avec sa famille pour Berlin où il poursuivit ses études de médecine. Plusieurs années plus tard, il commença à lire des auteurs socialistes ; tout particulièrement les travaux de Fourier et de Proudhon ; impressionné par ce dernier après la lecture de *Qu'est-ce que la propriété ?*, il fit le voyage spécialement à Paris en 1850 pour y rencontrer personnellement Proudhon.

En 1857, Rhodakanaty s'installe à Paris où, trois ans plus tard, en 1860, il fait paraître son premier livre : *De la naturaleza*. A l'époque, il fréquentait plusieurs libéraux mexicains qui parlaient avec enthousiasme du récent programme de réforme agraire au Mexique à l'initiative de Comonfort [(1)]. Ce programme comprenait une invitation aux étrangers à venir s'installer et implanter des colonies agricoles au Mexique. Cette invitation intéressait grandement Rhodakanaty qui voyait là une opportunité de mettre en pratique les idées héritées de Fourier et de Proudhon. Il se rendit d'abord à Barcelone étudier l'espagnol, puis il embarqua pour le Mexique et arriva à Veracruz en février 1861.

Toutefois, à son arrivée au Mexique, il trouva la situation radicalement modifiée. Comonfort n'était plus au pouvoir et le pays était au bord de la guerre civile. Sans se laisser décourager par les événements, il tenta de recruter des membres pour former une communauté agricole. Ce fut un échec. Il partit alors pour Mexico où il essaya de trouver un emploi d'enseignant. Après s'être vu refusé un poste au collège de San Ildefonso, il finit par trouver une place de professeur de philosophie dans une école préparatoire.

Toujours tenté par son projet initial de former des communautés agricoles, il publia une brochure *Cartilla socialista* sous-titrée *Catecismo elemental de la Escuela de Carlos Fourier* dans l'espoir de récupérer des adhérents.

(1) *Ignacio Comonfort (1812-1863), président du Mexique de 1855 à 1858 (N.d.R.).*


Albores del Anarquismo en la República Mexicana

TIERRA Y LIBERTAD

Deux pages du numéro spécial d'octobre 1963 de "Tierra y Libertad".

Doc. Liberto Domingo

"L'homme, écrit-il, *divise la terre de partout selon les intérêts de l'industrie, des classes, des partis, des nationalités, etc. Cet état de fait crée des tensions au lieu de l'harmonie qui devrait unir les hommes pour leur bonheur commun et pour l'accomplissement de leur destinée commune. A cause de cette situation, l'humanité est toujours sous l'influence du mal"*. Une fois de plus, ceci ne mena à rien.

En 1863, Rhodakanaty mit en place un groupe de discussion composé d'étudiants de l'école préparatoire et, au début de l'année suivante, publia une autre brochure intitulée *Neopanteismo, consideraciones sobre el hombre y la naturaleza* dans laquelle il fait se rejoindre le socialisme "utopique" de Fourier et l'anarchisme de Proudhon. Cet essai provoqua un vif intérêt parmi ses étudiants, et les membres du groupe augmentèrent. Parmi eux on comptait Hermenegildo Villavicencio, un étudiant en médecine, Santiago Villanueva, ébéniste et graveur, et un autre étudiant en médecine âgé de 19 ans, Francisco Zalacosta. Très vite, le groupe devint le Grupo de Estudiantes Socialistas puis, plus tard la même année, La Social, Sección internacionalista. Le but de La Social, comme Rhodakanaty l'expliqua plus tard, était de *"défaire les liens existant entre l'Etat et le système économique, la réorganisation de la propriété, l'abolition de la politique et des partis politiques ainsi que la destruction complète du système féodal..."*

L'année suivante, le groupe décida de passer des mots à l'action. Zalacosta et Villavicencio abandonnèrent leurs études afin de se consacrer entièrement à la lutte. Villanueva remit sur pieds la défunte Sociedad Particular de Socouros Mutuos, une organisation mutualiste fondée en 1858 par le réformiste Epifanio Romero. L'intention de Villanueva était de radicaliser la Sociedad et d'en faire un lieu de lutte.

En mars 1865, Villanueva et Zalacosta furent délégués par la Sociedad pour rencontrer les ouvriers des usines textiles de San Ildefonso à Tlalnepantla et de La Colmena à Mexico. A la suite de ces rencontres fut fondée la Sociedad Mutua del Ramo de Hilados y Tejidos del Valle de Mexico le 15 du même mois et, rapidement, de plus anciennes sociétés mutualistes rejoignirent la Sociedad Mutua.

Le 10 juin 1865, les ouvriers de San Ildefonso et de La Colmena se mirent en grève contre une diminution de salaire, une augmentation des heures de travail (de 5 h le matin à 18 h 45 pour les femmes et 19 h 45 pour les hommes), et le renvoi abusif de quelque cinquante tisserands par les employeurs. Maximilien fit intervenir la troupe de la gendarmerie impériale nouvellement formée. Cette dernière, sous le commandement de Eulalio Núñez, n'hésita pas à ouvrir le feu sur les grévistes, en blessant une douzaine. D'autres furent arrêtés et emprisonnés, et prévenus que s'ils ne reprenaient pas le travail, ils seraient fusillés. La première grève de l'histoire du mouvement ouvrier mexicain s'achevait par une défaite.

Inébranlés par l'échec de la grève, Villanueva et Villavicencio intensifièrent leur travail de propagande, aidés par les peintres Evaristo Meza et R. P. de León et les sculpteurs M. Ibarra et Juan Fragoso. Ils reformèrent la Sociedad Artística Industrial qui avait principalement pour membres des graveurs, des peintres et des sculpteurs. Durant les quelques années qui suivirent, la Sociedad Artística devint le point de mire du travail de la propagande libertaire.

En 1867, l'armée française se retira du Mexique et Maximilien, défait, fut exécuté à Querétaro par les forces du libéral Juárez. Avec la chute de Maximilien et l'avènement d'une "république restaurée", de nombreux libéraux éminents retournèrent à Mexico dont Epifanio Romero. Immédiatement, Romero essaya de prendre le contrôle de la Sociedad Artística dont il était cofondateur. Il essuya un refus catégorique de la part de Villanueva. Alors que le gouvernement impérial de Maximilien avait été trop occupé à combattre les libéraux pour s'inquiéter du développement des syndicats, l'attitude de l'administration Juárez était différente. Alarmée par l'indépendance grandissante et la force des ouvriers, elle avait l'intention d'institutionnaliser le mouvement et de le mettre sous le contrôle du gouvernement.

A la fin de l'été 1867, Romero et Juan Cano, un autre partisan de Juárez, fondèrent le Conservatorio Artístico Industrial en opposition à la Sociedad Artística de Villanueva et avec le soutien total du gouvernement Juárez qui leur alloua une subvention annuelle de 1 200 pesos. D'autres libéraux en vue firent des donations en liquide. Juárez lui-même fut nommé président honoraire. En décembre de la même année, lors des élections de l'organisation, Cano battit Villanueva et les deux sociétés rivales se fondirent en une seule sous le nom de Sociedad Artística avec Cano comme président. Juárez fit don de l'église de Pedro y San Pablo à la Sociedad Artística Industrial pour qu'elle s'y établisse.

Ce revers ne découragea pas Villanueva. Il redoubla ses efforts organisationnels. En janvier 1868, avec Villavicencio et R. P. de León, il organisa les tisserands de l'usine textile de La Fama Montañesa à Tlalpan ; puis, fut formée l'Unión Mutua de Tejadores del Distrito de Tlalpan, rassemblant les travailleurs de trois autres filatures de la région, Contreras, La Abeja et Tizapan. Le 8 juillet 1868, les ouvriers de La Fama Montañesa se mirent en grève. Ils revendiquaient de meilleures conditions de travail et une réduction du temps de travail pour les ouvrières. Face à la détermination des ouvriers, les employeurs cédèrent et leur accordèrent tout. Ce fut la première grève aboutie de l'histoire du Mexique.

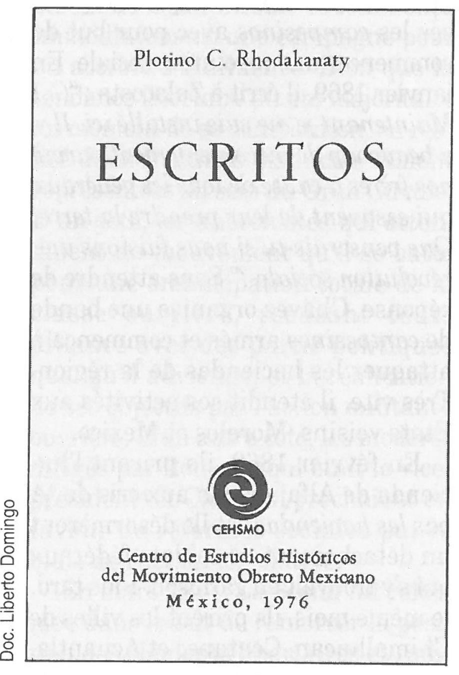
Dans le sillage de la victoire des ouvriers de La Fama Montañesa, de nouvelles organisations se créèrent, dont la Sociedad Mutua del Ramo de Carpintería, l'Asociación Socialista de Tipógrafos Mexicanos, l'Unión Mutua de Canteros ; et se reformèrent les sociétés mutuelles de San Ildefonso et des filatures de La Colmena. Villanueva retrouva la présidence de la Sociedad Artística.

Insurrections paysannes

Pendant que Villanueva et Villavicencio commençaient leur travail d'agitation autour de la capitale, Rhodakanaty démissionnait de son poste d'enseignant et quittait Mexico. Sa démission était motivée par son hostilité au régime de Maximilien placé sur le trône l'année précédente. En janvier 1865, il s'installa à Chalco, petite ville à l'extrême sud de l'Etat de Mexico, avec l'intention, toujours, d'y démarrer une communauté agricole. Une fois de plus, le projet n'aboutit pas. A sa place, il fonda une école pour les *campesinos* et leurs familles, qu'il appela La Escuela de la Razón y del Socialismo ou La Escuela Moder-na y Libre.

Dans une de ses lettres à Zalacosta, Rhodakanaty décrit le travail dans son école : *"Durant la journée, les enfants tremblant de froid et de faim apprennent non seulement à lire et à écrire, mais reçoivent en plus leurs premières notions de liberté. Le soir, quand les péons sont revenus de leur travail dans l'hacienda toute proche, je leur enseigne le socialisme de Fourier et l'anarchisme de Proudhon. Ils apprennent également à parler en public (...)"*

Très vite, l'un des étudiants, un jeune péon d'une hacienda proche de Texcoco, attira l'attention de Rhodakanaty par l'intérêt qu'il portait à son enseignement. Il s'appelait Julio Chávez López. Bientôt, Chávez, sous le patronage de Rhodakanaty et de Zalacosta qui l'avait rejoint à la fin de 1865, devint l'un des plus remarquables et des plus éloquents élèves de l'école. Son maître avait enflammé son imagination et il se convertit à l'anarchisme. Ainsi écrivait-il à


Plotino C. Rhodakanaty

ESCRITOS

CEHSMO

Centro de Estudios Históricos del Movimiento Obrero Mexicano

México, 1976

Doc. Liberto Domingo

Page de garde du livre de Rhodakanaty, "Escritos".



Doc. A. Fontanillas

Garcia (Benito) Juárez (1806-1872), président de la République mexicaine (1858). Quand Maximilien d'Autriche devint empereur du Mexique (1864), il prit la tête de l'opposition armée.

Zalacosta en 1868 : *"(...) Je suis un socialiste communiste. Je suis un socialiste parce que je suis ennemi de tout gouvernement, et un communiste parce que mes frères veulent travailler la terre en commun (...)"*

En 1867, avec la chute de Maximilien et le retour au pouvoir de Juárez, Rhodakanaty revint à Mexico laissant à Zalacosta le soin de s'occuper de l'école. Rapidement, l'école se retrouva être plus qu'une école, mais un club *"por y para la libertad"*. En même temps, Chávez fondait un club socialiste à Chalco pour y étendre l'œuvre de l'école. Fin 1868, Chávez partit s'installer dans le sud-ouest de l'Etat de Puebla et entreprit d'organiser les *campesinos* avec pour but de commencer une révolution sociale. En janvier 1869, il écrit à Zalacosta : *"(...) Maintenant je me suis installé ici. Il y a beaucoup de mécontentement parmi nos frères à cause de tous les généraux qui essayent de leur prendre la terre. Que penserais-tu si nous faisions une révolution sociale ?"* Sans attendre de réponse, Chávez organisa une bande de *campesinos* armés et commença à attaquer les haciendas de la région. Très vite, il étendit ses activités aux Etats voisins, Morelos et Mexico.

En février 1869, ils prirent l'hacienda de Alfajayucan aux cris de *"A bas les haciendas"* et ils désarmèrent un détachement de soldats fédéraux qui s'y trouvait en garnison. Plus tard, le même mois, ils prirent les villes de Chimalhucan, Coatapec et Acuantla. Le gouvernement de Juárez, agissant avec la brutalité habituelle de la part de l'Etat, envoya sur place ses troupes sous le commandement du général Cuéllar. Incapable de stopper l'insurrection, ils se déchaînèrent dans une vague de répression telle que même le préfet de la région de Texcoco, Antonio Flores, se plaignit auprès du gouvernement des atrocités commises par les troupes de Cuéllar. Les péons soupçonnés d'être des partisans de Chávez étaient arrêtés par centaines et déportés vers le Yucatán où ils étaient vendus comme esclaves. Dans la ville de Chicoloapan, ce fut la totalité de la population que l'on déporta ainsi.

Sans se laisser impressionner par la présence de l'armée, Chávez poursuivait son soulèvement. En avril, il écrit à Zalacosta : *"(...) Nous sommes encerclés par un bataillon. C'est sans importance. Vive le socialisme, vive la liberté ! (...)"* La révolte devenait vraiment sérieuse. A Mexico, la presse s'en alarmait : *"(...) Un certain López, à la tête d'une bande de vagabonds, s'est rendu maître de certaines villes du district de Chalco et a déclaré la guerre aux riches. Ils démembrent les terres des haciendas pour la répartir entre les Indiens (...)."*

Le 20 avril, Chávez publia un manifeste : *A todos los oprimidos y pobres de Mexico y del Universo*, imprimé à Puebla par Zalacosta. Dans ce manifeste, Chávez défend les buts de l'insurrection. Il dénonce l'exploitation des péons par les propriétaires terriens, le gouvernement et l'Eglise, le pillage des terres villageoises, l'esclavage pour les endettés et les taux journaliers misérablement bas des *campesinos*. *"Nous voulons le socialisme*, annonce le manifeste, *qui est la forme la plus parfaite d'une vie sociale en commun, la philosophie de la vérité et de la justice qui tout entière est contenue dans ces trois mots : Liberté, Egalité, Fraternité.*

"Nous voulons détruire radicalement l'Etat vicieux d'exploitation qui condamne certains à être pauvres et permet à d'autres de jouir des richesses et du bien-être. Qui fait de ceux qui travaillent de toutes leurs forces des misérables et de ceux qui ne font rien des gens heureux. Nous voulons une terre à ensemencer et à récolter paisiblement — abandonnant de ce fait le système d'exploitation —, donner la liberté à ceux qui sèment à l'endroit qui leur convient sans qu'ils aient à payer un tribut quelconque, leur donner la liberté de s'associer sous la forme qu'ils estiment la plus utile — formant ainsi de petites ou de grandes sociétés agricoles gardées en commun par eux-mêmes sans avoir recours à des hommes qui donnent des ordres et des punitions. Nous voulons abolir toute trace de tyrannie entre les hommes et vivre dans une société de fraternité et de mutualisme, et établir une République Universelle d'Harmonie (...).

"(...) Nous devons voir par-delà le présent et élever nos cœurs autour de la bannière sacrée de la révolution sociale. Cette bannière qui proclame du haut de la République : Abolissez le gouvernement et l'exploitation ! *Considérons sereinement notre salut qui réside en nous-mêmes."*



Tiré de "Tierra y Libertad..."

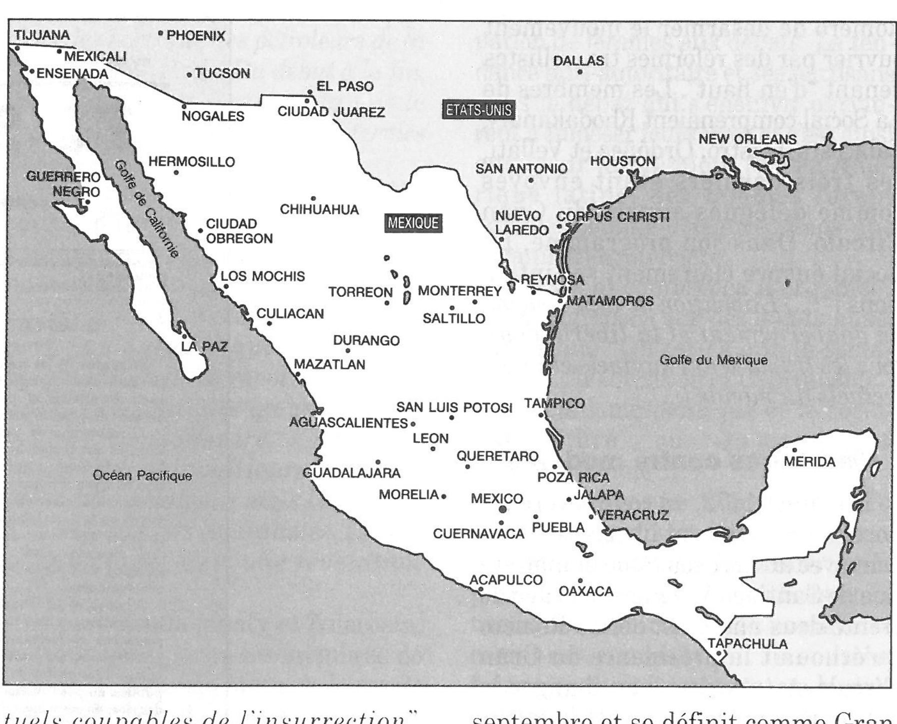
Mexico 1905, exposition d'indiens dans un parc d'attraction. La pancarte indique « Animaux indigènes et venimeux.

Cependant, Chávez fut appréhendé peu de temps après la parution du manifeste par des soldats fédéraux et conduit à Chalco. Délivré par ses camarades, il se replia sur le volcan d'Ixtlazihuatl où, regroupant à ses côtés un groupe de *campesinos* faiblement armés, il commença à préparer une insurrection générale. Avec un millier d'hommes et armé du manifeste, il se lança dans une attaque jouant le tout pour le tout. Les haciendas tombaient les unes après les autres et les péons se partageaient les terres.

Le 9 juin, les forces insurrectionnelles s'emparèrent d'une ville importante sur la route principale reliant Chalco à Puebla, San Martin Texmelucan, faisant fuir la garnison fédérale qui laissa ses armes derrière elle. Les cadastres municipaux furent brûlés et là encore la terre distribuée aux péons. Ils prirent la ville de Atotonilco puis Apizaco dans l'Etat du Tlaxcala où, là aussi, les registres furent détruits et la terre partagée. Après la prise de San Martin Texmelucan, une seconde colonne de cinquante révolutionnaires conduits par Anselmo Gómez partit vers l'est, pénétrant dans l'Etat de Veracruz et, le 11 juin, prit la ville de Chicontepec.

Les troupes d'insurgés comptaient alors plus de mille cinq cents hommes et s'avançaient vers la garnison fédérale d'Actopan dans l'Etat d'Hidalgo. Là, surpris par l'armée, ils furent défaits. Chávez et quelques autres s'en réchappèrent mais furent faits prisonniers le 7 juillet dans le village de San Nicolás del Monte. Ramené à Chalco, Juárez ordonna son exécution. Ses dernières paroles devant le peloton, dans la cour de l'Escuela Moderna y Libre, furent : *"Vive le socialisme"*.

Bien que l'insurrection de Chalco n'ait pas duré au total plus de sept mois, elle a été marquée du désir conscient des péons et des *campesinos* de prendre leurs destins entre leurs mains, de prendre la terre et de la travailler pour eux-mêmes. Avec la défaite de Chávez, les soldats de Cuéllar continuèrent leur règne de terreur dans la région de Chalco, recherchant activement les *"intellectuels coupables de l'insurrection"*. Rhodakanaty fut arrêté à Huamanta et menacé d'exécution. Il fut libéré quelque temps plus tard. Zalacosta, dans une tentative de maintenir la rébellion, rejoint un groupe de *campesinos* armés dans l'Etat d'Hidalgo. Malgré tout, il finit par être arrêté et emprisonné lors de l'un de ses fréquents passages à Mexico fin 1870.



Fondation du Grand Cercle

Avec la montée désormais constante du mouvement ouvrier, Villanueva essaya à plusieurs reprises d'organiser un Congrès général du travail ; mais ses efforts n'aboutirent à rien, vraisemblablement à cause du manque de moyens financiers. Toutefois, début 1869, il forma le Círculo Proletario dont le but était de coordonner les activités, en particulier celles des usines textiles. Parmi les membres du Círculo on retrouvait Zalacosta, José María González, les coopérativistes Benito Castro, Pedro Ordóñez et le menuisier Ricardo Velatti. A la fin de la même année, Villanueva reçut une circulaire de l'A.I.T. mentionnant les principes décidés par le congrès de Genève de 1866. Ceci raviva chez lui l'idée d'une organisation permanente de coordination et, en janvier 1870, le Círculo lança un appel à la formation d'un Centro General de los Trabajadores Organizados dans le but d'être à même de *"défendre plus efficacement les intérêts de la classe ouvrière"*.

Après huit mois de préparation, le Centro tint ses premières assises le 16 septembre et se définit comme Gran Círculo de Obreros de México. Zalacosta y fit un discours dénonçant sévèrement à la fois le réformisme de Cano et les libéraux coupables à ses yeux d'avoir été les bouchers de l'insurrection de Chalco. L'adhésion au Gran Círculo était ouverte à tous les ouvriers et aux organisations pour peu qu'ils ne soient pas membres de partis politiques et qu'ils refusent de reconnaître la légitimité de toutes formes de gouvernements autres que la commune locale (*municipio libre*). Adhérer signifiait déclarer être prêt à instaurer le socialisme par la révolution sociale.

Début 1871, Villanueva fut élu président du Gran Círculo et commença immédiatement une campagne pour en accroître l'influence. Bien que la tendance libertaire ait été majoritaire au moment de sa constitution, en réalité deux fractions distinctes étaient représentées au sein du Gran Círculo. D'un côté, les anarchistes qui attendaient du mouvement qu'il se batte pour une émancipation totale de la classe ouvrière, récusant toute alliance avec des partis politiques quoi qu'il advienne, et la réalisation de ses objectifs par l'action militante ouvrière. D'un autre côté, les modérés dirigés par Romero (qui était le vice-président) et Cano qui prêchaient en faveur de réformes sociales par le biais de l'action législative.

En mars 1871, La Social fut reformée dans le but de renforcer la position des éléments libertaires et radicaux au sein du Gran Círculo et de combattre les tentatives de Cano et

Romero de désarmer le mouvement ouvrier par des réformes travaillistes venant "d'en haut". Les membres de La Social comprenaient Rhodakanaty, Zalacosta, Castro, Ordóñez et Vellati, ces trois derniers étant envoyés comme délégués auprès du Gran Círculo. Dans son programme, La Social énonce clairement ses intentions : *"(...) L'abolition de tout système de gouvernement et la liberté pour tous les travailleurs manuels et intellectuels du monde (...)."*

Libertaires contre modérés

En juillet 1872, un coup sévère fut porté au mouvement libertaire mexicain avec la mort soudaine et inattendue de Santiago Villanueva à l'âge de trente-deux ans. C'est donc à Romero qu'échouait la présidence du Gran Círculo et, très vite, il en changea la politique concernant la collaboration avec les partis politiques, acceptant du nouveau président de la République, Lerdo de Tejada, une subvention mensuelle de 200 pesos. Avec les modérés à la tête du Gran Círculo, de nombreux ouvriers ainsi que des organisations entières se retirèrent et rejoignirent les Sociedades de Resistencia organisées par La Social.

Durant les quelques années qui suivirent, les libertaires continuèrent leur activité au sein du Gran Círculo bien qu'ils y fussent minoritaires. Leurs vues continuaient à être présentes dans le journal du mouvement *El Socialista* mais celui-ci, progressivement, changeait son aspect au diapason de la nouvelle direction. Il devint plus conservateur et, après 1872, il était rare qu'il soutienne les mouvements de grève. Il refusa même catégoriquement de défendre ouvertement une importante grève à l'usine textile de La Fama Montañesa.

En 1874, la minorité libertaire grâce aux efforts de Ricardo Velatti refonda la Sociedad Artistíca Industrial et commença à faire paraître son propre journal, *El Obrero Internacional,* sous la responsabilité de Miguel Sánchez de Tagle, membre actif de La Social. A la même époque, La Social fut temporairement dissoute et la Sociedad devint le centre de l'activité radicale. L'une des premières initiatives de la Sociedad fut de lancer un appel pour un congrès ouvrier socialiste international en Amérique, prenant pour principe que l'Internationale acquérait de l'importance aux Amériques. Malheureusement, cette

TOMO I. DOMINGO 9 DE JULIO DE 1871. NUM. 1.

EL SOCIALISTA

PERIODICO SEMANARIO

Destinado á defender los derechos é intereses de la clase trabajadora.

BIBLIOTECA NACIONAL · MEXICO ·

Este periódico se publica los domingos por la mañana. Despacho: 2ª del Factor número 7. MEXICO. Los números sueltos valen 2 centavos. A los repartidores se les dará á un peso el ciento.

A LOS LECTORES.

Animados de los mejores deseos y de los mas sanos propósitos, tenemos el gusto de ofrecer al público el primer número de nuestro pequeño periódico.

Al emprender su publicacion en las actuales circunstancias políticas, no nos ha guiado un ciego espíritu de partido, sino la firme conviccion de que el pueblo necesita hacer oir su voz, especialmente en la actual época porque atravesamos, y que de satisfacer esta necesidad, depende quizá el bienestar de la sociedad y el porvenir de las generaciones venideras.

Ademas, el derecho de tomar parte en las cuestiones que á todos interesan, no pertenece esclusivamente á una clase privilegiada, así como el deber de contribuir á los gastos de la administracion pública no pesa solamente sobre los poderosos; en consecuencia, aunque humildes artesanos los redactores y editores de este periódico, se creen con el derecho, como hijos del pueblo, de combatir todo lo que al pueblo perjudique; de luchar contra el que al pueblo ataque, y de procurar lo que al pueblo eleve.

Por tanto, nuestro programa puede reducirse á las siguientes conclusiones:

Combatir las preocupaciones del pasado.

Luchar contra los abusos del presente.

Preparar, por medio de la instruccion, el camino del porvenir, para alcanzar la felicidad de nuestros hijos y la tranquilidad de nuestra conciencia, por haber cumplido con la mision que tenemos en la tierra, de marchar siempre *¡adelante!* en pos de la perfeccion de la humanidad.

Jamás hubiéramos acometido una empresa semejante si no contáramos de antemanó con la benevolencia de nuestros conciudadanos, quienes atendiendo la rectitud de nuestras miras, disimularán los errores que podamos cometer.

LA REDACCION.

LA CLASE TRABAJADORA Y LOS GOBIERNOS.

Si echamos una mirada retrospectiva, si nos detenemos á comtemplar, á examinar cuál es el orígen de la actual decadencia de las artes en la República, hallaremos, que el viciado régimen de los gobiernos que desde nuestra emancipacion política de la Metrópoli, se han sucedido con mas ó menos rápidez unos de otros, han conducido á las clases sociales no por la vía del adelanto y del progreso como falsamente estamparan en sus infinitas promesas, sino que como consecuencia precisa de las revoluciones en que el pueblo se ha visto sumido, los gobiernos, unos por inespertos y otros arrastrados por la fuerza de las circunstancias, por esa vorágine asoladora de

"El Socialista" n° 1 du 9 juillet 1871.

Doc. Liberto Domingo

initiative n'aboutit pas. Peu après, un groupe de camarades, très actifs au sein de La Social, lancèrent leur propre journal *La Comuna*, qui se réclamait des idées de la Commune de Paris. Malgré sa brève existence (seize numéros à 4 500 exemplaires entre juin et septembre 1874), *La Comuna* fut la première publication ouvertement anarchiste au Mexique.

A cette époque, l'arrivée d'exilés de la Commune de Paris, puis celle en 1873 de Carlos Sanz, ranima le mouvement ouvrier. Carlos Sanz était un anarchiste espagnol. Proche de Rafael Farga Pellicer, il fut l'orateur lors d'un meeting commémorant le deuxième anniversaire de la Commune de Paris où il donna lecture de lettres de Farga Pellicer et de Bakounine. Bien qu'on ne sache que peu de choses de lui, il est certain que Sanz à joué un rôle primordial dans le développement et la clarification des idées anarchistes, en particulier parmi les membres de La Social. L'année suivante, un typographe anarchiste espagnol, Antonio Pellicer Paraire, membre des débuts de l'Alliance de Bakounine et militant internationaliste actif, arriva à Mexico où il collabora avec les sections libertaires, avant de partir pour Cuba, puis pour les Etats-Unis, et finalement de retourner en Espagne.

La détérioration à un rythme quasi quotidien de la situation des ouvriers grossissait les rangs du Círculo et de la Sociedad, surtout de cette dernière d'ailleurs, et aboutit à une série de grèves massives. Déjà en 1872-1873, les mineurs des mines sous licence britannique de Real del Monte près de Pauchcu avaient fait six mois de grève après que leurs salaires aient été divisés par deux, passant de deux à un peso par jour... Bien que la grève ait été dans une certaine mesure un succès, en contrepartie de nombreux mineurs furent déportés à Campeche dans le Yucatán, le sud tropical du Mexique. Après ces événements, les mineurs formèrent un réseau de résistance sur les bases de ceux organisés par La Social.

En janvier 1875, les ouvrièrs du textile de la vallée de Mexico cessèrent le travail pour revendiquer une hausse de salaire et la fin du service de nuit — dans les faits, une réduction de l'horaire nocturne de 15 à 12 heures. Dans cette affaire, la direction du Círculo n'intervint que comme médiateur entre le patronat et les salariés et *non pas* comme porte-parole de ces derniers. En mai de la même année, les chapeliers de Mexico menèrent avec succès une grève de deux mois pour de meilleurs gages. En juillet, les travailleurs de l'usine Hormiga se battirent un mois durant pour obtenir une réduction du temps de travail — de 12 à 11 heures par jour. Une grève dans la filature de San Ildefonso connut une fin tragique lorsque le gouvernement fit donner la troupe qui ouvrit le feu sur les grévistes, tuant un ouvrier.

En 1876, grâce en partie à Mata Rivera, éditeur du journal réformiste *El Socialista,* et du Círculo, l'idée de Villanueva de réunir un congrès national des travailleurs put se réaliser lors de la création du Congreso General Obrero de la República Mexicana dont la première réunion se tint le 5 mars dans la salle des congrès de la Sociedad Artística Industrial. Les manœuvres de Mata Rivera empêchèrent tout d'abord les militants anarchistes tels Rhodakanaty ou Zalacosta de participer au congrès sous prétexte qu'ils *"voulaient faire une Commune de Paris au Mexique"*. Il s'agissait aussi de priver les syndicats les plus libertaires, comme ceux de la chapellerie ou des couturiers, d'orateurs trop convainquants.

Bien que les anarchistes furent finalement admis à participer au congrès, il était trop tard pour qu'ils parviennent à imposer que des femmes puissent être déléguées par un syndicat. Les motions adoptées par le congrès, en grande partie inspirées par les réformistes, ne présentaient rien de bien radical et faisaient allusion à la protection sociale, à la création d'ateliers coopératifs, à l'instruction des ouvriers et à l'amélioration de la condition féminine en des termes aussi vagues que possible.

Voyant comment tournait le congrès, et sans attendre la résolution finale, Rhodakanaty et Zalacosta décidèrent que l'heure était venue de reformer La Social. La réunion de constitution se tint le 7 mai et le journal *El Siglo XIX* en fit le rapport en ces termes : *"(...) Un groupe important de travailleurs et de travailleuses s'est réuni dans le salon de la Sociedad Industrial qui était décoré de rouge pour l'occasion. Au fond de la salle trônait un portrait du célèbre agitateur Santiago Villanueva et, sur les côtés, les portraits des pétroleurs de la Commune de Paris. Du début à la fin, les orateurs ont fustigé à la fois le capitalisme et l'autorité en des termes des plus violents".*

C'est Rhodakanaty qui fit le discours d'introduction, suivi par Zalacosta qui développa les buts de la nouvelle organisation : *"(...) Si La Social a dû être réorganisée, c'est parce qu'aujourd'hui nous avons besoin d'une force révolutionnaire. Contrairement à ce qu'annonce la presse réactionnaire, l'échec du Congrès des travailleurs n'est pas l'échec du socialisme mais l'échec des politiciens et des centralistes. Ce que nous voulons, c'est une révolution sociale (...)"*

A part Rhodakanaty et Zalacosta, se trouvaient parmi les membres de La Social : Evaristo Meza, A. Perez de León, J. Ibarra, Jesús Valadés, Manuela Ortega et Carmen Muerta. La Social fut donc représentée au congrès et y délégua cinq personnes dont deux femmes. Zalacosta représentait les chapeliers, et Jesús Valadés et Manuela Ortega les couturiers. Mata Rivera essayant une fois de plus de faire obstacle aux libertaires tenta de s'opposer à la participation de femmes aux débats. La tendance anti-autoritaire et ses partisans dans le débat qui s'ensuivit parvinrent à imposer leurs vues et c'est ainsi que, pour la première fois en Amérique latine, des femmes furent admises comme déléguées dans une organisation ouvrière.

La Social commença à organiser des conférences sur des sujets aussi variés que "Qu'est-ce que le socialisme ?", "Fédération et Centralisme", "Le socialisme politique et le socialisme libre", ou "Qu'est-ce que l'Internationale ?".

La décevante conclusion du congrès déplaisait à de nombreux militants. Il y avait pour beaucoup un profond désaccord sur les buts et la tactique du Círculo. De nombreux membres contestaient le soutien financier du gouvernement, le discours conservateur d'*El Socialismo* et la constitution de syndicats d'entreprises sponsorisés par les patrons, en concertation avec les dirigeants du Círculo. C'est donc logiquement que le mois suivant, un nouveau journal d'inspiration libertaire fut fondé en concurrence d'*El Socialista* : *El Hijo del Trabajo* avec pour rédacteur en chef un ex-membre de La Social, José



Tiré de "Tierra y Libertad"

Muñuzuri. *El Hijo* prônait l'abstention aux élections et le fédéralisme, et dénonçait la collaboration avec les institutions contrôlées par l'Etat. En juillet, il remplaçait *El Socialista* comme organe officiel du Gran Círculo et devint au cours des années suivantes l'un des meilleurs moyens de diffusion des idées anti-autoritaires.

Mise en place du "système Díaz"

En dépit des efforts des anarchistes, la situation politique dans le pays en 1876 commençait à faire éclater l'unité du mouvement ouvrier en différentes fractions antagonistes. Cette situation était due en partie au conflit politique tripartite entre le président de la République, successeur de Juárez, Lerdo de Tejada, José Maria Iglesias et le général Porfirio Díaz.

Les réformistes du Círculo et leur journal soutenaient Lerdo et sa campagne de réélection. D'autres lui préféraient Iglesias pendant qu'un troisième groupe, de loin le plus nombreux, donnait sa préférence à Díaz, d'abord parce qu'il était un héros populaire et ensuite parce que séduit par ses promesses de réformes progressistes. Un quatrième groupe représenté par les anarchistes et *El Hijo del Trabajo* se refusait à toute participation à la politique nationale parce que, disaient-ils, *"ni les ouvriers ni les péons n'ont quoi que ce soit à y gagner, quel que soit le résultat final"*.

En novembre 1876, le débat trouva sa conclusion avec l'entrée du général Díaz dans Mexico à la tête de l'armée fédérale, après qu'il eut défait Lerdo lors d'une guerre civile brève mais sanglante. A ce moment, le Círculo n'existait déjà plus ; les lerdistes s'en étaient retirés, et les anarchistes le boycottaient à cause de ses tendances porfiristes. Quoi qu'il en soit, tous les espoirs de réformes sociales de la part de Díaz, qu'entretenait le reste des militants, devaient bien vite s'évanouir.

Avec la mort virtuelle du Gran Círculo, La Social intensifia ses activités et put sans exagérer revendiquer soixante-deux sections professionnelles à travers tout le pays. En juillet 1878, la tendance lançait son propre journal, *La Internacional*, édité par Zalacosta. En dépit de sa courte durée, quatorze numéros hebdomadaires jusqu'en septembre, *La Internacional* peut être considéré, si l'on excepte *La Comuna*, comme le seul périodique mexicain réellement anarchiste au XIXe siècle. Les revendications de *La Internacional* étaient *"l'anarchie sociale, l'abolition de tout gouvernement et une révolution sociale"*. Chaque numéro comprenait le programme en douze points de l'Internationale dont la République universelle et sociale, une et indivisible, la liquidation des propriétés immobilières, la neutralisation du pouvoir d'exploitation que le capital a sur la force de travail et l'abolition du salariat. Parmi les rédacteurs, on retrouvait Rhodakanaty, Felix Riquelme, José Rico et Francisco Tijera. En plus d'articles sur la théorie libertaire, *La Internacional* fit beaucoup pour faire connaître les conditions de vie des péons et des Indiens, et en particulier l'affaire de l'expulsion de quelque six cents familles de terres communales par les propriétaires de l'hacienda de Las Boras, mesure contre laquelle Díaz intervint en personne. En prime, le journal faisait campagne pour une alliance internationale des mouvements ouvriers.

A l'automne 1878, après l'arrêt de *La Internacional* et la désagrégation du mouvement ouvrier urbain, Zalacosta était convaincu que la seule propagande efficace était l'action. Avec quelques camarades, il forma le Gran Comité Comunero dans le but de fomenter une révolution dans les campagnes. A la fin de l'année, il s'en revint à Chalco et réimprima le manifeste de Chávez López, et commença à organiser les *campesinos*. Très vite, ils furent des centaines de paysans au combat, menant bataille contre l'armée fédérale dans les Etats du nord-est : Morelos, Mexico, Querétaro et Hidalgo. Villes et haciendas telles que San Javier, Pachuca, La Concepción et Actopan furent attaquées, la terre distribuée aux familles des villages alentours. Zalacosta fut arrêté par l'armée fédérale près de Querétaro au cours de l'année 1880 et fut exécuté. L'insurrection se poursuivit néanmoins jusqu'en 1884.

En 1878, à l'initiative des anti-autoritaires, une nouvelle organisation se forma à Zacatecas au nord de Mexico qui prit le nom de Zacatecas Gran Círculo de Obreros. Une section fut bientôt montée dans la capitale avec pour intitulé le Premier Sucursal. Des activistes de La Social furent élus aux postes clés dans les deux groupes. C'était pourtant la période où la main de fer de Díaz commençait à se faire sentir. *"Une époque de pillages, de misère, de démoralisation, d'assassinats, de faillites, de malhonnêteté et de cynisme (...)"*, comme le voyait *El Hijo del Trabajo*.

TOMO I. MEXICO, DOMINGO 14 DE JULIO DE 1878. NUM 2.

LA INTERNACIONAL.

SEMANARIO CONSAGRADO ESCLUSIVAMENTE A LA PROPAGANDA TEORICO-PRACTICA DEL SOCIALISMO PARA LA DEFENSA DE LOS PUEBLOS, REDENCION DE LA CLASE OBRERA Y PROLETARIA, EMANCIPACION DE LA MUGER Y ORGANIZACION AGRICOLA-INDUSTRIAL DE LA REPUBLICA, CUYO LEMA ES:

IGUALDAD, PROGRESO Y SOLIDARIDAD.

Siempre ha sido y será nuestro pendon
La Verdad, la Justicia, y la Razon.

Todo valle sea alzado y bájese todo monte y collado, y lo torcido se enderece y lo áspero se allane.
ISAIS. c. XL. v. 4.

Bienaventurados los que tienen hambre y sed de justicia, por que ellos serán hartos.
EVANGELIO.

PROGRAMA INTERNACIONALISTA.

1° República Social Universal. Una é indivisible.
2° Solucion del Gobierno en Contrato Social.
3° Administracion Municipal autonómica.
4° Ley agraria para el apéo y deslinde de terrenos amortizados.
5° Liquidacion de intereses urbanos.
6° Reemplazamiento del Ejército por falanges industriales.
7° Emancipacion rehabilitária y educacion integral de la muger.
8° Neutralizacion de la potencia explotadora del capital sobre el trabajo.
9° Nivelacion gradual y equilibrada de la propiedad.
10° Abolicion del salario y entre tanto procurar por medio de la huelga la alza de los jornales industriales y agrícolas.
11° Organizacion del Falansterio Societario y formacion de bancos territoriales para la reglamentacion del trabajo y aseguramiento de la venta de los productos.
12° La zona libre abriendo el mercado á todos los países del globo.

EDITORIAL.

Delante de nosotros se presenta cada dia y se vá acercando más y más cada vez un fantasma terrible y amenazador, que viene escoltado por el hambre, los dolores, los padecimientos y las injusticias que oprimen á la familia humana y hay que mirar a ese sér formidable, porque es la personificacion de la ira desesperante del pueblo, es la encarnacion de la miseria pública.

Nosotros, como miembros participantes que somos de esa sociedad, madrastra inhumana de nuestras mas caras afecciones naturales, creemos de nuestro deber segun el instinto de la propia conservacion, que es de derecho natural, el procurar salir de esta horrible situacion en que nos encontramos sumergidos y atados con tan duras cadenas, que requieren todas las fuerzas de ese formidable coloso que es *la Revolucion Social* á cuya sombra nos guarecemos para nuestra salvacion comun.

No quisiéramos combatir contra nadie, bien lo sabe Dios; pero tenemos que luchar á nuestro pesar y para mayor dolor, á brazo partido contra los enemigos de la humanidad, porque formamos parte de ella y debemos defender nuestra propia vida. No sabemos que cosa sea ese amor a la vida pero lo cierto es que hasta los mas desgraciados la aman. El pordiosero mendiga el pan que come; ¿pero con cuanto amor no devora su mendrugo de pan? y cuando recibe un centavo de limosna ¿no habeis visto como dilata su pupila gozosamente, cual si viese un mundo mas grande? Cuando la infeliz limosnera recoje algunos harapos viejos en el muladar ¿no habeis notado con cuanto regocijo se los cubre para guarecerse del frio? Y cuando una madre llora ¿no notais enternecido con cuanto amor bebe sus lágrimas y enjuga su rostro, y como hasta el enfermo ya desahuciado y sin esperaaza de salud, se consuela en sus propios dolores con tal de vivir ¡oh misterio sublime! pues ese es el amor a la vida.

Nosotros los hombres de todo el mundo cualquiera que sea el lugar en que accidentalmente hubiésemos nacido y el idioma que hablemos somos hijos del mismo padre que es Dios y herederos de la tierra, que es la patria y la propiedad comun del género humano, que á todos nos pertenece disfrutar, porque es el elemento en que hemos nacido y en su seno vivimos subsistiendo y alimentándonos con sus frutos segun el órden providencial de la naturaleza. Somos los árboles del mundo cuya sávia, es la vida universal de Dios, que todo lo penetra comunicándole inteligencia y movimiento para el desarrollo progresivo de la humanidad, "porque en Dios estamos y nos movemos y somos" como dice elocuentemente San Pablo, y por tanto nuestros hijos son las raíces que nos sujetan á la tierra, que es el patrimonio general de la gran familia humana. ¿Y habrá quien in-

"La Internacional", n° 2 du 14 juillet 1878.

Doc. Liberto Domingo

"Nous devons voir par-delà le présent et élever nos cœurs autour de la bannière sacrée de la révolution sociale. Cette bannière qui proclame du haut de la République : Abolissez le gouvernement et l'exploitation ! *Considérons sereinement notre salut qui réside en nous-mêmes."*

C'est l'année où Díaz confisqua le local de la Sociedad Artística Industrial, initialement offert par Juárez, pour le laisser à ses partisans de la section locale du Círculo de Mexico, bien que cette organisation ait alors presque cessé toute activité. L'année suivante connut une vague d'arrestations politiques et, en juin, l'armée intervint dans une grève portuaire à Veracruz où, tirant dans la foule, elle fit neuf morts parmi les manifestants. La presse ouvrière menacée, ses rédacteurs (ceux d'*El Hijo del Trabajo* comme ceux d'*El Socialista*) furent contraints d'utiliser des pseudonymes de peur d'être emprisonnés ou attaqués.

Durant la campagne électorale des présidentielles de 1880, le Zacatecas Círculo, malgré les anarchistes, apporta son soutien au général Trinidad Garcia de la Cadena, dans l'espoir de sortir Díaz ; alors qu'*El Hijo del Trabajo* soutenait le candidat officiel choisi par le général González. Après cette volte-face, *El Hijo* cessa d'être un journal révolutionnaire

Envers et contre tous, les anarchistes continuaient à prôner l'abstentionnisme. La force qu'ils représentaient à cette époque peut se mesurer aux rassemblements qu'ils organisèrent en septembre et décembre 1879 dans le parc Colomb de Mexico. Ces rassemblements, initialement prévus pour présenter les nouveaux délégués du Congreso, tournèrent vite à un débat général sur la question de savoir si les anarchistes devaient collaborer ou non avec le Congreso si celui-ci entrait dans le jeu politique. Plus de cinq mille personnes assistèrent à ces meetings, nombreuses à arborer le drapeau noir et rouge et, au pied de l'estrade des orateurs, une immense banderole noire portait le sigle : La Social, Gran Liga Internacional del Jura. L'année suivante, les sympathisants de González et ceux de García de la Cadena se retirèrent du Congreso. Les libertaires y restèrent seuls quelque temps, parvenant même à augmenter le nombre d'adhérents. En 1881, le Congreso fut représenté au congrès socialiste-révolutionnaire de Londres par Nathan Ganz (2), après quoi l'organisation sombra dans l'oubli.

L'année précédente, Rhodakanaty était retourné à Chalco et avait essayé de rouvrir son école. Mais il dut essuyer l'opposition du gouverneur et des propriétaires des haciendas du coin. Découragé, il était revenu à Mexico ou il prit part quelque temps au comité de rédaction d'*El Socialista*, y apportant sa contribution pour des articles philosophiques. En 1886, il repartit pour l'Europe, où l'on perd sa trace.


Doc. Heiner Becker

Nathan Ganz.

A partir de 1882, toutes les organisations ouvrières avaient été soit supprimées, soit reprises en main par le gouvernement. Durant les quelque vingt années qui suivirent, les ouvriers et les péons furent plongés dans la misère et l'esclavage par ce qu'on a appelé le "système Díaz".

David Poole
Trad. de l'anglais : Vincent Tixier

(2) *A propos de Nathan Ganz, cf. photo parue dans* Itinéraire *n°4 et "The Mystery of Dr Nathan Ganz", H. Becker, in* The Raven *n°6, octobre 1988 (N.d.R.).*

Les intertitres sont de la rédaction (N.d.R.).

Enrique Flores Magón

Fidèle compagnon de son frère, la stature de Ricardo a tendance à l'éclipser. Et pourtant, s'il n'a pas ses talents d'écrivain, c'est un organisateur hors de pair et un orateur polyglotte.

ENRIQUE est né le 13 avril 1877 à Teotitlán del Camino, district de Cuicatlan, dans l'Etat d'Oaxaca. En 1891, à l'âge de 14 ans, il trouve du travail comme apprenti tapissier et, le soir, il étudie pour devenir comptable public et auditeur de justice. Il prononce en mars 1892, sur la place El Zócalo [1], une diatribe contre la réélection de Porfirio Díaz, tout en attaquant violemment l'Eglise. En mai 1892, il participe à la manifestation anti-réélectionniste organisée par les étudiants et appuyée par le peuple. A 19 ans, en 1896, il obtient son diplôme de comptable et poursuit le soir ses cours de droit. Après avoir économisé suffisamment, il participe à l'achat de matériel d'imprimerie et le 7 août 1900, enfin, le journal *Regeneración* peut voir le jour. Enrique écrit le premier article qui attaque de front Porfirio Díaz.

En mai 1901, pendant l'incarcération de Ricardo et de Jesús, ses deux frères, Enrique continue de publier *Regeneración* avec l'appui de son camarade Eugenio Arnoux. *Regeneración* disparu, Ricardo et Enrique rachètent l'hebdomadaire satirique de Mexico, *El Hijo del Ahuizote*, à Daniel Cabrera. Ils le transforment en journal de combat contre Porfirio Diáz et, au bout de quatre mois, son tirage atteint 26 000 exemplaires. Le 21 mars 1902, avec des milliers de personnes, Enrique et Ricardo participent à la commémoration de la naissance de Benito Juárez, le héros national mexicain qui combattit l'Eglise et l'armée française, également l'un des fondateurs de la Constitution de 1857.

Cette même année 1902, Enrique s'enrôle dans la Secunda Reserva [2] comme soldat, pour l'observer de l'intérieur. Finalement, il découvre qu'elle doit servir à fomenter un coup d'Etat contre Díaz. Dans la seconde édition d'*El Hijo del Ahuizote*, il dénonce le complot qui se trame. Ricardo et Enrique sont arrêtés et amenés d'abord à la caserne du 24e bataillon, puis à la prison de Santiago Tlaltelolco. Ils sont jetés dans des cellules appelées *cartucheras*. Ils en sortent au bout de neuf mois.

Le 5 février 1903, jour anniversaire de la Constitution de 1857, Enrique propose de suspendre un immense calicot, bordé de noir en signe de deuil, sur la façade d'*El Hijo del Ahuizote*. Dessus, il est écrit : *"La Constitution est morte"*. Ce jour-là, du matin au soir, la foule s'entasse devant et ce rassemblement se transforme en manifestation anti-porfiriste. Lors du défilé du 2 avril 1903 [3], Enrique harrangue le peuple, lui rappelant ses droits. Il lui demande d'assister à un meeting qui aura lieu deux jours après au théâtre Hidalgo, rue Regina ; le but de cette réunion étant d'organiser l'opposition en créant le club Ponciano-Arriaga [4]. Lors de cette réunion, Enrique et Ricardo sont nommés secrétaires. Neuf jours plus tard, Enrique et Ricardo Flores Magón, Juan Sarabia, Santiago de la Vega et Alfonso Cravioto sont arrêtés par la police et incarcérés à la terrible prison de Belén. Chacun d'eux fut isolé dans une cellule. Une nuit, Enrique put entrer en communication avec un prisonnier de droit commun. Ils sympathisèrent et, grâce à lui, il réussit à correspondre avec ses compagnons de l'extérieur et à recevoir de quoi écrire. Son premier article, écrit depuis la prison, sera pour défendre les indiens Yaquis qui sont dépossédés de leurs terres et massacrés par l'armée mexicaine. Ils sortent de la prison de Belén à la fin de l'année 1903.



El Hijo del Ahuizote, 23 février 1902. Face au roi tout-puissant Porfirio Diaz se prosternent Chausal le secrétaire particulier, Limantour, Mariscal, Gonzalez Cosio, Francisco Z. Mena, Bernardo Reyes et une figure juvénile qui rappelle les façons de Rodolfo Reyes.

Tiré de « La caricatura politica » t II

(1) *El Zócalo : immense place située dans la ville de Mexico "où la grande cathédrale regarde de travers le Palais national".*

(2) *C'est Bernardo Reyes, secrétaire d'Etat à la Guerre, qui a mis sur pied cette Secunda Reserva constituée de 200 000 hommes, alors que l'armée régulière compte 60 000 hommes.*

(3) *Célébration du 2 avril 1867, victoire de la ville de Puebla contre les conservateurs.*

(4) *Ponciano Arriaga est l'un des fondateurs de la Constitution de 1857.*

Départ pour les Etats-Unis

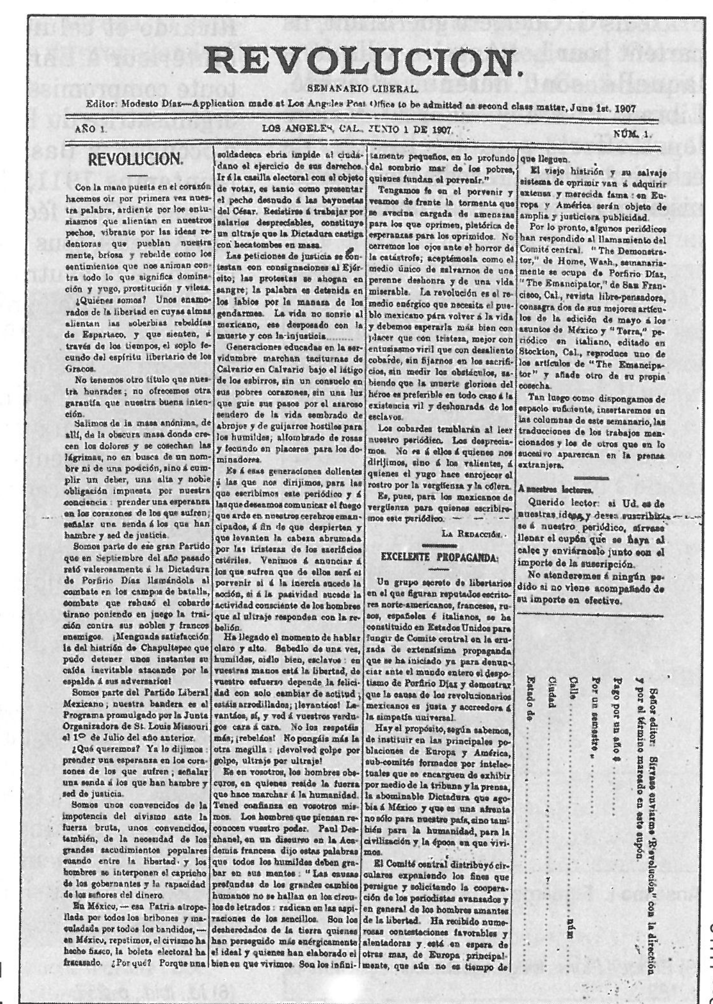
En janvier 1904, après avoir vendu une machine à écrire, ils réussissent à prendre le train en direction de Laredo (Texas). Là, Enrique livre du bois et du charbon pour un commerçant de combustibles, fauche des prés, transporte des briques sur un chantier... Ils décident de s'installer à San Antonio (Texas). Enrique écrit un article dans *Regeneración* dénonçant le recrutement et l'esclavage des travailleurs dans les plantations de tabac de la Valle Nacional, près de Mexico. Après avoir mis en fuite un Mexicain chargé par Díaz d'assassiner les frères Magón, celui-ci le dénonce à la police et il est arrêté. Lors du procès, grâce aux témoignages de Ricardo, Juan Sarabia et de leurs partisans à San Antonio, il est remis en liberté.

En février 1905, Ricardo et Juan partent pour Saint Louis (Missouri) chercher un local pour accueillir l'atelier d'imprimerie. Après cela, Enrique les rejoint mais, entre temps, il est condamné par la cour de justice de San Antonio à trois mois de prison, à payer soixante-quinze dollars d'amende, plus les frais de justice. Fin septembre 1905, ils sont prévenus par Jorge Carrasco qui travaille au consulat du Mexique qu'un mauvais coup se trame contre eux par l'intermédiaire de l'agence Pinkerton de Saint Louis. Enrique, Ricardo et leurs compagnons s'enfuient pour Toronto, par la route de Détroit. Dans cette ville, ils louent une maison et prennent des noms d'emprunt. Ils informent les responsables des groupes au Mexique d'adresser le courrier à Pietro Caducci qui n'est autre qu'Enrique Flores Magón. Cette années 1905, Enrique épouse Teresa Arteaga qui sera la messagère de Ricardo, portant ses articles de la prison au journal *Revolución*. En 1908, elle deviendra déléguée générale de la Junte organisatrice du Parti libéral mexicain.

En mai 1906, à Montréal, ils concentrent toute leur énergie à préparer des groupes armés dont la direction est assurée par Ricardo, Enrique et Juan Sarabia. Un jour du mois d'août, Ricardo et Juan partent pour El Paso préparer l'insurrection qui doit avoir lieu. Enrique, lui, reste pour s'occuper de la correspondance. Lorsqu'il s'aperçoit que deux détectives de l'agence Pinkerton le recherchent, il s'enfuit à travers bois et devient bûcheron. Il traverse le Canada et travaille comme marchand de bois, compositeur d'imprimerie, charpentier, tapissier, garçon de ferme, électricien. Quand Ricardo lui écrit que des officiers de l'armée mexicaine, le capitaine Jimenez Castro et le lieutenant Zeferino Reyes, lui ont offert leurs services, Enrique lui répond : *"N'aie pas confiance dans des officiers de l'armée. Ne t'expose pas (...)"* [5]. Malgré cet avertissement, Ricardo confie les plans de l'insurrection qui devait avoir lieu le 30 septembre. Le 29 septembre, le dictateur Díaz donne un coup fatal au Parti libéral mexicain. Arrivé à New-York, Enrique trouve un emploi comme installateur électricien dans l'immeuble Singer en construction.

Práxedis G. Guerrero (1882-1910).

Tiré de "R.F.M. el Apostol..."


REVOLUCION.

SEMANARIO LIBERAL.

Editor: Modesto Díaz—Application made at Los Angeles Post Office to be admitted as second class matter, June 1st. 1907

AÑO 1. LOS ANGELES, CAL. JUNIO 1 DE 1907. NÚM. 1.

REVOLUCION.

Con la mano puesta en el corazón hacemos oir por primera vez nuestra palabra, ardiente por los entusiasmos que alientan en nuestros pechos, vibrante por las ideas redentoras que pueblan nuestra mente, briosa y rebelde como los sentimientos que nos animan contra todo lo que significa dominación y yugo, prostitución y vileza.

¿Quiénes somos? Unos enamorados de la libertad en cuyas almas alientan las soberbias rebeldías de Espartaco, y que sienten, á través de los tiempos, el soplo fecundo del espíritu libertario de los Gracos.

No tenemos otro título que nuestra honradez; no ofrecemos otra garantía que nuestra buena intención.

Salimos de la masa anónima, de allí, de la obscura masa donde crecen los dolores y se cosechan las lágrimas, no en busca de un nombre ni de una posición, sino á cumplir un deber, una alta y noble obligación impuesta por nuestra conciencia: prender una esperanza en los corazones de los que sufren; señalar una senda á los que han hambre y sed de justicia.

Somos parte de ese gran Partido que en Septiembre del año pasado retó valerosamente á la Dictadura de Porfirio Díaz llamándola al combate en los campos de batalla, combate que rehusó el cobarde tirano poniendo en juego la traición contra sus nobles y francos enemigos. ¡Menguada satisfacción la del histrión de Chapultepec que pudo detener unos instantes su caída inevitable atacando por la espalda á sus adversarios!

Somos parte del Partido Liberal Mexicano; nuestra bandera es el Programa promulgado por la Junta Organizadora de St. Louis Missouri el 1º de Julio del año anterior.

¿Qué queremos? Ya lo dijimos: prender una esperanza en los corazones de los que sufren; señalar una senda á los que han hambre y sed de justicia.

Somos unos convencidos de la impotencia del civismo ante la fuerza bruta, unos convencidos, también, de la necesidad de los grandes sacudimientos populares cuando entre la libertad y los hombres se interponen el capricho de los gobernantes y la rapacidad de los señores del dinero.

En México, — esa Patria atropellada por todos los bribones y maculada por todos los bandidos, — en México, repetimos, el civismo ha hecho fiasco, la boleta electoral ha fracasado. ¿Por qué? Porque una soldadesca ebria impide al ciudadano el ejercicio de sus derechos. Ir á la casilla electoral con el objeto de votar, es tanto como presentar el pecho desnudo á las bayonetas del César. Resistirse á trabajar por salarios despreciables, constituye un ultraje que la Dictadura castiga con hecatombes en masa.

Las peticiones de justicia se contestan con consignaciones al Ejército; las protestas se ahogan en sangre; la palabra es detenida en los labios por la manaza de los gendarmes. La vida no sonríe al mexicano, ese desposado con la muerte y con la injusticia.........

Generaciones educadas en la servidumbre marchan taciturnas de Calvario en Calvario bajo el látigo de los esbirros, sin un consuelo en sus pobres corazones, sin una luz que guíe sus pasos por el azaroso sendero de la vida sembrado de abrojos y de guijarros hostiles para los humildes, alfombrado de rosas y fecundo en placeres para los dominadores.

Es á esas generaciones dolientes á las que nos dirijimos, para las que escribimos este periódico y á las que deseamos comunicar el fuego que arde en nuestros cerebros emancipados, á fin de que despierten y que levanten la cabeza abrumada por las tristezas de los sacrificios estériles. Venimos á anunciar á los que sufren que de ellos será el porvenir si á la inercia sucede la acción, si á la pasividad sucede la actividad consciente de los hombres que al ultraje responden con la rebelión.

Ha llegado el momento de hablar claro y alto. Sabedlo de una vez, humildes, oidlo bien, esclavos: en vuestras manos está la libertad, de vuestro esfuerzo depende la felicidad con solo cambiar de actitud; estáis arrodillados; ¡levantáos! Levantáos, sí, y ved á vuestros verdugos cara á cara. No los respetéis más; ¡rebeláos! No pongáis más la otra megilla: ¡devolved golpe por golpe, ultraje por ultraje!

Es en vosotros, los hombres obscuros, en quienes reside la fuerza que hace marchar á la humanidad. Tened confianza en vosotros mismos. Los hombres que piensan reconocen vuestro poder. Paul Deschanel, en un discurso en la Academia francesa dijo estas palabras que todos los humildes deben grabar en sus mentes: "Las causas profundas de los grandes cambios humanos no se hallan en los círculos de letrados: radican en las aspiraciones de los sencillos. Son los desheredados de la tierra quienes han perseguido más enérgicamente el ideal y quienes han elaborado el bien en que vivimos. Son los infinitamente pequeños, en lo profundo del sombrío mar de los pobres, quienes fundan el porvenir."

Tengamos fe en el porvenir y veamos de frente la tormenta que se avecina cargada de amenazas para los que oprimen, pletórica de esperanzas para los oprimidos. No cerremos los ojos ante el horror de la catástrofe; aceptémosla como el medio único de salvarnos de una perenne deshonra y de una vida miserable. La revolución es el remedio enérgico que necesita el pueblo mexicano pára volver á la vida y debemos esperarla más bien con placer que con tristeza, mejor con entusiasmo viril que con desaliento cobarde, sin fijarnos en los sacrificios, sin medir los obstáculos, sabiendo que la muerte gloriosa del héroe es preferible en todo caso á la existencia vil y deshonrada de los esclavos.

Los cobardes temblarán al leer nuestro periódico. Los despreciamos. No es á ellos á quienes nos dirijimos, sino á los valientes, á quienes el yugo hace enrojecer el rostro por la vergüenza y la cólera.

Es, pues, para los mexicanos de vergüenza para quienes escribimos este periódico.

LA REDACCIÓN.

EXCELENTE PROPAGANDA:

Un grupo secreto de libertarios en el que figuran reputados escritores norte-americanos, franceses, rusos, españoles é italianos, se ha constituido en Estados Unidos para fungir de Comité central en la cruzada de extensísima propaganda que se ha iniciado ya para denunciar ante el mundo entero el despotismo de Porfirio Díaz y demostrar que la causa de los revolucionarios mexicanos es justa y acreedora á la simpatía universal.

Hay el propósito, según sabemos, de instituir en las principales poblaciones de Europa y América, sub-comités formados por intelectuales que se encarguen de exhibir por medio de la tribuna y la prensa, la abominable Dictadura que agobia á México y que es una afrenta no sólo para nuestro país, sino también para la humanidad, para la civilización y la época en que vivimos.

El Comité central distribuyó circulares exponiendo los fines que persigue y solicitando la cooperación de los periodistas avanzados y en general de los hombres amantes de la libertad. Ha recibido numerosas contestaciones favorables y alentadoras y está en espera de otras mas, de Europa principalmente, que aún no es tiempo de que lleguen.

El viejo histrión y su salvaje sistema de oprimir van á adquirir extensa y merecida fama: en Europa y América serán objeto de amplia y justiciera publicidad.

Por lo pronto, algunos periódicos han respondido al llamamiento del Comité central. "The Demonstrator," de Home, Wash., semanariamente se ocupa de Porfirio Díaz, "The Emancipator," de San Francisco, Cal., revista libre-pensadora, consagra dos de sus mejores artículos de la edición de mayo á los asuntos de México y "Terra," periódico en italiano, editado en Stockton, Cal., reproduce uno de los artículos de "The Emancipator" y añade otro de su propia cosecha.

Tan luego como dispongamos de espacio suficiente, insertaremos en las columnas de este semanario, las traducciones de los trabajos mencionados y los de otros que en lo sucesivo aparezcan en la prensa extranjera.

A nuestros lectores.

Querido lector: si Ud. es de nuestras ideas y desea suscribirse á nuestro periódico, sírvase llenar el cupón que se haya al calce y enviárnoslo junto con el importe de la suscripción.

No atenderemos á ningún pedido si no viene acompañado de su importe en efectivo.

Señor editor: Sírvase enviarme "Revolución" con la dirección y por el término marcado en este cupón.

Pago por un año $ ....

Por un semestre ....

Calle .... núm ....

Ciudad ....

Estado de ....

"Revolución", n° 1 du 1er juin 1907.

Doc. I.I.H.S.

Le 7 août 1907, Ricardo, Librado Rivera et Antonio I. Villareal sont arrêtés à Los Angeles. Alors, Enrique, vivant d'expédients, traverse le pays pour rejoindre cette ville. Il y arrive le 7 novembre et poursuit l'édition du journal *Revolución* qui remplaçait temporairement *Regeneración*. Pendant huit longs mois, il restructure le Parti libéral mexicain. Il forme soixante-quatre groupes et conclut un pacte d'alliance avec les indiens Yaquis, commandés par le chef Sibalaume. Il part pour El Paso et y retrouve Práx (Práxedis G. Guerrero). Ils décident en juillet 1908 de partir à dix et d'attaquer la garnison de Paloma. Lors de l'attaque, Práx est blessé grièvement au pied. Ils s'enfuient tous deux et errent à travers le désert. Pendant ce temps, leurs partisans qui arrivent à El Paso, ne les trouvant pas, perdent confiance et retournent au Mexique. Práx et Enrique décident de se rendre jusqu'à Albuquerque au Nouveau-Mexique. Sous les noms de Julio Moran et de Pablo Castillo, ils l'atteignent en août 1908. Là, Enrique travaille comme aide-maçon, puis comme ouvrier, dans une fabrique de blocs de ciment.

En décembre 1908, le pied de Práxedis G. Guerrero guérissant, ils partent pour Los Angeles, ville dans laquelle sont détenus Ricardo, Librado Rivera et Villareal. Malgré leurs efforts pour les libérer, ils échouent. Alors Práxedis part réorganiser les groupes de militants dans le sud et Enrique s'en va à San Francisco. Son premier travail sera dans la voierie de la ville, à manier la pelle et la pioche. Puis, il entre comme ouvrier dans une usine de l'American Can Company. Il y devient mécanicien superviseur. Après ses heures de travail, il écrit de multiples articles dans les journaux américains tels qu'*Industrial Worker* ou *Solidarity*.


Tiré de "R.F.M. el Apostol..."

Anselmo L. Figueroa (?-1915).

(5) *Enrique Flores Magón*, Combatimos la Tirania, *p. 183.*


Doc. Heiner Becker

Pancho Villa (1878-1923).

Les promesses de Madero

En septembre 1910, il quitte San Francisco. Madero se met en contact avec eux en février 1911, par l'intermédiaire de leur frère Jesús. D'après Enrique Flores Magón [6], Madero propose contre leur ralliement le poste de vice-président du Mexique à Ricardo et celui de secrétaire de l'Intérieur à Enrique. Ils refusent toute compromission. Avec la Junte organisatrice du P.L.M., ils décident d'occuper la Basse-Californie. Au printemps 1911, ils sont appelés devant la Cour fédérale de justice de Los Angeles, sous l'accusation de violation de la neutralité politique. Ils restent en prison préventive pendant un an. Le 4 juillet 1912, jour anniversaire de la *Déclaration d'indépendance* des Etats-Unis, ils sont condamnés à deux ans de prison et transférés au pénitencier de l'île Mac Neil. Là, en accord avec Ricardo, Enrique adresse une lettre à Teresa, son épouse, ordonnant à leurs partisans qu'ils rejoignent les forces rebelles de Madero, Villa, Zapata et Orozco, cela afin de répandre les idées du P.L.M.

Ils sont libérés en avril 1914. Après avoir été escortés jusqu'à Tacoma par une délégation de travailleurs, ceux-ci les amènent à Seatle où ils participent à un meeting. Enrique y parle pendant deux heures, développant le programme du P.L.M. autour du thème "Terre, Liberté et Justice". Pendant quatre mois, sur la côte occidentale, Enrique grâce à ses connaissances linguistiques (anglais, espagnol, français, italien, portugais) devient le principal orateur d'une tournée de meetings. Ils reviennent de nouveau à Los Angeles, en août 1914, et établissent une communauté à Edentale, près de Silver Lake. Enrique devient machiniste à l'usine de la Van Vorst Manufacturing Company. Sa famille se compose alors de son épouse, de cinq enfants et d'un oncle. Un jour de mars 1916, ils sont arrêtés et amenés à la prison de Los Angeles. Enrique est déclaré coupable et condamné à trois ans de prison, Ricardo à un an. Grâce à une caution de 50 000 dollars versés pour chacun d'entre eux, ils sont libérés. Enrique retourne travailler à l'usine Van Vorst, à la communauté et à *Regeneración*.

Le 16 mai 1918, à la porte de l'usine, Esperanza (sa fille de treize ans) l'avertit qu'il doit se présenter au chef de la police de Los Angeles. En effet, son appel devant la Cour suprême des Etats-Unis est rejeté et il est envoyé au pénitencier de Leavenworth au Kansas. Là, il travaille très durement à un four à briques. C'est en racontant des contes

(6) *Id., ibid., p. 257.*

populaires qu'Enrique gagne la confiance de la population pénale qui le prenait au début pour la réincarnation de Lucifer. Il devient alors un professeur officieux et donne des cours élémentaires d'histoire, d'économie, de science et de philosophie. Grâce à l'amitié de Mac Intyre, un gardien de prison irlandais qu'il convainc d'abandonner son travail de garde-chiourme, il fait fonction d'interprète et de traducteur. Puis il sympathise avec l'aumonier du pénitencier et devient superintendant de l'école d'espagnol. Les cours du soir se divisent en trois niveaux : élémentaire, moyen et supérieur. Enrique intervient à ce troisième niveau, les autres cours étant assurés par des socialistes et des membres des I.W.W. Enrique enseigne l'espagnol et le socialisme. L'histoire du meurtre d'Abel par Caïn devient dans son enseignement le premier crime perpétué au nom de la propriété privée.

Le 4 décembre 1919, il est interrogé par un inspecteur du service de l'immigration, Warren E. Long, qui veut lui faire avouer que le but secret du Parti libéral mexicain est de mettre en cause le gouvernement des Etats-Unis. Il apprend alors qu'il a perdu sa nationalité mexicaine car il a passé plus de dix ans en dehors du Mexique et, à la question : êtes-vous anarchiste ?, il se définit comme communiste-anarchiste : *"Par communiste-anarchiste j'entends la propriété collective de la richesse naturelle et sociale (...), garantir à tous le droit de travailler et de jouir de la totalité du produit de leur travail ; et ainsi assurer à tous le droit de réellement vivre et jouir de la vie (...). Ma forme de gouvernement serait la suivante : organisation des individus sur les lieux de production ; puis au niveau de chaque village, puis de chaque région ; de chaque région à ce que nous appelons aujourd'hui "organisation nationale", pour constituer une forme de république. Quand d'autres pays suivront l'exemple, alors elle sera internationale (...)"* [7].

En 1920, M. Post, auxiliaire au secrétariat du Travail, bureau de l'Immigration, refuse la demande d'extradition d'Enrique Flores Magón au Mexique. Six mois après la sortie d'Enrique du pénitencier de Leavenworth, son frère Ricardo et Librado Rivera sont condamnés respectivement à vingt et quinze ans d'incarcération pour s'être opposés à la Première Guerre mondiale. En novembre 1922, Enrique dénonce l'assassinat de son frère Ricardo par "El Toro", capitaine des gardiens de la prison [8]. Le 1er mars 1923, Enrique est libéré de prison et retourne au Mexique où, avec sa compagne Teresa, il commence une tournée de propagande. Il accepte le transfert du corps de Ricardo au Mexique, par l'intermédiaire de l'Allianza de Trabajadores de Ferrocarrileros de la República Mexicana, à laquelle se joindront tous les travailleurs du pays, la C.R.O.M. (Confederación Regional Obrera Mexicana) et la C.G.T. (Confederación General de Trabajadores). Après la révolution, Enrique Flores Magón continue à exercer ses activités de comptable public, d'auditeur de justice et d'avocat, ainsi que de journaliste.

Du 30 avril 1945 au 3 février 1947, Enrique Flores Magón publie ses mémoires sous le titre *Anoranzas*, dans le journal *El Nacional*. Il meurt en 1954 dans la ville de Mexico et, en 1958, les éditions du gouvernement mexicain publient le livre *Combatimos la Tirania. Conversaciones con Enrique Flores Magón*, qui regroupe une série d'entretiens avec Samuel Kaplan.

Liberto Domingo

(7) *Id., ibid., p. 309.*
(8) *Id., ibid., pp. 318-319.*



La mort de Ricardo Flores Magón. Dessin paru dans Tierra y Libertad n° 341 de janvier 1972.


Doc. Heiner Becker

Enrique Flores Magón et sa famille à Los Angeles en novembre 1922. De gauche à droite : Joe, Teresa , Henry sen. (Enrique), Hope, James, Stelle et Pete. Devant Enrique : Henry jun.

Nous recherchons des documents iconographiques pour nos prochains numéros.

Eugène Varlin, Domela Nieuwenhuis, Osugi Sakaé, Henri Poulaille.

Le Mexique au début du siècle

"Un système social féodal, d'horribles conditions de travail, l'apparition de l'esclavage et l'exploitation cruelle du pays par les capitalistes américains sont les résultats du gouvernement de Díaz et de ses alliés."

En 1876, après un coup d'Etat militaire qui le propulsa au pouvoir, Porfirio Díaz se justifia en affirmant que c'était le seul moyen de renverser le président Lerdo de Tejada désireux d'entamer un second mandat, alors que la Constitution interdisait la réélection. Ceux qui croyaient à sa sincérité se rendirent rapidement compte de leur erreur. A l'exception des quatres années de la présidence de Manuel González, Díaz allait abuser de son autorité pendant trente-cinq ans. Ayant changé la Constitution pour assurer sa réélection permanente, il gouverna pendant huit mandats consécutifs. La prise du pouvoir par Díaz, il est vrai, apporta un terme aux abus militaires, aux invasions étrangères et à quarante années de guerre civile. La *Pax Porfiriana* débutait : une ère de paix sociale, de stabilité et de prospérité. Mais pour qui ? Et à quel prix ? Pendant trente-cinq ans, Díaz appliquera un système impitoyable de récompenses et de répressions : *"pan y palos"* (*"le pain ou le bâton"*). Ainsi le Mexique sera gouverné par une main de fer, une main qui ouvrira le pays aux capitaux étrangers, qui exploitera, massacrera et réduira en esclavage le peuple mexicain.

La dictature porfiriste

En 1911, Carlo de Fornaro, journaliste italien, résume cette période en écrivant : *"Au Mexique, Díaz et ses alliés* : los cientificos (les scientifiques) *ont imposé leur loi. Pendant des années, toutes les formes d'oppression ou de répression ont été appliquées par un gouvernement absolu et corrompu. Un système social féodal, d'horribles conditions de travail, l'apparition de l'esclavage et l'exploitation cruelle du pays par les capitalistes américains sont les résultats du gouvernement de Díaz et de ses alliés. Les libertés de presse et d'expression disparaissent alors qu'une répression policière, comparable à celle subie par les révolutionnaires russes, s'exerce sans relâche"*. Pour consolider sa puissance, Díaz plaça ses amis intimes au pouvoir, en les nommant gouverneurs d'Etat. Sans se préoccuper de leur compétence, il nomma ainsi Prospero Cahuantzi, homme illettré, au gouvernement de l'Etat de Tlaxcala. Obéir aux ordres, truquer les élections, supprimer les opposants au régime, recruter des soldats, assurer la popularité de la dictature étaient leurs principales fonctions. Pour ce faire, Díaz leur laissait carte blanche : chaque gouverneur proposait sa propre législation que Díaz approuvait toujours. Normalement élus tous les quatre ans, les gouverneurs conservaient leur charge à vie. Au Tlaxcala par exemple, Cahuantzi garda le pouvoir pendant toute la durée dè la dictature. Aristeo Mercado au Michoacán, Teodoro Dehesa à Veracruz et le général Reyes au Nuevo León restèrent chacun vingt-cinq ans au pouvoir ; au Chihuahua, le général Luis Terrazas le conserva vingt ans. Grâce à leur position privilégiée, ils amassèrent — ainsi que leurs familles et amis — d'immenses fortunes.

El Ahuizote Jacobino, n° 20, 5 juin 1904. Ramón Corral fait le gendarme, et avec une matraque, il mène à l'isoloir les électeurs les yeux « bandés ».



Tiré de « La caricatura politica » t II

Une fois son pouvoir bien établi, Díaz réorganisa les troupes de *rurales* (une police montée, composée essentiellement d'anciens criminels et de bandits). Sous prétexte de faire appliquer les lois ou les ordres, ces troupes terrorisèrent le pays. Pour affirmer leur autorité, on légalisa la loi permettant de tirer sans sommation sur tout prisonnier "essayant de fuir". Dix mille hommes furent ainsi abattus entre 1880 et 1911. Avec ce pouvoir de tuer illimité, les *rurales* allaient devenir l'épine dorsale de la dictature. Les effectifs de l'armée augmentèrent, surtout par le nombre d'enrolés involontaires. Stationnée à travers tout le pays, alors divisé en dix zones militaires, elle était présente partout, même dans les villes ou villages les plus isolés. Pour aider les troupes de *rurales* et de l'armée, la dictature imposa l'*accordada*. Cette organisation secrète de tueurs dévoués aux gouverneurs était dirigée par le *jefe político*, également commandant de la police locale et des *rurales*.

Avec le développement de la "paix sociale" et du mouvement ouvrier, le Mexique s'installa dans une période d'expansion économique encore jamais observée jusqu'ici. Bien sûr, la clique de Díaz dominait l'économie et leurs décisions affectaient le bien-être du pays entier. En 1908, on constatait que sur soixante-six sociétés impliquées dans les finances et l'industrie, trente-six avaient un conseil d'administration commun composé de treize personnes et dix-neuf autres sociétés possédaient dans leur groupe de direction plus d'un de ces mêmes treize hommes.

Le pays s'ouvrait en même temps aux capitaux étrangers qui virent en lui une source inépuisable de richesses et de main-d'œuvre bon marché. En 1911, l'investissement étranger représentait 34 008 millions de pesos, soit 17 004 millions de dollars. Les capitaux américains étaient les plus importants avec 1 292,4 millions de pesos, ensuite venaient les capitaux britanniques avec 989,5 millions de pesos, puis les capitaux français avec 908,7 millions de pesos. Le réseau ferroviaire, qui se développa dans des conditions dramatiques, fut financé par des capitaux américains d'une valeur de 650 millions de dollars. Les deux tiers des 19 205 km de voies ferrées du Mexique furent construits, contrôlés et possédés par les Américains. L'investissement minier atteignait en 1911 les 250 millions de dollars. Les sociétés Hearst Estates, Guggenheims et l'American Smetting and Refinning Co, W. C. Greene et la Consolidated Copper Co contrôlaient la majorité des mines. Une grande partie des puits d'extraction et d'exploitation pétrolières était sous contrôle de la Dohemy, de la Standard Oil, de la Waters Price, de la Royal Dutch et de la British Pearsons. En 1911, les sociétés étrangères représentaient 80 millions de dollars. Depuis 1876, la production de biens exportables augmentait : la production de café passa de 8 160 tonnes à 28 014 tonnes, celle du sisal de 11 380 à 128 849 tonnes et celle du sucre de 629 757 à 2 503 825 tonnes.

Les conditions de vie de la population

Alors que les Américains et autres spéculateurs étrangers s'enrichissaient, la situation économique et sociale des Mexicains empirait. Les conditions de travail des ouvriers devenaient de plus en plus intolérables. Dépourvus de toute organisation, ils devinrent la proie de leurs employeurs. Dans les usines textiles de la vallée de Mexico, une journée de



Tiré de « La caricatura politica » t II

Tiré de « the wind that Swept Mexico »

Le système de Díaz ne laissait place à aucune contestation.

UNE OFFRANDE A PORFIRIOPOXTLI



Tiré de « La caricatura politica » t II

ADULATION ET REALITE DU PORFIRISME.

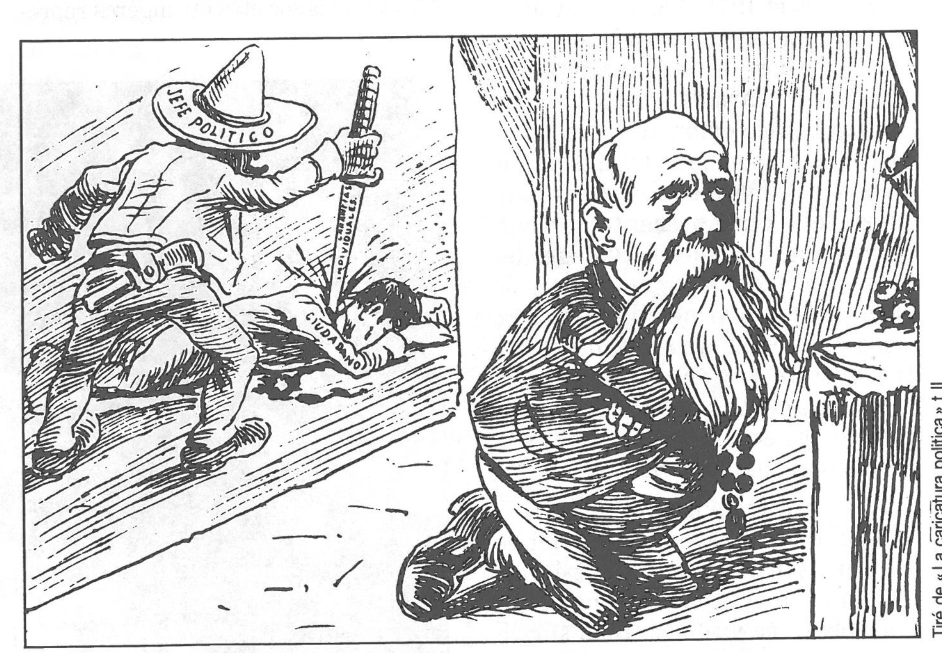
El Hijo del Ahuizote, 29 avril 1900.
L'idole Aztèque Huitzilopochtli fut reproduite par le dessinateur pour symboliser le visage du général Diaz. De son côté, le curé Bernardo Reyes élève jusqu'à lui « l'encens de l'adulation », converti en fumée du patriotisme.

travail durait treize heures l'été et douze heures l'hiver. En 1884, la journée commençait à l'aube pour finir à vingt-trois heures ou à minuit, sept jours sur sept. Avec l'arrivée de l'électricité en 1890, l'ouvrier travaillait journellement quatorze ou seize heures, bien qu'au début du siècle le samedi leur eût été accordé comme jour de congé. En 1906, une semaine de soixante-douze heures semblait normale. Des conditions déplorables de travail accompagnaient ces horaires excessifs. Les mesures de sécurité étaient inexistantes et les maladies fréquentes. En raison du taux élevé d'humidité de certains ateliers, les ouvriers du textile contractaient la tuberculose, ceux qui manipulaient, dans un milieu trop sec, des produits chimiques souffraient de leurs effets toxiques. Chez les mineurs, constamment soumis aux différences de température, on constatait des difficultés respiratoires, voire des cas de pleurésie. En cas d'accident du travail, l'ouvrier recevait au mieux quelques jours de salaire et était congédié par la suite.

Leurs conditions de vie ne s'avéraient pas meilleures. Dans les grandes villes, ils habitaient des quartiers insalubres et surpeuplés, s'entassant jusqu'à sept par pièce. D'autres logeaient dans des centres d'hébergement publics (*los mesones*) où ils s'entassaient à cinquante ou cent personnes par pièce. L'eau à peine potable et le peu de sanitaires favorisaient des épidémies telles que le typhus, la variole ou la méningite. Les salaires étaient dérisoires, un ouvrier du textile gagnait 1 peso par jour, moins 20 % de retenue que les employeurs appliquaient chaque fois que c'était possible. Alors que la production de produits exportables augmentait, celle des produits domestiques agricoles diminuait. Celle du maïs par exemple passe d'un rendement de 282 kg en 1877 à 144 kg en 1907. La même baisse s'observe pour les productions de haricots, de *chile* (petit piment) et autres produits de base. En revanche, parallèlement à ce phénomène, la population croissait et atteignait six millions.

Dans les campagnes, la vie apparaissait tout aussi difficile. Dans les haciendas, les péons travaillent du lever au coucher du soleil et sont liés à vie à leurs employeurs par un "contrat de crédit" obligatoire. En effet, obligés d'acheter — à des prix dépassant leur pouvoir d'achat — des produits de première nécessité dans les magasins de l'hacienda (*tiendas de raya*), les ouvriers engagent leur salaire, donc leur force de travail, pour pouvoir rembourser leurs employeurs. De plus, comme ces dettes étaient transmissibles de père en fils, les employeurs se garantissaient une main-d'œuvre quasi permanente. Si d'aventure un péon essayait de s'échapper, il était poursuivi par les *rurales* et puni pour vol. S'il avait suffisamment économisé, les employeurs démontraient aussitôt que ses dettes dépassaient encore ses moyens. Cinq millions de péons, soit presque un tiers de la population mexicaine, étaient ainsi soumis à l'autorité des *hacendados*. Escroqués, punis pour le moindre délit, parfois assassinés par ces grands propriétaires terriens qui agissaient en toute liberté, les péons naissaient et mouraient sur leur lieu de travail. Les immenses plantations de sisal et de henequen [1] du Yucatán et du Quintana Roo dans l'extrême sud du pays, ainsi que les plantations de tabac de la Vallée Nationale (une gorge profonde de 8 km de large et 30 km de long, située au nord-ouest de l'Etat d'Oaxaca) furent exploitées avec ce système esclavagiste intensément pratiqué. Les indiens Yaquis, déportés du Sonora, leur terre d'origine, fournirent la majorité de la main-d'œuvre du Yucatán. En les achetant 65 dollars chacun, les propriétaires des plantations les considéraient comme un bien personnel.

(1) *Sorte d'agave dont la feuille fournit la fibre textile dite* fibre de Tampico, *utilisée pour la confection de sacs, hamacs, cordages, etc. (N.d.R.).*



Tiré de « La caricatura politica » t II

El Ahuizote Jacobino, n° 54, 19 novembre 1905.
Celui qui s'agenouille est, semble-t-il, Pedro Rodríguez, gouverneur de Hidalgo. Qui que ce soit, l'image représente la dure réalité du « porfirisme » ; cela signifie que pendant que les chefs politiques assassinent les citoyens, les gouverneurs se limitent à tourner le dos aux assassins, et à faire des prières au tout puissant général Diaz, mettant à l'abri leur conscience.

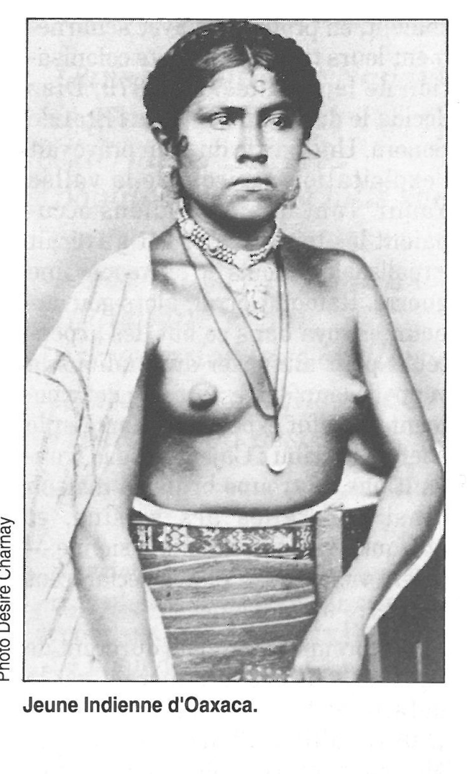
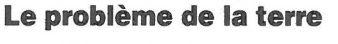


Photo Désiré Charnay

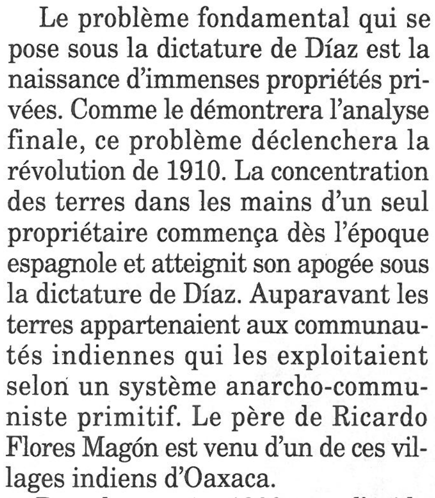
Jeune Indienne d'Oaxaca.

Dans la Vallée Nationale, communément appelée *"vallée de la mort"*, les esclaves étaient mexicains. Des agents recruteurs, les *enganchados*, travaillant en accord avec les *jefes políticos*, attiraient la population avec la promesse de salaires élevés et de bonnes conditions de travail. Parfois, ils kidnappaient purement et simplement les futurs péons : postés dans des bars (tels que le fameux *pulque shop* [2]), ils attendaient que les hommes soient ivres pour faire pression sur eux. Une fois entre les mains des *enganchados*, le malheureux était vendu aux propriétaires de plantations. En 1908, le prix courant s'élevait à 45 dollars pour un homme et à 20 dollars pour une femme ou un enfant. Comme dans les autres haciendas, les travailleurs étaient soumis au "contrat de crédit" obligatoire et à des horaires excessifs de travail. Le soir, on les entassait à deux cents ou quatre cents dans des dortoirs. Dans la journée, des patrouilles régulières de *rurales* empêchaient toute tentative de fuite. Travaillant jusqu'à épuisement, ces péons ne survivaient pas six ou sept mois. Par la Vallée Nationale, on observe un mouvement annuel de 15 000 esclaves, officiellement appelés "ouvriers sous contrat".

(2) *Magasin où l'on servait le pulque, boisson fermentée tirée de l'agave (N.d.R.).*



Le problème de la terre

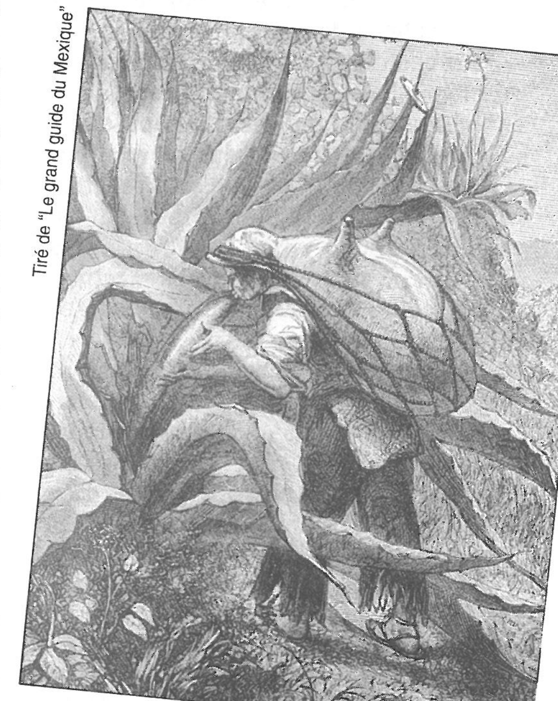


Le problème fondamental qui se pose sous la dictature de Díaz est la naissance d'immenses propriétés privées. Comme le démontrera l'analyse finale, ce problème déclenchera la révolution de 1910. La concentration des terres dans les mains d'un seul propriétaire commença dès l'époque espagnole et atteignit son apogée sous la dictature de Díaz. Auparavant les terres appartenaient aux communautés indiennes qui les exploitaient selon un système anarcho-communiste primitif. Le père de Ricardo Flores Magón est venu d'un de ces villages indiens d'Oaxaca.

Dans les années 1880, sous l'égide de Díaz, les Indiens et les petits propriétaires furent régulièrement dépossédés de leurs terres. En 1883, les terres libres (*terrenos baldíos*) furent soumises à une nouvelle loi. Toute personne, sur simple demande, pouvait obtenir du gouvernement un relevé topographique des terres libres. En paiement de son travail, l'arpenteur recevait un tiers des terres mesurées (pour réaliser de jolis profits, il revendait ses parts à *l'hacendado* local). Le gouvernement, quant à lui, revendait les deux tiers restants en parcelles de 6 000 acres. La loi affirmait par ailleurs que la terre occupée et exploitée par des Indiens ou par des petits propriétaires, depuis dix ans ou au moins depuis une année avant qu'elle ne rentre en vigueur, ne serait pas considérée comme terre libre (ou nationale) même si les exploitants ne possédaient pas de titre valable.

Bien sûr, cette loi allait être constamment violée sous la dictature de Díaz. La propriété du terrain ou sa continuelle occupation devait être prouvée par son propriétaire ou par son exploitant. Lorsque des terres étaient déclarées nationales, les communautés pouvaient recourir soit à la résistance armée, soit au tribunal. Ce dernier, bien sûr, tranchait toujours en faveur de l'arpenteur. Ainsi pour avoir osé mettre en question l'intégrité d'un grand propriétaire terrien, le juge local du village de Yantepic imposa une lourde amende aux communautés. La campagne de confiscation des terres débuta dans l'Etat de Veracruz, précisément dans la vallée de Papentla riche en canne à sucre, café, cacao et ananas. Au cours de l'hiver 1885, des arpenteurs commencèrent leur travail en dépit des protestations de la population locale. Avec l'arrivée, le lendemain, d'un détachement de *rurales*, les manifestations redoublèrent : les deux camps s'affrontèrent avec une violence qui entraîna des morts. Quatre jours plus tard, plusieurs milliers de *rurales*, accompagnés à l'arrière par une division de l'armée, exterminèrent sans relâche la population. Le nombre de morts n'a jamais été établi, mais quelques sources en recensent quatre cents. Les survivants furent expulsés de la vallée ou soumis au travail forcé dans l'hacienda locale. Manuel Romero Rubio, beau-père de Díaz, acquit ainsi les terres d'une région où avaient vécu et travaillé 20 000 personnes.

Voici comment le général Laura Carrillo, gouverneur de l'Etat, s'appropria une grande étendue de terre exploitée par des fermiers et des éleveurs. Un dimanche de l'année 1893, alors que le prêtre de Tomochic célébrait la messe dans un état d'ébriété avancé, la population en colère l'expulsa de l'église. Après qu'il se fut plaint de tentative d'assassinat auprès des autorités locales, un grand nombre de villageois furent arrêtés. Quinze jours plus tard, Carrillo disposait de 1 500 hommes de la troupe fédérale et d'une force d'artillerie. Malgré une forte résistance, le massacre de la population commença et allait durer douze jours. Deux cents



Tiré de "Le grand guide du Mexique"

Collecte du suc d'agave pour la fabrication de pulque.



Hacienda de la famille Terrazas.

Tiré de « the wind that Swept Mexico »

femmes et enfants survécurent. Les soldats, alors, les enfermèrent dans l'église et y mirent le feu. Le massacre se poursuivit dans les villes de Temosachic, San Andres et Guerrero, laissant ainsi une région complètement dépeuplée.

Sous la dictature de Díaz, les terres de millions de petits propriétaires, soit un cinquième de l'étendue totale de la République, devinrent la propriété de cinquante familles. La population indienne et les paysans survécurent comme esclaves, travaillant des terres qu'ils avaient jadis possédées. D'autres émigrèrent dans les grandes villes où, faute de travail, ils se retrouvèrent mendiants ; d'autres encore se firent bandits.

A la naissance de la Révolution en 1910, un pour cent des familles dominantes possédaient quatre-vingt cinq pour cent des terres. En travaillant conjointement avec des sociétés d'arpentage ou en fondant leurs propres compagnies, les gouverneurs s'approprièrent de vastes étendues de terre et une immense fortune. Corral, le vice-président du Sonora, était propriétaire d'une grande partie de l'Etat. Les familles Terrazas et Creel de l'Etat de Chihuahua possédaient à elles deux quinze millions d'hectares. A ce propos, un dicton circulait affirmant : *"Terrazas n'est pas de Chihuahua, c'est Chihuahua qui est de Terrazas"*. Les étrangers profitèrent également des lois concernant les "terres nationales" pour en acquérir. En Basse-Californie, la California Mexico Land Co possédait près de 2 500 000 hectares, la Colorado River Land Co 700 000. Au Sonora, la W. C. Greene Holding's était propriétaire de 600 000 hectares. Dans l'Etat de Chihuahua, le magnat de la presse William Randolph Hearst possédait un ranch de 600 000 hectares, entouré de 400 km de fil barbelé.

Guerre contre les Yaquis

A part le rétablissement de l'esclavage, l'événement le plus marquant de la dictature de Díaz fut la "pacification" et la déportation de la population indienne Yaqui. Depuis des siècles, les indiens Yaquis exploitaient et habitaient la Yaqui Valley, à l'ouest du Sonora : une vallée bien irriguée dans une région par ailleurs aride. Depuis l'indépendance du Mexique, croyant à juste titre à la légitimité de leurs terres, les Yaquis refusaient de payer les impôts de l'Etat et empêchaient, en protégeant avec acharnement leurs traditions, toute colonisation de leur vallée. En 1879, Díaz décida le développement de l'Etat de Sonora. Une partie du plan prévoyait l'exploitation agricole de la vallée Yaqui. Tant que les Indiens occupaient les terres, ce projet s'avérait irréalisable à moins de provoquer une guerre. Ramon Corral, alors gouverneur, envoya dans ce but des arpenteurs pour annoncer aux Indiens la vente de leurs terres, puis un détachement armé fut expédié pour arrêter le chef de la tribu : Cajeme. Ne le trouvant pas, la troupe brûla sa maison ainsi que celles des voisins, et quelques femmes — dont la sienne — furent violées. Les Yaquis déclarèrent la guerre au Mexique.

Les premiers combats durèrent de 1881 à 1886 et se terminèrent par la défaite et l'exécution de Cajeme. Quatre mille Indiens se rendirent, abandonnant leur vallée pour devenir mineurs ou péons. Bientôt, sous l'égide d'un nouveau chef : Tetabiate, quatre à cinq mille autres Indiens résistèrent et édifièrent une forteresse dans les montagnes Bacetete pour protéger leur vallée. Une guérilla de neuf ans, dirigée contre le général Hernández et ses troupes fédérales, commençait, marquée par les pires atrocités. Dans une ville du Navajoa, le général Otero fit exterminer toute la population d'une ville sans épargner les femmes et les enfants. Après les avoir embarqués sur le navire de guerre *El Democrata*, le colonel Antonio Rincón lâcha deux cents hommes, femmes et enfants entre l'embouchure du fleuve Yaqui et le port de Guaymas ; tous périrent noyés. Pour tout Indien tué et sur présentation des oreilles de la victime, chaque soldat recevait 100 pesos. Vers 1897, le coût de la répression et la résistance tenace des Indiens forcèrent le gouvernement à changer de tactique. Après des négociations, le chef Tetabiate accepta, croyant à la libération et à la récupération de la vallée, de signer le traité de paix d'Ortiz.

Les clauses du traité ne furent pas respectées, la guerilla reprit. En 1900, le 8 janvier, durant la bataille de Mazocoba, quatre cents à mille indiens Yaquis furent massacrés, huit cents autres furent arrêtés. Les millions qui se rendirent furent déportés vers un autre Etat où ils s'installèrent sur des terres inexploitables ou près

> *Dans une ville du Navajoa, le général Otero fit exterminer toute la population d'une ville sans épargner les femmes et les enfants. (...) Pour tout Indien tué et sur présentation des oreilles de la victime, chaque soldat recevait 100 pesos.*

d'haciendas qui leur refusèrent tout travail. Les plus chanceux se réfugièrent dans la sierra et aux Etats-Unis. Le bilan de la guerre s'alourdira de milliers de morts. A la mort de Tetabiate, le gouvernement déclara que la guerre était finie et que les terres de la Yaqui Valley allaient être redistribuées. Torres, un gouverneur d'Etat, s'appropria 400 000 hectares. Le gouvernement Díaz concéda 547 000 autres hectares à l'entreprise mexico-américaine : la Sonora and Sinaloa Irrigation Co. Les terres restantes furent déclarées "terres nationales" et rachetées plus tard par la Richardson Construction Co de Los Angeles. En 1901, il ne restait plus qu'une centaine d'Indiens dans la Yaqui Valley.

Mais Díaz sous-estimait leur résistance. Ceux réfugiés dans la sierra reprirent la guérilla, attaquant les mines, les voies de chemin de fer, les villes et les haciendas pour s'approprier armes et nourriture. En avril 1902, le gouverneur Izábel imposa deux premières mesures : l'envoi de l'armée dans la sierra pour débusquer tous les rebelles et l'obligation pour tout Indien de posséder un passeport ; tout Yaqui sans passeport était considéré comme rebelle. Entre 1904 et 1907, la résistance indienne s'intensifia de telle manière que le gouvernement la contrôlait de plus en plus mal. En 1908, le secrétaire d'Etat à la guerre ordonna la déportation massive de toute la population Yaqui vers le Yucatàn. Quinze mille hommes, femmes et enfants, emmenés à pied jusqu'au port de Guaymas, furent ainsi embarqués sur des navires de guerre pour San Blas. De San Blas, une marche d'une vingtaine de jours à travers les montagnes les conduisit à San Marco, puis à Veracruz. De là, on les parqua sur un cargo à destination de Progresso où ils furent vendus commes esclaves dans les plantations d'henequen, notamment dans celle d'Olegario Molina, ministre de Díaz. Les mauvaises conditions de travail achevèrent les survivants de cette déportation. De 1880 à 1910, la population Yaqui passa de 30 000 à 3 000.

Une répression tous azimuts

Toute opposition à la dictature de Díaz était réprimée avec violence. En 1892, le journaliste Santa-Maria, arrêté sous l'ordre de Simon Craviloto (gouverneur d'Hidalgo) fut brûlé vif. Le journaliste d'opinion libérale Olmos y Conteras fut tué en plein jour, alors qu'il se promenait avec sa femme et ses enfants, après qu'il eut publié des articles dénonçant la corruption du gouverneur Martinez de Ruebla. Le fameux dessinateur humoristique Jesús Carrion fut arrêté et mis en prison où il devint aveugle. Ce sont les cas les plus connus. Les prisons de la République, comme celle de Belem ou la forteresse militaire de San Juan de Ulua à Veracruz, renfermaient des milliers d'hommes et de femmes inconnus qui, en dépit de tout, résistèrent et dénoncèrent la dictature.

Díaz étendit son pouvoir de répression au-delà des frontières de son pays. Il s'opposa notamment aux critiques des pays étrangers, et spécialement à celles des Etats-Unis, en faisant intervenir ses partenaires américains. Des centaines d'alliés américains influents étaient prêts à défendre son régime en cas de besoin. Lorsque J. K. Turner commença la publication du livre *Barbarous Mexico* (3) en épisodes dans l'*American Magazine*, le journal et lui-même reçurent d'innombrables lettres les accusant de mensonges. De leur côté, les amis américains de Díaz déclenchèrent une offensive pour réfuter les affirmations de Turner. En 1909, le journaliste italien Carlo de Fornaro publia son livre : *Díaz, Czar of Mexico*, à compte d'auteur, aucune maison d'édition américaine n'acceptant la responsabilité de la publication. De son côté, le gouvernement mexicain, par l'intermédiaire de l'éditeur de *El Imperial*, Raphael Espindola, porta plainte pour diffamation. Carlo de Fornaro fut condamné à un an de prison et aux travaux forcés, tandis que son livre était retiré de la vente. Le livre des Anglais Arnold et Tabor Frost : *The American Egypt. A Record of Travels in Yucatán*, subit le même sort. Sa publication, en Amérique, par Doubleday Page, une des plus respectables maisons d'édition, fut mystérieusement interrompue au bout de sept mois. Ce livre, retraçant le passé du Yucatán, ne contenait qu'une douzaine de pages sur l'esclavage dans les plantations d'henequen.

Vers 1910, en dépit du règne de la terreur, la résistance s'intensifia. Une grève éclata en 1906 à Cananea (Etat de Sonora), suivie en 1907 par celle des usines textiles de Río Blanco (Etat de Veracruz). A chaque fois l'armée et les troupes de *rurales* intervinrent, tuant des centaines d'ouvriers et en emprisonnant davantage encore. En 1905, Ricardo Flores Magón, leader du Parti libéral mexicain, diffusait en fraude des centaines d'exemplaires du journal *Regeneración*. Par ailleurs, il organisa deux insurrections contre la dictature qui, hélas !, échouèrent et entraînèrent la mort ou l'emprisonnement de révolutionnaires. Mais c'était un début. Enfin, la population mexicaine brisait la chaîne sanglante de la corruption, de l'esclavage, de la misère et du crime, instaurée par trente-cinq ans de dictature.

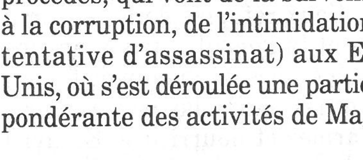
David Poole
Trad. de l'anglais : J. Rousselle

(3) *Le livre* Barbarous Mexico *fut écrit par le journaliste John Kenneth Turner après un voyage au Mexique en 1906. Pour la première fois, un livre dénonçait ouvertement le système esclavagiste au Mexique et les abus du gouvernement de Díaz. La diffusion en épisodes d'une partie du livre dans l'American Magazine en 1909 choqua et indigna l'opinion des lecteurs américains.*

Du réformisme à l'anarchisme

La création par un anarchiste d'un parti politique, libéral de surcroît, a de quoi surprendre ! Alors le magonisme... réformiste ou révolutionnaire ? L'utilisation de moyens équivoques demeurent, même si le but est clairement défini.

DANS une brève étude parue il y a quinze ans [(1)], je proposais au Comité international d'études sur la Révolution mexicaine [(2)] un plan de travail en douze points que seul un groupe de chercheurs [(3)] eût pu mener à bon terme. Une des réflexions qui s'imposaient était celle de déterminer s'il y avait eu évolution politique progressive des idées de Magón, du réformisme libéral au communisme anarchiste, ou bien si le libéralisme de façade n'était qu'une étiquette pour justifier une plate-forme de "gradualisme" révolutionnaire, ou encore si c'était un déguisement d'autoprotection pour se soustraire aux persécutions légales (mais pas toujours ni seulement "légales", puisque ses ennemis ont eu recours à toutes sortes de procédés, qui vont de la surveillance à la corruption, de l'intimidation à la tentative d'assassinat) aux Etats-Unis, où s'est déroulée une partie prépondérante des activités de Magón.



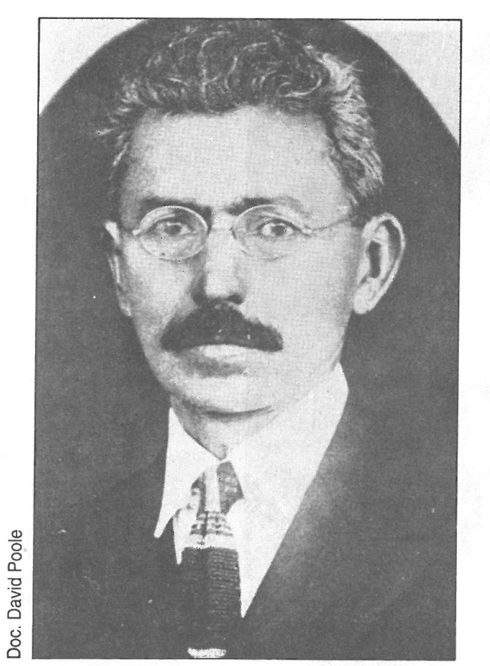


Doc. David Poole

Contradictions et surabondance

Dans la littérature existant sur le sujet, nous pouvons trouver autant de documents en faveur de chacune des hypothèses. Du point de vue de la stricte méthodologie de recherche historique, basée sur les sources primaires, on n'avance guère : pour une fois ce n'est pas l'absence de documents qui nous gêne mais leur surabondance. La difficulté provient du fait que ces documents sont contradictoires. Donnons quelques exemples, et tout d'abord la correspondance. La plupart des lettres envoyées au Mexique par la "Junte" du Parti libéral mexicain en exil n'arrivaient jamais à destination et finissaient sur les bureaux des divers gouverneurs, consuls et autres autorités [(4)] qui faisaient surveiller les révolutionnaires. Les frères Magón devaient bien se douter de ces mesures de censure et de saisie. Ici se pose donc la première question : fallait-il prendre ces messages "à la lettre" ou étaient-ils conçus *"ad usum delphini"* alors que les vrais "mots d'ordre" étaient transmis d'une autre manière ?

Le contenu des lettres est parfois anodin, parfois fourvoyant, parfois symptomatique, selon que les expéditeurs s'adressent à des destinataires gagnés à la cause ou à d'autres aux visées ambiguës. Certaines lettres sont même en code, encore qu'elles aient été décryptées par les services de renseignement du gouvernement mexicain. Si le langage employé par les membres de la Junte est tour à tour réformiste ou révolutionnaire, cela peut être donc dû à un des facteurs suivants : méfiance de la censure, méconnaissance de la position politique exacte du destinataire, opportunisme de situation, etc. Sans compter que la plate-forme libérale, modérée au départ (au début du siècle), devient de plus en plus révolutionnaire (à partir de 1906-1907) au fur et à mesure que les événements se précipitent d'une part, et que les éléments non anarchistes (Jesús Flores Magón, Juan Sarabia, Antonio I. Villarreal, Lazaro Gutiérrez de Lara) s'éloignent de la ligne officielle du P.L.M. Ethel Duffy Turner [(5)] aussi bien que Enrique Flores Magón [(6)] nous ont par ailleurs révélé que les "instructions révolutionnaires" étaient généralement transmises de vive voix par tel ou tel "touriste" occasionnel ou par un courrier à cheval.



Doc. David Poole

Librado Rivera (?-1932).

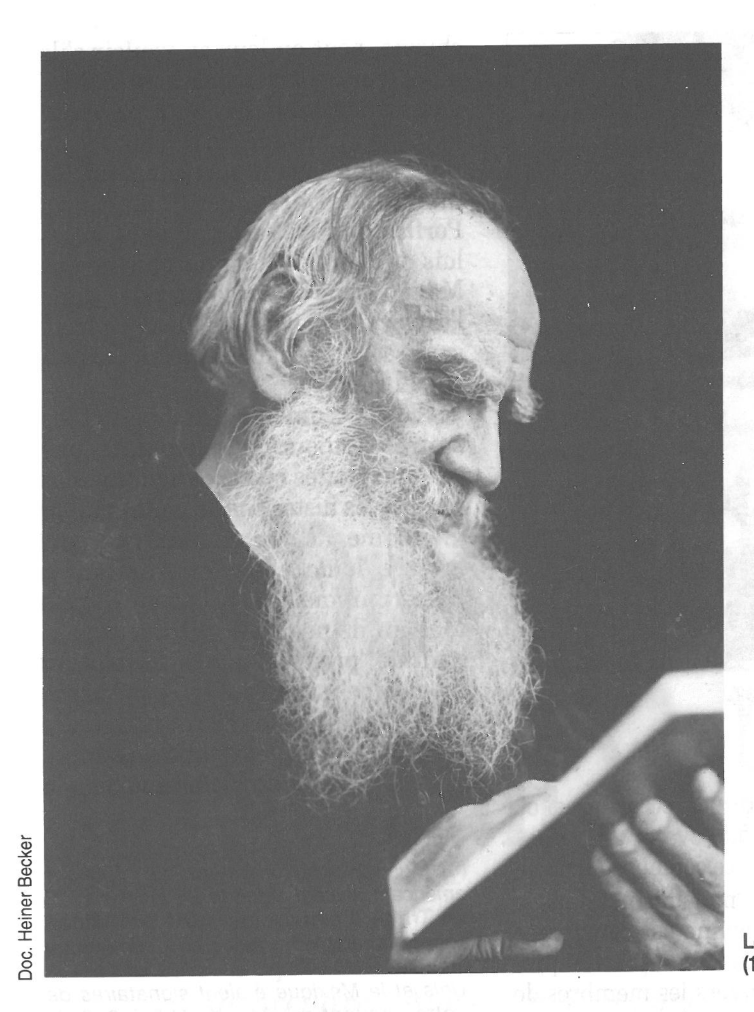
Une autre source copieuse de documentation sur le "magonisme" dans la Révolution mexicaine est constituée par les procès-verbaux des divers procès [(7)] intentés envers les membres de la Junte soit avant, soit après la révolution. Ceux-ci contiennent d'amples allusions à la "foi" anarchiste des protagonistes. Mais, une fois de plus, des déclarations faites sous pression et intimidations ne peuvent pas être probantes. En fait, avant que, tour à tour, Ricardo et Enrique Flores Magón, Praxedis G. Guerrero, Librado Rivera, Anselmo Figueroa, Antonio de Araujo revendiquent ouvertement leur anarchisme, peut-on leur en vouloir s'ils nient leur appartenance à un mouvement anarchiste dans un pays qui vient d'approuver des lois [(8)] de répression visant spécialement les anarchistes étrangers ? Le tyran Porfirio Díaz se sert d'ailleurs de ces lois et dénonce [(9)] l'anarchisme des Magón et de leurs camarades dans l'espoir de pouvoir les faire "coffrer" sur le sol américain et les faire expulser ou déporter.

Si les documents d'archives et les épitres (toujours passionnants, pas assez exploités ou carrément méconnus par les historiens de la Révolution mexicaine) ne peuvent pas nous permettre de dater la "conversion" à l'anarchisme de Ricardo Flores Magón, ils nous permettent cependant de "prouver" que la Révolution mexicaine a été voulue et préparée par des anarchistes [(10)], ce que reconnaissent même leurs anciens ennemis. C'est le cas de Victoriano Salado



Doc. David Poole

(1) *Dans le premier numéro de la revue* Anarchismo *lancée par Alfredo Bonanno à Catane en 1975.*
(2) *Fondé par Diego Abad de Santillán, sous la présidence d'honneur d'Echeverria (alors président du gouvernement mexicain) et composé par Eugenia Meyer, Enrique Suarez Gaona, Florencio Barrera Fuentes, Nicolas T. Bernal et moi-même.*
(3) *La dictature militaire en Argentine, le départ de Santillán pour l'Espagne, le changement du gouvernement au Mexique et d'autres facteurs ont renvoyé la première réunion de cette commission, qui n'eut d'ailleurs jamais lieu, le décès de Santillán étant en outre survenu.*
(4) *A la bibliothèque Bancroft de l'Université de Californie à Berkeley se trouvent plusieurs centaines de lettres et autres documents concernant Ricardo Flores Magón et ses amis qui sont classés dans la collection "Silvestre Terrazas". Pour une description de cette documentation, on pourra consulter* Sources d'études sur la Révolution mexicaine : I. La bibliothèque Bancroft de Berkeley, *pp. 4-9 du* Bulletin n° 30 *du Centre international de recherches sur l'anarchisme.*
(5) *Cf. son manuscrit* Writers and Revolutionists *(bibliothèque Bancroft), son livre* Ricardo Flores Magón y el Partido Liberal Mexicano *(Morelia, Erandi, 1960) ou la compilation qu'a faite en anglais Rey Davis :* Révolution in Baja California : Ricardo Flores Magón's high moon *(Détroit, Blaine Ethridge Books, 1981).*
(6) *Enrique Flores Magón,* Combatimos la tirania (un pionero revolucionerio mexicano cuenta su historia a Samuel Kaplan), *Mexico, Instituto Nacional de Estudios Históricos de la Revolución Mexicana, 195 pp.*
(7) *Il y en a plusieurs à partir de 1906 et jusqu'en 1921. Cf.* Sources of Study on Mexican Revolution : II. The Archives of the U.S. District Court of Southern California, *pp. 7-11 du* Bulletin *n° 32 du Centre international de recherches sur l'anarchisme.*
(8) *Plusieurs gouvernements du continent américain avaient signé le 24 janvier 1902 un* Traité d'extradition et de protection contre l'anarchisme *lors d'une conférence interaméricaine réunie à Mexico. Les Etats-Unis et le Mexique étaient signataires de cette convention. Cf. pp. 180 à 216 de* Segunda Conferencia Internacional Americana. Mexico 1901-1902 *(Mexico, Palacio Nacional, 1901-1902).*
(9) *Sur la persécution des frères Magón et de leurs camarades,on pourra consulter* Cosío Villegas, Historia Moderna de Mexico *(Mexico, Hermes, 1956), pp. 316-344 ou* Ricardo Flores Magón en la Revolución Mexicana *in* Reconstruir n° 72 *(mai-juin 1971), p. 43, où l'on peut constater que le président Díaz, personnellement, aussi bien que le vice-président du Mexique, le gouverneur de Chihuahua, les divers consuls mexicains aux Etats-Unis et jusqu'à l'ambassadeur américain Thompson, bientôt suivi par Henri Lane Wilson (corrompu et dûment rétribué pour sa sale besogne) s'acharnaient tous sur les anarchistes mexicains, montrant ainsi qu'ils savaient parfaitement d'où venait le danger.*
(10) *"Des" et non pas "les" anarchistes, parce que ceux qui ont fondé le P.L.M. font un peu bande à part.*



Doc. Heiner Becker

Léon Tolstoï (1828-1910).

Alvarez, membre du corps diplomatique de Porfirio Díaz et que l'on ne peut donc pas soupçonner de sympathies révolutionnaires, qui déclare dans ses mémoires : *"Il me semble injuste d'attribuer le mérite de la révolution à Madero et à ses partisans. Les vrais révolutionnaires ce furent les magonistes, qui non seulement se maintinrent toujours sur les mêmes positions, mais qui réussirent à soulever toute la frontière, l'incendiant de haine contre le tyran Díaz..."* Ceci, malgré le fait que les révolutionnaires fussent tous contrôlés, aussi bien à l'intérieur du pays qu'aux Etats-Unis. Le même auteur continue : *"Ici on avait recours au vieux système de saisir le journal à la poste, mais cette mesure arbitraire ne servait pas à grand-chose. Se servant d'on ne sait quels moyens toujours différents mais toujours efficaces, l'hebdomadaire s'infiltrait partout et apparaissait partout de la manière la plus inopinée. Ils l'introduisaient dans des boîtes de conserve qui apparemment contenaient des produits, ou alors comme papier d'emballage, voire même dans les valises diplomatiques. Il suffisait qu'un exemplaire arrivât dans un village, pour qu'il circulât de main en main, fût copié ou le contenu transmit à tout un chacun... Contre cette propagande, celle du gouvernement ne servait à rien... Les fautes du terrible agitateur sont énormes mais, quand on pense à sa bonne foi, on se dit que ce que de bon ou de mauvais avait la révolution elle le devait à Magón..."*(11).

Diego Abad de Santillán (12) a été le premier à mettre en évidence l'aspect social et anarchiste de la Révolution mexicaine. Son livre (13), pourtant point de repère obligé de toute monographie qui se respecte sur l'étude des événements prérévolutionnaires, n'a connu qu'une édition, mais l'auteur lui-même m'avouait son regret que ses thèses n'eussent jamais reçu l'attention qu'elles méritaient et que les avatars de son existence ne lui eussent pas permis d'approfondir le sujet. Il ajoutait que la flexibilité de la vision politique de Ricardo Flores Magón le fascinait et l'avait inspiré dans sa vie militante.

Dans la lignée de Santillán (bien que ne partageant pas nécessairement toujours les extrapolations tactiques qu'il déduisait du "magonisme"), qui encouragea de toutes les manières mes recherches sur l'anarchisme dans la Révolution mexicaine, je suis facilement arrivé à la découverte de l'avance "génétique" (14) du modèle anarchiste de révolution que proposait Ricardo Flores Magón. Que les événements aient ensuite pris, au Mexique comme en U.R.S.S. (et ailleurs) un pli différent, c'est peut-être moins la faute de la vision "utopique" anarchiste que de la "trahison des clercs" ou des tentations autoritaires de la gauche non anarchiste, objectivement alliée à toutes les droites. Reconstituer le cheminement de la pensée anarchiste dans l'esprit de Ricardo Flores Magón et de ses amis apparaît comme une entreprise sans doute intéressante, mais tout aussi oiseuse. Le fait qu'il ait lu Tolstoï et Kropotkine au début du siècle, ou quelques années plus tôt ou plus tard, est d'un intérêt limité.

Le "gradualisme" magoniste

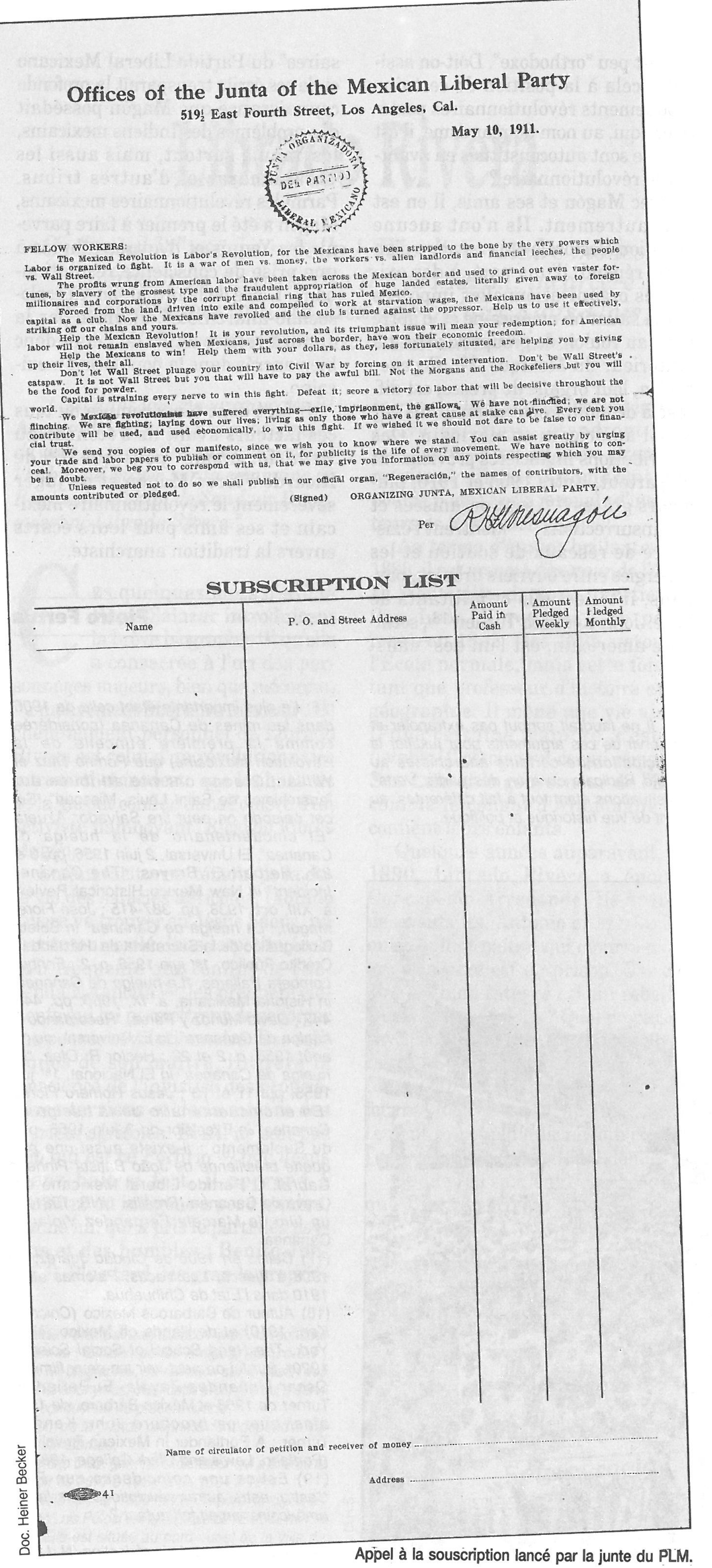
Certes, il existait un mouvement anarchiste plus ou moins organisé et plus ou moins clandestin dans le Mexique de Porfirio Díaz et Magón en est resté plutôt en marge. Si la vie en vase clos de la semi-clandestinité au Mexique est justifiée par le climat dictatorial, celle du début du séjour américain l'est par les dangers qui guettent du dehors et d'en haut. Le "silence" anarchiste de Ricardo Flores Magón ne dure d'ailleurs même pas trois ans. Suivront, jusqu'à sa mort, environ seize ans d'intense propagande révolutionnaire, ouvertement anarchiste, au cours de laquelle Ricardo Flores Magón se révèle être un militant de premier plan, doublé d'un théoricien — encore que, dans ce domaine, il n'énonce pas, en général, de principes généraux originaux et reste dans la voie de la tradition. Ce qui ne s'improvise pas en quelques mois et présuppose des années de lectures, de réflexions et de discussions.

(11) Victoriano Salado Alvarez, *Memorias, Mexico, EDIAPSA, 1946.*

(12) *A son rôle dans l'étude des aspects anarchistes de la Révolution mexicaine, je consacrerai un article à une autre occasion.*

(13) Ricardo Flores Magón, El Apostol de la Revolución Social Mexicana *(Mexico, Grupo Cultural "Ricardo Flores Magón", 1925).*

(14) *J'emprunte ce terme à mon ami Marc Saporta, qui l'a employé, lui, dans le domaine de la critique littéraire (cf.* Histoire du roman américain, *Paris, Seghers, 1970).*



Offices of the Junta of the Mexican Liberal Party

519½ East Fourth Street, Los Angeles, Cal.

May 10, 1911.

FELLOW WORKERS:

The Mexican Revolution is Labor's Revolution, for the Mexicans have been stripped to the bone by the very powers which Labor is organized to fight. It is a war of men vs. money, the workers vs. alien landlords and financial leeches, the people vs. Wall Street.

The profits wrung from American labor have been taken across the Mexican border and used to grind out even vaster fortunes, by slavery of the grossest type and the fraudulent appropriation of huge landed estates, literally given away to foreign millionaires and corporations by the corrupt financial ring that has ruled Mexico.

Forced from the land, driven into exile and compelled to work at starvation wages, the Mexicans have been used by capital as a club. Now the Mexicans have revolted and the club is turned against the oppressor. Help us to use it effectively, striking off our chains and yours.

Help the Mexican Revolution! It is your revolution, and its triumphant issue will mean your redemption; for American labor will not remain enslaved when Mexicans, just across the border, have won their economic freedom.

Help the Mexicans to win! Help them with your dollars, as they, less fortunately situated, are helping you by giving up their lives, their all.

Don't let Wall Street plunge your country into Civil War by forcing on it armed intervention. Don't be Wall Street's catspaw. It is not Wall Street but you that will have to pay the awful bill. Not the Morgans and the Rockefellers but you will be the food for powder.

Capital is straining every nerve to win this fight. Defeat it; score a victory for labor that will be decisive throughout the world.

We Mexican revolutionists have suffered everything—exile, imprisonment, the gallows. We have not flinched; we are not flinching. We are fighting; laying down our lives; living as only those who have a great cause at stake can live. Every cent you contribute will be used, and used economically, to win this fight. If we wished it we should not dare to be false to our financial trust.

We send you copies of our manifesto, since we wish you to know where we stand. You can assist greatly by urging your trade and labor papers to publish or comment on it, for publicity is the life of every movement. We have nothing to conceal. Moreover, we beg you to correspond with us, that we may give you information on any points respecting which you may be in doubt.

Unless requested not to do so we shall publish in our official organ, "Regeneración," the names of contributors, with the amounts contributed or pledged.

(Signed) ORGANIZING JUNTA, MEXICAN LIBERAL PARTY.

Per R. Flores Magón

SUBSCRIPTION LIST

Name	P. O. and Street Address	Amount Paid in Cash	Amount Pledged Weekly	Amount Pledged Monthly

Name of circulator of petition and receiver of money ....

Address ....

41

Doc. Heiner Becker

Appel à la souscription lancé par la junte du PLM.

Ce qu'il y a d'original chez Magón, c'est d'une part le mariage parfait entre la pensée et l'action et, par ailleurs, l'utilisation d'une profonde connaissance de l'histoire et de l'économie de son pays, de la psychologie populaire, des structures sociales, des problèmes agraires, de la mentalité indienne, pour poser les jalons d'une progression rapide du phénomène révolutionnaire. Contrairement aux autres insurgés qui luttaient pour le renversement de la dictature (avec lesquels il fera un bout de chemin) et pour rétablir le libre fonctionnement des institutions, lui a une vision claire de ce qu'il faut faire : transformer la révolution politique en révolution économico-sociale, en commençant par l'expropriation de la propriété foncière. Le vide se fait alors autour de lui et on connaît la fin qui est réservée à Zapata, le seul au Mexique à prendre Magón à la lettre.

Plus originale, cependant, est la stratégie politique qui lui permet de partir d'une plate-forme libérale très large, qui consent à englober tout le monde, y compris des libéraux conservateurs tels que Camilo Arriaga (le premier "club" libéral où, au début du siècle, militent Ricardo Flores Magón aussi bien que Librado Rivera, ne porte-t-il pas le nom de "Ponciano Arriaga" ?) et Francisco Madero, pour en arriver progressivement à abandonner les slogans purement anti-Díaz et pro-élections libres en faveur de l'exhortation révolutionnaire, puis à l'étape socialiste et enfin carrément à l'anarchisme. Et tout cela en moins de dix ans.

Il a donc suffi d'un petit noyau de militants courageux, dévoués et intelligents pour abattre un régime militaire et totalitaire qui persistait depuis des décennies. Ils l'ont fait progressivement et, une fois la bataille politique gagnée, ils ont joué la carte suivante, celle de la transformation de la révolution politique en révolution sociale. *A posteriori* nous savons qu'ils ont perdu la lutte. Avec le recul du temps on peut se dire qu'il en est advenu de même plus tard en Ukraine et en Espagne, mais faut-il écrire seulement l'histoire des vainqueurs ?

On a le droit de s'interroger sur le bien-fondé des décisions de Magón et de ses amis. Certains anarchistes ne s'en sont pas privés tels que Jean Grave. Par contre Kropotkine a approuvé et aidé Magón. Encore faut-

il ajouter qu'aussi bien l'un que l'autre se sont "trompés" au sujet de la Première Guerre mondiale. Mais sans aller trop loin, dans le continent américain même il y a eu fracture au sein du mouvement anarchiste au sujet de la Révolution mexicaine. Parmi les mouvements ethniques, si des Italiens (Caminita), des Britanniques (William C. Owen), des Américains (les militants de l'I.W.W.), des Canadiens (Stanley Williams), des Tchèques (Kucera), des Russes (E. Goldman) aux Etats-Unis ont appuyé Magón, à l'intérieur même du Mexique il y a eu hésitation et, plus tard, même opposition. Les anarchistes de la Casa del Obrero Mundial se sont mis au service de Carranza contre Zapata, alors que Magón avait déjà pris fait et cause pour Zapata et avait démasqué Carranza. Là c'est lui qui a eu raison et lorsque les autres l'ont compris et ont fait amende honorable, il était trop tard. L'histoire a balayé les polémiques et les contradictions, mais peut-elle nous enseigner quelque chose ?

Symbiose mexicaine

Reprochera-t-on à Ricardo Flores Magón d'avoir créé un parti politique ? Certes, à première vue, l'initiative est peu "orthodoxe". Doit-on assimiler cela à la position de certains groupements révolutionnaires postérieurs qui, au nom du marxisme, il est vrai, se sont autoconstitués en avant-garde révolutionnaire ?

Avec Magón et ses amis, il en est tout autrement. Ils n'ont aucune ambition électorale et la création d'un parti répond, d'une part, à des exigences organisationnelles imposées par la situation américaine et, d'autre part, au vouloir de groupes existant à l'intérieur du Mexique (15). *Regeneración*, leur organe de presse, est diffusé à des milliers d'exemplaires sur le sol américain et mexicain. Des contributions financières proviennent de partout. Entre 1906 et 1910, plusieurs grèves (16) sont organisées et des insurrections (17) montrent l'existence de réseaux de soutien et les synergies entre ouvriers urbains, paysans, intellectuels et militants de base. John Kenneth Turner (18), socialiste américain, est l'un des "émissaires" du Partido Liberal Mexicano et de ses écrits transparaît la profonde connaissance que Magón possédait des problèmes des Indiens mexicains, les Yaquis surtout, mais aussi les Tarahumaras et d'autres tribus. Parmi les révolutionnaires mexicains, Magón a été le premier à faire parvenir les Yaquis et d'autres ethnies à une prise de conscience révolutionnaire. L'idée de la révolution "libéralo-socialo-anarchiste", allumée par la Junte directive du P.L.M., était donc bien ancrée dans la population mexicaine.

Il faut donc tenir compte de tous ces facteurs avant de s'étonner du "transformisme" politique (19) de Ricardo Flores Magón et de juger sévèrement le révolutionnaire mexicain et ses amis pour leurs écarts envers la tradition anarchiste.

Pietro Ferrua

(15) *Il ne faudrait surtout pas extrapoler et se servir de ces arguments pour justifier la participation de certains anarchistes au Partito Radicale ou à un des partis "verts", les situations étant tout à fait différentes, au point de vue historique et politique.*

(16) *La plus importante étant celle de 1906 dans les mines de Cananea (considérée comme la première étincelle de la Révolution mexicaine) que Porfirio Díaz et William Greene ont vite attribuée aux "anarchistes de Saint Louis, Missouri". Sur cet épisode on peut lire Salvador Azuela, "El cincuentenario de la huelga de Cananea",* El Universal, *2 juin 1956, pp. 3 et 22 ; Herbert O. Brayes, "The Cananea Incident" in* New Mexico Historical Review, *a. XIII, oct. 1938, pp. 387-415 ; José Flores Magón, "La huelga de Cananea" in* Boletin Bibliografico de la Secretaria de Hacienda y Crédito Público, *1er juin 1956, p. 2 ; Enrique Lombera Pallares, "La huelga de Cananea" in* Historia Mexicana, *a. IX, 1960, pp. 446-447 ; David Muñoz y Pérez, "Recordando la huelga de Cananea", in* El Universal, *du 15 août 1956, p. 2 et 22 ; Hector R. Olea, "La huelga de Cananea" in* El Nacional, *1er juin 1956, pp. 11 et 19 ; Jesus Romero Flores, "En el cincuentenario de la huelga de Cananea" in* Excelsior du 3 juin 1956, p. 1 du Suplemento *; il existe aussi une plaquette brésilienne de João Batista Pinheiro Cabral,* O Partido Liberal Mexicano e a Greve de Cananea *(Brasilia, UNB, 1981) et un film de Marcela Fernandez Violante,* Cananea.

(17) *Celles en 1906 de Ciudad Juárez, en 1908 à Viesca, Las Vacas, Palomas et en 1910 dans l'Etat de Chihuahua.*

(18) *Auteur de* Barbarous Mexico *(Chicago, Kerr, 1910) et de* Hands off Mexico *(New-York, The Rand School of Social Science, 1920). Sur lui on peut voir les deux films de Oscar Menendez Zavala,* El Periodista Turner *de 1968 et* México Bárbaro, *de 1983, ainsi que ma brochure* John Kenneth Turner : A Portlander in Mexican Revolution *(Portland, Lewis and Clark College, 1983).*

(19) *Est-ce une coïncidence que Fidel Castro, entre autres révolutionnaires latino-américains, en ait fait autant ?*

Les intertitres sont de la rédaction (N.d.R.).



Grève dans les usines de textile de Rio Blanco en 1988 influencée par les magonistes.

Tiré de « the wind that Swept Mexico »

Librado Rivera

Ce "notable" est un rebelle ! Révolutionnaire modeste, compagnon de lutte des frères Magón, incarcéré plusieurs fois tant au Mexique qu'aux Etats-Unis, il lancera divers journaux anarchistes.

"C'est dans une masure appelée El Aguacatillo, ni grande ni petite, pleine de cette paix quotidienne que procure l'habitude, située sur la commune de Rayón, dans l'Etat de San Luis Potosí, qu'est né Librado Rivera."

CES quelques mots d'Alicia Pérez Salazar introduisent la brève biographie (1) qu'elle a consacrée à l'un des personnages majeurs, bien que méconnu, du mouvement libertaire mexicain. Le cheminement personnel de Librado Rivera est celui d'un révolutionnaire introverti et modeste que les hasards de la vie ont confiné dans l'ombre d'un activiste flamboyant, Ricardo Flores Magón.

Enfant taciturne, témoin de la dure vie des salariés agricoles, Librado Rivera va trouver en Jesús Sáenz, un instituteur exilé dans la petite école qu'il fréquente aux confins de l'hacienda Estancita (2), les premiers éléments qui lui permettront de se forger une pensée révolutionnaire. Des soliloques de son maître, il tirera la conscience de l'injustice des propriétaires terriens et de la misère des ouvriers agricoles. Et s'il ne sait pas trop qui est ce Porfirio (3) que Jesús Sáenz hait si fort, il apprend à connaître un indigène à peau sombre, comme lui, qui a pris le parti des paysans et des humbles : Benito Juárez (4). Plus tard, les grands propriétaires du lieu, Pablo Verastegui et Pedro del Hoyo, étendront leur magnanimité sur cet élève attentif et méritant : ils lui obtiendront une bourse pour l'Ecole normale d'instituteurs de San Luis Potosí (5).

Au terme d'études brillantes, en 1888, il est nommé directeur de l'école El Montecillo, dans un quartier de San Luis. Il restera à ce poste jusqu'en 1892. Dès 1895, retour à l'Ecole normale, mais cette fois en tant que professeur d'histoire et de géographie. Il mène une vie aisée. D'une certaine manière, c'est un notable. Il côtoie tout ce qui compte à San Luis et le gouverneur de l'Etat comme le consul d'Allemagne lui confient leurs enfants.

Quelques années auparavant, en 1890, Librado Rivera a épousé Concepción Arredondo. Ils auront deux enfants, Antonio et María. Un autre enfant naîtra, qui mourra alors que son père est en prison. Car cet homme bien intégré est un rebelle. Quels livres a-t-il lus ? Quel processus psychologique le mène aux idées libertaires ? Connaît-il déjà Ricardo Flores Magón qui, depuis les colonnes de son journal *Regeneración*, appelle ouvertement le peuple à la révolte contre l'oppresseur ? On n'en sait rien.

Ce que l'on sait, en revanche, c'est que Librado Rivera fréquente un groupe de jeunes libéraux qui conspirent contre la dictature. Dans la bibliothèque de son principal animateur, l'ingénieur Camilo Arriaga : Proudhon, Kropotkine, Voltaire, Diderot, une histoire de la Révolution française... En se multipliant, les clubs libéraux finissent par exercer une pression insupportable sur le gouvernement de Porfirio Díaz. Celui-ci lâche ses provocateurs et ses policiers. Dans la nuit du 24 janvier 1902, au cours d'une réunion du cercle libéral, Camilo Arriaga, Juan Sarabia et Librado Rivera sont arrêtés et incarcérés. Mais les trajectoires sont déjà différentes. Tandis que les uns resteront libéraux, Librado Rivera, dont le destin est désormais indissolublement lié à celui de Ricardo Flores Magón (6), sera libertaire.

Le 16 avril 1903, à la suite d'une perquisition, Flores Magón et Librado Rivera, avec beaucoup d'autres, sont incarcérés à Belén, la prison la plus dure du régime. A partir de 1905, la situation devient intenable au Mexique. Ricardo et Enrique Flores Magón doivent partir aux Etats-Unis. En mai de la même année, Librado Rivera, à nouveau menacé d'incarcération, les y rejoint.

Le groupe des réfugiés poursuit sa lutte pour la liberté et quand Ricardo et Enrique Flores Magón, traqués par des détectives à la solde du gouvernement mexicain, doivent fuir vers le Canada, c'est tout naturellement que Librado Rivera prend en charge *Regeneración*. Arrêté sans mandat par les autorités américaines, il est envoyé au service de l'immigration de Saint Louis du Missouri. On l'embarque sous bonne garde dans un train en partance pour le Mexique,

(1) *Alicia Pérez Salazar,* Librado Rivera. Un soñador en llamas *; Edición de los Amigos, Mexico D.F., 1964. Mi-biographie, mi-réflexion sur le destin des militants anonymes, c'est cette brochure qui a servi de fil conducteur au présent article.*

(2) *Nom de la grande propriété dont dépend la vie du jeune Librado.*

(3) *Porfirio Díaz, général et dictateur qui a exercé le pouvoir de 1877 à 1880 et de 1884 à 1911.*

(4) *Benito Juárez (1806-1872), "le père de la patrie".*

(5) *San Luis Potosí est la capitale de l'Etat du même nom. Elle est située au nord-ouest de la ville de Mexico.*

(6) *Sans que l'on sache exactement s'il a déjà alors totalement embrassé les idées libertaires, Flores Magón a rencontré Librado Rivera lors d'un congrès libéral.*

"Regeneración" du 5 novembre 1904.



Regeneración.

Periódico Independiente de combate.

Director: RICARDO FLORES MAGON.

Administrador: Enrique Flores Magon

Jefe de Redaccion: Juan Sarabia.

TOMO III.—No 1.

AÑO I.—2a EPOCA.

SAN ANTONIO, TEX. E. U. A.—Noviembre 5 de 1904

Regeneración.

Doc. I.I.H.S.

¡Paso!

Publicación Mensual de Ideas, Doctrina y Combate

MEXICO, D. F., MARZO DE 1932

LIBRADO RIVERA HA MUERTO

El batallador inmaculado y recio que hizo del vocero cuyo nombre ha querido evocar esta hoja, su última arma en el combate por la defensa de los trabajadores, ha desaparecido de la liza universal, víctima de un accidente y víctima también de la incuria troglodita que reina en los hospitales.

Sus amigos y compañeros que siguieron, al través de dos semanas, el curso de sus crudelísimas dolencias, admirando, aún más, el temple y la nobleza de su espíritu, lanzan a todas las latitudes de la Tierra esta noticia, que debe poner luto en el corazón del proletariado, porque Librado Rivera fue un exponente de la idealidad más alta y generosa en favor de los que sufren; porque en las fibras de todo su cuerpo vibraba el sentimiento de redención que anima a las legiones humanas; porque su vida fue un reflejo de la grandeza de su ideal; porque sus hechos enaltecieron la bondad del pensamiento libertario.

¡Más de cuarenta años al servicio de la causa por el bienestar social! ¡Más de cuarenta años de abnegación en bien de los explotados! ¡Toda una vida consagrada al bien de los demás!

¡Fraterno y cordial con sus iguales y rebelde e indomable con todos los verdugos! Gobiernos de México y gobiernos de Estados Unidos lo escarnecieron y encarcelaron, y supo tener entereza para desafiar peligros y despreciar sobornos. No titubeó jamás ni torció su senda. Estuvo a la altura de sus amigos Ricardo Flores Magón y Praxedis Guerrero.

Se invita, pues, a los obreros de todos los gremios, sin distinción de modalidades ideológicas, a fin de que se presenten en el domicilio de la Federación Local de Trabajadores, Mesones núm. 17, de donde partirá el cortejo, el jueves 3 del actual, a las diez de la mañana, hacia el panteón de Dolores.

Se espera la mayor concurrencia de productores en este acto por la memoria de quien luchó por ellos con desinterés de apóstol y con vigor de héroe.

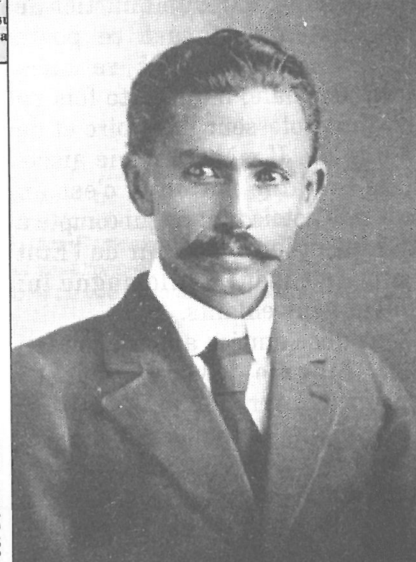
Unidos por un solo impulso de reconocimiento hacia una vida y una obra excepcionales, debemos acudir, hombres y mujeres, a despedir a uno de los símbolos mundiales de la idea de manumisión.

¡Y que caiga sobre su tumba una lluvia interminable de flores rojas, como justo homenaje de la conciencia proletaria!

¡Y que las falanges por la explotación y los prejuicios sigan su ruta que marcó Libra

Doc. Heiner Becker

"¡ Paso !", numéro de mars 1932 annonçant la mort de Librado Rivera.



Doc. David Poole

Librado Rivera (1864-1932).

mais on le fait descendre dans une petite gare et on le garde en prison trois semaines. Puis on le libère. Alors, à pied ou sur des wagons de marchandise, il traverse les Etats-Unis pour rejoindre Flores Magón, qui est déjà à Los Angeles.

En 1907, nouvelle arrestation et nouveau risque d'expulsion vers le Mexique. Au prix d'un scandale public, on se contente de l'interner dans la prison du comté, où il restera jusqu'en août 1910. Dès sa libération, il reprend sa place auprès de Flores Magón, dans cette *"sublime aventure"* qu'est le journal *Regeneración*. En 1911, pour avoir manqué à "l'obligation de réserve", les deux amis sont expéditivement condamnés à vingt-trois mois de prison, qu'ils purgeront sur l'île Mac Neil.

Quatre ans après leur libération, en 1918, c'est beaucoup plus grave. Accusés de propagande contre la paix — en réalité en réponse "officielle" au manifeste qu'ils ont adressé aux ouvriers du monde entier — Librado Rivera et Ricardo Flores Magón sont respectivement condamnés à quinze et vingt ans de travaux forcés. Ils sont d'abord incarcérés à Mac Neil, puis au pénitencier de Leavenworth, où va mourir Ricardo Flores Magón.*"Et le pénitencier de Leavenworth sans lui, sans l'ami, sans le compagnon de lutte, d'infortune, de prison, de souffrance, mais aussi d'espoir ; sans lui, sans Ricardo, le pénitencier de Leavenworth, quel gouffre, quel terrible, quel angoissant gouffre sans étoiles ! (...)"*, écrit Alicia Pérez Salazar.

Fidèle à ses idéaux... jusqu'à la mort

Mais pour ce qui est des apparences, tout au moins, la politique intérieure du Mexique s'infléchit. On autorise le retour de la dépouille de Flores Magón. Pris en charge par les ouvriers des chemins de fer, l'événement se transforme en manifestation révolutionnaire d'adhésion à la pensée de Magón. Librado Rivera rentre lui aussi au pays. De retour auprès de sa mère, à San Luis Potosí, et pourtant démuni de tout, il reste sourd aux propositions de pensions ou de postes honorifiques que lui prodiguent les libéraux ou d'anciens révolutionnaires désormais "installés".

En 1926, il s'en va vivre à Doña Cecilia, dans l'Etat de Tamaulipas (7) où, malgré les difficultés financières, il publie un nouveau journal, *Avante*. Un des numéros publiés en 1928 n'étant pas du goût des autorités, Librado Rivera est arrêté et remis entre les mains du général Eulogio Ortiz. Insulté, menacé, frappé — notons qu'il a alors 64 ans — les sbires chargés de sa surveillance le jettent hors du train qui l'emmène à San Luis, dans l'intention évidente de le tuer (8). Par chance, il tombe dans un champ de maïs et après une mobilisation extraordinaire de la Confederación General de Trabajadores, animée alors d'idées révolutionnaires (9), des groupes de compagnons de Tampico et Ciudad Madero, partis à sa recherche, le retrouvent enfin, blessé mais vivant.

Le bilan de cette rocambolesque aventure sera lourd pour le mouvement : lors de la perquisition du journal *Avante*, la police a saisi des collections complètes des journaux *Punto Rojo* et *Regeneración* qui ont été brûlées. Elle s'est emparé également de l'argent d'une souscription qui devait permettre aux anarchistes mexicains de se doter d'une petite imprimerie.

A la suite de l'attentat contre le président Pascual Ortiz Rubio, Librado Rivera sera encore une fois arrêté, sans que l'on puisse savoir pourquoi : l'habitude sans doute. Toujours enthousiaste, à peine de retour chez son vieil ami Nicolás Bernal, il lance un autre journal : *¡ Paso !* Le 19 février 1932, à Villa Alvaro Obregón, alors qu'il va prendre le tramway, il est renversé par un camion. Il meurt du tétanos le 1er mars, à 68 ans.

A. M.

(7) *A l'extrême nord-est du Mexique, tout près de la frontière des Etats-Unis.*
(8) *Cette technique, qui consiste à éliminer un opposant à l'occasion d'une pseudo-tentative d'évasion, sera développée plus tard en Espagne sous l'appellation de "ley de fugas" ("loi de fuite").*
(9) *Les interventions atteindront le président de la République, Emilio Portes Gil, pourtant durement mis en cause par Librado Rivera pour détournement de fonds publics.*

De la révolution politique...

Du manifeste élaboré par le P.L.M. en 1906 au manifeste de 1911, l'évolution n'est pas négligeable. Le premier établit un constat lucide du Mexique au début du siècle et lance également des idées de rénovation essentielles. Aucun "révolutionnaire" ne fera preuve d'autant de radicalisme libéral...

Il existe un document important et que l'on a tendance à oublier. Il s'agit du *Programme du Parti libéral et manifeste à la nation*, signé le 1er juillet 1906 à Saint Louis (Missouri) par Ricardo et Enrique Flores Magón, Antonio I. Villareal, Juan et Manuel Sarabia, Librado Rivera et Rosalío Bustamante. Ce document, qui circula clandestinement au Mexique dans mainte entreprise, décrivait avec exactitude la réalité angoissante, la misère et l'ignorance qui régnaient parmi les masses mexicaines et invitait le peuple à se soulever contre la dictature porfiriste.

Ce programme est plein d'idées de rénovation tant politiques, qu'économiques et sociales ; il est nourri de l'espoir d'une transformation profonde et d'une amélioration tant individuelle que collective dans tous les domaines de la vie.

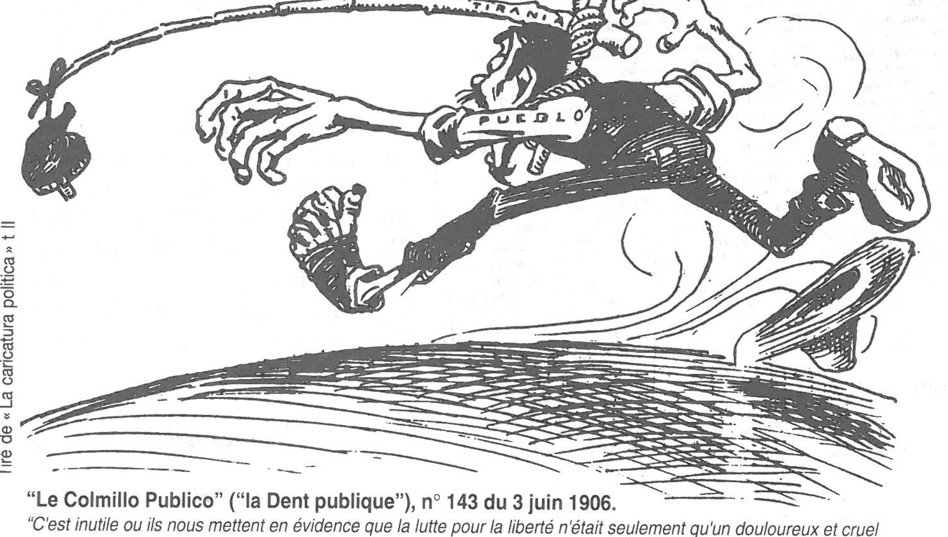
En matière politique, il aspire à l'établissement d'élections libres à l'encontre des réélections continuelles. En conséquence, un ancien président de la République ne peut être réélu qu'une ou deux périodes plus tard. Cette solution est moins radicale, et peut-être meilleure, que la formule constitutionnelle actuellement en vigueur. Il n'y a aucune raison pour priver le pays, à ce niveau et de manière définitive, d'un individu qui aurait donné des preuves de capacité, d'honnêteté et de patriotisme à la tête du pouvoir exécutif. Il est possible que la solution avancée par les auteurs du document en question sur un problème politique d'une telle importance soit finalement adoptée un jour.

Le programme prône la suppression des chefs politiques, *caciques* (1) vénaux de funeste mémoire qui administrativement dépendaient du gouverneur de l'Etat, mais qui en fait étaient assujettis aux grands propriétaires de leur juridiction. La plupart de ces fonctionnaires furent pendant très longtemps le fléau des citoyens pauvres et ignorants, les représentants de l'injustice et de l'arbitraire, et furent souvent à l'origine du mécontentement général.

Les auteurs du manifeste-programme du Parti libéral expriment sans ambages leur anticléricalisme dû sans aucun doute à leur connaissance de l'histoire du Mexique et, ce qu'il est intéressant de souligner, suggèrent de resserrer les liens avec les divers pays latino-américains.

Parmi les mesures qu'ils proposent et que l'on peut qualifier d'économiques et sociales, il faut mentionner les suivantes :

1. Dans les écoles primaires, le travail manuel devra être obligatoire.



Tiré de « La caricatura politica » t II

"Le Colmillo Publico" ("la Dent publique"), n° 143 du 3 juin 1906.
"C'est inutile ou ils nous mettent en évidence que la lutte pour la liberté n'était seulement qu'un douloureux et cruel mirage."

(1) *Terme d'origine antillaise introduit au Mexique par les Espagnols et désignant les chefs ou notables indigènes (N.d.A.).*
(2) *Terres anciennement possédées et cultivées en commun par la collectivité villageoise, accaparées progressivement par le clergé et les grands propriétaires fonciers (N.d.R.).*

MANIFIESTO
A los Trabajadores de Todo el Mundo

MANIFESTO
To the Workers of the World

RICARDO FLORES MAGON
ANSELMO L. FIGUEROA
ANTONIO DE P. ARAUJO
ENRIQUE FLORES MAGON
LIBRADO RIVERA

Doc.Heiner Becker

Edition en anglais et en espagnol du manifeste du 3 avril 1911, signé par la Junte du P.L.M.

2. Les maîtres de l'enseignement primaire devront être mieux payés.

3. Restitution des *ejidos* [2] et distribution de terres en friches aux paysans.

4. Fondation d'une banque agricole.

5. Les étrangers ne pourront acquérir des biens immobiliers ; sauf s'ils prennent la nationalité mexicaine.

6. La journée de travail sera de huit heures maximum et le travail des jeunes enfants sera interdit.

7. Tant dans les villes que dans les campagnes, il devra être fixé un salaire minimum.

8. Le repos dominical sera considéré comme obligatoire.

9. Les magasins de vente seront abolis sur l'ensemble du territoire.

10. Il devra être accordé des pensions de retraite et des indemnités pour accidents du travail.

11. Une loi devra être édictée pour garantir les droits des travailleurs.

12. La race indigène devra être protégée.

L'auteur de cet ouvrage peut assurer, pour en avoir fait personnellement l'expérience, que la plupart des chefs révolutionnaires connaissaient bien le manifeste-programme du Parti libéral et qu'il eut indubitablement une grande influence sur eux. Cette influence est évidente dans la Constitution de 1917, et tout particulièrement dans l'article 123 portant sur le travail.

Les auteurs de ce document continuèrent, après sa diffusion, à semer des idées revendicatrices et à agiter les masses travailleuses par le canal du journal *Regeneración* qu'ils publiaient aux Etats-Unis et qui était envoyé par la poste aux abonnés du Mexique. Nous pouvons également en témoigner personnellement [3].

Jesús Silva Herzog

(3) *Jesús Silva Herzog*, La Révolution mexicaine, *pp. 53-54, F.M./petite collection maspero, Paris, 1977.*

...à la révolution sociale

Les principes anarchistes sont clairement définis dans ce manifeste et le P.L.M. se différencie nettement des diverses fractions qui veulent s'emparer du pouvoir. Pas de révolution politique qui remplace les gouvernants par d'autres, mais une révolution sociale émancipatrice.

Mexicains,

Le Comité organisateur du Parti libéral mexicain voit avec sympathie vos efforts pour mettre en pratique les hauts idéaux d'émancipation politique, économique et sociale, dont le règne sur la terre mettra fin à cette déjà trop longue lutte de l'homme contre l'homme, qui a son origine dans l'inégalité des fortunes, inégalité produite par le principe de la propriété privée.

Abolir le principe signifie l'anéantissement de toutes les institutions politiques, économiques, sociales, religieuses et morales qui composent le milieu dans lequel s'asphyxient la libre initiative et la libre association des êtres humains qui se voient obligés, pour ne pas périr, à établir entre eux une concurrence acharnée, de laquelle sortent triomphants, non pas les meilleurs, ni les plus dévoués, ni les mieux dotés dans le physique, dans le moral ou dans l'intellectuel, mais les plus malins, les plus égoïstes, les moins scrupuleux, les plus durs de cœur, ceux qui mettent leur bien-être personnel au-dessus de n'importe quelle considération de solidarité et de justice humaine.

Contre le Capital, l'Autorité, le Clergé

Sans le principe de propriété privée, le gouvernement n'a pas de raison d'être, car il est seulement nécessaire pour tenir en respect les déshérités dans leurs querelles ou dans leurs révoltes contre les détenteurs de la richesse sociale ; n'aura pas de raison d'être, non plus, l'Eglise dont l'objet exclusif est d'étrangler dans l'être humain la révolte innée contre l'oppression et l'exploitation en prêchant la patience, la résignation et l'humilité, faisant taire les cris des instincts les plus puissants et féconds avec la pratique de pénitences immorales, cruelles et nocives à la santé des personnes, et pour que les pauvres n'aspirent pas aux jouissances de la terre et constituent un danger pour les privilèges des riches, ils promettent aux humbles, aux plus résignés, aux plus patients, un ciel qui se balance dans l'infini, plus loin que les étoiles qu'on arrive à voir...

Capital, Autorité, Clergé : voilà la sombre trinité qui fait de cette belle terre un paradis pour ceux qui sont arrivés à accaparer dans leurs griffes par l'astuce, la violence et le crime, le produit de la sueur, des larmes, du sang et du sacrifice de milliers de générations de travailleurs, et un enfer pour ceux qui avec leurs bras et leur intelligence travaillent la terre, conduisent les machines, construisent les maisons, transportent les produits ; de cette façon, l'humanité se trouve divisée en deux classes sociales aux intérêts diamétralement opposés : la classe capitaliste et la classe ouvrière ; la classe qui possède la terre, les machines de production et les moyens de transport des richesses, et la classe qui ne peut compter qu'avec ses bras et son intelligence pour se procurer la subsistance.

Entre ces deux classes sociales il ne peut exister aucun lien d'amitié ni de fraternité, parce que la classe possédante est toujours disposée à perpétuer le système économique, politique et social qui lui garantit la tranquille jouissance de ses pillages, tandis que la classe ouvrière fait des efforts pour détruire ce système inique, pour instaurer un milieu dans lequel la terre, les maisons, les moyens de production et les moyens de transport soient d'usage commun.

Mexicains : le Parti libéral mexicain reconnaît que tout être humain, par le seul fait de venir à la vie, a le droit de jouir de tous et de chacun des avantages qu'offre la civilisation moderne, parce que ces avantages sont le produit de l'effort et du sacrifice de la classe travailleuse de tous temps.

Le Parti libéral mexicain reconnaît que le soi-disant droit de propriété individuelle est un droit inique, car il contraint le plus grand nombre d'êtres humains au travail et à la souffrance pour la satisfaction et l'oisiveté d'un petit nombre de capitalistes.

Le Parti libéral mexicain reconnaît que l'Autorité et le Clergé sont le soutien de l'iniquité capitaliste, et par conséquent le Comité organisateur du Parti libéral mexicain a déclaré solennellement la guerre à l'Autorité, la guerre au Capital, la guerre au Clergé.

Contre le Capital, l'Autorité et le Clergé, le Parti libéral mexicain arbore le drapeau rouge sur les champs de bataille du Mexique, où nos frères se battent comme des lions, disputant la victoire aux armées de la bourgeoisie, c'est-à-dire : maděristes, reyistes (1), vazquistes (2), scientifiques, et tant d'autres dont le seul but est de mettre au pouvoir un homme pour prospérer à son ombre, sans considération aucune pour la masse entière de la population du Mexique, et reconnaissant toutes, comme sacré, le droit de la propriété privée.



Tiré de « La caricatura politica » t II

"La Sátira", n° 43 du 1er septembre 1911, première page.

A l'époque où fut publiée cette caricature, la rupture entre Madero, d'une part, et Vazquez et Gomez d'autre part, était définitive. Le changement de l'alliance initiale Madero-Vazquez-Gomez par celle de Madero-Pino Suarez fut une des grandes scissions qui causa de grands préjudices au nouveau régime.

En ces moments de confusion, si propices pour l'attaque contre l'oppression et l'exploitation ; en ces moments où l'Autorité ébranlée, déséquilibrée, vacillante, attaquée sur ses flancs par les forces de toutes les passions déchaînées, par la tempête de tous les appétits vivifiés par l'espoir d'un prochain rassasiement, en ces moments d'inquiétude, d'angoisse, de terreur pour tous les privilèges, des masses compactes de déshérités envahissent les terres, brûlent les titres de propriété, mettent leurs mains créatrices sur la terre féconde et menacent du poing tout ce qui, hier, était respectable : Autorité, Capital et Clergé ; ils ouvrent le sillon, sèment le grain et attendent, émus, les premiers fruits d'un travail libre.

Expropriation et gestion directe

Ce sont, Mexicains, les premiers résultats pratiques de la propagande et de l'action des soldats du prolétariat, des généreux qui soutiennent nos principes égalitaires, de nos frères qui défient toute autorité et toute exploitation avec ce cri de mort pour tous ceux d'en haut, cri de vie et d'espoir pour tous ceux d'en bas : *"Vie, Terre et Liberté !"*

La tempête redouble de jour en jour : madéristes, reyistes, vazquistes, scientifiques vous appellent à grands cris, Mexicains, pour que vous alliez défendre leurs drapeaux usés, protecteurs des privilèges de la classe capitaliste. N'écoutez pas les douces chansons de ces sirènes qui veulent profiter de votre sacrifice pour établir un gouvernement, c'est-à-dire un nouveau chien qui protège les intérêts des riches. Levez-vous tous ; mais pour mener à bien l'expropriation des biens que détiennent les riches !

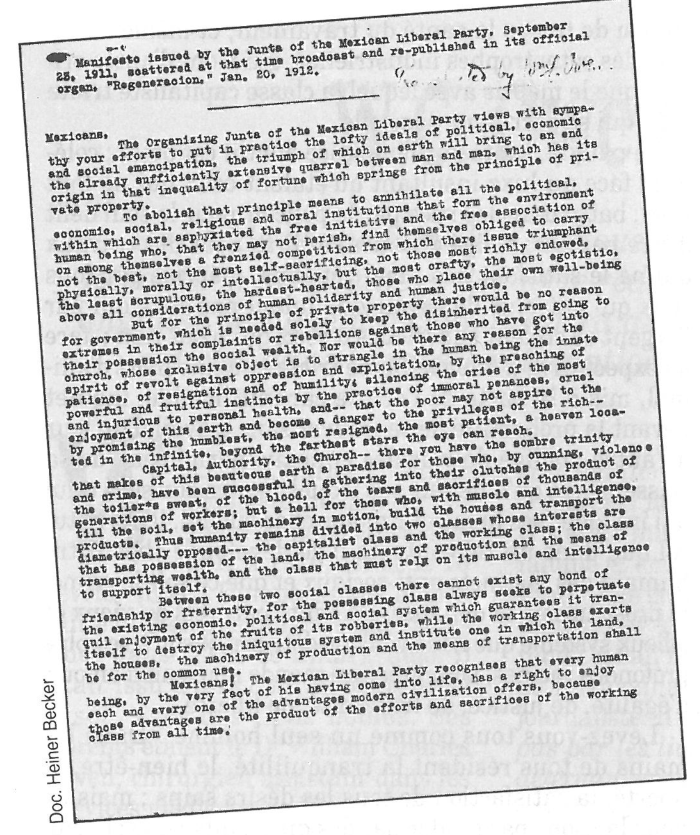
L'expropriation doit être entreprise par le sang et par le feu pendant ce grandiose mouvement, comme l'ont fait et le font nos frères les habitants de Morelos, au sud de Puebla, Michoacan, Guerrero, Veracruz, au nord de Tamaulipas, Durango, Sonora, Sinaloa, Jalisco, Chihuahua, Oaxaca, Yucatan, Quintana Roo, ainsi que d'autres Etats — comme a dû le reconnaître la presse bourgeoise mexicaine —, où les prolétaires ont pris possession de la terre sans attendre qu'un gouvernement paternaliste daigne les rendre heureux, conscients qu'il ne faut rien attendre de bon des gouvernements et que *"L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes"*.

Ces premiers actes d'expropriation ont été couronnés par le plus souriant des succès ; mais il ne faut pas se limiter seulement à prendre possession de la terre et du matériel agricole : il faut que les travailleurs prennent possession des industries dans lesquelles ils travaillent, obtenant de cette façon que les terres, les mines, les usines, les ateliers, les fonderies, les voitures, les trains, les bateaux, les magasins de toutes sortes et les maisons soient ainsi au pouvoir de tous et de chacun des habitants du Mexique, sans distinction de sexe.

Les habitants de chaque région où un tel acte de suprême justice est réalisé n'ont rien d'autre à faire que se mettre d'accord pour que tous les produits qui se trouvent dans les boutiques, magasins, greniers, etc., soient conduits dans un lieu facilement accessible pour tous, où hommes et femmes de bonne volonté feront un minutieux inventaire de tout ce qui a été ramassé, pour calculer la durée de ces produits, en tenant compte des besoins et du nombre d'habitants qui devront s'en servir, durée qui devra s'étendre entre le moment de l'expropriation et le moment des premières récoltes, et la remise en marche des industries.

Tout ce qui sera produit sera envoyé au magasin général de la communauté où tout le monde aura le droit de prendre tout ce qui lui est nécessaire selon ses besoins, sans autre formalité que de présenter une carte qui prouve qu'il travaille dans telle ou telle industrie.

Comme l'aspiration de tout être humain est de satisfaire le plus grand nombre de besoins, avec le moindre effort possible, le moyen le plus adéquat pour obtenir ce résultat, est le travail en commun de la terre et des autres



Manifesto issued by the Junta of the Mexican Liberal Party, September 23, 1911, scattered at that time broadcast and re-published in its official organ, "Regeneracion," Jan. 20, 1912.

Mexicans,

The Organizing Junta of the Mexican Liberal Party views with sympathy your efforts to put in practice the lofty ideals of political, economic and social emancipation, the triumph of which on earth will bring to an end the already sufficiently extensive quarrel between man and man, which has its origin in that inequality of fortune which springs from the principle of private property.

To abolish that principle means to annihilate all the political, economic, social, religious and moral institutions that form the environment within which are asphyxiated the free initiative and the free association of human being who, that they may not perish, find themselves obliged to carry on among themselves a frenzied competition from which there issue triumphant not the best, not the most self-sacrificing, not those most richly endowed, physically, morally or intellectually, but the most crafty, the most egotistic, the least scrupulous, the hardest-hearted, those who place their own well-being above all considerations of human solidarity and human justice.

But for the principle of private property there would be no reason for government, which is needed solely to keep the disinherited from going to extremes in their complaints or rebellions against those who have got into their possession the social wealth. Nor would be there any reason for the church, whose exclusive object is to strangle in the human being the innate spirit of revolt against oppression and exploitation, by the preaching of patience, of resignation and of humility; silencing the cries of the most powerful and fruitful instincts by the practice of immoral penances, cruel and injurious to personal health, and-- that the poor may not aspire to the enjoyment of this earth and become a danger to the privileges of the rich-- by promising the humblest, the most resigned, the most patient, a heaven located in the infinite, beyond the farthest stars the eye can reach.

Capital, Authority, the Church-- there you have the sombre trinity that makes of this beauteous earth a paradise for those who, by cunning, violence and crime, have been successful in gathering into their clutches the product of the toiler's sweat, of the blood, of the tears and sacrifices of thousands of generations of workers; but a hell for those who, with muscle and intelligence, till the soil, set the machinery in motion, build the houses and transport the products. Thus humanity remains divided into two classes whose interests are diametrically opposed--- the capitalist class and the working class; the class that has possession of the land, the machinery of production and the means of transporting wealth, and the class that must rely on its muscle and intelligence to support itself.

Between these two social classes there cannot exist any bond of friendship or fraternity, for the possessing class always seeks to perpetuate the existing economic, political and social system which guarantees it tranquil enjoyment of the fruits of its robberies, while the working class exerts itself to destroy the iniquitous system and institute one in which the land, the houses, the machinery of production and the means of transportation shall be for the common use.

Mexicans! The Mexican Liberal Party recognises that every human being, by the very fact of his having come into life, has a right to enjoy each and every one of the advantages modern civilization offers, because those advantages are the product of the efforts and sacrifices of the working class from all time.

Doc. Heiner Becker

Première page dactylographiée de la version anglaise du manifeste du 23 septembre 1911, traduit par W.C. Owen.

industries. En divisant la terre afin que chaque famille prenne son lopin, outre le grave danger qu'on encourt de retomber dans le système capitaliste, car il ne manquera pas d'hommes rusés ou qui ont l'habitude de faire des économies, et qui arriveront à avoir plus que d'autres et pourront à la longue exploiter leurs semblables ; outre ce grave danger, il y a le fait que si une famille travaille un morceau de terre, il lui faudra travailler autant ou davantage qu'aujourd'hui sous le système de la propriété individuelle, pour obtenir le même résultat mesquin qu'on obtient actuellement ; tandis que si on groupe la terre et si on la travaille en commun, les paysans travailleront moins et produiront davantage. Bien sûr, il y aura assez de terre pour que chaque personne puisse avoir sa maison et un bon terrain pour en faire usage selon son plaisir.

Ce qui se dit à propos du travail en commun de la terre, on peut le dire du travail en commun à l'usine, à l'atelier, etc. ; mais chacun, suivant son tempérament, suivant ses goûts, suivant ses inclinations pourra choisir le genre de travail qui lui convient le mieux, pourvu qu'il produise suffisamment pour couvrir ses besoins et ne soit pas une charge pour la communauté.

Œuvrant de la manière ainsi décrite, c'est-à-dire l'organisation de la production suivant immédiatement l'expropriation, libre alors de patrons et basée sur les besoins des habitants de chaque région, personne ne manquera de rien malgré le mouvement armé, jusqu'à ce que s'achève ce mouvement par la disparition du dernier bourgeois et du dernier représentant de l'autorité. Une fois détruite la loi qui soutient les privilèges, et lorsque tout sera remis aux mains de ceux qui travaillent, nous nous embrasserons tous fraternellement et célébrerons avec des cris de joie l'instauration d'un système qui garantira à tout être humain le pain et la liberté.

Mexicains : c'est pour cela que lutte le Parti libéral mexicain. C'est pour cela que verse son sang une pléiade de héros, qui se battent sous le drapeau rouge au cri prestigieux de *"Terre et Liberté"* !

Les libéraux n'ont pas abandonné les armes malgré les traités de paix du traître Madero avec le tyran Díaz, et malgré aussi des incitations de la bourgeoisie qui a essayé de remplir d'or ses poches, et cela a été ainsi, parce que libéraux nous sommes des hommes convaincus de ce que la liberté politique ne profite pas aux pauvres mais aux chasseurs de postes, et notre but n'est pas de décrocher des places ministérielles, ni des distinctions, mais d'arracher tout des mains de la bourgeoisie, pour que tout soit aux mains des travailleurs.

L'activité des différents partis politiques qui, en ce moment, se disputent la suprématie pour faire exactement comme le fit le tyran Porfirio Díaz, parce qu'aucun homme, si bien intentionné soit-il, ne peut rien faire en faveur de la classe pauvre lorsqu'il se trouve au pouvoir ; cette activité a produit le chaos dont nous devons profiter, nous les déshérités, en tirant parti des circonstances spéciales dans lesquelles se trouve le pays, pour mettre en pratique, sans perdre du temps, sur le champ, les sublimes idéaux du Parti libéral mexicain. Il ne faut pas attendre que la paix soit faite pour effectuer l'expropriation car, à ce moment-là, les produits seraient épuisés dans les boutiques, magasins, greniers, et autres dépôts, et comme en même temps de par l'état de guerre où se trouverait alors le pays, la production serait suspendue, la faim serait la conséquence de la lutte, tandis qu'en effectuant l'expropriation et l'organisation du travail libre pendant le mouvement, on ne manquerait pas du nécessaire pendant et après ce mouvement.

"Que chacun soit le maître de soi-même"

Mexicains : si vous voulez être libres une fois pour toutes ne luttez pas pour une autre cause que celle du Parti libéral mexicain. Les autres partis vous offrent la liberté politique après le triomphe ; nous, les libéraux, nous vous invitons à prendre la terre, les machines, les moyens de transport et les maisons, bien sûr, sans attendre que personne vous donne tout cela, sans attendre qu'une loi décrète une telle chose parce que les lois ne sont pas faites par les pauvres, mais par des messieurs en redingote, qui se gardent bien de faire des lois contre ceux de leur caste.

C'est notre devoir, à nous les pauvres, de travailler et de lutter pour briser les chaînes qui nous rendent esclaves. Laisser la solution de nos problèmes aux classes éduquées et riches, c'est nous mettre volontairement entre leurs griffes. Nous, la plèbe ; nous, les déguenillés ; nous, les affamés ; nous tous qui n'avons même pas une motte de terre où poser la tête ; nous tous qui vivons tourmentés par l'incertitude du pain du lendemain pour nos compagnes et nos fils ; nous tous qui, arrivés à la vieillesse, sommes licenciés ignominieusement parce que nous ne pouvons plus travailler, nous devons faire de puissants efforts, de grands sacrifices pour détruire jusqu'à ses fondations l'édifice de la vieille société, qui a été une mère affectueuse pour les riches et les méchants, et une marâtre infâme pour ceux qui travaillent et sont bons.

Tous les maux dont souffre l'être humain proviennent du système actuel, qui oblige la majorité de l'humanité à travailler et à se sacrifier pour qu'une minorité de privi-

(1) *Partisans de Bernardo Reyes.*
(2) *Partisans de Vasquez Gomez.*

légiés satisfasse tous ses besoins et tous ses caprices, vivant dans l'oisiveté et le vice. Il pourrait être meilleur si le prolétariat avait la sécurité de l'emploi ; mais comme la production n'est pas réglée en fonction des besoins des travailleurs, mais en fonction des profits de la bourgeoisie, celle-ci s'arrange pour ne pas produire davantage que ce qu'elle calcule pouvoir écouler, et de là les arrêts périodiques des industries ou la restriction du nombre de travailleurs, qui proviennent, aussi, du fait du perfectionnement des machines, qui remplacent avantageusement les bras du prolétariat.

Pour en finir avec tout cela il faut que les travailleurs prennent en main la terre et les machines, et que ce soient eux qui règlent la production des richesses, en tenant compte de leurs besoins.

Le vol, la prostitution, le crime, les incendies, l'escroquerie sont les produits du système qui met l'homme et la femme dans des conditions où, pour ne pas mourir de faim, ils se voient obligés de prendre là où il se trouve ou de se prostituer car, dans la majorité des cas, même si on a une très grande envie de travailler, on ne trouve pas du travail, ou il est si mal payé que le salaire n'arrive pas à couvrir les plus impérieux besoins de l'individu et de sa famille, outre le fait que la durée du travail sous le présent système capitaliste et les conditions où il s'effectue, détruisent en peu de temps la santé du travailleur, et même sa vie dans les catastrophes industrielles, qui n'ont d'autre origine que le mépris avec lequel la classe capitaliste traite ceux qui se sacrifient pour elle.

Le pauvre, irrité par l'injustice dont il est objet ; coléreux face au luxe insultant qu'étalent ceux qui ne font rien ; battu dans les rues par le policier pour le seul délit d'être pauvre ; obligé de louer ses bras pour des travaux qui ne le satisfont pas ; mal rétribué, méprisé par tous ceux qui ont plus de savoir que lui ou par ceux qui par l'argent se croient supérieurs à ceux qui n'ont rien ; face à l'expectative d'une vieillesse triste et d'une mort d'animal, mis à la porte de l'écurie car inutilisable, inquiet devant la probabilité de se trouver sans travail d'un jour à l'autre ; obligé de voir des ennemis parmi ceux de sa classe, parce qu'il ne sait pas lequel d'entre eux sera celui qui ira louer ses bras pour moins cher que lui, il est naturel que dans un tel contexte il se développe chez l'être humain des instincts anti-sociaux et que ce soit le crime, la prostitution, la défiance, les fruits naturels du vieux et odieux système que nous voulons détruire, jusqu'à ses plus profondes racines, pour créer un monde nouveau d'amour, d'égalité, de justice, de fraternité, de liberté.

Levez-vous tous comme un seul homme ! Dans les mains de tous résident la tranquillité, le bien-être, la liberté, la satisfaction de tous les désirs sains ; mais ne nous laissons pas guider par des dirigeants ; que chacun soit le maître de soi-même ; que tout s'arrange par le consentement mutuel des individualités libres. Mort à l'esclavage ! Mort à la faim ! Vie, Terre et Liberté !

Mexicains : avec la main sur le cœur et notre conscience tranquille, nous vous faisons un formel et solennel appel pour que vous adoptiez tous, hommes et femmes, les hauts idéaux du Parti libéral mexicain. Tant qu'il y aura des pauvres et des riches, gouvernants et gouvernés, il n'y aura pas de paix, et elle n'est pas désirable, parce que cette paix serait fondée dans l'inégalité politique, économique et sociale de millions d'êtres humains qui souffrent faim, outrages, prison et mort, tandis qu'une petite minorité jouit de toutes sortes de plaisirs et de libertés à ne rien faire.

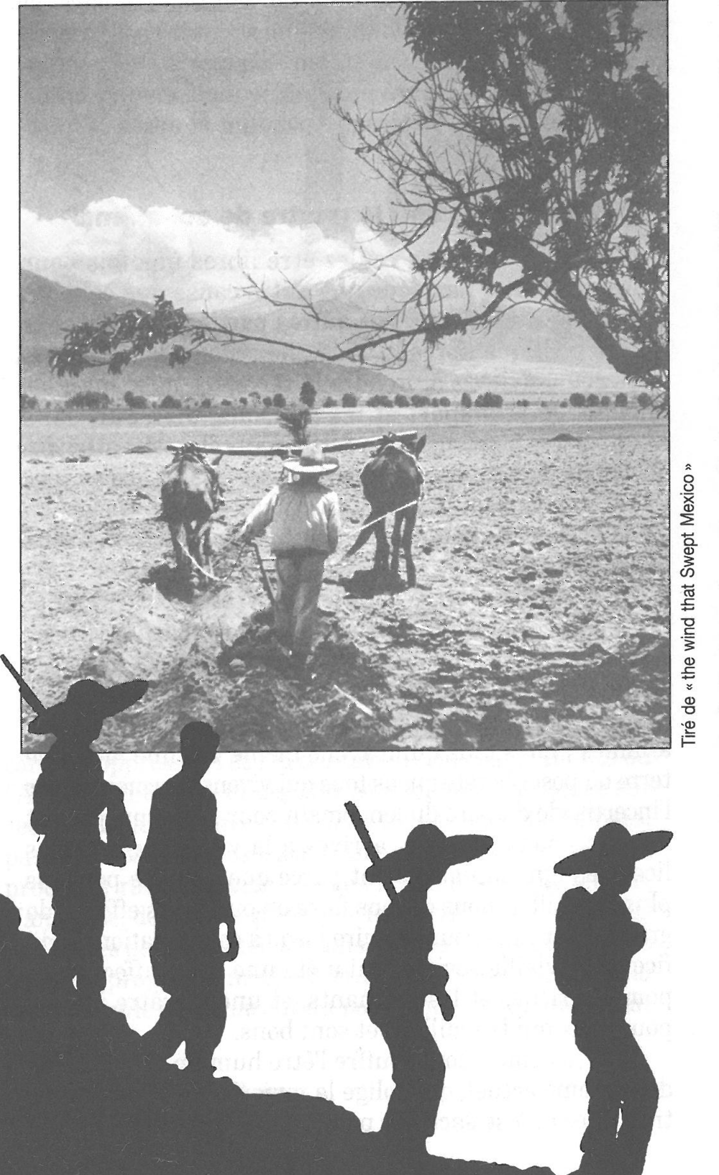
Au combat ! Exproprions avec l'idée du bénéfice pour tous et non pour quelques-uns, car cette guerre n'est pas une guerre de bandits, mais d'hommes et de femmes qui désirent que tous soient des frères et jouissent, comme tels, des biens que nous offre la nature et que le bras et l'intelligence de l'homme ont créé, avec la seule condition pour chacun de se consacrer à un travail vraiment utile.

La liberté et le bien-être sont à la portée de nos mains. Avec le même effort et le même sacrifice qu'il faut pour nommer un gouvernant, c'est-à-dire un tyran, on peut obtenir l'expropriation des biens que détiennent les riches.

Choisissons donc : ou un nouveau gouvernant, c'est-à-dire, un nouveau joug, ou l'expropriation salvatrice et l'abolition de toute imposition religieuse, politique ou de n'importe quel ordre que ce soit.

Terre et Liberté ! [3]

Los Angeles, le 23 septembre 1911



Tiré de « the wind that Swept Mexico »

(3) *Le* Manifeste du Parti libéral mexicain *fut rédigé et lancé dans la ville de Los Angeles (Californie, Etats-Unis). Il était signé, au nom du Comité organisateur, par Ricardo Flores Magón, Librado Rivera, Anselmo L. Figueroa et Enrique Flores Magón.*

Les intertitres sont de la rédaction.

W.C. Owen

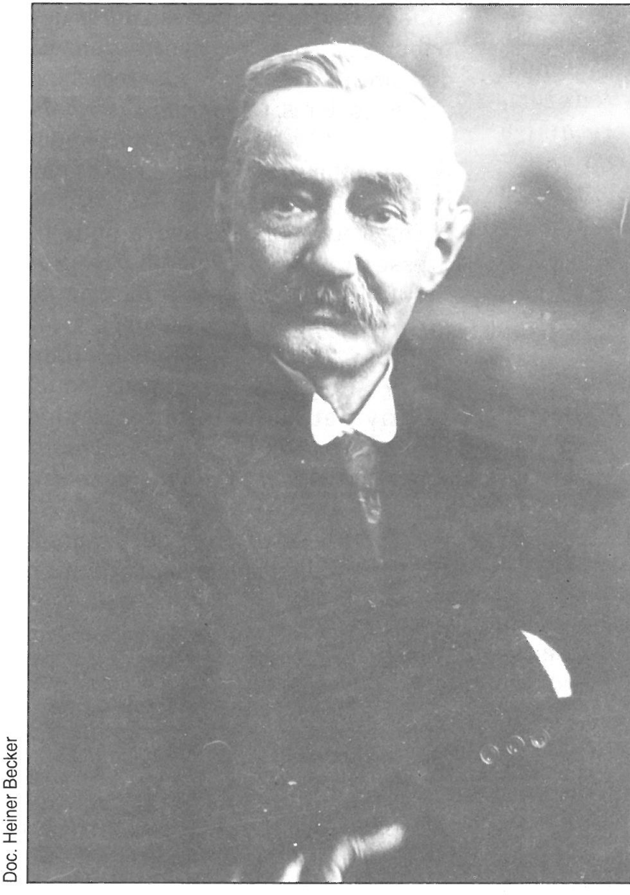
Ce fils de bonne famille s'enthousiasma pour la Révolution mexicaine et devint le rédacteur de la page anglaise de Regeneración. *Il écrira aussi de nombreux articles dans la presse internationale ouvrière.*

William Charles Owen, le rédacteur de la page anglaise de *Regeneración* de 1911 à 1916, est né le 16 février 1854 à Dinapore dans la province du Bengale (aujourd'hui Danapour dans l'Etat de Bihar), Inde. Il était issu d'une famille bourgeoise aisée, avec des liens nobles. Ses parents étaient le Dr William Charles Owen, chirurgien assistant dans les services médicaux de l'armée britannique au Bengale, mort six mois avant la naissance de son fils, et Adelaïde Anne Owen. L'enfant fut bientôt envoyé en Angleterre. On sait peu de choses sur son enfance car, bien qu'on lui ait demandé souvent d'écrire ses mémoires et bien qu'il y ait finalement consenti, il semble qu'il ne les a jamais écrites [1]. Mais, ici ou là, dans un article ou dans des lettres, il se souvient « *des jours juvéniles quand nous collectâmes de l'argent pour les tisseurs de coton du Lancashire dont des dizaines de milliers crevaient de faim en conséquence de la guerre civile américaine qui avait fait arrêter la production de coton* » [2].

Il fut éduqué au collège de Wellington et étudia le droit, mais ne se spécialisa jamais. A la fin des années 1870, semble-t-il, il commença à être actif politiquement : « *J'étais en train d'essayer d'expliquer au peuple d'Angleterre la question du sol juste en même temps que Henry George écrivait son livre* Progress and Poverty (*Progrès et pauvreté*, paru en 1879). »

Il s'était marié contre le gré de sa famille et émigra avec sa femme aux Etats-Unis en 1882 ; il habita quelque temps New York mais, en 1884, il se rendit à San Francisco en Californie, où il travailla comme instituteur et journaliste. Il devint socialiste, « *non pas par les livres ou en étudiant le déterminisme économique, la guerre des classes, ou toute cette philosophie extrêmement dubitative avec laquelle nous nous irritons la tête, mais par la pauvreté d'une grande ville qui puait sous mon nez. Quand j'avais de l'argent, je me trouvais moi-même extrêmement malheureux et mélancolique à la pensée constante que moi, un parasite, je vivais en percevant le tribut. Quand je n'avais plus d'argent j'étais, au moins, également malheureux pour le tribut qu'on percevait de moi. Il ne m'a pas fallu un raisonnement profond ou de grandes connaissances pour me convaincre (...) qu'il n'y aurait pas de vrai bonheur dans les conditions existantes.* » [4]

Il fit la connaissance de Burnette G. Haskell, qui avait fondé en 1881 l'International Workmen's Association (appelée aussi « l'Internationale rouge » et concurrente de « l'Internationale noire » (International Working People's Association) [5], l'organisation établie par Johann Most et d'autres sociaux-révolutionnaires et anarchistes). Il rejoignit cette organisation en 1884 et, un an plus tard, il était le secrétaire de son comité central, contribuant régulièrement par des articles à *Truth* (*Vérité*), l'organe de Haskell. Pendant quelque temps il fut aussi le rédacteur



Doc. Heiner Becker

W.C. Owen (1854-1929).

(1) *Les principales sources de cet article, outre les articles et lettres cités dans le texte, sont les documents de la dernière décennie de sa vie que j'ai pu retrouver, ainsi que sa correspondance avec Thomas Keell, qui sont conservés maintenant à l'Institut international d'histoire sociale à Amsterdam ; les nécrologies par T. H. Keell, Victor B. Neuburg, J. W. Graham Peace parues dans des périodiques divers. Pour d'autres références, cf. également mon article sur Owen dans* Freedom, *vol. 47, n° 9, oct. 1986, pp. 13-15.*

(2) *Wm. C. Owen, « Bread and Freedom » (« Pain et Liberté »), dans* Mother Earth, *vol. 2, n° 3, mars 1912, pp. 18-19.*

(3) *Wm. C. Owen, « America and Mexico », dans* Mother Earth, *vol. 11, n° 2, avril 1916, pp. 488-490 (490).*

(4) *Wm. C. Owen, « The genuine type is always simple » (« Le type naturel est toujours simple »), dans* Mother Earth, *vol. 3, n° 7, sept. 1908, pp. 281-286 (285).*

(5) *En français on traduit les deux par Association Internationale des travailleurs.*

du *Nationalist*, un journal socialiste publié à Los Angeles, puis à San Francisco. Jusqu'à cette époque il était surtout influencé par les écrits de Herbert Spencer et de Henry George mais, vers 1885, il commença à lire Kropotkine, et « *ses écrits révolutionnèrent ma vie, par eux je fus convaincu de la nécessité d'une révolution universelle ; il (...) me montra la sévérité de la lutte économique et le pouvoir des privilèges combinés, qui s'assemblent à l'abri de l'Etat... En un mot, il fit de moi un rebelle, m'inspirant des espoirs prodigieux qui, comme il le montre si clairement, sont les mères des révolutions* ». Il traduisit et publia, « *aussi bien que je le pouvais, tout ce que je trouvais de la plume de Kropotkine* » [(6)]. Ainsi il fit la première traduction anglaise des *Paroles d'un révolté*, publiée entre autres dans *l'Avant-Courier* de Portland (Orégon).

« Une hystérie kropotkinienne chronique »

Devenu anarchiste, il entra en contact avec le mouvement socialiste en Angleterre et écrivit des articles surtout sur le mouvement ouvrier aux Etats-Unis pour *The Commonweal* (*le Salut public*), l'organe de la Ligue socialiste de William Morris. En 1890, il déménagea de nouveau à New York et fonda avec quelques amis la Ligue socialiste de New York ; Saverio Merlino y appartenait aussi quand il vivait à New York, et tous deux commencèrent avec un autre ami à publier en 1892 *Solidarity* (*Solidarité*). En novembre 1892, Owen retourna pour quelque temps en Angleterre et fut expulsé de la Ligue socialiste de New York le mois suivant pour avoir « *abandonné sa jeune femme qui deviendra bientôt mère* » [(7)]. Quelques mois plus tard, l'été 1893, il rentre aux Etats-Unis et, en 1894, il propose de publier régulièrement « *une page américaine* » dans *Freedom* (de Londres), une initiative qui finalement ne se réalisera pas. Peu après, vers 1895, son anarchisme changea considérablement : Owen tomba sous l'influence de Benjamin Tucker, et « *sa logique froide me sauva de ce qui menaçait de devenir une hystérie kropotkinienne chronique, car je regarde maintenant*



comme la plus absurde de toutes les chimères l'idée de Kropotkine que l'ouvrier, qui est profondément individualiste, se lèvera un jour pour un quelconque système communiste » [(8)]. Il renonça ainsi pour toujours au communisme (bien qu'il ait toujours concédé aux communistes anarchistes et aux autres formes collectivistes de l'anarchisme de mettre leurs idées en pratique ; chacun selon son goût était aussi son principe dans ce domaine).

Quand on découvrit de l'or à Klondike en 1896, il s'y rendit pour tenter sa chance, « *mais ne gagna que de l'expérience* ». Puis il travailla de nouveau comme journaliste, en particulier il fit des reportages auprès des tribunaux : ses expériences dans ce domaine se trouvent condensées dans un de ses livres, *Crime and Criminals* (*le Crime et les criminels*), publié anonymement en 1910 à Los Angeles par la Ligue pour la réforme des prisons. Il continua aussi à écrire pour la presse anarchiste, comme *Free Society* (*la Société libre*), continuateur de *Firebrand* (*Flambeau*) auquel il avait collaboré depuis 1895, et *Mother Earth* d'Emma Goldman pour lequel il écrivit aussi la brochure la plus répandue de sa plume, *Anarchism versus Socialism* (*Anarchisme contre socialisme*) [(9)].

Depuis le début du siècle, il concentrait aussi de nouveau son attention sur la question du sol : sa propriété, sa gestion, son importance pour le mouvement révolutionnaire, et il se sentait naturellement confirmé par ce qui se passait au Mexique : « *Terre et Liberté* » a été, après tout, une de ses devises clé depuis les années 1870 ! Ce fut le livre *Mexique barbare* de John Kenneth Turner qui éveilla son intérêt pour les Magón [(10)], et son enthousiasme se révèle quand il écrit : « *D'après ma propre expérience le prolétaire mexicain ne montre aucun intérêt quand on essaye de discuter politique avec lui, mais au moment que tu mentionnes le mot "terre" il est alerté* ». Il s'enthousiasme d'autant plus car « *le Mexicain (...) a des traditions magnifiques qui incarnent les grands principes de l'entraide et de la solidarité ouvrière, et ceux-ci sont pour lui devenus instinctifs grâce à son passé communautaire* » [(11)]. Pendant plus de cinq ans, il ne travaillera que pour la Révolution mexicaine. Il est responsable de la section anglaise de *Regeneración* à partir du n° 33, daté du 15 avril 1911, et il le restera, au moins nominalement, jusqu'au n° 249 du 25 novembre 1916. En plus, il publie un service de presse sur la révolution au Mexique pour des journalistes et journaux d'Amérique, d'Australie et d'Europe ; une lettre hebdomadaire polycopiée sur des questions politiques d'un caractère plus général ; des dizaines de tracts et une brochure sur *la Révolution mexicaine : ses progrès, son but et ses résultats probables* (*The Mexican Revolution : Its Progress, Purpose and probable Results*, Los Angeles, 1912).

On doit ajouter aussi une centaine d'articles écrits pour la presse anarchiste et ouvrière sur ce sujet, surtout dans les années avant la Première Guerre mondiale, et son propre journal qu'il publia à côté de *Regeneración* entre mai 1914 et juin 1915, *Land and Liberty* (*Terre et Liberté*, 14 numéros). « *De toutes les expériences aptes à briser le cœur que le travail de propagande m'a apportées, aucune ne peut atteindre celle que je vis en ce moment en relation avec la Révolution mexicaine... La Révolution mexicaine est littéralement une lutte titanique, car elle est contre le pouvoir de l'argent du monde entier.* » Dès le début, il ne voit pas dans la Révolution mexicaine « *un sujet sur lequel les différents camps du mouvement révolutionnaire international devraient ou pourraient se disputer, et jamais je me suis senti ou contraint de soutenir la foi particulière des Magón ou celle d'un autre agitateur mexicain. Dès la première minute, je l'ai vue comme la lutte de dizaines de millions de déshérités pour regagner leur héritage ; comme une bataille pour le droit de vivre... Une seconde Révolution française (...), dans ses ultimes résultats elle pourrait même être plus importante que la grande Révolution française, justement parce qu'elle arrive à un moment de l'histoire plus critique* » [(12)].

Pendant la Première Guerre mondiale il soutint la position de Kropotkine et du Manifeste dit « des Seize », une attitude qui le sépara de la grande majorité du mouvement anarchiste de langue anglaise. Lors de l'été 1915, il se retire et met sur pied un petit élevage de poules à Puget Sound, parce que, comme il l'explique, après presque quarante ans de propagande, « *dans un moment de faiblesse, j'ai décidé que j'avais le droit à un peu de repos dans un élevage de poules à Washington. Là, je n'ai fait qu'écrire un peu, juste assez pour remplir les obligations que j'avais prises envers les rédacteurs de* Regeneración *qui avaient repris ma liste d'abonnés à* Land and Liberty *quand je ne me trouvais plus capable de continuer sa publication* » [(13)]. Il y était encore quand, le 18 février 1916, les Magón ont été arrêtés dans la petite ferme coopérative où ils avaient installé les bureaux et l'imprimerie de *Regeneración*. Owen, que la police recherchait aussi, fut averti à temps ; il rentra tranquillement en Californie pour s'entendre avec ses amis et puis passa six mois dans la sierra. Par New York, où il se procura un passeport au consulat anglais (bien qu'il avait été naturalisé citoyen américain déjà depuis quelques années !), il regagna l'Angleterre. Ayant trouvé d'abord un emploi à Plymouth, il dut rentrer à Londres sur l'intervention de Scotland Yard qui avait été informé par la police américaine qu'il n'était plus Anglais et qu'il était recherché en Amérique, afin de passer des vacances en prison, en compagnie de ses amis mexicains et d'autres criminels radicaux.

La police anglaise le soupçonna en plus de s'être « lié » avec des révolutionnaires indiens sur la côte américaine du Pacifique, financés par des agents allemands... Mais Owen put convaincre les bons défenseurs de l'Empire anglais qu'il n'en faisait pas partie et on lui accorda un permis de séjour dans son pays natal. Pendant le reste de son existence, il gagna difficilement sa vie comme journaliste, écrivant régulièrement pour des journaux comme le *Middleton Guardian* (dont le fondateur, John Bagot, avait été un défenseur enthousiaste de la Révolution mexicaine dès le début), ou des revues comme la *Commercial Review*. Mais il rencontrait souvent des difficultés, pour des raisons politiques : sa défense de la violence comme moyen de libération des opprimés par exemple. A partir de 1919 jusqu'à sa mort, il écrivit une grande partie des articles de *Freedom* et y fit des traductions ; à côté de cela, il s'engagea beaucoup dans et pour la Commonwealth Land Party, qui demandait la redistribution du sol anglais. Une ou deux fois par semaine, il s'adressait aussi à la foule dans les parcs ou sur les places de Londres. En 1926, il se retira dans une petite colonie coopérative près de Storrington, au Sussex, et il est mort d'un cancer le 9 juillet 1929 dans une maison de retraite à Worthing.

Heiner Becker

(6) *Wm. C. Owen, « Kropotkine », dans* The Syndicalist *(Chicago), vol. 3, n° 1, 1er janv. 1913, p. 3.*

(7) The New York Times*, 2 déc. 1892, p. 8, col. 2.*

(8) *Wm. C. Owen, « Proper Methods of Propaganda » (« Les méthodes propres de la propagande »), dans* Mother Earth*, vol. 3, n° 6, août 1908, pp. 245-252 (249) ; cf. aussi ses contributions à un Symposium sur le communisme anarchiste dans* The Firebrand of Portland, Oregon*, été 1895.*

(9) *New York, Mother Earth Publishing Association, 1908 ; une version remaniée a été publiée par Freedom Press en 1922. C'était aussi, d'après des informations fournies à Owen par Emma Goldman, le bestseller de la maison Mother Earth.*

(10) *Publié en 1910 par Charles H. Kerr à Chicago ; cf. « La mort de Ricardo Flores Magón » de sa plume, dans ce numéro.*

(11) *Wm. C. Owen, « What Mexico's Struggle means » (« Ce que signifie la lutte au Mexique »), dans* The International Socialist Review *(Chicago), vol. 12, n° 11, mai 1912, pp. 739-743 (740 + 741).*

(12) *Ibid. ; lettre publiée dans* The Herald of Revolt *(Londres), vol. 2, n° 2, févr. 1912, pp. 15-16 ; lettre à T. H. Keell, 18 nov. 1913.*

(13) *Cf. note 3.*

Land and Liberty

Annual subscription One Dollar, Single copies Five Cents

To be issued May 1, 1914, by the Bakunin Institute, R. F. D., No. 1, Hayward, near San Francisco, Cal.

WM. C. OWEN, Editor. HAR DAYAL, Business Manager.

MOTTO: "Without free and equal access to natural resources man cannot redeem himself from slavery."

NOTE TO EDITORS AND SYMPATHIZERS.

This advance copy from the first page of "Land and Liberty" is mailed you in the hope that you may think it worthy of editorial notice or other advertising, according to your best discretion. The paper will be an attempt to strike a blow at human slavery.

We mean exactly what our motto states. We hate to see millions of our fellow-citizens reduced to abject helplessness, and we hate the stupid laws that make them helpless. We wish all to have free and equal access to nature's inexhaustible storehouse, for it is the source of all wealth and is our common heritage. We do not believe in human slavery and we are at war with slaveholders and the system of privilege that begets them. In these columns we shall not excuse the sinner. Slavery is not an abstraction but a hideously concrete fact, clothed in the flesh and blood of living tyrants. The Czar of Russia is a conscious murderer on a gigantic scale, and should be considered such. To our own plutocrats, insane with lust for power and dollars, the same argument applies.

* * * * *

We cannot stand aside, mere critics of this world-wide fight. We throw ourselves into it and attack slavery at every vital point. But, first, we understand that no movement can be strong until it knows precisely what it wants. Never, therefore, shall we sacrifice clear thought to timid expediency. No organization, no "ism," has any strings on us. We desire to be of service, and we recognize that "he serves ALL who dare be true." For this reason we hate and despise the politician.

* * * * *

The long, difficult and all-important step is that from thought to action. The disinherited in action is the important figure, and his record we shall try to follow carefully, giving our second page regularly to international "Revolutionary Notes," compiled from all the sources at our command. Fighters need constant reminder that they do not stand alone. The sight of others mounting the heights is necessary, to cheer them on. Wherever men or women battle for freedom they will find in us a champion, whether that battle is in Mexico or the United States, in Europe or the Orient. The fortress of an utterly corrupt society is being attacked from many angles, and we shall do our utmost to report the whole attack.

* * * * *

The State, which robs and protects robbers, that it and they may dole out charity; the State, which disinherits millions and punishes pitilessly the criminals it creates; the State, which drives men into the celibacy of army and navy, prison and tramp life, and then sterilizes the alleged perverts it begets; the State, which trains men to murder as an honorable trade; the State, which preaches democracy but builds up official hierarchies more powerful and dangerous than any the world has known; the State, which lusts for power and has no penalty too severe for those who strike for freedom—this arch-criminal we shall attack unceasingly. The world's struggle is for freedom, but the politicians would have the disinherited believe that they must look for salvation to the despotic monster that is the author of their woes. No more absurd or fatal fallacy exists.

* * * * *

We want a movement vibrant with individual energy and life. We need intelligent workers; for knowledge, courageously applied, is the greatest of all powers. We need men and women who will study this social problem as they study the trade whereby they live; who will drill themselves for the fight as soldiers must be drilled. We want them to form groups, that they may thrash out clear conclusions. We want them to come together, that they may inspire one another and become saturated with the conviction that they themselves are crusaders in the noblest and most vital of all wars. With this end in view we shall devote the third page of our paper to a "Public Forum," that readers may assist us, and one another, with their counsel.

* * * * *

The Mexican Revolution is probably the shadow of coming events which, as yet, we barely begin to glimpse. It is a direct and armed attack on institutions to which most of us still profess allegiance, though a rapidly-increasing minority is in active revolt against them. It seeks to wipe away monopoly in land, and so do we. It does not believe that all humanity should toil unceasingly to swell the over-swollen fortunes of Rothschilds, Rockefellers, Guggenheims and other social pirates. Neither do we. It has thrown down the gauntlet to the Money Power, and thereby has brought the threat of international war, involving clear-cut economic issues, appreciably nearer. Its importance is obviously great and growing. Accordingly we shall devote our fourth page regularly to a concise review of Mexican affairs.

* * * * *

The daily press deluges us with news from all the corners of the earth, but it is practically impossible for the ordinary man or woman to digest the medley it reports. We shall devote our fifth page to such a digest, in which we shall endeavor to condense the world's best thought on the leading phases of this international struggle.

* * * * *

It is a fact most lamentable that, after all these years of agitation, the number of those who understand clearly the differences between the various schools of thought now battling for supremacy in the revolutionary movement is pitifully small. It is impossible to exaggerate the evils to which this ignorance gives rise, for it is the mother of incalculable strife; of endless waste of time; of constant endeavors to carry out plans long ago put to the test and proved impracticable. With this in view we shall devote our sixth page to an economic lesson, explaining in turn the basic positions of the Socialist, Anarchist, Single Tax, Syndicalist, I. W. W. and other divisions of the great army of discontent. For similar reasons we shall devote the seventh page of every issue to an exhaustive review of some leading economic work. Our eighth page will be reserved for that miscellaneous news which is sure to be plentiful and important.

* * * * *

We publish this paper from necessity; because our movement, so large in bulk but small in effective power, cannot go on like this. Some medium of communication there must be; some center around which we can rally for united and systematic work. A properly-conducted paper furnishes such a rallying point; sets in motion stagnant forces; opens up new fields for collective and individual energies; spurs into renewed activity isolated workers who have become disheartened by the delusion that they stand alone. Thus it tones up the whole movement and performs a service beyond price.

* * * * *

We issue three thousand copies of this first number, mailing them to picked names throughout this country and abroad. Then we shall wait a month. At the expiration of that month "Land and Liberty" will come out regularly as a weekly, if the response is liberal. If, on the other hand, the support is [illegible] we shall have to continue, for the time being, as a monthly. Dollars are very, very scarce with us, and we must cut our coat according to our cloth. In any event we shall work persistently to build this paper up into a weekly, for events move swiftly, and we want to be in constant touch with them and with each other. Our future rests with our brother fighters, and to them we submit this first number of "Land and Liberty," in the hope that it may appeal to them as a weapon with which they can fight effectively. Should it appear to them as such they cannot afford to be without it.

Land and Liberty, publication de W.C. Owen.

Doc. Heiner Becker

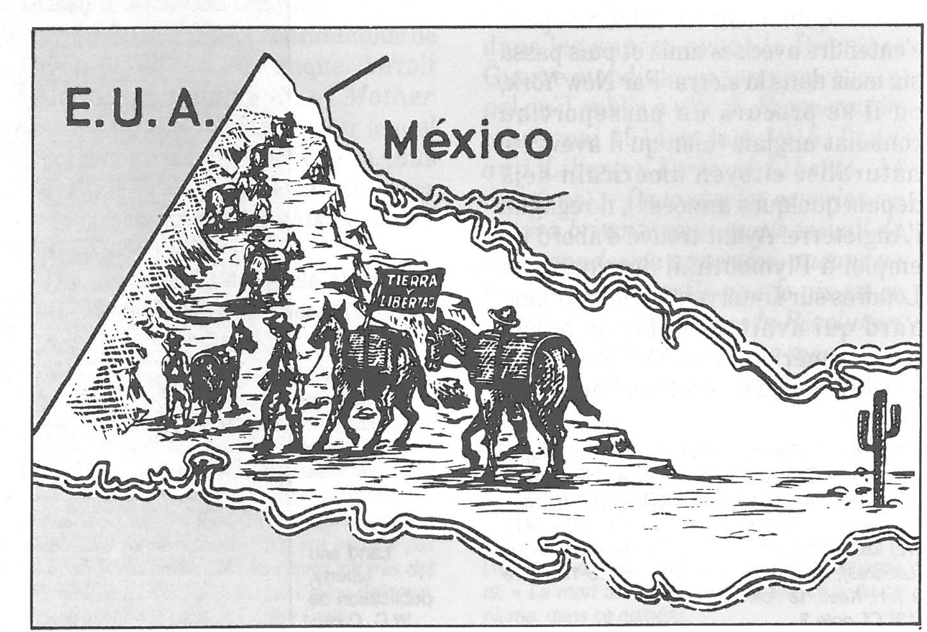
Basse-Californie

Tentatives insurrectionnelles

"Que le peuple prenne possession des usines, des mines, etc." L'insurrection doit allumer la mèche de la révolution et il faut que celle-ci conduise à l'émancipation sociale des travailleurs. Cinq mois durant, l'espoir va demeurer... avant d'être vaincu par la coalition des intérêts politiciens.

Le 1er juillet 1906, le programme du Parti libéral mexicain est publié. Celui-ci, de caractère démocratique, est utilisé pour regrouper les libéraux et orienter l'insurrection qui devient la principale préoccupation du P.L.M. Les groupes s'arment eux-mêmes ou avec la collaboration de la Junte, qui s'occupe de passer les armes en contrebande. Selon le témoignage d'Enrique Flores Magón, cinq zones insurrectionnelles s'organisent ainsi. Dans ses instructions pour le soulèvement, la Junte demande que *"les libéraux qui sont disposés à prendre les armes doivent s'engager rapidement et agir... sans attendre d'autres avis ou signal de la Junte"*. Elle ordonne aussi que les groupes commencent à implanter le programme pendant la révolution, sans attendre que l'on légifère sur le sujet, qu'ils procèdent immédiatement à la suppression des *tiendas de raya*, qu'ils imposent la journée de huit heures et qu'ils établissent le paiement d'un salaire minimum d'un peso. Plus tard, le P.L.M. ne changera pas d'attitude, exigeant systématiquement la réalisation des transformations alors même que la révolution est en cours. La Junte espère qu'en attaquant quelques points stratégiques, l'insurrection se généralisera.

La première attaque doit être dirigée contre la douane de Agua Prieta (Sonora) pour ouvrir une brèche qui facilite les actions dans le sud. Mais les plans du groupe de Douglas en Arizona sont découverts et ses membres appréhendés le 5 septembre 1906. Le 26 du même mois, un autre groupe attaque Ciudad Jiménez (Coahuila), mais les troupes fédérales dispersent les rebelles. Le 30, à Acayucán (Veracruz), un soulèvement regroupe plus de mille hommes dirigés par Hilario C. Salas. Ils sont mis en déroute, mais la plupart d'entre eux réussissent à se réfugier dans la sierra. Dans des villages alentour, d'autres soulèvements ont lieu à cette époque (Coxcapa, Chinameca, Ixhuatlán, etc.). Malheureusement le soulèvement le plus important, qui devait avoir lieu à Ciudad Juárez et qui était le signal attendu par de nombreux groupes révolutionnaires dans tout le pays, n'eut pas lieu. Le gouverneur de Chihuahua, Enrique C. Creel, tendit un piège aux révolutionnaires, et le 19 octobre il réussit à capturer leurs principaux dirigeants : Juan Sarabia, vice-président du P.L.M., César Canales et J. de la Torre. A El Paso, les agents américains capturèrent Antonio I. Villareal, Lauro Aguirre et le journaliste J. Cano. Ces incarcérations désorganisèrent sérieusement le mouvement insurrectionnel, obligeant le P.L.M. à entrer dans une période de repli avant de tenter de nouvelles insurrections.



"Allumer la mèche"

Au cours des mois suivants, les dirigeants du P.L.M. qui ont réussi à échapper à la répression s'efforcent de restructurer la presse du parti : Ricardo Flores Magón a réussi à fuir à Sacramento (Californie), Antonio I. Villareal s'est échappé après avoir été arrêté et d'autres, comme Librado Rivera, Lázaro Gutierrez de Lara et Modesto Díaz se sont réfugiés à Los Angeles (Californie).

Le 1er juin 1907, le journal *Revolución* paraît à Los Angeles. Les responsables du journal reçoivent immédiatement les collaborations de Práxedis Guerrero et de Ricardo Flores Magón. Ce dernier abandonne sa cachette de Sacramento pour se mettre à la tête de la Junte, à Los Angeles, fin juin. Ricardo Flores Magón et Villareal, en tant que dirigeants de la Junte, nomment Práxedis G. Guerrero délégué spécial afin qu'il *"incite les travailleurs à un prochain soulèvement au Mexique contre la dictature de Porfirio Díaz"*. Le manque d'argent et la répression, auxquels se heurtent les libéraux au Mexique et aux Etats-Unis, représentent un grave obstacle pour la préparation du mouvement armé. Cependant, malgré les arrestations, l'activité d'Enrique Flores Magón et de Práxedis G. Guerrero permet de maintenir l'insurrection. Comme lors de la précédente insurrection de 1906, en 1908 le pays reste divisé en zones dans lesquelles sont répartis soixante-quatre groupes armés.

Les 7 et 8 juin 1908, Ricardo Flores Magón fait le point sur l'état de préparation bien incomplet des groupes. Cependant, Ricardo ne souhaite pas l'ajournement de l'insurrection car il estime qu'elle doit servir d'exemple pour amorcer la rébellion des contestataires et, avec elle, la révolution. L'important étant que la mèche soit allumée. Dans une lettre adressée à Práxedis G. Guerrero et Enrique Flores Magón, Ricardo insiste sur la nécessité d'orienter de façon adéquate le comportement des révolutionnaires afin d'influer de manière décisive sur le processus. Il dira avec prémonition : *"Après son triomphe, aucune révolution ne réussit à faire prévaloir ni à mettre en pratique les idéaux qui l'ont créée car on croit que le nouveau gouvernement fera ce que le peuple devait faire pendant la révolution"*.

Inquiet de la dérive bourgeoise de la révolution, Ricardo préconise de conseiller *"aux travailleurs de s'armer eux-mêmes pour défendre ce que la révolution leur a donné"*. Pour lui, l'important est *"d'œuvrer en tant qu'anarchistes"*, même si l'on ne se fait pas appeler ainsi : *"donner les terres au peuple au cours de la révolution"* et aussi *"que le peuple prenne possession des usines, des mines, etc."* Pour cela il insiste pour que la Junte approuve les faits accomplis, car *"ce qui est acquis par les ouvriers eux-mêmes sera plus solide que ce qui se fera par décrets de la Junte"*. Selon Ricardo, les militants libertaires doivent jouer un rôle essentiel dans la révolution : aussi bien politique que militaire, et pour cela il est partisan de faire venir au Mexique de nombreux anarchistes européens.

C'est avec cette orientation que les magonistes se lancent de nouveau dans l'action insurrectionnelle mais, comme en 1906, le nombre réduit de soulèvements révolutionnaires et la répression militaire de la dictature obligent les révolutionnaires à évacuer les villages qu'ils avaient réussi à libérer et à se cacher. La répression s'acharne sur le P.L.M. après ces révoltes, ce qui oblige de nouveau à entrer dans une étape de réorganisation. Il faut surtout maintenir les relations entre les groupes armés d'Arizona et du Texas (aux Etats-Unis) et les groupes mexicains. Cette tâche est assumée par Práxedis Guerrero, qui est l'un des principaux animateurs du P.L.M. Guerrero publie, de plus, *Punto Rojo* (*Point rouge*) à El Paso (Texas) en août 1909, aidé d'Enrique Flores Magón. *Punto Rojo* circule dans les centres ouvriers de Chihuahua, Sonora, Coahuila, Puebla et d'autres Etats du Mexique, ainsi que dans le sud des Etats-Unis. Il est tiré à 10 000 exemplaires.

L'activité de Práxedis Guerrero et

Workers, Attention!

There will be a mass meefing at

CHANCE HALL, 1139 I Street

Saturday, October 16th

for the purpose of organizing an Industrial Union.

ALL WORKERS INVITED

F. C. Little

ARBITERS, ACHTUNG!

Eine grosse versahlung wird abgehalten im Chance Hall 1139 I Str., Sonnabend abend, Oct. 16, um eine Industrial Union. Zu organizieren. Alle sind eingeladen.

ATENCION, TRABAJADORES!

Habra un gran miten en el Chance Hall, 1139 I St., Saturday, Oct. 16. Con el objeto de organizar una Union Industrial. Invitamos a todos los trabajadores.

Jesus M. González

RABOTNICI, PAZITE!

Na ovu veliku skupstinu kojace opstojati u Chance Hall, 1139 I St., Saturday, Oct. 16, za organaizesion od Industrial Union. Svisu rabotnici invitani.

Longwell. The Printer

Fresno, Cal., Oct. 16 1909. Peter Maravne.

Meeting organisé par les I.W.W. qui soutiennent les libéraux en Basse-Californie.

Doc. David Poole

Eugenio Alzade, assassiné en prison, il fut condamné pour sa participation avec quatorze autres militants du P.L.M. et un des I.W.W. à une échauffourée alors qu'ils tentaient de passer la frontière le 13 septembre 1913.

l'action magoniste en général impulsent vigoureusement la participation des travailleurs mexicains au processus révolutionnaire durant ces années. En conséquence et pour éviter que les fractions politiques, surgies dans le nouveau contexte mexicain, ne capitalisent l'agitation croissante contre la dictature, la propagande du P.L.M. s'efforce de fortifier le caractère prolétaire du mouvement et de distinguer les objectifs ouvriers et paysans des intérêts des fractions politiques opportunistes. C'est dans cet esprit que le P.L.M. lance de nombreuses actions insurrectionnelles fin 1910. La rébellion fomentée depuis les Etats-Unis par Francisco I. Madero, en novembre, n'obtient que de maigres résultats dans un premier temps. Par contre le P.L.M. réussit à impulser un mouvement insurrectionnel à Chihuahua à travers l'activité de Práxedis Guerrero qui attaque Casas Grandes et prend le village de Janos, où il perd la vie le 30 décembre 1910. Mais d'autres dirigeants guérilleros assurent la relève et l'activité militaire du P.L.M. continue avec intensité à Chihuahua.

En janvier 1911, avec l'aide des I.W.W., l'insurrection est lancée en Basse-Californie. Elle devient l'action insurrectionnelle la plus connue du magonisme pendant cette période. La Basse-Californie est un territoire stratégique. La conquérir représente plus qu'une victoire militaire. Enrique Flores Magón projette d'y concentrer équipement militaire et provisions pour faciliter la lutte révolutionnaire dans le reste du pays.

En commençant l'insurrection en janvier 1911, les magonistes se proposent d'amplifier le mouvement anti-dictatorial et de faire coïncider l'offensive du P.L.M. avec celle que prépare Madero. C'est ainsi que le 29 janvier 1911, un groupe de dix-sept révolutionnaires magonistes attaquent et occupent Mexicali, ville frontalière qui compte quelques mille habitants. Le journaliste nord-américain John Kenneth Turner, qui appuie et supervise le mouvement du côté américain de la frontière, commence une campagne de solidarité avec la Révolution mexicaine, connue sous le nom *"Hands off Mexico !"* (*"Otez vos mains du Mexique !"*), pour dénoncer les mouvements de troupes des Etats-Unis vers la frontière.

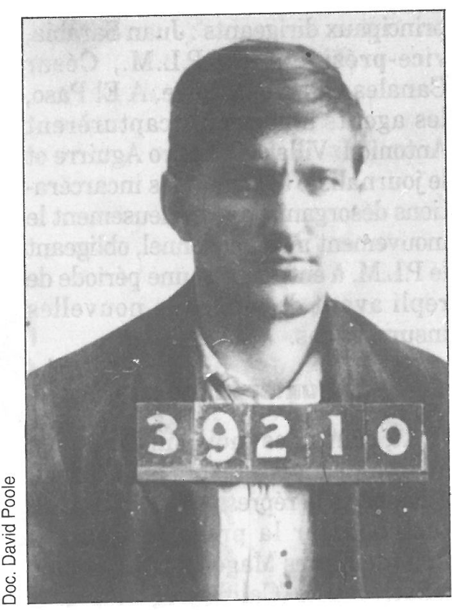


Doc. David Poole

Pedro Perales, condamné à 25 ans de prison pour les mêmes raisons que Alzade.

Madero, le "contre-révolutionnaire"

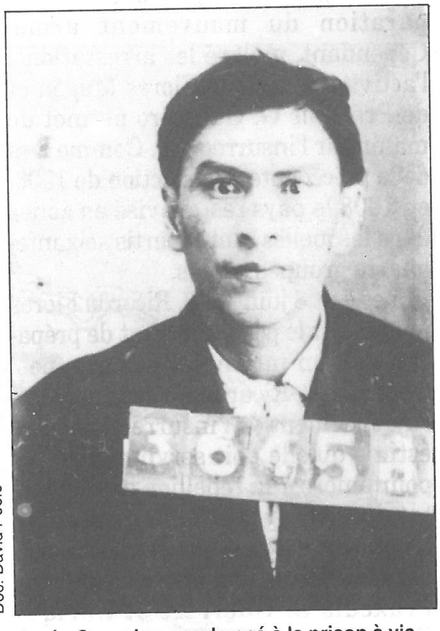
L'armée de Porfirio Díaz répond au défi posé par la prise de Mexicali, mais même l'intervention du 9e bataillon fédéral (sous le commandement du colonel Mayol) ne parvient pas à déloger les magonistes de Mexicali. Comme l'avaient prévu les magonistes, la lutte révolutionnaire se généralise dans le reste du pays. Francisco Villa au nord et Emiliano Zapata au sud tiennent en échec les troupes de Porfirio Díaz. C'est ainsi que le 13 février 1911, Madero décide d'entrer au Mexique pour prendre la tête de l'insurrection, rompre les relations avec le P.L.M. et exiger que les forces magonistes se mettent sous ses ordres. En avril, le conflit s'aggrave et Madero accuse les magonistes qui se trouvent dans la région de Casas Grandes (Chihuahua) d'insubordination car ils utilisent la cocarde rouge du P.L.M. et non celle tricolore. Madero mobilise Francisco Villa pour désarmer les magonistes, ce qui provoque la rupture définitive du P.L.M. avec Madero.



Doc. David Poole

Ch. Cline, condamné à la prison à vie.

Ce durcissement de l'attitude de Madero amène les dirigeants du Parti socialiste des Etats-Unis à abandonner le magonisme. Même Turner cesse ses activités en faveur du P.L.M. et tente de convaincre quelques magonistes pour qu'ils soutiennent Madero.


Doc. David Poole

Jesús Gonzalez, condamné à la prison à vie.

Le P.L.M. subit alors une scission. Dans ce contexte, il doit faire front à une campagne qui qualifie son activité en Basse-Californie de *"flibusterie"*. Ce qualificatif est inventé par la presse des Etats-Unis menée par le *Los Angeles Examiner* depuis février 1911.

Malgré tout, à travers la prise de Tecate et Tiguana le 8 mai, les magonistes démontrent qu'ils maintiennent leurs positions en Basse-Califor-nie, où ils obligent les entreprises de chemin de fer à augmenter le salaire minimum et à respecter la journée de huit heures. Les magonistes veulent consolider leurs positions pour procéder à l'expropriation des "riches" étrangers, point de départ d'une société égalitaire. Mais le développement du mouvement anti-réélectioniste de Madero et les attitudes ambiguës de quelques chefs magonistes finissent d'isoler le P.L.M., facilitant la fin tragique de cette aventure révolutionnaire en Basse-Californie et la disparition du mouvement dans le reste du pays.



Doc. David Poole

Abraham Cisneros, condamné à 99 ans de prison.

An Appeal Against Bloodshed!

WE wish and hope that this appeal should be read by every workingman at your labor organization, shop or home, and after reading the facts, you should all ask yourselves and each other whether you are for or against bloodshed.

The government of the United States has started war on Mexico; giving as a reason for it that the Mexican government refused to salute the American flag. It was also declared by the President of the United States that the war is against Huerta and not against the Mexican people. If that is so, then we ask:—

Was it President Wilson and his war supporters together with the said Huerta that were killed up to the present, or was it plain workday Americans and Mexicans that fell as victims?

Will those who ordered the fighting against Mexico DO THE FIGHTING, or will it be the Working Class of the United States and Mexico that will be SLAIN? What have the Mexican workers done to us that we should slaughter them?

Was it our DOWNTRODDEN Mexican brothers that killed and wounded our brothers at Point Creek, W. Va? At Lawrence, Mass? Little Falls, N. Y? Paterson and Port Amboy, N. J? Homestead and Hazleton, Pa? Etc., Etc., or was it our own American police, militia and the whole machinery of Government that did it?

Did a Mexican worker give a false alarm on 'Xmas Eve., 1913, which resulted in the terrible burning to death of 72 strikers' wives and children at Calumet, Mich., or was it a "good, patriotic citizen" OF OUR OWN COUNTRY that did it?

Was it the Mexican workers that captured Mother Jones and then imprisoned her, in Russian fashion, in a terrible dungeon, or was it the militia that did it?

WAS IS THE MEXICAN TOILERS THAT COMMITTED THE MOST HORRIBLE MURDEROUS ASSAULT IN THE HISTORY OF THE WORLD'S LABOR MOVEMENT, WHICH HAS ALREADY RESULTED IN THE DEATHS OF 45 OF OUR BROTHERS AT THE LUDLOW MINING CAMP, COLORADO, OR IS IT NOT RATHER OUR OWN AMERICANS, that with its beastly claws repeats over and over again such bloody acts against the working people of this country on every strike occasion?

Aye, who could enumerate all the crimes committed daily against the working people of these United States by the very "esteemed" citizens who are now urging us, in the name of "Patriotism," to **kill and maim** our Mexican brothers, so they might extend their bloody rule of labor exploitation in Mexico too, instead of letting the Mexican people fight against and win their freedom from their oppressors.

Now, is it more important to us, **as workingmen,** that we should help the American trusts control Mexico and thereby waste thousands of lives? Or that we should

Better Help Stop the American Government from Slaughtering our Brothers Right Here in This Country?

Remember, that there has never been a war in the interest of the **workers,** and yet, **it's the Workers that die!** We therefore appeal to you that when the moment will come and, in the name of "patriotism" to your (?) country, you will be called on to kill your brothers in Mexico, then shall you give your answer—the only one that can and will stop war:—

DECLARE THE GENERAL STRIKE!

The moment the workers will stop the wheels of industry, that moment **WAR WILL HAVE TO BE DECLARED OFF!**

The workers of Mexico are made of the same blood and flesh that we are, and to spill their blood means, **to spill the blood of our fathers, mothers, brothers and sisters,** who struggle for, what we in this country, and for what the workers all over the world fight for—**the overthrow of the present EXPLOITING, INTOLERABLE CAPITALISTIC SYSTEM.**

If you meet a worker who stands for bloodshed, remind him that if we fight against our Mexican brothers, then **we fight against ourselves.** Let those who give orders for War go and do the fighting; then it will be seen who cares to have War.

We, the Working Class, Should Refuse to Murder our Brothers, no Matter Who and Where They Are!

A General Strike is our Answer to the call of War! We would Rather go to Jail than go to War!

RADICAL GROUP Philadelphia, Pa.

Doc. Heiner Becker

Le facteur décisif de la chute du magonisme fut l'appui du gouvernement américain à Madero pour l'aider militairement et pour réprimer le P.L.M., car il savait que le mouvement anti-réélectioniste pourrait pacifier le pays et éviter que la "révolution sociale" ne continue. Les magonistes qui poursuivent la lutte subissent une violente répression. Le nouveau gouvernement concentre ses forces en Basse-Californie jusqu'au triomphe du madérisme. Les troupes affrontent des groupes révolutionnaires déjà affaiblis. A la mi-juin, les troupes fédérales cantonnées à Ensenadas partent vers Tijuana. L'étau se resserre encore. Le 22 juin, les magonistes sont mis en déroute et abandonnent Tijuana. Quelques-uns passent la frontière et sont arrêtés par les patrouilles de l'armée américaine. Ces événements provoquent alors l'effondrement de l'activité militaire du P.L.M. et c'est ainsi que se termine l'aventure révolutionnaire du magonisme.

Octavio Alberola
(Trad. de l'espagnol : S. Brodard)

Les intertitres sont de la rédaction (N.d.R.).

Práxedis G. Guerrero

Organisateur, propagandiste et agitateur sans pareil, ce "général" anarchiste est l'un des martyrs de la Révolution mexicaine. Courage, témérité, flamboiement... rien ne manque pour en faire un héros.

Du 4 au 19 novembre 1935 une série de manifestations commémoratives eurent lieu dans l'Etat mexicain de Chihuahua. Pendant seize jours un ex-capitaine et un ex-lieutenant racontèrent la vie d'un général mort environ vingt-cinq ans auparavant dans le village de Janos. Qui était cet illustre disparu, général à titre posthume, héros national ? Il s'agissait de l'anarchiste Práxedis G. Guerrero mort durant la prise de Janos, un des épisodes de la révolution que le Mexique connut vers la fin de 1910. De cette révolution, désormais institutionalisée en 1935 (et même avant à vrai dire !), l'Etat mexicain en avait récupéré les révolutionnaires authentiques. Ainsi Práxedis Guerrero, comme Ricardo Flores Magón et tant d'autres qui luttèrent non seulement contre la tyrannie et l'injustice, mais aussi contre l'essence même de l'Etat, sont aujourd'hui considérés au Mexique comme des héros nationaux. Les dépouilles de certains d'entre eux reposent dans le Mausolée des patriotes illustres situé dans la ville de Mexico. Práxedis Guerrero aurait été le premier à se révolter contre de tels honneurs et titres, lui qui vécut et mourut en anarchiste.

Práxedis Guerrero est né en 1882 dans une famille fortunée de Los Altos de Ibara. Il a abandonné sa position privilégiée très tôt et choisi une vie d'exil aux Etats-Unis, travaillant comme manœuvre avec son ami d'enfance et compagnon d'idéal, Francisco Manrique (ils avaient fréquenté la même école primaire), qu'il vit mourir dans une tentative insurrectionnelle.

Tiré de "Le grand guide du Mexique"

L'adhésion de Guerrero à l'anarchisme est antérieure à sa rencontre [1] avec les frères Magón. Il est exclu donc, comme certains l'ont soutenu [2], qu'il découvre les idées anarchistes au contact de Ricardo. D'autres ont affirmé que Práxedis *"n'a jamais eu le temps d'approfondir les doctrines anarchistes, ni au Mexique ni aux Etats-Unis"*. Nous allons voir que de telles affirmations sont exagérées. Déjà, lors de son adolescence, Práxedis se révolte contre l'éducation catholique qui lui est imposée par sa famille. Il s'intéresse au protestantisme et même au spiritisme. Sans jamais y adhérer, mais par intérêt culturel, entretenant ainsi des contacts avec des personnes de religions différentes.

En 1903, il lit les journaux magonistes (*Regeneración* et *El Hijo del Ahuizote*) et découvre l'anarchisme en étudiant les œuvres de Tolstoï, Bakounine et Kropotkine. L'influence de ces lectures est immédiate puisqu'en avril 1903 il renonce à une brillante carrière militaire entamée en novembre 1901, à l'âge de 19 ans, avec le grade de sous-lieutenant de cavalerie. Il abandonne également tous ses privilèges de classe. Le 25 septembre 1904, il émigre aux Etats-Unis avec Francisco Manrique. Les activités de propagande de Guerrero entre septembre 1904 et juin 1907, date à laquelle commence sa collaboration à l'hebdomadaire *Revolución* de Los Angeles, n'ont pas encore été bien éclaircies. Il semble qu'il ait collaboré à *Alba Roja* [3] de San Francisco en 1905 et fondé un journal révolutionnaire en Arizona [4].

Quand il adhère à la Junte organisationnelle du Parti libéral mexicain en mai 1906, il a déjà à son actif une expérience de propagandiste. Pour cela, et aussi du point de vue idéologique, il acquiert immédiatement la confiance de Magón. Par ses articles postérieurs à cette époque, on s'aperçoit très bien qu'il connaît parfaitement les théories de Bakounine, Kropotkine, Reclus et Tolstoï, sans oublier son adhésion aux principes de l'Ecole moderne de Francisco Ferrer. C'est sans doute sous l'influence de Tolstoï qu'il devient végétarien. Durant une visite en 1909 (il est chargé d'une mission clandestine au Mexique), il distribue des livres anarchistes aux membres de sa famille afin qu'ils comprennent ses idées et motivations. Au Mexique, il collabore à *Evolución Social* [5], puis fonde *Punto Rojo* [6] et, le 3 septembre 1910, devient corédacteur de *Regeneración*.

(1) *La première rencontre entre Práxedis Guerrero et Ricardo Flores Magón eut lieu le 9 novembre 1907 au parloir de la prison de Los Angeles où Magón était détenu.*
(2) *Nicolás T. Bernal l'affirme dans une lettre du 3 septembre 1924 adressée à Diego Abad de Santillán qui fut le premier biographe de Magón.*
(3) *D'après Alberto Morales Jiménez, "Práxedis G. Guerrero", in* Hombres de la Revolución Mexicana.
(4) *Toujours d'après Alberto Morales Jiménez.*

Les vainqueurs de la révolution posent pour la postérité.

Organisateur, propagandiste et agitateur

De 1906 à 1910, liant la pratique à la théorie, de nombreuses insurrections armées fomentées par le Parti libéral mexicain eurent lieu. Suite à la cruelle répression de la grève de Cananea de juillet 1906, la Junte estima que la situation était propice pour débuter une série de mouvements insurrectionnels à partir de la mi-septembre. Les groupes libéraux de résistance reçoivent des Etats-Unis le texte d'une proclamation et l'instruction de la rendre publique au début de l'insurrection. En voici un extrait : *"Nous nous révoltons contre la dictature de Porfirio Díaz et nous ne déposerons les armes que nous avons prises pour des motifs valables, en accord avec le Parti libéral mexicain, que lorsque nous aurons fait triompher le manifeste promulgué le 1er juillet de cette année par la Junte organisationnelle du P.L.M. (...)"*

Mais ces mouvements, qui eurent lieu à Jiménez dans l'Etat de Coahuila, à Acayucán, Veracruz, à Camargo dans l'Etat de Tamaulipas, furent mis en échec par le gouverneur Enrique Creel. Celui-ci organisa des arrestations préventives, des intimidations, la censure de la correspondance, etc. Suite aux informations d'un indicateur, de nombreux conspirateurs furent arrêtés et la surveillance aux frontières renforcée. Les arrestations se firent même au Texas où certains membres de la Junte seront capturés. Parmi eux son secrétaire, Antonio I. Villareal, tandis que le vice-président Juan Sarabia est arrêté et incarcéré à Ciudad Juárez.

(5) *Il s'agit d'un hebdomadaire libéral dirigé par Leon Cárdenas Martinez et publié à Tohay, au Texas, en 1909.*
(6) *Le n° 1 de l'an 1 porte la date du 9 août 1909. C'est un hebdomadaire qui dura neuf mois.*

La présence de membres importants de la Junte est signalée soit à El Paso, soit à Ciudad Juárez, mais quant est-il de Práxedis Guerrero ? Il n'y a pas eu jusqu'à ce jour de témoignage prouvant sa participation aux événements. Du côté mexicain, pourtant, son nom est mentionné dans un rapport de Arturo M. Eliás au consul du Mexique à El Paso en date du 12 juillet 1908, qui signale son active conspiration. De toute façon, il est probable que de septembre 1906 à juin 1907 Práxedis Guerrero a accompli des missions délicates à l'intérieur du pays. Les mouvements de 1908 sont, en partie, organisés par lui et sa présence sur le champ de bataille est reconnue.

La date du déclenchement de l'insurrection est fixée au 25 juin 1908, mais des arrestations ont lieu dès le 19 au Texas et à l'intérieur du Mexique. La police mexicaine, ayant intercepté certains communiqués clandestins, envoya un sosie de Antonio I. Villareal inspecter les groupes révolutionnaires, ceux-ci lui confièrent leurs plans d'attaque. Les arrestations furent donc effectuées avant l'insurrection. Le 24 juin, une importante quantité d'armes est saisie dans tout le pays, des révolutionnaires sont fusillés et plusieurs centaines arrêtés. C'est à ce moment qu'intervient Guerrero pour tenter de sauver la situation ; bien que disposant de forces minimes et d'un armement réduit, il se lance en campagne pour écraser l'ennemi tout en sachant qu'il ne pourra mener qu'une lutte symbolique. Les groupes organisés par Práxedis Guerrero en territoire américain attaquent presque simultanément à Viesca (Etat de Coahuila) le 25 juin, à Las Vacas (Etat de Chihuahua) le 26 juin et à Palomas (Etat de Chihuahua) le 1er juillet.

Ne respectant pas les conseils de la Junte, il semble que Guerrero ait abandonné sans autorisation le quartier général révolutionnaire de Los Angeles pour se rendre sur le champ de bataille. Qu'il eut le pressentiment de sa mort ou tout simplement par précaution, juste avant de partir il distribue les livres qui lui étaient si chers aux enfants de Librado Rivera et confie ses manuscrits à Ethel Duffy Turner. Quoi qu'il en soit, Guerrero traverse la frontière le 19 décembre 1910, après avoir annoncé ses intentions et ses plans aux révolutionnaires du sud. Dans une lettre au délégué spécial des groupes libéraux de l'Etat de Veracruz, datée du 13 décembre, il l'avertissait : *"Bientôt je commencerai la campagne dans le nord ; peut-être, lorsque vous recevrez cette lettre, je serai déjà sur le champ de bataille. Faites ce que vous pouvez dans le sud, tandis que j'incendirai la frontière pour donner l'occasion et les moyens aux groupes de l'intérieur de se lancer dans la lutte. Faisons savoir, par tous les moyens possibles, que nous nous soulevons pour soutenir le manifeste du Parti libéral, et cherchons à attirer tous les madéristes de bonne foi, en les convainquant de l'absurdité de lutter pour des personnalités, alors qu'ils pourraient se manifester comme de vrais libertaires"*.

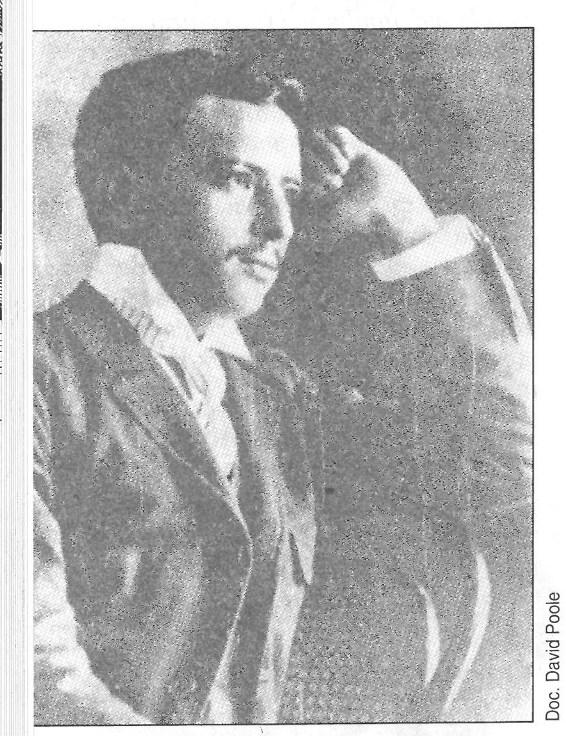
Son ultime expédition révolutionnaire

Arrivé à El Paso, Guerrero organise un groupe de vingt-deux partisans ayant tous participé aux mouve-



Tiré de "Le grand guide du Mexique"

ments des années passées et, ensemble, ils pénètrent en territoire mexicain. Leurs plans étaient de conquérir les villages de la région frontalière, de désarmer la police fédérale, de détruire des objectifs stratégiques, de faire des conférences sur la révolution et de préparer une attaque sur Chihuahua. A Sapeyó (à 40 km au sud de Ciudad Juárez), ils s'emparent de la station de chemin de fer le 23


Doc. David Poole

Práxedis Guerrero.

décembre, et réquisitionnent un train en désarmant l'escorte militaire. Ils se dirigent ensuite vers le sud en dynamitant les ponts pour éviter d'être poursuivis par les forces gouvernementales. Avant d'interrompre les lignes de communications, Guerrero télégraphiait aux compagnons de la Junte à Los Angeles. Le traitement réservé aux voyageurs du train et aux gens rencontrés en chemin fut d'une grande courtoisie et les journaux de l'époque l'atteste. Ce comportement n'était pas surprenant puisque les libéraux en avaient reçu consigne dans un document précis envoyé à tous les groupes de partisans. Ce document, *Instructions générales aux révolutionnaires*, en douze points, était signé par Práxedis Guerrero et fut publié intégralement dans *Regeneración* du 3 janvier 1911.

Partis de Sapeyó, ils arrivèrent à Guzmán où des vivres et une cinquantaine de chevaux les attendaient. Le 24 décembre, ils allèrent jusqu'à El Sabinal où les rejoignirent vingt-cinq autres partisans libéraux. La journée fut consacrée à mettre au point les plans d'attaque et la ville de Guzmán fut choisie pour quartier général. D'autres ponts furent dynamités afin d'isoler la ville. Les volontaires se divisèrent en deux colonnes : une trentaine sous le commandement de Guerrero et les autres sous celui de Prisciliano Silva. Avant de se séparer, ils choisirent collectivement le drapeau rouge comme emblème et le mot d'ordre : *"Tierra y Libertad"*.

Le 27, Guerrero et ses partisans occupent Corralitos, ils commencent par détruire les lignes téléphoniques, télégraphiques et ferroviaires pour isoler la ville de Casas Grandes avant l'attaque décisive. Le 28, Guerrero demande aux autorités de Casas Grandes de se rendre, mais celles-ci — disposant de troupes nombreuses et bien armées — refusent. Elles demandent cependant par une estafette des renforts au gouverneur. Les partisans distribuent des tracts à la population les informant que, d'un moment à l'autre, l'assaut sera donné à la ville et par conséquent de ne pas laisser les enfants dans les rues. Puis, dans un acte d'audace, Guerrero intima aux autorités de se rendre (malgré que les forces gouvernementales étaient vingt fois supérieures). Ce qui arriva après ne fut jamais correctement mis en lumière. Le biographe de Guerrero (Eugenio Martínez Núñez) soutient que les partisans renoncèrent à l'attaque et se replièrent sur d'autres objectifs. D'autres sources précisent, au contraire, que la ville fut conquise : *"les rebelles ont pris la ville de Casas Grandes, après l'avoir coupée de toutes communications télégraphiques et ferroviaires"* (7).

Le fait qu'en 1935 de grandioses commémorations posthumes se déroulèrent au nom du "général" Guerrero dans diverses localités du district de Galeana et de Casas Grandes démontre peut-être que le bluff de ce dernier avait réussi à faire partir les militaires, laissant ainsi la ville sans contrôle. Quoi qu'il en soit, Práxedis Guerrero et ses partisans entrèrent à Janos le 29 décembre au petit matin. Leonides Vázquez fut invité à négocier avec le maire qui signa la capitulation de la ville, mais demanda à pouvoir parler au chef des rebelles. Avec Práxedis Guerrero, le maire établit que la transmission des pouvoirs serait officielle le lendemain matin. Les partisans, satisfaits, ignoraient qu'en même temps les autorités municipales avaient réclamé et obtenu du renfort, tandis que les troupes de libération campaient aux abords de la ville. Les partisans, s'apercevant de la manœuvre, attaquèrent à 22 h. A l'aube du 30 décembre, la ville étaient entre leurs mains, mais l'irréparable était arrivé pour Práxedis Guerrero, touché en plein crâne par une balle. Sur la date de sa mort, les historiens ne se sont jamais mis d'accord : pour certains ce fut le 29 et pour d'autres le 30. Il est probable qu'elle eut lieu aux premières heures du 30 décembre 1910. Après la mort de Guerrero, la révolution n'était pas terminée. Leonides Vázquez prit le commandement des insurgés et continua la lutte jusqu'à la libération de l'Etat de Chihuahua. L'envoyé spécial du *New York Herald* à Chihuahua écrivait en février 1911 : *"Dans l'Etat de Chihuahua, parmi les révolutionnaires, la moitié est favorable à Flores Magón, et ceux qui ont pris les armes l'ont fait lorsque Magón les a assurés qu'en cas de triomphe il y aurait des élections libres et honnêtes. Alors les amis de Flores Magón auront l'occasion de voter pour lui"*.

Avec la disparition de Guerrero se conclut la phase insurrectionnelle et débute celle plus précisément anarchiste de la révolution sociale, avec la conquête de Mexicali (Basse-Californie) le 29 janvier 1911. L'exemple et le sacrifice de Guerrero ne fut pas vain. Le Mexique était désormais "enflammé" par le feu révolutionnaire et le dictateur prépara ses valises. Le 25 mai, Díaz partit pour Paris et Madero arriva. La révolution bourgeoise triomphait à la place de la révolution pour laquelle les libéraux et les anarchistes avaient lutté (8).

Maurice Colombo

(7) El Pais *(Mexico), le 1er janvier 1911.*

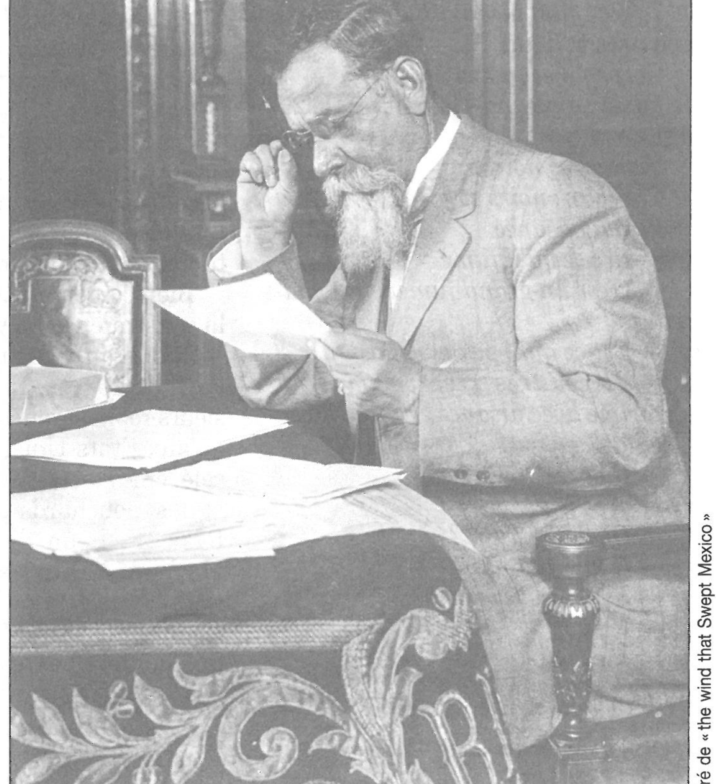
(8) *Cet article est un résumé du livre* Gli anarchici nella rivoluzione messicana : Práxedis G. Guerrero, *de Pietro Ferrua, parut en juin 1976 aux éditions La Fiaccola, Ragusa, Italie.*

Militant, journaliste et combattant

"Pendant qu'ils comptaient des dollars, moi je perdais mon temps en comptant des étoiles. Je voulais faire un homme de chaque animal humain ; eux, beaucoup plus pratiques, firent un animal de chaque homme, et eux-mêmes s'érigèrent en bergers du troupeau. Cependant, je préfère être un rêveur plutôt qu'un homme pratique."

De 1912 à 1922, le Parti libéral mexicain et son président, Ricardo Flores Magón, n'occupent plus la place qu'ils avaient acquise durant la première décennie du XXe siècle dans le développement des événements politiques du Mexique. L'immense popularité de Ricardo, obtenue au cours d'une longue lutte, tenace et ardue, qu'il mena contre la dictature porfiriste, déclina lorsque les triomphes militaires madéristes remportés à Ciudad Juarez, Etat du Chihuahua, obligèrent Porfirio Díaz à prendre la fuite.

L'organisation même du célèbre — à cette époque-là — Parti libéral mexicain souffrit de sérieux revers quand Antonio I. Villarreal, son secrétaire, et Juan Sarabia, son vice-président, renoncèrent à leurs postes pour aller rejoindre les madéristes. Déjà en 1910, le P.L.M. avait perdu un de ses membres les plus intelligents et les plus capables en la personne de Práxedis G. Guerrero (1), ce qui signi-


Tiré de « the wind that Swept Mexico »

Venustiano Carranza.

fie qu'après la scission Villarreal-Sarabia, une profonde décomposition organique le mine. Si à cela, nous ajoutons la défaite de la campagne militaire engagée dans le nord de la péninsule de Basse-Californie [2], qui ne se termina pas seulement en échec militaire, mais aussi en déroute politique pour le P.L.M. et pour Ricardo Flores Magón, puisque leurs ennemis profitèrent de cette entreprise malheureuse pour les accuser de flibusterie et, à cause de cette campagne, Ricardo fut jugé, accusé de violer les lois de neutralité des Etats-Unis, et condamné à vingt-trois mois de prison, et si nous relevons que Rafael Romero Palacios, un autre membre du P.L.M., provoqua un deuxième schisme, il n'est pas difficile d'imaginer la situation dans laquelle se trouvait le P.L.M. en 1912.

Le militant

Durant cette période, Ricardo se déclare partisan de l'anarchisme communiste. Mais avant d'aborder sa militance proprement dite, il nous semble intéressant d'essayer de découvrir sa personnalité, son caractère. Pour ce faire, nous allons reprendre le portrait qu'a tracé de lui un espion de l'Agence Pinkerton, infiltré dans le P.L.M. Ce rapport date de 1906 mais, comme il est très concluant, nous avons cru bon de l'utiliser pour décrire ce personnage hors pair.

« *Ricardo Flores Magón :*

Taille : cinq pieds et huit pouces [à peu près 1,72 m].

Corps : il est assez gros.

Poids : à peu près 225 livres [112,5 kg].

Yeux : très noirs.

Cheveux : noirs et frisés.

Peau : basanée.

— Est-ce qu'il fume ?

— C'est un grand fumeur de cigarettes.

— Est-ce qu'il parle beaucoup ?

— Il est très réservé, mais il s'exprime avec aisance et d'une façon élégante.

— Il parle anglais ?

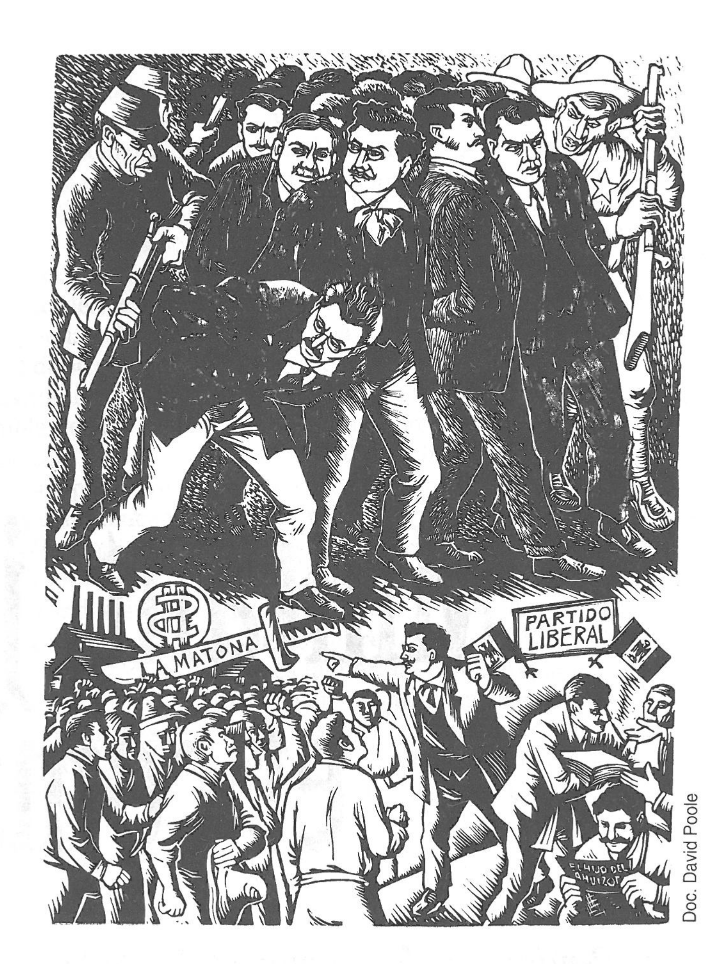
— Très peu.

— Quel âge a-t-il ?

— Il fait 44 ans [3].

— Est-ce qu'il est marié ?

— Non.



Doc. David Poole

— Qu'est-ce que vous pouvez dire de plus sur M. Magón ?

— Que c'est un journaliste très intelligent, travailleur, actif, ordonné ; qu'il ne s'enivre jamais, qu'il tape très bien à la machine ; qu'il se fait respecter des personnes qui l'entourent ; qu'il a un caractère très résolu et énergique, et que la cause qu'il poursuit le fanatise avec ce fanatisme brutal et dangereux que possèdent les anarchistes » [4].

A cette description, il convient d'ajouter que Ricardo ne pouvait accepter les critiques et qu'il était totalement réfractaire à toute action tendant à contredire ses desseins.

Bien évidemment, cette dureté est la conséquence inévitable de la lutte politique qu'il commença en 1892, à l'âge de 20 ans. Emprisonné à plusieurs reprises, aussi bien au Mexique qu'aux Etats-Unis, pourchassé, harcelé, épié sans cesse par des policiers et des mouchards payés par Porfirio Díaz, F. León de la Barra, F. I. Madero, Venustiano Carranza et même par le gouvernement américain ; menacé d'être trahi un jour quelconque par un coreligionnaire soudoyé par ses ennemis ; il devait développer par simple instinct de survie ce caractère si fort qui se révéla très souvent dans ses articles lorsqu'il attaquait implacablement ses ex-camarades : Juan Sarabia devenait alors un « *Judas* » ; A. I. Villarreal, « *un pédé* » ; R. R. Palacios, « *un voleur* » ; J. F. Moncaleano, un « *violeur de filles et tripoteur d'écolières* » ; et le groupe Fraternité de Boston, des « *traîtres gachupines insconscients* » [5].

Quant à sa conception anarchiste communiste, elle se différenciait de celles de Kropotkine et de Malatesta, pour ne citer que les plus connus, puisque Ricardo voyait dans la révolution mexicaine la manifestation de la lutte des classes. Son anarchisme communiste s'inscrivait dans la tendance organisatrice ; de là l'idée du P.L.M. et de la Junte organisatrice qui, en réalité, était un groupe spécifique dont la fonction principale était d'éviter que l'organisation (le P.L.M.) soit détournée de ses buts anarchistes. Cette conception du rôle du groupe spécifique dans une grande organisation fut positive de 1906 à 1911 mais, en 1912, comme nous l'avons déjà dit, le P.L.M. ne regroupant plus d'autres tendances, l'existence d'un groupe spécifique en son sein ne se justifiait plus. Ainsi au bout de trois années, vers 1915, il devint alors un simple groupe anarchiste dont le but était d'essayer de coordonner les activités de tous les sympathisants.

(1) *Cf. portrait de Práxedis G. Guerrero dans ce numéro.*
(2) *Cf. « La révolution de Basse-Californie » dans ce numéro.*
(3) *En 1906, il n'a que 34 ans.*

(4) El Partido Liberal Mexicano (1906-1908), *Mexico, Ediciones Antorcha, 1986, pp 262-263.*

(5) *Nom donné aux Espagnols établis au Mexique. Son emploi est toujours péjoratif et méprisant.*

Comme anarchiste communiste, Ricardo dut faire face à une grave contradiction : l'idéologie qu'il fit sienne niait et combattait la nécessité des chefs, sujet qu'il traita dans de nombreux articles, mais la réalité quant au rôle qu'il joua dans le P.L.M. était bien différente de la théorie et dévoilait sans ambages qu'il était bien à la tête de cette organisation. Fait qui, par ailleurs, ne fut jamais remis en question, mais plutôt accepté naturellement et même approuvé par les militants du P.L.M., malgré la constante négation de Ricardo qui écrivit : « *Nous ne nous considérons pas comme vos chefs, au contraire, et nous serions infiniment désolés si en nous vous voyiez des chefs à suivre, et sans lesquels vous n'oseriez rien faire en faveur de la cause* » [6].

Commentons que cette contradiction s'est présentée à plusieurs reprises dans des circonstances, lieux et dates différents tout au long de l'histoire anarchiste. Nestor Makhno et B. Durruti, pour ne faire mention que des plus connus, en sont la représentation même. La seule différence entre eux était que ce problème n'inquiétait pas outre mesure les premiers, tandis que Ricardo, lui, répétait à longueur de *Regeneración* qu'il fallait en finir avec les chefs. En fait tout le monde était convaincu qu'il était la tête de l'organisation, sauf lui.

Cette opinion était à ce point généralisée que la police et les autorités considéraient que s'il était arrêté et mis à l'écart, tout le mouvement du P.L.M. s'effondrerait en très peu de temps. Citons le même espion de 1906 et ensuite Jack Mosby (Basse-Californie, 1911) [7] lors du procès de 1912.

« *— De tout le groupe* Regeneración, *qui est d'après vous l'homme le plus dangereux ?*

— Ricardo Flores Magón, sans aucun doute.

— Pensez-vous qu'il puisse être à la tête d'un mouvement révolutionnaire ?

— Oui, monsieur, je crois qu'il est capable de tout.

— Et, si Ricardo Flores Magón était arrêté et emprisonné pendant plusieurs années, qu'est-ce qui se passerait ?

— Tout ce mouvement alarmiste et agitateur cesserait puisque, lui, Don [8] *Ricardo, est l'âme de tout et sans lui les autres ne feraient rien ; je répète, tout se terminerait.* » [9]

Quant à Mosby, il déclara : « *Cet individu — en signalant l'avocat général — m'a offert, en présence de l'avocat défenseur, Andrews, et en présence aussi de Stewart, le représentant du gouvernement mexicain chargé de poursuivre ces hommes, de me libérer si je déposais contre eux. Il me donna sa parole qu'il tiendrait promesse. De plus, l'avocat général m'a dit :* "Les autres accusés ne nous intéressent pas, nous voulons les Magón" » [10].

Remarquons que la fermeté idéologique de Ricardo n'est pas en cause, au contraire cette fidélité inébranlable aux principes adoptés est peut-être à l'origine de son effacement dans le panorama politique de l'époque. Paradoxalement, c'est en fait la raison principale pour laquelle de nombreux secteurs de la population lui rendent hommage aujourd'hui, et lui vouent une admiration sans réserve. Cette intégrité, ce « ne pas se vendre », « ne jamais pactiser », cette « attitude virile et conséquente » est respectée et même louée par des gens qui appartiennent à des partis et à des organisations opposés à l'anarchisme.

Dans une lettre adressée à Nicolas T. Bernal, datée du 6 décembre 1922, Ricardo écrivit : « *Au palais de justice, on a dit à Me Weinberger que rien ne peut être fait pour intercéder en ma faveur si je ne demande pas pardon. Cela scelle mon destin. Je deviendrai aveugle, je pourrirai et je mourai entre ces horribles murs qui me séparent du reste du monde, parce que je ne demanderai pas pardon. Je ne le ferai pas ! Durant ces vingt-neuf années de*

(6) *Ricardo Flores Magón,* El Miedo del gobierno (Artículos políticos 1912), *Mexico, Ediciones Antorcha, p. 129.*
(7) *Cf. « La révolution de Basse-Californie ».*

(8) *En espagnol, peut s'employer au lieu de « señor » pour indiquer un profond respect.*
(9) El Partido Liberal Mexicano (1906-1908), *op. cit., p. 272.*
(10) El Miedo del gobierno, *op. cit., p. 164.*


Doc. A. Fontanillas

Veracruz 1925. Debout Miño, assis de gauche à droite. Víctor Recoba dit « El Peruano », Antonio Rodríguez, et Francisco Ascaso, par Terre Buenventura Durruti.

lutte pour la liberté, j'ai tout perdu, même la possibilité de devenir riche et célèbre ; j'ai passé de nombreuses années de ma vie en prison ; j'ai connu la route du vagabond et du paria ; je suis presque mort de faim ; ma vie a été en danger à plusieurs reprises ; je suis en mauvaise santé ; en deux mots, j'ai tout perdu, sauf une chose, une seule chose que je fomente, chéris et conserve avec un zèle fanatique, et cette chose, c'est mon honneur de combattant.

« Demander pardon signifierait que je regrette d'avoir osé renverser le capitalisme pour le remplacer par un système basé sur la libre association des travailleurs, pour produire et consommer, et je ne regrette pas cela. J'en suis plutôt orgueilleux. Demander pardon signifierait que j'abdique de mes idéaux anarchistes ; et je ne me rétracte pas, j'affirme. J'affirme que si l'espèce humaine arrive un jour à jouir d'une véritable fraternité, liberté et justice sociale, ce sera à travers l'anarchisme. Ainsi, mon cher Nicolas, je suis condamné à devenir aveugle et à mourir en prison ; mais je préfère cela plutôt que de tourner le dos aux travailleurs, et d'avoir les portes de la prison ouvertes en échange de ma honte. Je ne survivrai pas à cette captivité, car je suis vieux ; mais quand je mourai, mes amis écriront peut-être sur ma tombe : "Ci-gît un rêveur", *et mes ennemis :* "Ci-gît un fou" *; mais personne n'osera inscrire :* "Ci-gît un lâche et un traître à ses idées". » [11]

Le journaliste

A cette époque, Ricardo Flores Magón centra son activité journalistique dans les pages de l'hebdomadaire *Regeneración*. Ce journal édité à Los Angeles, Etat de Californie, tirait en 1912 à 13 000 exemplaires ; tirage qui, au fil des ans, et suite à différents problèmes dont le plus visible, car permanent, était économique, fut peu à peu réduit et même interrompu en 1915, pendant plus de six mois. De 1916 à 1918, il parut très irrégulièrement jusqu'au n° 262 du 6 mars 1918, dont ils tirèrent seulement 3 000 exemplaires et qui fut le dernier de cette époque à paraître puisque Ricardo se retrouva une nouvelle et ultime fois en prison.

Brillant chroniqueur du processus révolutionnaire mexicain, il décrivit les événements de l'époque, en dénonçant dans les colonnes de *Regeneración* toutes les injustices ; il écrivit aussi des articles théoriques, des histoires courtes, et deux pièces de théâtre [12], ainsi qu'un scénario de film qu'il ne put achever car, d'après Librado Rivera, il y travaillait quand il mourut à la prison de Leavenworth.

Mais, cédons la parole à Blas Lara qui était en étroite relation avec Ricardo et *Regeneración* de 1914 à 1915 :

« Tout au long de l'année 1914 le local du journal se trouvait dans la rue Court, où un petit bourgeois allemand possédait un grand terrain avec des arbres fruitiers et où l'on cultivait des légumes pendant les heures de repos après la préparation du journal. Comme c'était presque en dehors de la ville, le loyer était bon marché, dix dollars. C'était un camarade fermier, Gumersindo Valenzuela, qui s'occupait des cultures maraîchères.

« (...) Le 29 octobre 1915, le numéro 206 de Regeneración *parut à Ivanhoe Ave., près d'un lac et d'un dépôt d'ordures de Los Angeles, dans une petite ferme de cinq ares et demi de terrain, avec une écurie où fut installée la presse du journal. Autour il y avait quarante arbres fruitiers, des pêchers, des abricotiers, et des pruniers. On cultivait aussi le champ de légumes et on payait un loyer de vingt-cinq dollars seulement par mois. Comme c'était aux abords de la ville, il n'y avait pas d'électricité.*

« (...) C'était une presse à barillet et le mouvement s'obtenait au moyen d'une manivelle, je l'appelais "la première réforme du fils de Gutenberg" *car, bien qu'on l'ait reçue avec un moteur électrique d'un cheval et demi, pour pouvoir la faire marcher il en fallait un de trois chevaux. On se relayait tous les quarts d'heure à la manivelle. Les caractères n'arrivaient qu'à couvrir deux pages. (...) Avec tout ça, on éditait le journal, mais la Première Guerre mondiale était là, et l'aide des camarades se fit rare... »* [13]

Le combattant

Ricardo Flores Magón fut un révolutionnaire. Aucun doute à ce sujet. Mais, les mots « révolution » ou « révolutionnaire » ont tendance à être associés à « lutte armée » ou « bataille militaire ». Cette association d'idées, on la retrouve fréquemment dans les articles de Ricardo. Et pourtant, toute rébellion ou tout soulèvement n'est pas forcément révolutionnaire. Par exemples : en Espagne, la levée franquiste contre la République ; au Mexique, le putsch de la Ciudadela, quand la réaction renversa F. I. Madero, il y eut quelques individus, Gonzalo N. Espinoza, Joaquin Peña et Carlos B. Ortiz, qui publièrent un livre dans lequel ils formulaient l'idée d'une « révolution feliciste » [14]. Dans ce cas précis, les auteurs utilisèrent le mot « révolution » dans le sens de « lutte armée », ou doit-on considérer l'insurrection de Félix Díaz (neveu de Porfirio Díaz, N.d.R.) comme un mouvement révolutionnaire ?

Nous répétons : Ricardo était bien un révolutionnaire, non pas à cause de ses articles, de ses discours ou des complots qui encourageaient la lutte armée, ni par son exaltation du *« chaos, diffuseur de révolution"*, mais à cause de l'exposition qu'il faisait des buts à atteindre ; à cause aussi de la recherche de solutions aux problèmes sociaux et économiques, en allant directement à la racine ; bref, de par ses énoncés, de par ses analyses parfois anticipatives d'un problème donné. En 1914, il écrivit, prophétisant la situation actuelle du monde agraire mexicain :

« Si par erreur ou quelqu'autre raison, le peuple mexicain admet comme solution de ce conflit de quatre années le partage de la terre et sa distribution en lots aux pauvres, bientôt il sera déçu. En conservant le droit de propriété privée ou individuelle, en supposant qu'il y ait suffisamment de terre pour que chaque famille en ait un lopin, chose qui est matériellement impossible, au bout d'un moment, toute ou presque toute la terre serait de nouveau à la merci des accapareurs et des prêteurs de fonds car les défavorisés devront avec le partage demander aux capitalistes de l'argent prêté pour obtenir les outils de travail indispensables, l'abri où se réfugier et les vivres nécessaires pour pouvoir survivre eux et leurs familles jusqu'à ce qu'ils puissent faire la première récolte. Ils dépendront donc du riche comme avant, et ce qui, auparavant, leur était volé dans les "tiendas de raya" [15], *ce qui restait entre les mains des patrons, à ce moment-là, tout resterait entre celles des agioteurs et des banquiers, en supposant qu'un gouvernement "paternaliste" favorise la création de banques agricoles pour le développement de l'agriculture à petite échelle. »* [16]

Ainsi, parce que Ricardo sut anticiper les conséquences de faits historiques et économiques, le radicalisme de ses concepts suscite actuellement un intérêt beaucoup plus vif que lorsqu'il les exposa il y a presque quatre-vingts ans.

Le révolutionnaire est mort...

Le 30 octobre 1920, deux années avant sa mort, il écrivit dans sa cellule de Leavenworth, Kansas, à Nicolas T. Bernal :

« Comme le temps passe rapidement et comme la chance des hommes change, sauf la mienne ! Mes camarades de cette époque-là sont maintenant généraux, gouverneurs, ministres et même quelques-uns furent présidents du Mexique [17]*. Ils sont riches, célèbres et puissants, tandis que moi, je suis pauvre, sans gloire, malade, presque aveugle, avec pour tout nom un numéro ; je suis en train de pourrir parmi ce troupeau humain, dont le crime fut d'être si ignare et si stupide pour avoir volé un pain, quand voler des millions est une vertu. Mais, mes anciens camarades sont des hommes pratiques, tandis que moi, je ne suis qu'un rêveur et par conséquent tout est de ma faute.*

« Eux furent la fourmi et moi la cigale ; pendant qu'ils comptaient des dollars, moi je perdais mon temps en comptant des étoiles. Je voulais faire un homme de chaque animal humain ; eux, beaucoup plus pratiques, firent un animal de chaque homme, et eux-mêmes s'érigèrent en bergers du troupeau. Cependant, je préfère être un rêveur plutôt qu'un homme pratique. » [18]

A l'aube du 21 novembre 1922, Ricardo Flores Magón mourait dans la solitude de sa cellule. Enfin, la mort — qu'il appelait la *« grande libératrice »* et qu'il se plaisait à imaginer comme une belle jeune fille au visage doux et au sourire amoureux invitant dans sa chambre chaque mortel — s'était souvenu de lui. Ce matin-là, Ricardo fut libre et put désormais se reposer.

« Le révolutionnaire est mort ! Vive la Révolution », fut et est encore le cri unanime des « hommes pratiques », de ceux qui comptaient et comptent encore des dollars ; de ceux qui font de chaque homme, un animal. Le cri unanime des bergers du troupeau d'hier et d'aujourd'hui.

« Le révolutionnaire est mort ! Vive la Révolution ! » Et des quartiers, et des rues dans de nombreuses villes du Mexique, portent une plaque avec son nom.

« Le révolutionnaire est mort ! Vive la Révolution ! » Et les « hommes pratiques » continuent de compter, compter et compter sans cesse des dollars. Jusqu'à quand ?

Omar Cortés

(11) *Ricardo Flores Magón,* Epistolario revolucionario e intimo, *Mexico, Ediciones Antorcha, 1984, pp. 35-36.*

(12) *Quand ces pièces furent mises en scène, Librado Rivera, Enrique Flores Magón, Raul Palma, Lucía Norman et Blas Lara en étaient les acteurs.*

(13) *Blas Lara Casares,* La vida que yo viví, *Mexico, sin editor, 1954, pp. 219-220.*

(14) La Decena Roja, *Mexico, sin editor, 1913.*

(15) *Magasin ouvert par le propriétaire de la « hacienda » pour revendre produits et denrées à ses ouvriers agricoles, qui étaient obligés d'acheter. De plus, les dettes étaient héréditaires.*

(16) *Ricardo Flores Magón,* Artículos políticos 1914, *Mexico, Ediciones Antorcha, 1982, p. 122.*

(17) *Deux exemples d'ex-membres du P.L.M. qui devinrent président de la Convention en 1914 (Eulalio Gutierrez), gouverneur de l'Etat de Nuevo León et ensuite ministre (A.I. Villarreal).*

(18) Epistolario revolucionario e intimo, *op. cit., pp. 28-29.*


Doc. David Poole

Ricardo et Enrique Magon et J. Guadalupe Posada en 1902.



Doc. I.I.H.S.

1 José C. Valades, 2 José Durán, 3 Nicolas T. Bernal, 4 Julio Diaz.

John Creaghe

***Ce médecin irlandais vécut aux Etats-Unis, puis s'installa en Angleterre pour soigner les ouvriers. Il collabore à la fondation de* La Protesta Humana, *avant de rejoindre l'équipe de* Regeneración.**

«Vivait en Argentine un docteur anglais, du nom de Creaghe, qui avait fait, là-bas, une petite fortune, et soutenait la propagande anarchiste. Venu en Europe pour revoir son pays, il passa par Paris et vint me voir. Nous causâmes de choses et d'autres. Et, au cours de la conversation, il posa sur la table la somme d'une livre anglaise pour la propagande. A un autre moment, il en allongea une autre. Et, ainsi de suite, une demi-douzaine de fois. Mais, même les meilleures choses ont une fin. Nous arrivâmes au bout de ce que nous avions à nous dire, et le don des pièces cessa aussi. » (1)

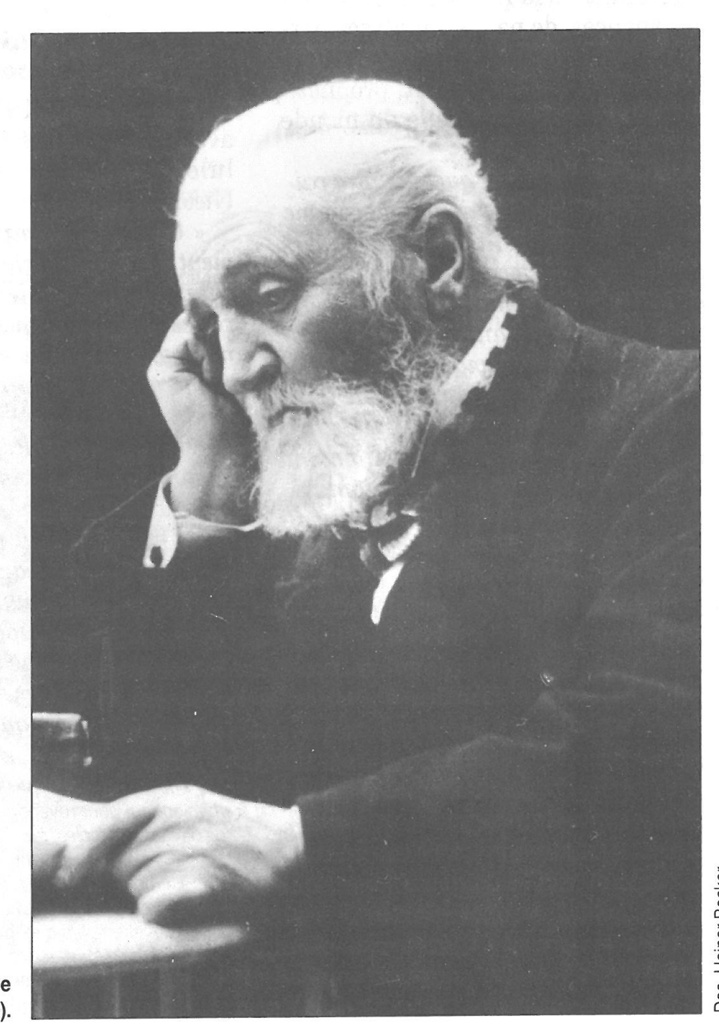
JOHN O'Dwyer Creaghe était né en Irlande en 1841 (2) d'une famille assez aisée. Il étudia la médecine au Queens College, à Cork, et reçut en avril 1865 le diplôme de chirurgien délivré par le Royal College of Surgeons (Université royale des chirurgiens) de Dublin. Pendant quelque temps il pratiqua la médecine à Mitchellstown, puis émigra aux Etats-Unis : en 1866, il vivait à Boston et fut reçu membre de la très renommée Société médicale du Massachusetts. En 1869, il retourna en Irlande et acquit les qualifications de docteur en médecine générale, puis de médecin accoucheur. Au début des années 1870, il pratiquait en Angleterre d'où il émigra de nouveau, en 1873 ou 1874, cette fois pour l'Argentine. Il s'installa d'abord à Navarro, dans la province de Buenos Aires, entre autres comme médecin de la police (!) chargé des autopsies. On ne sait rien sur ses vues politiques pendant cette période ; c'est seulement en 1888, semble-t-il, qu'il manifeste pour la première fois un intérêt politique, dans les articles d'un journal nommé *La Verdad* qu'il publie à Luján. Il y préconise l'organisation syndicale des travailleurs.

Fin 1889, semble-t-il, il rentre pour la première fois en Angleterre et y passe quelque temps à Sheffield (janvier 1890), mais retourne bientôt à Buenos Aires. Le 19 septembre 1890 il part de nouveau pour l'Angleterre, cette fois pour y rester plus longtemps (3). Fin octobre 1890, il s'installe à Attercliffe, un des quartiers misérables de Sheffield, et l'explique dans une lettre à un journal : « *J'offre mon conseil et mes services médicaux aux ouvriers pour six pences parce que, comme anarchiste, je dois travailler parmi eux, parce que malgré tous les mauvais côtés de leur pauvreté, je préfère leur compagnie à celle des aisés, et parce que souvent ils ne peuvent même pas encore payer six pences, suite au gaspillage dont ils sont les victimes perpétuelles.* »

Il y fut entre autres à l'initiative d'une campagne « contre les loyers » (*No Rent*), demandant aux ouvriers de ne pas payer de location ; bien sûr, il donna lui-même le bon exemple et établit une relation particulière avec l'huissier de « justice » qu'il attaqua même une fois avec un tisonnier. A partir de mars 1891 il y prépare un journal anarchiste, projeté d'abord sous le titre *Red Flag of Anarchy* (*le Drapeau rouge de l'anarchie*), mais publié finalement comme *The Sheffield Anarchist* (*l'Anarchiste de Sheffield*, 10 numéros, du 28 juin au 1er nov. 1891). Le 28 juillet 1891, il fut accusé (et condamné à une amende de vingt-cinq livres) aux assises de Leeds pour diffamation de sa loueuse qu'il avait, dans un article du *Sheffield Anarchist*, traitée entre autres de « *voleuse* ». Cette affaire avait pour but de le chasser de Sheffield mais il sut l'exploiter non seulement pour une attaque au vitriol contre le juge et les juristes en général, mais aussi pour une propagande extrêment efficace pour sa cause et sa personne.

Une autre campagne qu'il commença était dirigé contre le payement des impôts, il défend aussi de plus en plus énergiquement l'illégalisme, l'usage de la violence par les révolutionnaires et les ouvriers, « *la propagande par le fait* » et « *l'insurrection à tout prix* ». En novembre 1891, il part de Sheffield pour Liverpool ; de là, il se dirige quelques semaines après vers Burnley dans le Lancashire, une région de mines de charbon. Quand il quitte Sheffield, Creaghe croit « *l'anarchie assurée à Sheffield* ». Quelques semaines plus tard, il n'y avait presque plus personne qui osait se manifester comme anarchiste à Sheffield, à cause d'une affaire devenue célèbre, « l'affaire de Walsall » : l'arrestation d'un groupe d'anarchistes pour fabrication de bombes. L'un d'entre eux était Fred Charles, qui avait publié, avec Creaghe, le *Sheffield Anarchist*. Le traître était un mouchard et un agent provocateur du nom d'Auguste Coulon, un Belge, confident entre autres de Louise Michel, avec laquelle il avait organisé l'École internationale de Londres, et dont Creaghe avait fait l'éloge maintes fois pour ses appels à la violence...

Creaghe retourna à Sheffield fin 1892, mais il n'y avait plus de « mouvement », et il part définitivement d'Angleterre au début de 1893. Par la France il va d'abord quelque temps en Espagne ; mais, à l'automne 1893, il séjourne de nouveau à Luján en



John Creaghe (1841-1920).

Doc. Heiner Becker

Lettre autographe de John Creaghe.

Doc. Heiner Becker



J. Creaghe et, probablement, W.C. Owen en Californie.

(1) *Jean Grave,* Quarante Ans de propagande anarchiste. *Présenté et annoté par Mireille Delfau, préface de Jean Maitron, Flammarion, Paris, 1973, p. 224 ; cet incident se déroulait fin 1889 ou en 1893. Bien qu'il soit connu aussi en Argentine, et plus tard dans les cercles mexicains autour de Magón, comme le « Dr. Inglés », il était en fait Irlandais !*

(2) *La date exacte n'est pas connue, ni le lieu de sa naissance. Diego Abad de Santillán donne Dublin, mais il est plus probable, comme le suppose aussi Alan O'Toole, que ce soit Limerick ou Cork. A côté des articles de Creaghe et des références qui lui sont faites dans la presse anarchiste contemporaine, les sources de cet article — vérifiées et corrigées si nécessaire — sont surtout une courte biographie par Diego Abad de Santillán dans la* Gran Enciclopedia Argentina, *tome II, Buenos Aires, 1956, et ses travaux sur l'histoire de l'anarchisme en Argentine (1930), la F.O.R.A. (1933/1971) et* La Protesta *(1927) ; un « Diploma Essay » de 1982 du Northern College : Social and Community Studies, par Alan O'Toole, « With the Poor People of the Earth : A Biography of Doctor John Creaghe » ; puis Hipólito Roque Cano & Jorge Hugo Presta, « Juan Creaghe : El Medico Ingles », dans* Archivos de Historia de la Medicina Argentina, *2e année, vol. 1, n° 2, pp. 10-15 ; Sheila Rowbotham, « Anarchism in Sheffield in the 1890s », dans* Essays in the Economic and Social History of South Yorkshire, *édité par Sidney Pollack & Colin Holmes, Barnsley, 1976, pp. 159-172 ; et Iaacov Oved,* El Anarquismo y el Movimiento Obrero en Argentina, *Mexico (etc.), Siglo XXI editores, 1978.*

(3) *Au bord du vapeur* Trent *de la Poste royale d'Angleterre ; il décrit ce voyage dans un article « Life on an Emigrant Ship » (« la Vie sur un bateau d'émigrés ») dans* The Commonweal *de Londres, vol. 6, n° 251, 1er nov. 1890, pp. 349-350 ; n° 252, 8 nov. 1890, p. 355.*

Argentine. Il y fut arrêté par la police début novembre (avec cinq autres anarchistes) au cours d'une réunion anarchiste et anticléricale (4). A partir du 9 septembre 1894 paraît à Luján sous la direction de Creaghe *El Oprimido*, uns des journaux anarchistes publiés en Argentine en cette période préconisant les efforts d'organisation. Le 1er novembre 1895, il transfert *El Oprimido* de Luján à Buenos Aires, où le journal continue de paraître jusqu'au 14 mars 1897 (n° 35) ; en janvier 1897, il publie en plus deux suppléments, *La Inquisición en España*. Puis il décide, en accord avec les rédacteurs de *La Revolución Social* et d'autres camarades, d'arrêter la publication : au lieu de ces deux périodiques, paraîtra à partir du 13 juin 1897 un autre qui deviendra la publication la plus importante de l'anarchisme argentin, *La Protesta Humana*.

Pendant les dix-huit années suivantes, Creaghe y participe au premier rang, comme collaborateur, rédacteur, administrateur et trésorier, et aussi comme l'un des principaux financiers. Il y participe en outre à bon nombre de polémiques contre les socialistes légalistes (ou autoritaires), contre les intellectuels et leur participation au mouvement ouvrier, contribue à des sujets médicaux et d'hygiène (il était après tout médecin, et non pas intellectuel), ainsi qu'à toute sorte de sujets concernant l'organisation, les questions de la stratégie anarchiste ou la politique en générale. Conçu comme hebdomadaire, *La Protesta Humana* paraît, faute de moyens, d'abord bimensuellement, puis chaque semaine, puis de nouveau tous les quinze jours, avec des interruptions à cause des persécutions. A partir du 7 novembre 1903, on change le titre en *La Protesta*. Peu après, Creaghe achète une imprimerie pour rendre le journal plus indépendant et éviter les changements continuels d'imprimeurs, et c'est largement grâce à ses efforts que, à partir du 1er avril 1904 (n° 257), *La Protesta* devient quotidien. A part ses activités d'administrateur et de collaborateur du journal, il trouve encore le temps de lancer l'initiative d'une école laïque du « type Ferrer » à Luján, « *dédiée à l'éducation civile du peuple* » (5). En août 1908, il propose dans *La Protesta* que la famille de chaque abonné du quotidien (ou qui que ce soit désigné faute d'une famille), en cas de décès de l'abonné touche dix fois la somme payée comme abonnement au journal...



Ciencia Social

Revista mensual

Sociologia
Artes
y Letras

SUMARIO

EL PERÚ DE LOS INCAS, por el Dr. J. Creaghe,
LA CONCEPCIÓN MATERIALISTA DE LA HISTORIA, por Julián Borchardt.
EL INDIVIDUO Y LA SOCIEDAD, por J. Grave.
EL COOPERATISMO ANTE LAS ESCUELAS SOCIALES, por Ricardo Mella.
CINEMATÓGRAFO, por J. E. Martí.
BIBLIOGRAFÍA, por M.
DE ACÁ Y DE ALLÁ.

ADMINISTRACION: CORRIENTES 2041 — B. AIRES

"Ciencia Social", n° 8 de novembre 1897. Dans ce numéro, J. Creaghe a écrit un article sur le Pérou des Incas.

Doc. Heiner Becker

Le 14 novembre 1909, Simon Radowitzky, un jeune anarchiste d'origine polonaise, tue Ramón Falcon, le chef de la police de Buenos Aires, et son secrétaire avec une bombe. Le lendemain, la rédaction et l'imprimerie de *La Protesta* furent attaquées et partiellement détruites, le journal dut suspendre sa publication jusqu'au 16 janvier 1910. Le 14 mai 1910, l'imprimerie est incendiée et, l'année suivante, *La Protesta* paraît où à Montevideo où clandestinement à Buenos Aires. A l'âge de soixante-dix ans, soit découragé par l'état des choses en Argentine, soit enthousiasmé par les nouvelles sur la Révolution mexicaine, Creaghe décide de partir de Buenos Aires en septembre 1911 et se rend (par le Mexique) à Los Angeles. Il y rejoint l'équipe de *Regeneración*, et on y trouve au cours de 1912, à maintes reprises, de grandes annonces insérées par la rédaction recommandant « *notre cher camarade Juan Creaghe, docteur en médecine et chirurgie, diplômé de l'Université d'Irlande et de Buenos Aires (...) cet ancien plein d'abnégation (...) à tous les camarades et particulièrement aux Mexicains* » (6). A plusieurs reprises, il semble avoir voyagé au Mexique pour y rencontrer des révolutionnaires et même, d'après un rapport, pour approvisionner en armes des groupes. Fin 1913 (ou en 1915 ?), il rentre pour quelque temps en Argentine mais, un ou deux ans après, retourne aux Etats-Unis, d'abord en Californie, puis dans les environs de Washington. Il semble qu'il tombe malade vers 1918 et perd la tête ; il meurt le 19 février 1920 au Western Hospital à Washington.

Heiner Becker

(4) « *Atropellos de la policía* », dans El Perseguido, *11 nov. 1893.*
(5) *Aristide Ceccarelli, « La reazione nella Repubblica Argentina », Il Pensiero (Rome/Bologne), a. VIII, n° 3, 1er févr. 1910, pp. 33-36 (33).*

(6) *Cf. par ex.* Regeneración, *n° 98, 13 juillet 1912, p. 1, et les numéros suivants.*

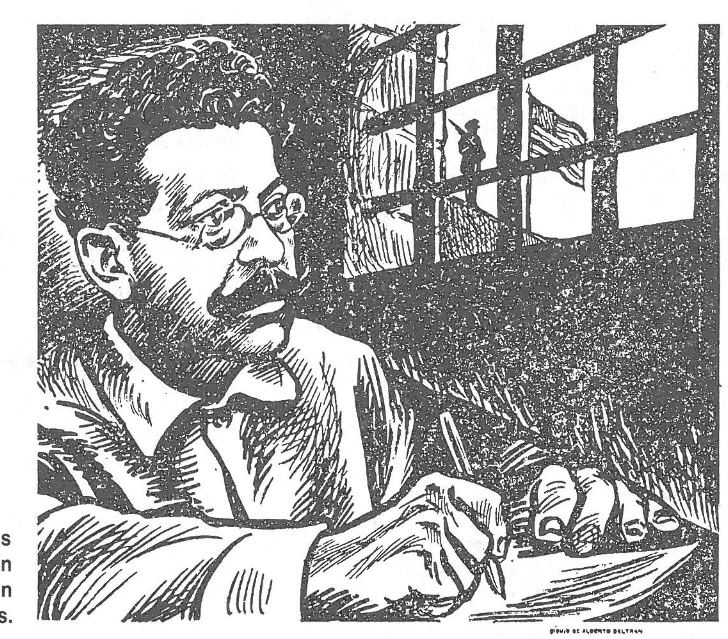
« Les Temps nouveaux »

Controverses et débats

Existe-t-il ou non une révolution sociale au Mexique ? Que peut-on penser de l'évolution du Parti libéral ? Quelle stratégie les anarchistes doivent-ils adopter ? En France, la polémique va bon train...

Des rédacteurs de *Regeneración*, on sait qu'au moins Ricardo et Enrique Flores Magón étaient des lecteurs réguliers des *Temps nouveaux* ; Alfred Sanftleben, le premier rédacteur de la page anglaise, a été un collaborateur régulier dans les années 1890 ; et William C. Owen avait lu et régulièrement traduit des articles (surtout dus à la plume de Kropotkine) du *Révolté*, de *la Révolte* et des *Temps nouveaux* depuis 1885. Il n'est alors pas surprenant que tout ce qui était publié par *les Temps nouveaux* sur le Mexique les concerne doublement.

A l'exception de quelques petites notes ici ou là sur le Mexique, on a l'impression que c'est seulement à partir de 1909 qu'on regarde, aux *Temps nouveaux*, les développements autour du Mexique d'une façon sérieuse. En juin de cette année, Jean Grave insère un article d'Aristide Pratelle sur « Les Martyrs mexicains » où celui-ci donne d'une façon plutôt spectaculaire et alarmante des nouvelles sur l'incarcération de Ricardo Flores Magón, Librado Rivera et Antonio I. Villareal (1).



Ricardo Flores Magón en prison aux Etats-Unis.

Il faut attendre presque dix-huit mois pour que *les Temps nouveaux* publient un article substantiel sur les affaires du Mexique, de nouveau de la plume d'Aristide Pratelle, sur « La révolte des Mayas ». Il y donne, tirées du livre *Barbarous Mexico* de John Kenneth Turner, des informations sur la vie des péons au Mexique et sur le « service pour dettes » dans la péninsule du Yucatán qui n'est pas autre chose que l'esclavage pur et simple.

Dans le même numéro, on trouve aussi un article titré « Un grand anniversaire », signé M.[anuel] Sarabia : « *Les mois de septembre et d'octobre ont été consacrés à fêter le glorieux "Anniversaire de l'indépendance du Mexique !". Presque tous les citoyens se sont enivrés aux cris de : Vivent les*

(1) Les Temps nouveaux, *15 e année, n° 4, 30 juin 1909, p. 5.*

Les Martyrs Mexicains

De temps à autre, les journaux d'avant-garde aux Etats-Unis nous donnent quelques nouveaux détails, toujours aussi navrants, sur le drame de Los Angeles, sur l'abominable forfait qui, depuis des mois et des mois, se perpètre dans l'ombre entre l'administration porfiriste et le gouvernement des Etats-Unis. Dans une lettre récente adressée au Dr A.-J. Clausen, de Saint-Ansgar (Iowa), Magon se plaignait de la violation de sa correspondance par le gouvernement des Etats-Unis. L'attorney de district, Oscar Lawler, lisait et relisait les lettres qui entraient dans la prison ou en sortaient. Les trois prisonniers ne recevaient plus de livres, de journaux ou de lettres. Depuis les derniers jours de juin 1908, ils n'avaient rien appris des événements qui se passaient en dehors de leur bastille. Toujours, Lawler repoussa brutalement ceux qui cherchèrent à voir ces malheureux et il se moqua lâchement de ceux qui tentèrent de pénétrer dans la prison. Des femmes, ayant pris la cause des martyrs et cherché à leur venir en aide, ont été persécutées par les autorités fédérales, salies par le *Los Angeles Times*, insultées et outragées par les agents de police. Devant les prisonniers, menottes aux mains, les policiers giflèrent et frappèrent leurs amis. Un employé fédéral, par ordre de Lawler, fouilla Mme Rivera pour voir si elle avait des lettres sur elle. Certains amis des prisonniers sortirent du bureau de Lawler, pleurant de honte et d'indignation par suite des humiliations subies. Pendant le séjour des trois prisonniers mexicains à Los Angeles, Mme Rivera fit l'impossible pour voir son mari. L'attorney de district, Oscar Lawler, resta sourd à ses plaintes. Il lui promit une entrevue avec Rivera avant le transfert à Tucson (Arizona). On fit sortir les trois hommes en automobile par la porte de derrière de leur prison et Madame Rivera apprit le transfert lorsqu'ils étaient déjà arrivés à Tucson. Enchainés les uns aux autres et ayant auprès d'eux pour les garder quatre des meilleurs tireurs de l'Ouest Américain, Ricardo Flores Magon, Antonio I. Villareal et Librado Rivera, enfermés dans leur nouvelle geôle, ont attendu d'être jugés pour une prétendue violation des lois de neutralité existant entre les deux républiques voisines et complices.

Combien de jours ces trois malheureux ont-ils encore à vivre ? Si les craintes de leurs amis mexicains sont fondées, il se pourrait qu'à l'heure actuelle, ils soient déjà entre les griffes des autorités mexicaines. Toute tentative d'évasion serait alors réprimée par les balles.

Il est vrai que la mort n'a pas attendu la fin du procès pour faire son œuvre. Durant son emprisonnement à Los Angeles, Magon, qui était un homme robuste et bien constitué, a contracté une grave maladie pulmonaire. Il est, paraît-il, perdu. Militant d'une très grande énergie et travailleur infatigable, cet homme était, avec Juan Sarabia, un des cerveaux les plus remarquables parmi ceux qui s'attelèrent à l'œuvre d'émancipation des travailleurs mexicains. Quelle que soit maintenant l'issue du procès Magon, les valets de Diaz ont déjà plus qu'à moitié réussi dans leur besogne criminelle.

ARISTIDE PRATELLE.

Fac-similé de l'article d'Aristide Pratelle, paru dans "les Temps nouveaux" n° 4, 30 juin 1909.

Héros ! Vive la Patrie ! et vive la Liberté ! qui n'existe pas. Ces Mexicains donnent un triste spectacle ; quelque chose comme celui que donna jadis la Rome de la décadence.» Et il se propose de dépeindre, à grands traits, « *le sombre tableau de ce Mexique qui vient de célébrer le centenaire de son indépendance* ». « *Le nombre des esclaves — il y en a de deux catégories — s'élèvent à environ huit millions. Les syndicats ouvriers sont prohibés, (...) il n'est permis de paraître qu'aux seuls journaux patriotiques, il n'existe aucun journal socialiste ou anarchiste.*» Il informe également ses lecteurs que « *les Indiens Yaquis et Mayas sont pourchassés et exterminés parce qu'ils sont fiers et vaillants, et qu'ils n'ont jamais voulu se soumettre au gouvernement de Mexico qui leur a volé leur terres, qu'ils cultivaient depuis des temps immémoriaux. Il y a quinze ans que commença la lutte entre les Yaquis et les forces de Porfirio Díaz (...). Quel exemple, pour les autres Mexicains (...). Cependant tout n'est pas perdu. Si, malheureusement, il y a beaucoup de Mexicains qui, passifs, supportent patiemment et lâchement le joug du tyran, il y en a d'autres qui n'attendent que le signal de l'Organisation du Parti libéral pour commencer la lutte libératrice. Tous les gouvernements sont mauvais, il n'y a un mandataire qui ne soit un tyran, mais, en attendat que l'abolition des gouvernements existants soit un fait, notre devoir est de lutter contre les autocrates actuels.*» (2)

Manifeste du Parti libéral

Ce n'est que six mois plus tard qu'on lit de nouveau quelque chose sur le Mexique dans *les Temps nouveaux* ; Jean Grave y insère le manifeste du Parti libéral mexicain : « Aux révolutionnaires et aux travailleurs du monde entier ».

« *Camarades,*

« *Suspendez pour un moment le dur labeur qui vous sert, avec beaucoup de peine, à donner du pain à votre famille ; laissez, pour un instant, vos outils et dirigez vos regards vers le Mexique. Là, (...), le peuple est en révolte ouverte. Et parmi ce peuple, luttant à outrance pour faire triompher l'idéal libertaire, se rencontrent les phalanges du Parti libéral mexicain.*

« *A entendre ce nom : Parti libéral mexicain, peut-être, croirez-vous qu'il s'agit d'un parti bourgeois, d'un parti autoritaire qui ambitionne le pouvoir pour continuer à soutenir l'édifice politique et social, contre lequel nous luttons, nous, les libertaires du monde.*

« *Mais, s'il en est ainsi dans tous les pays, si dans tous les pays le Parti libéral est un parti bourgeois, il n'en est pas de même au Mexique. Le Parti libéral mexicain lutte exclusivement pour l'émancipation économique, politique et social du prolétariat mexicain ; le Parti libéral s'est présentement insurgé, non pour élever un homme au pouvoir, mais, entendez bien ceci : pour mener à bien l'expropriation de la terre qui, présentement, appartient seulement à quelques-uns et la rendre la propriété de tous ceux qui l'habitent.*

« *Le Parti libéral mexicain a la conviction qu'il ne pourra y avoir de liberté, d'égalité ni de fraternité tant qu'il y aura, dressées l'une contre l'autre, deux classes sociales que les préoccupations, les traditions et les lois maintiennent en antagonisme constant ; c'est-à-dire tant qu'il y aura la classe des repus et celle des affamés, la classe des instruits et celle des ignorants, en un mot, tant qu'il y aura des maîtres d'un côté et des esclaves de l'autre.*

« *Le Parti libéral mexicain ne croit pas que la loi et le gouvernement puissent faire le bonheur du peuple, mais il compte sur l'action révolutionnaire des travailleurs conscients et sur l'effort solidaire de tous les exploités pour instaurer un milieu économique, politique et moral qui garantisse la subsistance et la liberté de tout être humain.*

« *Il considère que la première chose à faire (...) est la reprise et la possession, par le peuple, de la terre et des instruments de travail, pour que tous, sans distinction de sexe, puissent en user et en jouir.*

« *Donc, le Parti libéral mexicain est un parti ouvrier qui va employer l'action directe pour l'émancipation du prolétariat.*

« *Indépendamment du Parti libéral, et même lui étant hostile, lutte le Parti anti-réélectionniste. Celui-ci, qui a pour chef Madero, un millionnaire, voudrait remplacer Díaz par Madero et offrir au peuple la liberté politique, laquelle ne profite qu'aux riches et aux hauts fonctionnaires, et qui n'est*

(2) *Op. cit., 16e année, n° 14, 26 novembre 1910, pp. 1-2.*


LES TEMPS NOUVEAUX

Ex-Journal "LA RÉVOLTE"

Avec un Supplément Littéraire

SOMMAIRE

LA RÉVOLTE DES MAYAS

FRANCS-PROPOS

Doc. I.I.H.S.

"Les Temps nouveaux" du 26 novembre 1910.

qu'une ironie sanglante pour ceux qui sont obligés de gagner leur pain à la sueur de leur front.

« *Ainsi, donc, il y a, en ce moment, au Mexique, deux partis en révolte contre la dictature de Díaz.*

« *La chute de Díaz ne fait aucun doute, il succombera sous les coups populaires, mais cela ne terminera pas la révolution. Díaz chassé, le Parti libéral mexicain et le Parti anti-réélectionniste ou madériste lutteront, alors, l'un contre l'autre, pour faire triompher leurs tendances.*

« *Camarades, envoyez tout ce que vous pouvez à l'adresse du journal* Régénération *(...) afin d'aider le Parti libéral mexicain à chasser Porfirio Díaz, pour empêcher Madero, qui n'est qu'un vulgaire ambitieux, de prendre la place de Díaz et pour que nous puissions arriver à l'émancipation économique du peuple mexicain.*

« *Contribuez par vos actes au succès du mouvement libéral mexicain. (...) Et faites ceci, promptement, camarades. La bourgeoisie américaine voit avec déplaisir notre action. Aussi elle a envoyé vingt mille soldats à la frontière du Mexique et des bateaux de guerre dans nos ports, dans le dessein d'entrer en ligne aussitôt que le mouvement libéral deviendra prépondérant dans le soulèvement révolutionnaire.*

« *(...) Oui, camarades, agissez promptement, agissez immédiatement, parce que, peut-être demain, ce serait trop tard. La bourgeoisie est internationale et solidaire, entre elle ; prolétaires, nous devons aussi être solidaires. Figurez-vous, pour un instant, que vos camarades mexicains soient vaincus, parce que vous les avez abandonnés à leur sort ; quel facheux précédent pour la lutte ouvrière, dans les autres pays ; quel regrettable retard pour la révolution sociale.*

« *Solidarité, camarades de l'univers entier, solidarité ! (...) Camarades de tous pays, répondez à notre appel, puisqu'il en est encore temps (...). Deux choses nous sont nécessaires : travailleurs émancipés et fonds.*

« *N'attendez pas la défaite pour formuler d'innocentes protestations (...). Agissez donc ou résignez-vous à vos chaînes. (...) Et rappelez-vous bien que le cri de combat des libéraux mexicains est :* Terre et Liberté. » (3)

Cet appel est suivi d'une note de la rédaction affirmant que « *les T.N. se chargent de faire parvenir à* Regeneración *les fonds qu'on voudra lui envoyer pour la Révolution mexicaine* ».

Dans le numéro suivant, Jean Grave insère en page une un article de Michel Petit [pseudonyme du docteur Edmond Duchemin], intitulé « Au Mexique », où celui-ci répète d'abord que « *nos camarades du Mexique demandent (...) deux choses :* "des travailleurs émancipés et des fonds"». Puis il explique que « *la première de ces demandes pourra surprendre, étant en opposition avec les communications des camarades de l'Amérique latine du sud, et particulièrement d'Argentine, mettant en garde les travailleurs européens contre les fallacieuses promesses des agents de tout acabit, poussant à l'émigration, pour concurrencer des prolétaires qui, là-bas, ont déjà bien du mal à se défendre* ». Mais, « *la situation au Mexique est tout autre. C'est un pays déjà tout entier ouvert à la vie moderne et dont les progrès économiques n'ont été retardés que par un gouvernement autocratique faisant le jeu d'une petite bande de spéculateurs qui ne visent qu'à monopoliser les terrains, le commerce et l'industrie.* »

Cet article est, de nouveau, suivi d'un appel, cette fois de la Fédération révolutionnaire communiste qui « *se propose de mener une ardente campagne en faveur des insurgés socialistes mexicains (...). Les fonds qu'elle recueillera seront expédiés à Los Angeles* » [à *Regeneración* et au Parti libéral] ; et Jean Grave déclare : « *Nous nous associons à la campagne, et souhaitons qu'elle soit menée avec vigueur.*» (4)

Trois semaines plus tard, répondant à de « *nombreuses lettres de camarades nous demandant des renseignements, comment on peut se rendre là-bas* », Grave affirme : « *Nous n'avons pas d'autres renseignements que ceux que nous avons publiés, et serions nous-mêmes heureux d'en recevoir de plus détaillés. Mais nous supposons que* Regeneración, *l'organe des insurgés, est à même d'en fournir. Nous engageons donc nos camarades à écrire directement à ce journal (...)* » (5). Une quinzaine plus tard, Grave a reçu « *du Mexique les renseignements suivants d'un correspondant qui se trouve dans le pays* », et qui signe « H. » [peut-être Jean Humblot ?] : « *Après avoir passé quinze jours ici (Etats-Unis) recueillant quelques informations, je sortis pour passer sur le territoire mexicain, tant pour prendre des informations que pour prendre part à la révolution. Je me trouvais avec vingt-deux Mexicains, et notre groupe étant sorti un peu tard dans la nuit le 1er avril, nous nous trouvions encore en territoire américain (...) quand le soleil se leva. Comme le pays est infesté de troupes américaines nous résolûmes de passer la journée dans une grange et de passer la frontière la*

(3) « *Solidarité. Aux révolutionnaires et aux travailleurs du monde entier», op. cit., 17e année, n° 3, 20 mai 1911, pp.6-7.*

(4) *Op. cit., ibid., n° 4, 27 mai 1911.*

(5) *Op. cit., ibid., n°7, 17 juin 1911, p. 3.*

nuit. Mais vers 1 heure de l'après-midi un membre de la "Junta Revolucionaria del Paso" arrive, commence à nous taxer de paresse et, après nous avoir assuré qu'il n'y avait pas de troupes sur le chemin, nous ordonne de nous mettre en route. Il y avait à peine une demi-heure que nous étions sorti d'Isleta qu'une douzaine d'assassins professionnels nous tombe dessus, nous reconduit à Isleta où nous passâmes la nuit et, de là, à El Paso. On nous fourre en prison (...).

« *(...) Voilà comment, dans la libre Amérique, on fait passer à des individus six mois dans un état de misère affreuse,* sans les interroger une seule fois *et sans avoir aucune preuve de culpabilité, puisque nous n'avions ni armes ni rien qui pût faire ressembler notre groupe à une expédition révolutionnaire.* [Quant à H., correspondant des *Temps nouveaux* et du *Journal*,] *je pus ramasser la caution qui put me faire mettre en liberté. Je fus donc libéré le samedi 14 mai. J'allai aussitôt à C.*[iudad] *Juarez qui venait d'être pris par les révolutionnaires, et là je perdis toutes les illusions qui pouvaient me rester sur Madero.*» (6)

La semaine suivante, *les Temps nouveaux* insèrent un appel daté du 20 mai 1911 et signé par Ricardo et Enrique Flores Magón, Librado Rivera, Antonio de D. Aranjo et Anselmo L. Figueroa (voir encadré) (7).

Renseignements contradictoires

La semaine suivante, J.F. [Jules Fontaine] relate l'arrestation, à Los Angeles, de Ricardo Flores Magón, Anselmo Figueroa et Librado Rivera, « *accusés d'avoir violé la loi de neutralité. Les bureaux et l'imprimerie de la* Regeneración, *organe officiel du Parti libéral mexicain publié à Los Angeles, ont été détruits* ». Ensuite il défend le Parti libéral et *Regeneración* contre les attaques et calomnies des socialistes et de leurs organes aux Etats-Unis, en traduisant des extraits des journaux socialistes d'après *Cultura Proletaria*, l'hebdomadaire espagnol publié par Pedro Esteve à New York qui se propose de continuer l'œuvre de *Regeneración*. « *Depuis quelques jours les journaux socialistes affirment que les magonistes se sont rendus, que la Basse-Californie est pacifiée, pourtant les journaux bourgeois nous apprennent que, depuis sa prise, la ville de Juarez n'a jamais vu tant de soldats fédéraux. (...) Et c'est au moment où les pionniers se sont emparés des terres et ont mis le tout en commun, au moment où ces révolutionnaires arrivés à des résultats tangibles vont être massacrés, c'est à ce moment, dis-je, que nos socialistes politiciens, soi-disant ennemis du capitalisme, déclarent ne vouloir ni les aider ni protester contre ceux qui les rejetteront bientôt, pour un temps, sous la tyrannie du capital. (...)* » (8)

Il n'est alors pas surprenant que la semaine suivante, Jean Grave insère de nouveau une note déclarant que « *nous recevons les renseignements les plus contradictoires sur les événements qui se passent là-bas. Selon les uns, c'est une révolution sociale qui suit son cours, des prises de possession de la terre seraient déjà effectuées ; selon les autres, le mouvement serait tombé avec l'arrivée au pouvoir des chefs de l'insurrection. Aux amis qui ont des renseignements dont ils peuvent contrôler l'authenticité, nous demandons de bien vouloir les communiquer à nos lecteurs ?* » (9)

Un mois plus tard, *les Temps nouveaux* publient un manifeste du « *Comité organisateur du Parti libéral, qui au Mexique est, comme on sait, le parti révolutionnaire communiste* », qui déclare en outre que « *le Parti libéral mexicain ne travaille pas à porter à la présidence de la République aucun individu. C'est au peuple qu'il appartient de nommer ses maîtres si cela lui plaît.*

« *Le Parti libéral mexicain travaille à conquérir des libertés pour le peuple, considérant comme la base de toutes les libertés la liberté économique.*

« *Comme moyen pour conquérir la liberté économique, le Parti libéral se propose de se lever en armes contre la tyrannie politique ou la tyrannie capitaliste (...),* [d'] *arracher des mains des capitalistes la terre qu'ils se sont appropriée, pour la remettre aux millions d'êtres humains qui composent la nation mexicaine, sans distinction de sexe (...). Les revendications du Parti libéral sont très vastes et vont très loin ; mais dans le prochain mouvement armé, il veut obtenir pour le peuple : pain, instruction et bien-être pour tous, hommes et femmes, par le moyen de la prise de possession de la terre, de la réduction des heures de travail et de l'augmentation des salaires. (...) Le programme du Parti libéral, promulgué par le Comité le 1er juillet 1906, peut se réduire à ceci : la terre pour tous, du pain pour tous, la liberté pour tous.* » (10)

Grave y fait suivre la reproduction d'une lettre de Manuel G. Garza pour la rédaction de *Regeneración*, datée du 20 juillet 1911 : « *Nous sommes en possession de votre lettre du mois passé. Nous vous remercions pour la publication des manifestes en faveur du mouvement mexicain. Quant aux camarades français, qui devaient s'unir aux forces révolutionnaires au Mexique, je dois vous déclarer que le comité organisateur du Parti libéral manque de fonds pour pouvoir supporter les frais du voyage et de l'équipement d'aucun camarade d'au-delà de l'océan. Nous les remercions beaucoup de l'aide qu'ils nous offrent, mais il nous est impossible de supporter ces frais pour le moment, il vaut mieux que ces camarades français qui désirent émigrer dans notre pays attendent le résultat de la lutte (...).* »

Fin septembre, E. Rist répond avec un très longue article à celui très enthousiaste de Michel Petit. Plein de sympathie pour les Magón et la « Junta », hostile à Madero, Rist avance en même temps des réserves considérables envers tout ce qui concerne l'émigration éventuelle au Mexique de camarades français. « *L'appel enthousiaste de la "Junta" amena, dès la semaine suivante sa publication, de nombreux volontaires américains et étrangers habitant les Etats-Unis à Los Angeles, l'appel ayant été traduit en plusieurs langues. Le manifeste fit une profonde impression chez les Italiens principalement. (...) La "Junta" de Los Angeles représente les révolutionnaires, communistes-anarchistes.* Regeneración *est son organe en langues espagnole et anglaise. Ses derniers numéros ont une partie en langue italienne. Le mouvement nettement révolutionnaire (...) éclate à la fin de l'année dernière, l'agitation paraissant localisée tout d'abord dans plusieurs centres du nord et de l'extrême sud. Il ne semble pas que la poussée prolétarienne ait pu mettre en balance une autre force. Le mouvement fut grossi et, en quelques cas, orienté par des volontaires de l'I.W.W. (Ouvriers industriels du monde), le plus jeune, mais le plus*

MEXIQUE

Pour prendre possession de la terre. — Camarades, les forces du Parti libéral mexicain dominent de fait une vaste étendue territoriale dans la Basse-Californie. Cette conquête a été faite au prix du sang généreux versé par le prolétariat intelligent, dévoué et désintéressé.

Dans la Basse-Californie ont trouvé la mort beaucoup de camarades qui se sont fait tuer pour conquérir ces trois grands biens : *Pain, Terre* et *Liberté.*

Et maintenant il est nécessaire que ce sang, il faut que ces sacrifices donnent tous les résultats désirés. Le moment de faire quelque chose de pratique est arrivé.

La Basse-Californie est un pays très-beau et très-riche ; mais très-peu peuplé. Il a besoin d'être colonisé. Les terres du nord de la péninsule, qui sont sous la domination des forces libérales, sont splendides et beaucoup sont parfaitement irriguées par un excellent canal.

Ces terres peuvent produire par an deux récoltes de maïs. Elles sont excellentes pour la récolte du coton, de la betterave et pour toutes sortes de pâturages et légumes. En un mot ces terres produisent tout.

Pour donner vie à cette intéressante portion du Mexique, et pour mettre en pratique l'idéal rédempteur du Parti Libéral Mexicain, il est nécessaire de la peupler.

Mais comme la colonisation ne peut se faire en masse, parce que le Parti Libéral n'a pas assez de ressources pour transporter d'un coup toutes les familles désireuses d'y venir mener une vie libre et heureuse, sans maître et sans tyran, le Comité organisateur du Parti Libéral Mexicain a décidé de lancer ce manifeste pour que les camarades ayant assez de fonds pour payer leur passage viennent, en Basse-Californie, prendre possession de la terre.

Les forces libérales les protègeront.

Tierra y Libertad.

Los Angeles, Cal., mayo 20 de 1911.

Ricardo Florès Magon.
Librado Rivera.
Antonio de D. Aranjo.
Anselmo L. Figueroa.
Enrique Florès Magon.

Octave Jahn

Né à Cherbourg (Manche) le 10 février 1869, Octave Jahn se lança de très bonne heure dans le mouvement révolutionnaire. Dès l'âge de 15 ans, il organise à Paris une grève des télégraphistes qui fit grand bruit car c'était la première qu'on ait vue dans les Postes ! Mis à la porte du domicile paternel, il trouve alors asile — grâce à Séverine — dans les bureaux du *Cri du peuple* (1).

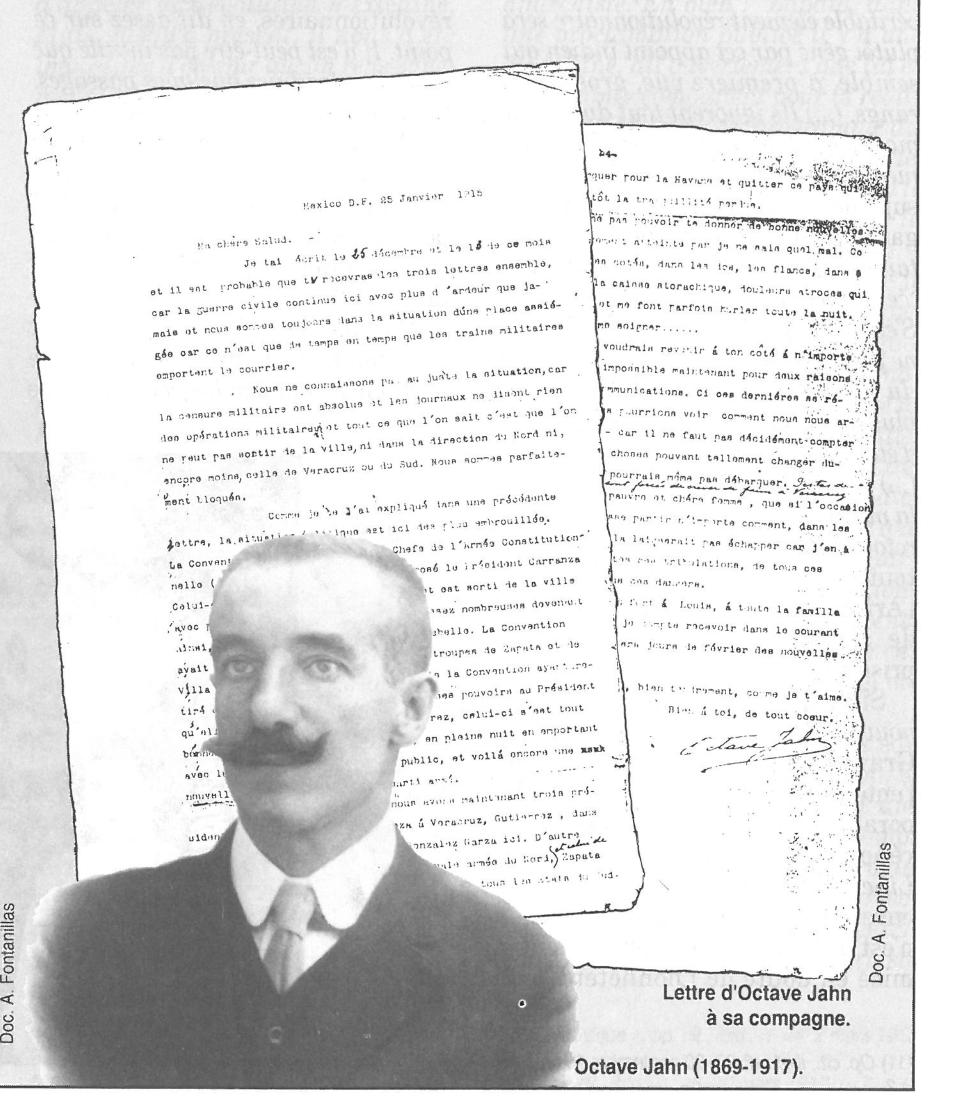
Fin 1886, on le retrouve parmi les fondateurs de la Ligue des antipatriotes, organisation antimilitariste animée par les anarchistes Bidault, Tennevin, Tortelier, etc., et il écope rapidement ses premières condamnations. Il s'enfuit alors en Belgique, à Verviers d'abord, puis à La Loubière où, pour sa participation à la formidable grève du bassin de Charleroi, il est condamné aux assises à deux ans et demi de prison.

Dès lors, que ce soit en France ou à l'étranger, il ne cesse de mener la vie aventureuse de tous les propagandistes anarchistes de la fin du siècle dernier. Orateur apprécié mais toujours très véhément, il est condamné à plusieurs reprises pour *"incitation à la violence, au pillage"* ou *"outrages à magistrats"*. Il parcourt la France en tous sens, se fixant de temps à autre, parfois contre son gré (prison) à Paris, Lyon, Grenoble, Marseille... Il se rend aussi en Afrique du Nord où il est également condamné, se réfugie en Espagne, en Angleterre où il exerce divers métiers.

Octave Jahn a vécu plusieurs années en Espagne (Valence, Barcelone) où il était lié avec le groupe de Martin Borras puis, à partir de 1909, il part au Mexique où il participera au mouvement révolutionnaire. En 1915, il est parmi les fondateurs de la première école rationaliste mexicaine et, l'année suivante, il est délégué en France par la Casa del Obrero Mundial. Il meurt à Mexico le 9 juin 1917 (2).

René Bianco
C.I.R.A. Marseille

(1) *Séverine consacre un chapitre au "petit Jahn" dans ses* Pages rouges *et, en 1887, le poète Paul Paillette lui dédie* Les enfants de la nature.
(2) *De son inlassable activité de propagandiste on peut retrouver traces dans les fonds d'archives et, bien entendu, dans la presse anarchiste internationale à laquelle Jahn a collaboré souvent. Ses derniers articles, sur la* Révolution mexicaine, *sont parus dans* Ce qu'il faut dire *de S. Faure (voir les n° 8 et 9 de mai 1916 et les n° 21 et 25, août et septembre 1916). A noter que Jahn fut également l'auteur de la chanson des Pieds Plats qui fut très en vogue dans les milieux anarchistes (cf. ce texte in* le Pot à Colle *n° 9, 31 octobre 1891).*



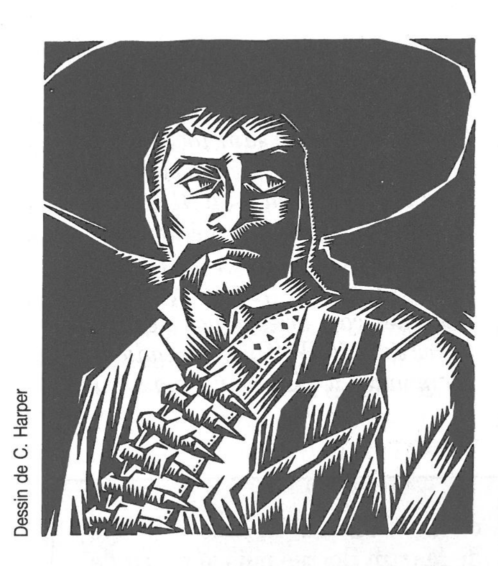
Doc. A. Fontanillas

Doc. A. Fontanillas

Lettre d'Octave Jahn à sa compagne.

Octave Jahn (1869-1917).

(6) *Op. cit., ibid, n° 9, 1er juillet 1911, p. 6*
(7) *Op. cit., ibid, n° 10, 8 juillet 1911, p. 6*
(8) *Op. cit., ibid, n° 11, 15 juillet 1911, p. 6.*
(9) Op. cit., ibid, n° 12, 22 juillet 1911, p. 3.
(10) *Op. cit., ibid, n° 16, 19 août 1911, pp. 4-5.*


Dessin de C. Harper

agissant des groupements ouvriers aux Etats-Unis (...). »

Il continue par une description assez détaillée, mais sobre, de la situation des combats, surtout en Basse-Californie. « *Dans ces conditions, qu'on le veuille ou non, il faut faire des réserves sur le mouvement "agraire" des Indiens, qu'il ne faut pas confondre avec celui des révolutionnaires conscients. Je vais plus loin. Le véritable élément révolutionnaire sera plutôt gêné par cet appoint indien qui semble, à première vue, grossir ses rangs. (...) Ils ignorent tout du monde moderne et ne peuvent être les pionniers d'une révolution sociale (...)* ». Au sujet de l'émigration, Rist met bien en garde les ouvriers français : « *Certaines régions du Mexique sont réputées, en effet, pour leur climat idéal. S'ensuit-il que l'ouvrier européen, qui ne parle pas la langue, qui ignore tout du pays sera plus heureux ? Il sera plus facilement exploité parce que hors d'état de se défendre. Ceci est courant. (...) Dans tous les pays neufs, il aura la meilleure chance s'il est partisan du retour à la terre (...).* » Mais c'est surtout la British Columbia [Canada], l'Arizona, la Californie qu'il conseille de choisir pour de telles entreprises [(11)].

Six semaines plus tard, *les Temps nouveaux* publient un article envoyé à Grave par un anarchiste italien de l'entourage de Luigi Galleani et collaborateur de *Cronaca Souversiva*, en réponse à une attaque, dans *le Libertaire*, de l'attitude de Grave envers les Magón et *Regeneración*. Ce n'est pas seulement implicitement la mise en doute de l'honnêteté de la rédaction du *Libertaire*, mais surtout une attaque virulente du Parti libéral mexicain et des Magón : « La Cronaca *ne nie point et n'a jamais nié (...) qu'au Mexique il y ait, maintenant, des mouvements insurrectionnels — elle nie tout simplement le caractère de révolution sociale qu'on a voulu naïvement donner à ces mouvements, et qu'ils aient pour but le communisme. Croire qu'au Mexique on soit aujourd'hui à la veille de la réalisation d'une société communiste et que ce mouvement émancipateur puisse s'étendre petit à petit et à bref délai aux Etats-Unis, c'est faire preuve d'une simplicité vraiment regrettable parmi les révolutionnaires. (...)*

« *Mais on entend d'ici l'objection : Et le Parti libéral n'est-il pas une preuve que les idées libertaires ont fait du chemin au Mexique ? Pas du tout, camarade. C'est là encore une légende qu'il faut détruire. Le Parti libéral mexicain n'a jamais été un parti libertaire ; son programme, donné à Saint-Louis, le 1er juillet 1906 et recommandé par la "junta" du Parti libéral avec ses* Instructions générales des révolutionnaires, *en dit assez sur ce point. Il n'est peut-être pas inutile que je vous en traduise quelques passages. Commençons par les* Instructions :

"Art. 1.- Tous les membres du Parti et les sympathisants à la cause libérale ont l'obligation de détruire le despotisme et de réaliser le programme du Parti donné par la junta le 1er juillet 1906...

"Art. 3.- Les libéraux qui prennent les armes et ayant le moyen de le faire, enverront à la *Regeneración* une proclamation pour faire constater que la révolution a pour but l'imposition du programme du Parti libéral donné par la junta.

"On fera savoir dans ladite proclamation que les groupes révolutionnaires ne reconnaissent pas d'autre autorité hors la junta organisatrice du Parti libéral, et quitteront les armes seulement lorsque auront triomphé les principes du Parti.

"Art. 6.- Tous les camarades qui, comme soldats, serviront dans les rangs libéraux, auront un dollar par jour, libres de toute dépense ; gradés, officiers commandants auront un salaire supérieur à celui que la dictature payait à ses militaires.

"Art. 8.- Les révolutionnaires respecteront les étrangers qui se tiendront neutres...

"Art. 11.- Pour éviter des heurts avec les forces maděristes, les groupes libéraux devront traiter correctement les groupes madéristes, en cherchant à les entraîner sous leur drapeau par la fraternité et la persuasion..."

« *Voyons maintenant le programme :*

"Art. 1.- Réduction de la période présidentielle à quatre années.

"Art. 2.- Impression de la réélection du président et des gouverneurs des Etats...

"Art. 4.- Suppression du service militaire obligatoire et établissement de la Garde nationale...

"Art. 5.- Réformer et régler les articles 60 et 70 de la Constitution...

"Art. 6.- Abolition de la peine de mort, exception faite pour les traîtres à la patrie.


Tiré de "Tierra y Libertad..."

Partisans de Madero à Mexico le 23 avril 1912.

(11) *Op. cit., ibid., n° 22, 30 septembre 1911, pp. 1 à 3.*

"Art. 21.- Etablir un maximum de huit heures de travail et un salaire minimum...

"Art. 32.- Obliger les entrepreneurs à n'employer qu'une minorité de travailleurs étrangers...

"Art. 34.- Les patrons des terres sont obligés de rendre productives toutes celles qu'ils possèdent. Les terrains laissés improductifs, quelle que soit leur étendue, seront pris par l'Etat."

« *Comme on a pu le voir, le programme du Parti libéral ne dépasse en rien un quelconque programme libéral français. (...)* La Cronaca *[demanda] à R.F. Magón si c'est là le communisme et le libertarisme de la Junta. Et Magón a répondu que la Junta a rejeté le* Programme *depuis le mois de septembre 1910, en oubliant toutefois que les* Instructions *ont été données et publiées par la même Junta le 7 janvier 1911. Il y avait là, du moins, une contradiction frappante que la* Cronaca *a encore relevée. Et Magón répond maintenant que les* Instructions *ont été voulues par la fraction madériste de la Junta, par Villareal et Sarabia. Cependant, il ne faut pas oublier que les* Instructions *ne portent pas la signature de Sarabia, mais bien celle de R.F. Magón, entre autres, comme président de la Junta, et que Magón a signé aussi le* Programme. *(...)* » [(12)]


Tiré de « the wind that Swept Mexico »

Partisans de Zapata.

La polémique se développe

Deux mois et demi plus tard, Tarrida del Marmol, vieil anarchiste espagnol vivant en Angleterre, prend passionnément la défense de Magón dans *les Temps nouveaux* : « *(...) il faut qu'un mouvement révolutionnaire soit réellement populaire et puissant pour que des insurgés, sans autres ressources que leur courage et leur enthousiasme, puissent tenir tête pendant des mois, et parfois victorieusement, à toutes les forces dont dispose l'Autorité. Or, tel est le cas pour le mouvement socialiste, expropriateur, nettement libertaire, dont le général Emiliano Zapata est le bras, dont l'héroïque Práxedis Guerrero fut le poète et le martyr, et dont l'agitateur anarchiste Ricardo Flores Magón a été l'inspirateur et reste le cerveau. (...) Il faut que la bonne foi du correspondant des* Temps nouveaux *aux Etats-Unis ait été surprise, pour qu'il ait cru devoir attaquer, comme il l'a fait, l'indomptable lutteur mexicain.* » [(13)]

Ce n'est qu'un mois après que Grave y répond, dans une note précédant une lettre de R. Froment : « *D'excellents camarades (...) nous ont reproché, maintes fois, de ne pas assez nous occuper de ce qu'on a convenu d'appeler la Révolution mexicaine. Mais, jusqu'à présent, il nous a été impossible d'obtenir aucun renseignement précis sur la situation actuelle de ce pays. Il y a bien d'un côté des camarades qui affirment énergiquement qu'une révolution sociale s'y organise, mais, d'un autre côté, d'autres camarades, dont la sincérité nous est connue, nous affirment, non moins énergiquement, que les premiers, que le Parti libéral mexicain n'est qu'un parti politique disputant le pouvoir à ceux qui ont dépossédé Díaz. Et comme notre rôle à nous est de laisser nos lecteurs seuls juges des faits, nous n'avons qu'à leur donner connaissance des documents qui nous parviennent, ou des renseignements que nous communiquent des camarades dont la bonne foi n'est pas à soupçonner. Cela cependant, sans préjudice des commentaires que nous nous réservons le droit de faire sur lesdits documents ou renseignements et que les camarades, eux aussi, ont le droit d'accepter ou de repousser.* »

Et il fait suivre des extraits d'une lettre de R. Froment qui attaque véhémentement *Regeneración*, Magón et Zapata : « *(...)* La Cronaca *a pu avoir plusieurs exemplaires d'un prospectus distribué par R.F. Magón (...), je vous en envoie un pour que vous voyez comment les soi-disant libertaires du Parti libéral mexicain trompent les gens qui ont la sottise de les croire des révolutionnaires sincères. Ce prospectus distribué au Mexique vient après maints articles de journal où Magón déclare avoir répudié le programme du Parti libéral. Mais il y a mieux. Magón depuis six mois nous fait les éloges du "camarade" Zapata ; et bien des anarchistes ont cru que le "général Zapata" est réellement un anarchiste. Eh bien ! Zapata, dans une proclamation publiée il y a une quinzaine, dit ouvertement que lui et ses hommes combattent pour la réalisation au Mexique du programme du Parti libéral, qu'il est pour la "Liberté, pour la Justice et pour la Loi" et qu'il espère dans l'aide du bien pour le triomphe de la Révolution.* » [(14)]

A la fin du mois, Grave insère le résumé d'un manifeste du Parti libéral signé par les deux Magón, Figueroa, Rivera et Aranjo, dont « *le camarade Jules Fontaine nous a envoyé la traduction. (...) Ce manifeste est entièrement anarchiste, d'un bout à l'autre. Mais ce n'est qu'une pièce, contradictoire de plus (...) ; il y a une chose que nous sommes bien forcés de remarquer, c'est que toutes les affirmations anarchistes, appels, renseignements aux journaux, etc., etc., proviennent tous de la même source, de* Regeneración *de Los Angeles (...).* » [(15)]

Trois semaines plus tard, les éditeurs de *Regeneración*, W.C. Owen, R. et E.S. Flores Magón, envoient une lettre adressée « *A l'éditeur des* Temps nouveaux ». « *Dans votre numéro du 2 mars est parue une lettre sur la révolution au Mexique, par R. Froment. A notre avis, cette lettre est très injuste*

(12) *A. Cavalazzi, « Mexique », op. cit., ibid, n° 29, 18 nov. 1911, pp. 6-7.*
(13) *« La Révolution mexicaine », op. cit., ibid., n° 40, 3 février 1912, pp. 5-6.*

(14) *« Mexique », op. cit., ibid., n° 44, 2 mars 1912, p. 8.*
(15) *Op. cit., ibid., n° 48, 30 mars 1912, p. 7.*

pour la révolution, le Parti libéral mexicain, et Regeneración *dont nous sommes les éditeurs. C'est pourquoi nous protestons, et avons l'intention de protester par la presse révolutionnaire internationale. (...) et parce que la lettre en question n'est que le dernier coup de poignard dans les attaques qu'on a dirigées pendant des mois par des moyens, des insinuations lâches, des soupçons jetés sur la bonne foi d'un immense mouvement, sur lequel, cela résulte des pages* T.N.*, on ne s'est pas donné la peine de faire d'enquête. Avec une fausse apparence de bonne foi déclarant que* “c'est votre rôle de laisser aux lecteurs eux-mêmes l'appréciation des faits”*, la lettre en question présente... quoi ? (...) Un tiers de la communication est fait des citations d'une lettre privée écrite par quelqu'un dont on ne donne pas le nom, réitérant l'accusation de* la Cronaca Sovversiva *que R.F. Magón avait lancé un prospectus réactionnaire (...). Concernant les autres critiques exprimées dans cette lettre, nous avançons que :*

« 1. Nous avons déjà expliqué depuis longtemps et ad nauseam*, que le Parti libéral mexicain a évolué, et que le manifeste dont il est question, fort ancien, a été depuis longtemps annulé. En outre, nous avons expliqué que des exemplaires en furent distribués parce qu'à ce moment nous manquions de fonds et n'avions pas d'autre moyen de propagande.*

« 2. Nous ne nous rappelons pas si aucun de nous a jamais écrit de Zapata qu'il était un “camarade”; mais si c'est arrivé, nous n'en avons pas honte. Quand Zapata incite le paysan à déposséder les monopolistes de la terre et l'aide à le faire, nous le trouvons un plus proche camarade que les révolutionnaires bavards des salons. (...)

« 3. Si vous désirez vous justifier de l'accusation d'injustice monstrueuse, il faut juger notre mouvement et nous-mêmes, non par quelque partie particulière d'une grande littérature, mais par la tendance générale du mouvement, et par l'ensemble de nos écrits (...). Peut-être nos écrits ne sont-ils pas si finis que ceux des intellectuels*, mais personne n'ose mettre en question leur sincérité ou leur bonne foi.*

« Nous supposons aussi que ce n'est pas votre affaire, ni l'affaire des T.N. *de juger et de décider si les éditeurs de* Regeneración *sont ou ne sont pas de bons anarchistes d'après la mesure de votre mètre. Votre affaire est tout autre, car c'est votre suprême devoir de vous donner la peine d'apprendre s'il y a ou s'il n'y a pas au Mexique une révolution économique, si le peuple est en révolte contre le privilège et la force, et en train actuellement de les abolir. C'est ce que vous prêchez théoriquement. C'est en prêchant cela que vous gagnez votre salaire (...). »*

A quoi Grave — après tout il n'est pas vraiment un intellectuel, mais a appris le métier de cordonnier et sait tout sur le bon usage des bottes —, répond : « *Je ne relèverai pas le ton aimable de MM. Magón et Owen. Je me contenterai, dans leur lettre, de relever ceci :*

« 1. Nous ne les avons jamais accusés de mauvaise foi, nous n'avons jamais posé la question s'ils étaient ou n'étaient pas de bons anarchistes. On nous dit qu'il y a une révolution sociale au Mexique. Ignorant tout de ce pays, nous avons marché dès le début, à ce point que nous avons reçu de divers côtés, nombre de lettres de camarades demandant où il fallait s'adresser pour partir au Mexique, s'enrôler parmi les révolutionnaires. Nous avons donné l'adresse de Regeneración*, et aux questions que nous fîmes à ce journal, il nous fut répondu que ce n'était pas tant d'hommes que d'argent qu'on avait besoin. (...) Sans doute la susceptibilité de MM. Magón et autres se froisse, lorsqu'on ne les croit pas sur parole, mais lorsqu'il s'agit de lancer des nouvelles qui peuvent entraîner des camarades à lâcher tout pour aller, peut-être, au devant de déceptions, on avouera qu'il y a là une responsabilité morale qui vous fait passer outre les susceptibilités, même de MM. Magón. D'autre part, d'autres camarades nous envoient un manifeste d'un parti qui se proclame anarchiste, et ce manifeste est tout platement politicien, nous avons bien le droit de le dire. Les signataires de la lettre nous disent qu'ils ne l'ont publié que parce qu'il leur était resté pour compte, et n'avaient pas d'argent pour publier mieux !*

« Je me garderai d'affaiblir par aucun commentaire cette perle. (...) Or, sans vouloir mettre en doute les hommes de Regeneración *que nous ne connaissons pas, sur lesquels nous ne pouvons porter aucun jugement, on nous permettra bien de nous étonner qu'eux seuls soient tenus au courant de cette fameuse Révolution mexicaine, et de se demander s'ils n'ont pas pris leurs rêves pour des réalités. Surtout lorsque tous ceux qui connaissent un peu le Mexique, nous disent que, pour l'heure actuelle, une révolution sociale est tout ce qu'il y a d'improbable. (...) Si, vraiment, le Mexique est en pleine lutte révolutionnaire, comment se fait-il que MM. Magón soient à je ne sais combien de centaines de kilomètres du théâtre de la lutte ? »* (16)

Roman Delgado

Né à El Ferrol (Galice, Espagne) le 2 février 1894, cet anarchiste espagnol est décédé au Mexique le 16 novembre 1952. A 16 ans, il émigre tout d'abord à Cuba, puis à New-York et enfin à San Antonio au sud des Etats-Unis ; c'est là qu'il rejoint un groupe magoniste. Très actif et proche de Ricardo Treviño, ils mènent ensemble des actions risquées. Dénoncés par un policier infiltré, ils échappent à l'arrestation en passant le Rio Grande (río Bravo) et partent pour Tampico (Mexique). Dans cette ville, ils adhèrent à la Casa del Obrero Mundial ainsi qu'au groupe anarchiste Los Hermanos Rojos qui publie le journal *Germinal*.

Son activité au sein du mouvement ouvrier et sa participation à la grève de 1916 le conduit en prison. Il semblerait que Delgado ait été conduit au *paredon* (mur des fusillés) de Querétaro et que c'est sur l'intervention du général Alvaro Obregon que Carranza a sursis à l'exécution. Expulsion ou départ volontaire, toujours est-il qu'il retourne à New-York où il reste quelques années.

Au début des années vingt, il revient à Mexico et, en 1925, il vit à Ticoman avec sa compagne dans une hacienda où Durruti et Ascaso ont d'ailleurs séjourné. Durant toutes ces années, Delgado n'a pas cessé ses activités et en mars 1933 il est arrêté avec bon nombre de compagnons lors d'une conférence donnée par Rafael Quintero dans les locaux de la fédération locale des groupes anarchistes de Mexico. Les étrangers, en application de l'article 33 de la Constitution, furent rapidement expulsés : Juan Garcia (Argentin) est accompagné jusqu'au Honduras ; Roman Delgado et José Fontanillas sont embarqués à Veracruz sur un bateau allemand, à destination de l'Espagne. Delgado, grâce à l'intervention de ses beaux-frères, a pu séjourner de nouveau au Mexique quelque temps après.

A. Fontanillas


Doc. A. Fontanillas

Intervention de Kropotkine

C'est à ce point que Kropotkine entre dans la discussion — afin de la terminer : « *Il y a dans le Mexique du nord un mouvement révolutionnaire assez sérieux parmi les paysans, et le gouvernement républicain n'est pas capable de le maîtriser. Il s'y produit des expropriations de seigneurs par les colons indiens. Il s'y livre de temps en temps des batailles, et ce n'est pas la* Regeneración *seule qui parle de ces batailles. On m'envoie de Los Angeles plusieurs journaux mexicains* de diverses opinions, *en m'y marquant les passages concernant les rencontres entre les troupes du gouvernement et les “insurgés”, et il y en a tout le temps, et ce n'est pas toujours à l'avantage des premiers que tournent les combats. (...) Mais ce serait se faire une idée absolument fausse de ce que sont tous les mouvements agraires, y compris ceux de juillet-août 1789, que de ne pas voir que le mouvement du Mexique septentrional a le caractère que tous les soulèvements paysans ont toujours eu. Cela m'explique pourquoi quelques amis sont désillusionnés sur la “Révolution mexicaine”.*

« Comme tant d'autres amis italiens, russes, etc., etc., ils ont probablement rêvé des campagnes garibaldiennes, et n'ont trouvé rien de pareil. (...) Malheureusement, les neuf dixièmes (peut-être bien les quatre-vingt-dix-neuf centièmes) des anarchistes ne conçoivent pas “la révolution” autrement que sous forme de combats sur les barricades, ou d'expéditions triomphales garibaldiennes. (...) »

Auquel Jean Grave ajoute : « *Je remercie l'ami Kropotkine de remettre les choses au point. Si, depuis que je les demande, j'avais eu ces renseignements, j'aurais été moins féroce dans ma réponse aux frères Magón. Si j'ai été injuste à leur égard, je leur présente mes excuses, mais le ton de leur lettre, ainsi que les contradictions qu'elle contenait, n'étaient pas faits pour dissiper le malentendu. Je n'ai aucune raison, aucun intérêt pour désirer qu'il n'y ait pas de révolution au Mexique ; je n'ai été inspiré que par le seul souci de ne pas être la cause que des camarades s'embarquent dans une affaire qui ne me paraissait pas claire.»* (17)

Dans les mois suivants, *les Temps nouveaux* publient en outre une série d'articles plutôt enthousiastes de la plume d'Aristide Pratelle, sur les « Causes et origines de la Révolution mexicaine », soulignant que « *dès novembre 1909, Kropotkine prévoyait fort bien que la Révolution mexicaine, d'abord limitée à un nombre restreint de faits et de personnalités, allait élargir son champ d'action en se prolongeant. Il prévoyait que son idéal allait se clarifier et s'élever jusqu'au communisme anarchiste et que cet idéal pourrait entrer immédiatement dans la pratique si les révolutionnaires réussissaient à assurer pendant de longs mois le relâchement de l'autorité gouvernementale.»* (18)

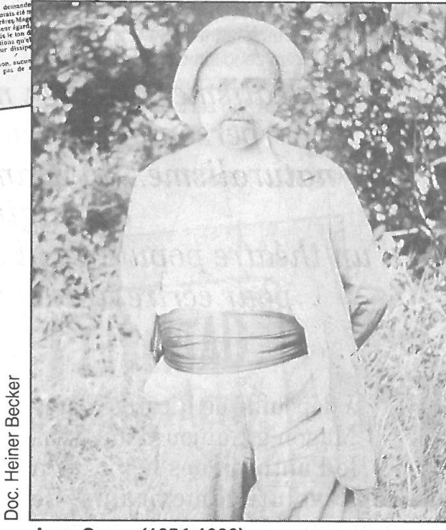
De temps à autre, paraissent des communications de *Regeneración* ou des nouvelles favorables aux actions de Zapata — sans que soient supprimés, toutefois, des articles très défavorables à Ricardo Flores Magón (19). La dernière notice que *les Temps nouveaux* publient au sujet de la Révolution mexicaine est, le 9 août 1913, la traduction par René Froment, d'un entrefilet de *El Porvenir del Obrero*, disant que « *le général Zapata et son armée luttent, non pour faire une révolution sociale, de caractère socialiste ou anarchiste, mais bien pour faire une révolution politique, pour renverser le gouvernement et en reconstituer un autre, sur les bases d'un réformisme politique, plus au moins radical.»* (20)

Heiner Becker

LES TEMPS NOUVEAUX
Ex-Journal “LA RÉVOLTE”
AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE
Administration et Rédaction : 4, rue Broca, PARIS (Ve)
RECTIFICATION

Doc. I.I.H.S.

“Les Temps nouveaux” du 27 avril 1912.


Doc. Heiner Becker

Jean Grave (1854-1939).

(16) *Op. cit., ibid., n° 51, 20 avril 1912, p. 5.*

(17) *P. Kropotkine et J. Grave, « Rectification », op. cit., ibid., n° 52, 27 avril 1912, pp. 1-2.*

(18) *Op. cit., ibid., n° 7, 15 juin 1912, p. 4.*

(19) *Jean Humblot, « Le Magonisme », op. cit., n° 44, 1er mars 1913, pp. 1-2 :* « Mais la dominante de Magón est l'orgueil et il ne pouvait pas se résigner à jouer un rôle secondaire auprès de Madero. Il voulut reprendre la révolution pour son compte, et Madero ayant adopté un programme analogue à celui du Parti libéral, il afficha dans *Regeneración* des idées socialistes et anarchistes sans toutefois, — chose curieuse — changer de programme.»

(20) *Op. cit., 19e année, n°14, 9 août 1913, p. 7.*

Pour un théâtre populaire

Idéalisme cornélien mais passion (politique) racinienne des personnages, sens de l'histoire et vision prophétique, naturalisme... la dramaturgie de Ricardo Flores Magón est originale à plus d'un titre. Précurseur d'un théâtre populaire, il a profité de ses "loisirs" en prison pour écrire une œuvre qui reste trop souvent ignorée.

La dépouille de Ricardo Flores Magón gît aujourd'hui dans le Panthéon des héros de la Révolution mexicaine. Ce grand précurseur est surtout connu comme l'un des ennemis les plus inexorables de Porfirio Díaz. Ce fut en effet le dictateur lui-même qui le dénonça comme anarchiste aux autorités américaines, desquelles il exigeait son extradition [1]. Celles-ci, très complaisantes, intervinrent pour rendre la vie difficile à Magón et à ses camarades, ainsi que le prouvent les mesures vite adoptées contre eux par le ministère de la Justice aussi bien que par le ministère du Trésor [2].

Díaz s'était d'abord acharné contre Magón au Mexique en l'emprisonnant, en l'excluant de toute fonction publique, en interdisant ses publications [3] et, après son exil aux Etats-Unis, avait essayé de le faire persécuter par les autorités, surveiller par des détectives privés, voire même en essayant de le faire enlever ou assassiner par des sicaires [4]. Le calvaire de Magón durera d'ailleurs au-delà de la chute de Díaz et ce militant révolutionnaire passera la plupart de ses années d'exil en prison où il décèdera d'ailleurs d'une manière très suspecte, que d'aucuns n'hésitent pas à qualifier d'assassinat [5].

Quoi qu'il en soit, Magón réussit à incendier les esprits et à précipiter les événements, et les dossiers de l'histoire sont de plus en plus riches à ce propos, son rôle dans la chute de Díaz devenant toujours plus prépondérant, au fur et à mesure que lettres et documents d'époque sont mis à jour [6].

Quelle que soit la renommée [7] que Magón s'est acquise en tant que révolutionnaire, c'est sur son œuvre d'écrivain, et notamment de dramaturge, qu'il nous incombe de nous pencher ici. La seule édition de ses écrits (elle-même incomplète) est posthume et remonte à 1923-1925, même si on a récemment fait un effort de réédition [8], plusieurs inédits se sont inexpliquablement égarés et d'autres restent épuisés et oubliés.


Doc. David Poole

Forme ou contenu ?

Cette étude se concentrera sur les œuvres théâtrales de Ricardo Flores Magón, tout à fait inconnues, même au Mexique : *Tierra y Libertad* et *Verdugos y Víctimas* (deux drames révolutionnaires en quatre actes) [9]. Ces pièces ne sont mentionnées dans aucune histoire du théâtre mexicain, ni de la littérature de la Révolution mexicaine, du moins à ma connaissance [10], non pas à cause d'un manque total de mérite littéraire, mais, probablement, à cause des tirages réduits diffusés dans des cercles politiques très restreints, conçus beaucoup plus dans le dessein de faire œuvre de propagande que dans un souci littéraire. Les pièces de Magón n'auraient été montées que dans des syndicats et des groupes militants, en marge de la vie théâtrale officielle. La seule répercussion qu'elles eurent fut d'inspirer à Rosendo Salasar, l'un des fondateurs de la Casa del Obrero Mundial, une pièce de même genre sur la vie et les vicissitudes de Magón et de ses camarades [11], outre quelques mentions dans la biographie que José Múñoz Cota [12] (le seul, parmi ceux qui ont écrit sur lui longuement, à avoir étudié son style littéraire) lui dédie.

(1) *Dans un message confidentiel envoyé par Díaz à l'ambassadeur des Etats-Unis au Mexique, D.E. Thompson, et transmis par celui-ci au ministre américain Elihu Root, en date du 19 juin 1906. Une copie de ce dossier se trouve dans les Archives nationales de Washington (*General Records of the Department of Justice, *File 43718). Cf. également les télégrammes en code du 5 et du 14 juillet 1906, dans le même dossier.*

(2) *En date du 24 août 1906, le ministre de la Justice en charge, David P. Dyer, donne des dispositions à cet effet au procureur général, alors que le 27 août son assistant intervient auprès du ministère du Trésor dans le même sens. Cf.* General Records ..., *op. cit.*

(3) *Sur les activités anti-dictatoriales de Ricardo Flores Magón entre 1900 et 1904, on pourra consulter "San Luis Potosí and the Nation : Liberal Clubs and Broadening Coalitions, 1900-1903", pp. 91-116, de* Intellectual Precursors of the Mexican Revolution 1900-1913 *par James D. Cockroft (Austin and London, University of Texas Press, 1968) ; "The Early Years", pp. 16-18, de* Sembradores : Ricardo Flores Magón y el Partido Liberal Mexicano : A Eulogy and Critique *par Juan Gómez-Quiñones (Los Angeles, Aztlán, 1973) ; "Ricardo Flores Magón : Biografía sumaria", pp. I-L, de* Las doctrinas socialistas de Ricardo Flores Magón *par Alberto Reyes López (Mexico, Cámara de Diputados, 1974) ; "Ricardo Flores Magón en la Revolución Mexicana" par Pietro Ferrua in* Reconstruir *(Buenos Aires) n° 72, mai-juin 1971, pp. 40-47 et le travail fondamental de Diego Abad de Santillán,* Ricardo Flores Magón : El Apóstol de la Revolución Social Mexicana *(Mexico, Grupo Cultural Ricardo Flores Magón, 1925), première historiographie du "magonisme" et point de repère obligatoire de tous les chercheurs.*

(4) *Pour des détails sur ces épisodes, on peut consulter : Enrique Flores Magón,* Combatimos la tiranía *(Mexico, Instituto Nacional de Estudios Históricos de la Revolución Mexicana, 1958) ou "Ricardo Flores Magón e la Rivoluzione Messicana" par Pietro Ferrua, in* Anarchismo *I, 1, 1975, pp. 25 -37.*

(5) *Voir à ce propos "Persecución y asesinato de Ricardo Flores Magón" par Librado Rivera, pp. 9-29 de* ¿ Para qué sirve la autoridad ? y otros cuentos, *anthologie d'écrits de Ricardo Flores Magón (Mexico, Antorcha, 1976).*

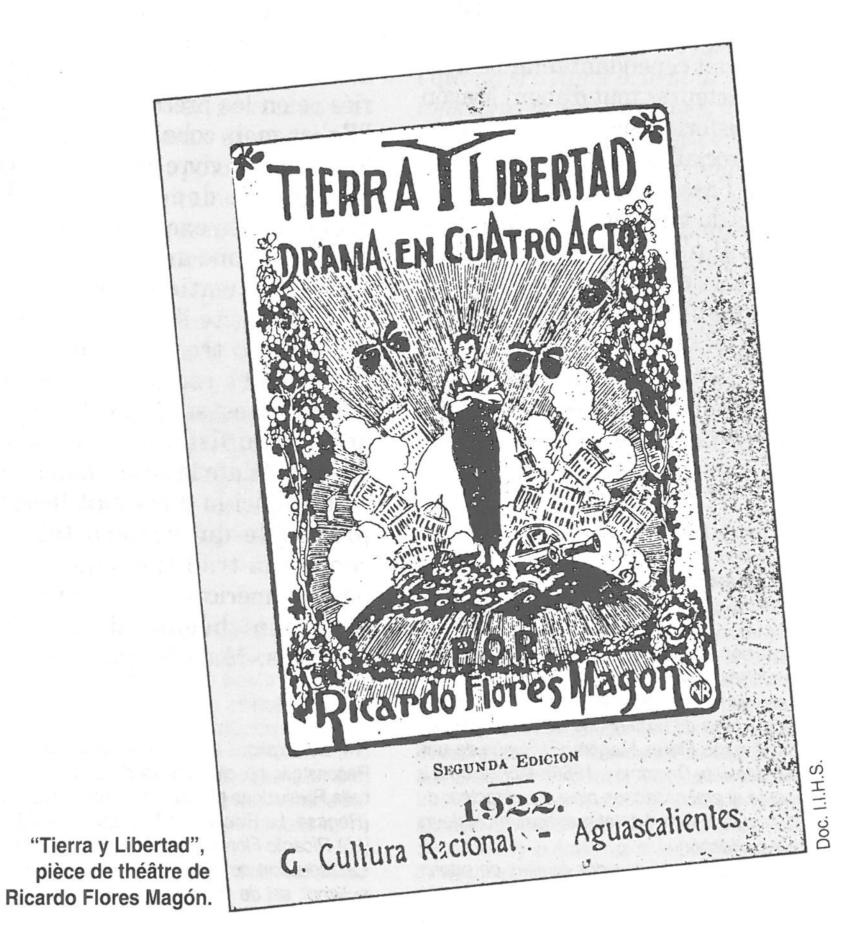
(6) *La Bancroft Library a récemment mis à disposition du chercheur des documents très probants au sujet du rôle organisateur des militants du Parti libéral mexicain à partir des émeutes de 1906 jusqu'à l'éclatement de la Révolution en 1910. Pour une description de ce matériel on pourra consulter l'inventaire que j'ai établi dans "Sources d'études sur la Révolution mexicaine : I. La bibliothèque Bancroft de Berkeley" in* Centre International de Recherches sur l'Anarchisme, *bulletin n° 30, pp. 4-9.*

(7) *Les titres de la bibliographie "magoniste" se comptent désormais par centaine.*

(8) *Au Mexique, en reproduisant, outre les ouvrages susmentionnés,* Epistolario Revolucionario e íntimo *(Mexico, Antorcha, 1975) et* Ricardo Flores Magón : Su vida. Su Obra. y 42 cartas escritas en inglés durante los dos últimos años de su prisión y de su vida *(Mexico, Tierra y Libertad, 1976) et en Angleterre avec* Land and Liberty *compilé par David Poole (Londres, Cienfuegos Press. 1977).*

(9) *Respectivement vol. VI et VII de Ricardo Flores Magón,* Vida y Obra, *édités à Mexico en 1924 par le Grupo Cultural Ricardo Flores Magón.*

(10) *Après la rédaction du texte de cette conférence (lue au congrès de la Fédération internationale de langues et littératures modernes, tenu à l'Université d'Aix-en-Provence en août 1977), j'ai pu consulter à la bibliothèque de l'Université de Californie à Berkeley un ouvrage épuisé d'Armando de María y Campos :* El teatro de género dramático en la Revolución Mexicana *(Mexico, Talleres Gráficos de la Nación, 1957) qui contient une étude des pièces de Magón. L'intérêt de ce travail (cf. chap. VI, pp. 161-188) consiste en l'analyse des vingt-quatre dialogues théâtraux réunis sous le titre* Rayos de Luz, *à laquelle je n'avais pas moi-même procédé et, par ailleurs, dans une patiente et intéressante collation de textes dramatiques avec les œuvres politiques (presque toujours provenant du périodique* Regeneración*) qui les ont inspirés.*



Doc. I.I.H.S.

"Tierra y Libertad", pièce de théâtre de Ricardo Flores Magón.



Doc. David Poole

La question qui se pose au sujet du théâtre de Magón est la même qui divise les critiques depuis toujours : forme ou contenu, message ou structure, divertissement ou éducation ? Le théâtre de Magón *parle* de révolution, *incite* à la révolution, mais n'a pas trouvé, pour s'exprimer, une forme révolutionnaire. L'on se souviendra de la polémique Retamar-Cortázar sur ce même sujet. Magón écrit *sur* et *pour* la révolution en se servant d'un langage conventionnel, et situant ses personnages dans le sillon du naturalisme.

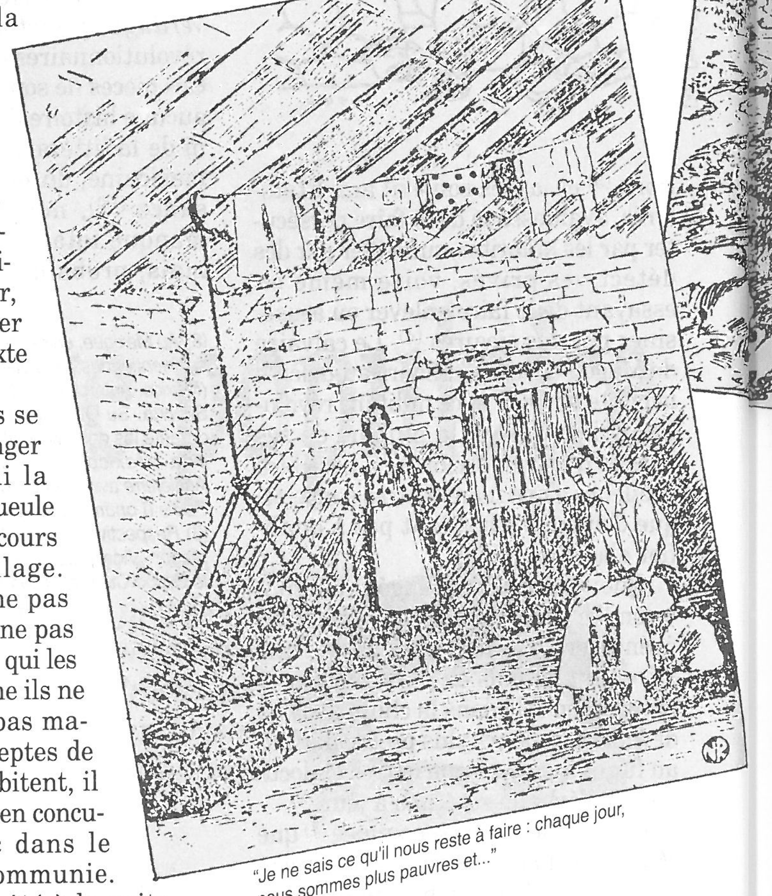
Il faudrait cependant tenir compte de deux facteurs : tout d'abord Magón précède historiquement la doctrine du réalisme socialiste à laquelle on serait tenté de l'associer, ensuite il ne se prend pas du tout pour un auteur dramatique. Il n'a aucune velléité de ce genre et s'il s'est attelé à écrire une ou deux pièces c'est uniquement à cause des "loisirs" que lui offre le séjour en prison [13] aussi bien que dans un but de propagande. Magón fait en somme du théâtre, sinon sans le savoir (comme la prose de M. Jourdain), du moins sans aucune prétention.

Le titre de *Tierra y Libertad* est emprunté à la devise des troupes révolutionnaires anarcho-libérales, bien en évidence dans leur drapeau rouge [14]. Les personnages sont répartis entre les diverses classes sociales : un propriétaire foncier, un curé, un ministre et un garde-chiourme, d'un côté ; un leader ouvrier et des paysans, de l'autre ; et au milieu, pour créer un certain équilibre, une maîtresse d'école. Don Julian convoite la paysanne Marta, jeune compagne fidèle de Juan, et lui signifie un ultimatum : ou elle lui cède ou il se vengera sur son amoureux, qu'il peut à loisir faire arrêter, torturer, condamner sous quelque prétexte spécieux.

Ne pouvant pas se soustraire à ce danger par une fuite qui la mènerait dans la gueule du loup, ils ont recours au prêtre du village. Celui-ci feint de ne pas comprendre ou de ne pas croire aux menaces qui les accablent et, comme ils ne sont eux-mêmes pas mariés selon les préceptes de l'Eglise mais cohabitent, il les accuse de vivre en concubinage ; et donc dans le péché, et les excommunie. Juan est donc arrêté à la suite d'une accusation fabriquée. Au deuxième acte il souffle un vent de révolte. Au troisième, nous avons même droit au suspense : alors même que Marta est sur le point de succomber à la suffisance de Don Julian, voilà qu'éclate la révolution sociale.

Jusqu'ici la pièce suit le schéma prévisible du western tel que le conçoit la tradition cinématographique américaine, selon une conception manichéenne dépourvue de nuances. Mais le quatrième acte prend une tournure originale et se détache tout à fait du cliché. Les ouvriers, enfin libres, remercient leur chef Marcos et, en leur nom, Ramón déclare plein d'enthousiasme : *"C'est à toi que nous le devons, Marcos. Camarades : applaudissons Marcos"* [15]. A quoi Marcos réplique dignement : *"Attention ! Vous ne me devez rien. Ici chacun a voulu être libre, et pour être libre il a dû lutter pour la liberté des autres, car on ne peut être libre tant que les autres sont esclaves. De cette façon, nous sommes tous créditeurs et débiteurs en même temps. Ne commençons pas, camarades, à créer des chefs qui, demain, se convertiront en tyrans. Quand on fait croire à un homme que c'est à lui qu'on doit la liberté d'un peuple, cet homme passe à se croire supérieur aux autres"* [16].

A partir de ces quelques répliques le discours politique se fait jour et les dangers de la stagnation du processus révolutionnaire se font également sentir de façon insoupçonnée. Ici l'analyse de Magón devance les temps et, d'une manière simple et directe, ses personnages arrivent aux mêmes conclusions auxquelles parviendront, bien plus tard, tour à tour Alexandra Kollontaï, Victor Serge, Milovan Djilas et les autres critiques plus récents qui dénoncent, à gauche, la dégénérescence de la révolution vers la bureaucratisation, le mandarinat et la nouvelle injustice.



"Je ne sais ce qu'il nous reste à faire : chaque jour, nous sommes plus pauvres et..."

"Pauvre Juan ! Il travaille tant et je ne lui apporte que des haricots. J'en ai mal au cœur..."

La vision historique

Les événements narrés dans la deuxième scène de l'acte IV sont trop transparents pour qu'on ne puisse pas ne pas y reconnaître les épisodes du pacte de la Casa del Obrero Mundial avec le gouvernement de Carranza et la sombre histoire des Bataillons rouges envoyés combattre les troupes de paysans de Zapata dans le sud du pays.

Le seul personnage historique cité, cependant, est Práxedis [Guerrero], ami de Ricardo Flores Magón et ancien secrétaire du comité exécutif du Partido Liberal Mexicano en exil [17]. Il introduit dans la pièce un élément donquichottesque : l'idéalisme sublime qui va jusqu'à l'extrême sacrifice.

Rosa, la compagne de Marcos, est tuée par une balle de fusil tirée, non par un soldat fédéral ou un laquais de la bourgeoisie, mais par un de ses propres semblables, montrant ainsi que le capitalisme profite toujours des contradictions au sein de la classe ouvrière ; celles-ci étant parfois artificiellement, voire même cruellement alimentées. Marcos est aussi frappé à mort et il ne reste pas de survivants dans le groupe anarcho-libéral. Dans la pièce comme dans l'histoire.

L' Histoire sera d'ailleurs la toile de fond de la pièce suivante, *Verdugos y Víctimas* dont l'évidence interne nous montre qu'elle a été composée après 1915 à cause des allusions qu'on y fait aux Bataillons rouges envoyés par Carranza lutter contre les forces d'Emiliano Zapata.

Nous retrouvons au départ de cette pièce la même situation que dans la précédente : les velléités de séducteur du seigneur toujours en quête de sensations et en mal de vierges et d'épouses humbles et fidèles. Cette fois, cependant, le personnage du prêtre a disparu, ce qui montre que l'Eglise, toute puissante à l'époque de Díaz, a déjà perdu son poids. L'attitude du mâle privilégié n'a toutefois pas changé et Isabel doit faire face aux avances assidues de son logeur, aussi bien qu'à celles de son médecin. Le docteur est un nouveau personnage et représente sans doute une nouvelle caste qui fait son apparition sur la scène littéraire mexicaine. Il n'est pas inutile de rappeler que même des écrivains étrangers écrivant sur le Mexique de cette époque dressent le portrait de ce nouveau Tartufe. C'est le cas, par exemple, de B. Traven dans les romans du cycle mexicain [18], tout comme de John Steinbeck dans le récit *The Pearl* [19]. José, amoureux d'Isabel, dénonce d'ailleurs cette nouvelle exploitation et, en parlant du médecin, il l'accuse : *"Infâme ! Il s'est instruit dans les écoles soutenues par la sueur du peuple et il se fait en plus payer par le peuple pour ses services"*. Mais la malade ne peut pas être soignée car ce n'est pas de médicaments dont elle a besoin, mais de lait, œufs, bouillon. Elle finira par mourir bel et bien de faim. Ce ressort dramatique, issu du naturalisme larmoyant de la fin du siècle, n'en est pas moins vraisemblable dans le contexte mexicain de cette époque et Librado Rivera [20], dans la préface, cite des articles de la presse quotidienne relatant des accidents mortels dus au froid et à la faim et survenus du vivant de Magón.

"Je ne suis pas magoniste, je suis anarchiste. Un anarchiste n'a pas d'idoles".

Malgré la révolution, les parias restent tels qu'ils étaient avant elle. Tout en ayant lutté pour elle certains des personnages sont maintenant réduits au rang de mendiants, mais des mendiants avec une conscience révolutionnaire qui regrettent de ne pas avoir poussé la révolution assez loin. L'un d'entre eux déclare : *"Si nous, les travailleurs, avions pris pour le bien de tous la terre, les machines, les moyens de transport et tout ce qui existe, sans attendre qu'un gouvernement nous donne tous ces biens, notre sort serait bien différent"*. Ce mendiant est naturellement le porte-parole des anarcho-libéraux du Partido Liberal Mexicano qui prêchaient, depuis 1911, que la révolution politique n'était pas suffisante, qu'il fallait une révolution sociale. Le drapeau de cette révolution avait été agité en Basse-Californie,

(11) *Il s'agit de l'œuvre* Ricardo Flores Magón : El Adalid *(Mexico, Costa-Amic, 1963) en trois actes (ici appelés "phases") dont les tableaux ont lieu aux divers endroits où s'est jouée la destinée du révolutionnaire : à Mexico (dans l'imprimerie de* Regeneración*), à Belén (dans la prison locale tristement célèbre), à Cananea (lieu de la grève de 1906, première étincelle de la révolution), à Orizaba (lors des grèves du textile), aux Etats-Unis (l'exil).*

(12) *Cf.* Ricardo Flores Magón : El Sueño de una palabra *(Mexico, Doctrimex, 1966). Múñoz Cota a été député et ambassadeur, ainsi que directeur du ministère des Beaux-Arts et a consacré plusieurs ouvrages à Magón.*

(13) *Il écrit au crayon sur des feuilles de papier hygiénique.*

(14) *J'ai expliqué ailleurs les avatars de ce mot, cf.* Reconstruir, *op. cit., et aussi dans mon* Gli anarchici nella Rivoluzione Messicana : Práxedis G. Guerrero *(Ragusa, La Fiaccola, 1976), p. 20 et 137.*

(15) *Ricardo Flores Magón,* Tierra y Libertad, *p. 55. La traduction de cet extrait, ainsi que de ceux qui suivront, est de mon entière responsabilité.*

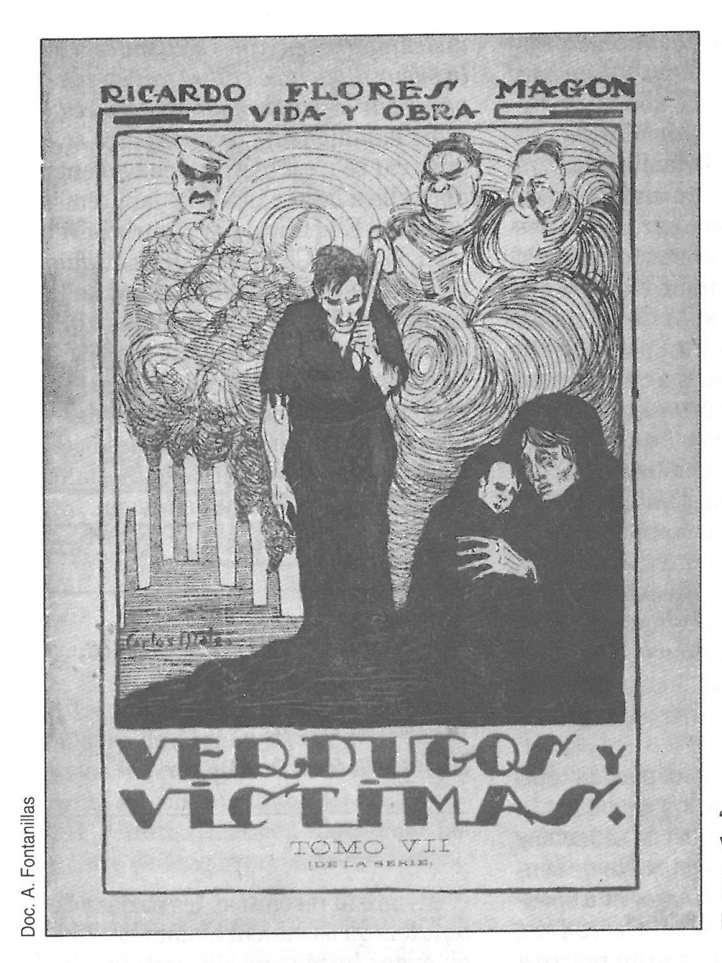
(16) *Id., ibid., p. 56.*

(17) *Sur ce militant voir* La vida heróica de Práxedis G. Guerrero, apuntes históricos del movimiento social mexicano desde 1900 hasta 1910 *par Eugenio Martínez Núñez (Mexico, Instituto Nacional de Estudios Históricos de la Revolución Mexicana, 1960) et mon* Gli anarchici.

(18) *Dans* Rebelión de los colgados, *par exemple, dont la figure du médecin alcoolique et vénal a été reprise même par Arturo C. Crevenna, dans le film qu'il en a tiré.*

(19) *Le médecin véreux dans le film de Fernández basé sur le texte de Steinbeck.*

(20) *Exilé en 1904 du Mexique avec Magón, Librado Rivera en sera le fidèle camarade jusqu'à la fin et partagera avec lui persécutions et emprisonnements. Il lui survivra et rentrera au Mexique continuer son œuvre révolutionnaire, en fondant les périodiques* Sagitario *et* ¡Paso ! *dont la rare collection peut être consultée à la bibliothèque de l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam. Pour une description des fonds d'archives sur la Révolution mexicaine, on pourra se référer à mon "Sources of Study on Mexican Revolution : III. The International Institute of Social History in Amsterdam" in* Centre International de Recherches sur l'Anarchisme, *bulletin n° 33-34 (été 1977), pp. 5-9.*



Doc. A. Fontanillas

"Verdugos y Víctimas", autre pièce de théâtre de Ricardo Flores Magón.

mais les forces réactionnaires s'étaient toutes coalisées pour empêcher cette tentative socialiste d'expropriation et de mise en commun des terres. Cet épisode peu connu [21] nous montre une des multiples facettes de l'activité "magoniste". L'adjectif, forgé déjà de son vivant, déplaisait à Magón qui fit s'exclamer un de ses personnages, le José de *Verdugos y Víctimas* : *"Je ne suis pas magoniste, je suis anarchiste. Un anarchiste n'a pas d'idoles"*.

(21) *Lowell Blaisdell a étudié cet aspect de la Révolution mexicaine dans une série d'articles : "The Consul in crisis : Lower California 1911" in* Mid-America *XXXVII, 3 (juillet 1955), pp. 131-139 ; "Rhys Price, the Reluctant Filibuster ?" in* Southwestern Social Science Quarterly *XXXVIII, 2 (sept. 1957), pp. 148-161 ; "Was it Revolution or Filibustering ? The mystery of the Flores Magón Revolt in Baja California" in* Pacific Historical Review, *XXIII (mai 1954), pp. 147-164 ; ainsi que dans son livre* The Desert Revolution. Baja California, 1911 *(Madison, The University of Wisconsin Press, 1962). Une copieuse documentation sur les répercussions en Amérique de la courte vie de la république socialiste de Basse Californie se trouve dans les archives du Tribunal régional californien (cf. mon "Sources of Study on Mexican Revolution : II . The Archives of the U.S. District Court of Southern California" in* Centre International de Recherches sur l'Anarchisme, *bulletin n° 31, pp. 7-11.*

Les intertitres sont de la rédaction (N.d.R.).

Idéalisme cornélien

Après la mort de sa mère d'inanition, Isabel est faussement dénoncée comme prostituée clandestine par Mendizabal, un séducteur éconduit, qui lui fait croire que le responsable de ses maux est le José qu'elle aimait. Ce sera le commencement de leur perte, à tous les niveaux. Sur le plan politique la situation dégringole et les révolutionnaires seront écrasés par le nouveau conformisme et la nouvelle oppression.

La philippique finale résume les intentions de la pièce. Le "deuxième rebelle" meurt en s'écriant : *"Soldats : vous avez assassiné des fils du peuple, de vos frères, parce que vous aussi vous êtes de notre classe, parce que vous avez peiné à l'atelier avant de revêtir l'uniforme de sbires ; parce que vous nous avez côtoyés dans la fabrique avant d'entrer à la caserne ; parce que vous vous êtes gagné le pain honnêtement avant de devenir les piliers de l'oppression. Hâtez-vous de nous tuer, et un jour vous soupirerez pour nous ; tuez-nous avant que vos enfants puissent savourer le pain ensanglanté que vous apporterez à leurs bouches"*. A quoi fera écho José, s'adressant aux soldats qui lui tirent dessus : *"Terminez votre œuvre, insensés ! Gagnez des médailles pour vos généraux, qui vous repayeront par le viol de vos sœurs et de vos filles. Soutenez les bourreaux de vos propres camarades et foulez ce petit drapeau de cœurs généreux, qui auront la vertu de se convertir en montagnes de haine qui vous écraseront demain, vous et le système que vous soutenez. Vive l'anarchie ! Vive terre et liberté !"*

Magón n'est pas dénué de sens épique ni de sens tragique, mais il n'atteint jamais le niveau de puissance expressive de Brecht, à qui il vient tout naturel de le comparer sur le plan des intentions. Magón n'arrive pas à créer des personnages vivants et nuancés tellement il se soucie d'en faire le véhicule de ses idées. Leur trajectoire n'en est pas moins passionnante puisque ses héros principaux (hommes aussi bien que femmes) sont animés d'un idéalisme de type cornélien qui ne triomphent jamais des obstacles qui s'opposent à leur épanouissement et tombent victimes de leur passion (politique) comme des personnages raciniens.

Magón a surtout le sens de l'Histoire, sans doute pour en avoir été l'un des protagonistes. Il est difficile à situer car il n'a pas de devanciers dans la tradition mexicaine et, s'il en a quelques-uns dans la tradition française (bornons-nous à mentionner Octave Mirbeau en guise d'exemple), il les dépasse vite sur le plan de l'engagement. Le sens de la mécanique théâtrale lui fait défaut : trop de personnages nous sont proposés qui ne sont qu'ébauchés, trop nombreux sont les figurants. Mais il faudra tenir compte du fait que son théâtre survient un peu comme un phénomène de génération spontanée, qui ne doit (presque) rien à personne. En plus Magón a su créer — sans les développer suffisamment, hélas ! — quelques figures de femmes très attachantes.

Il se peut que nous nous trouvions devant le créateur d'un théâtre populaire, fait dans un but de prosélytisme, qui précède le réalisme socialiste. Qui le précède et le dépasse, d'ailleurs, du moins sur le plan politique, car Magón a su voir et prévoir les divers avatars des révolutions et de leurs cristallisations dans des formes tyranniques contre lesquelles il faudra constamment s'insurger.

Pietro Ferrua

Jesús Flores Magón

Frère de Ricardo et de Enrique, ce Magón tourna mal. Libéral modéré, il quitte le P.L.M. se radicalisant et, politicien habile, devient sous-secrétaire à la Justice, puis ministre de l'Intérieur et sénateur...

JESUS est né le 6 janvier 1872 à San Simon, district de Cuicatlán, dans l'Etat d'Oaxaca. Des trois frères Flores Magón, Jesús, l'aîné, est le seul ayant mené à terme ses études de droit. En 1893, il collabore comme rédacteur à l'hebdomadaire *El Demócrata* qui dénonce les misérables conditions de vie des paysans et des ouvriers, et les injustices commises. Après la parution du quatrième numéro, alors qu'il se trouvait dans la salle de rédaction, il est arrêté par la police mexicaine. Ce sera le premier des frères Magón à connaître la prison de Belén [1] et cela pendant neuf mois. Il en sort, selon son expression, *"transformé en sac d'os"*.

Le 7 août 1900, Jesús crée la revue *Regeneración* [2] dans laquelle Ricardo publie ses premiers articles qui attaquent timidement les fonctionnaires publics. En mars 1901, le club libéral Ponciano-Arriaga de San Luis de Potosí publie un *Manifeste à la nation* qui va plus loin politiquement que le premier manifeste du Parti libéral mexicain (5 janvier 1901). Pour appuyer la nouvelle direction de celui-ci, Ricardo, Jesús et d'autres libéraux se réunissent début avril 1901 pour former l'Association libérale réformiste (A.L.R.). En mai, Porfirio Díaz veut en finir avec cette nouvelle opposition politique et ordonne l'arrestation de Ricardo et de Jesús Flores Magón.

Le 18 juillet 1901, l'avocat Díaz Soto y Gama, de San Luis de Potosí, critique sévèrement Porfirio Díaz et l'Eglise catholique dans un discours enflammé à Zacatecas. Lorsque les deux frères Magón, alors en prison, prennent connaissance de ce discours, ils demandent à leurs amis de *Regeneración* de le publier. Ce qui sera fait le 31 août ; un mois après, le 7 octobre 1901, le gouvernement interdit le journal.

Arriaga, Sarabia, Rivera et Díaz Soto y Gama lancent le 6 avril 1902 le journal *El Demófilo* pour faire connaître *"toutes les protestations des ouvriers victimes d'injustices (...)"* et être *"le défenseur décisif des classes pauvres et exploitées"*. Jesús et Ricardo sortent de prison le 30 avril 1902. Jesús désapprouve alors la radicalisation du mouvement libéral. Selon son frère Enrique, *"c'est alors que Jesús déclara qu'il ne pouvait continuer la lutte. A la vue des tortures qu'il avait subies, on pouvait comprendre sa décision. De plus, il voulait se marier avec Clara Hong, sa fiancée depuis onze ans"* [3]. Pour James Donald Cockcroft [4], la crainte des conséquences qu'une orientation politique radicale pouvaient avoir sur sa carrière d'avocat doit être également prise en compte. Dès lors, il cessa de participer activement au mouvement, à l'exception de la défense juridique des prisonniers politiques du P.L.M. et, en particulier, de ses deux frères.

En 1911, Jesús Flores Magón fait cause commune avec Madero. Pour symboliser cette nouvelle alliance et tenter de rallier Enrique et Ricardo, Jesús est choisi pour, accompagné de

(1) *La prison de Belén dans la ville de Mexico est* "un triste et ancien couvent transformé en prison pour la simple raison que le gouvernement mexicain a regroupé là plusieurs milliers de personnes" *(John Kenneth Turner,* Barbarous Mexico, *p. 153).*

(2) *James D. Cockcroft,* Precursors intelectuales de le Revolución mexicane, *p. 83. Cette biographie de Jesús Flores Magón est tirée en grande partie de cet ouvrage.*

(3) *Enrique Flores Magón,* Combatimos la Tirania. Conversaciones con Enrique Flores Magón, *entretiens avec Samuel Kaplan, Mexico, 1958, p. 58.*

(4) *James D. Cockcroft, op. cit., p. 103.*



Multicolor, n° 139, 29 janvier 1914. John Lind fit des entrevues avec des célébrités mexicaines. Il est quasi-certain qu'il eu des conversations avec Jesús Flores Magón et à cela font allusion les personnages qui dialoguent dans ce dessin comparant l'Oncle Sam avec une étoile filante, dont la queue (entrevista Magon-Lind) devrait attirer des préjudices pour la patrie mexicaine.

Tiré de « La caricatura política » t II





Tiré de « La caricatura política » t II

Multicolor, n° 135, 1er janvier 1914.
Le 8 août 1913 arriva à Mexico John Lind, agent secret pour le compte du président Wilson, pour sonder la situation mexicaine. Lind montra sa sympathie pour les révolutionnaires, et les « huertistes » de ce fait se lancèrent dans un patriotisme faisant obstacle à l'attitude interventionniste de cet agent du gouvernement nord-américain, accusant les révolutionnaires de traitrise. Nous pouvons voir ici Lind et un des frères Flores Magón, où ceux qui observent par le trou de la serrure sont censés conspirer dans le but de fragiliser l'intégrité mexicaine.

Juan Sarabia, se rendre dans le nord afin de rencontrer Ricardo. L'entrevue se déroule le 13 juin 1911, mais la tentative de conciliation échoue. Les modérés du Parti libéral mexicain publient leur position dans une lettre adressée à Ricardo (5). Elle est signée par Juan Sarabia, Jesús Flores Magón et Antonio I. Villareal. Reconnaissant la nécessité d'une évolution pacifique pour atteindre les buts égalitaires du socialisme anarchiste, grâce à l'éducation, ils jugent disproportionnées les luttes révolutionnaires du P.L.M. en Basse-Californie car l'objectif principal de la révolution a été atteint : la chute du dictateur Porfirio Díaz.

En août 1911, les modérés du P.L.M. publient une version de *Regeneración* qui devient l'organe officiel de la Junta Iniciadora de la Reorganización del Partido Liberal (P.L.). Jesús devient l'homme clef de ce nouveau Parti libéral. Le 13 août, Sarabia, Villareal et Jesús Flores Magón envoient une lettre ouverte aux radicaux du P.L.M., aux partisans de Zapata et aux autres rebelles, les priant de déposer les armes. Jesús Flores Magón appartient en même temps au Parti libéral et au comité central du Partido Constitucional Progresista de Madero qui vient de prendre la suite du Partido Antirreeleccionista.

En octobre 1911, Madero est élu président. Jesús Flores Magón devient sous-secrétaire d'Etat à la Justice. Le 16 février 1912, Sarabia renonce à son poste de directeur d'*El Diario del Hogar* ; ainsi, lui et d'autres dirigeants du P.L. pourront réaliser une tournée politique dans le pays et collecter des fonds pour la convention de ce parti en avril 1912. Dès le début, le voyage de Sarabia à Chihuahua pour rencontrer l'armée d'Orozco fut considéré comme une mission officielle de paix, appuyée par Jesús Flores Magón, qui venait d'être nommé ministre de l'Intérieur du gouvernement de Madero.

Le 25 mars 1912 éclate la révolte de Pascual Orozco au nord et celle d'Emiliano Zapata au sud. Deux ou trois mois après, Jesús Flores Magón, dans une déclaration à la presse, affirma : *"Toute Révolution signifie plus de Justice"*. Cette déclaration se voulant une justification de la nouvelle révolte, Jesús fut immédiatement démis de ses fonctions.

La convention du P.L. qui eut lieu du 31 mars au 7 avril 1912 fut un désastre pour l'extrême gauche du parti. La droite du P.L. manœuvra de telle façon qu'elle obtint les quatre plus importants postes du tout-puissant Centro Director du P.L. ; Jesús en faisant partie.

En février 1913, après le coup d'Etat contre Madero, Orozco et ses partisans d'une part, mais aussi quelques modérés du P.L.M. et anciens amis de Madero dont Jesús Flores Magón, d'autre part, reconnurent le régime d'Huerta. *"Chucho* (toutou) *Flores Magón reconnut l'usurpateur et entra au Sénat occuper un siège..."* (6). Jesús Flores Magón est mort en 1930 dans la ville de Mexico.

Liberto Domingo

(5) El Diario del Hogar, *22 juin 1911.*

(6) *Jesús Gonzalez Monroy,* Ricardo Flores Magón y su actitud en la Baja California, *1962, ed. Académia Literaria.*

La Casa del Obrero Mundial

Renaissance d'un mouvement ouvrier d'action directe et d'inspiration anarcho-syndicaliste, la Casa del Obrero perdra son âme dans une alliance avec une fraction en lutte pour la conquête du pouvoir. Ce reniement des doctrines au profit d'un opportunisme tactique peut servir d'exemple à méditer.

DURANT le règne de Díaz, le Mexique connaît un relatif essor industriel dû principalement à la création de chemins de fer et à l'exploitation minière des ressources mexicaines par des compagnies nord-américaines. Dans un pays où jusqu'alors seul le secteur du textile était vraiment développé, on assiste à l'apparition d'une classe ouvrière qui, bien que récente et très isolée, n'en a pas moins son existence propre. C'est dans ces secteurs modernes que va se produire une rupture avec le paternalisme du dictateur Díaz.

De Cananea à Río Blanco

Généralement considérées comme symboles de cette rupture et annonciatrices de la Révolution mexicaine, les grèves de Cananea (1906) et de Río Blanco (1907) eurent un impact considérable sur le mouvement ouvrier naissant. Même si on ne peut pas expliquer ces grèves uniquement par la propagande des militants proches du Parti libéral mexicain, il est certain que, tant à Cananea qu'à Río Blanco, ils y jouèrent un rôle important. Dans les années qui précédèrent la révolution, les militants du P.L.M., convaincus de la nécessité d'une insurrection, se livrèrent à un travail de propagande intense. Avec l'aide des I.W.W., les militants du P.L.M. et *Regeneracíon* circulent dans les centres industriels de la frontière nord-américaine et du Mexique. C'est dans ce contexte qu'en 1905 José Lopez, Enrique Bermudez et Antonio de P. Araujo arrivent dans le complexe minier le plus important du Mexique : les mines de cuivre de Cananea. Inquiété par la présence de ces agitateurs, Green, le directeur de la Cananea Consolidated, les fait menacer de mort. Ceux-ci doivent s'enfuir avec l'aide de la Western Federation of Miners (I.W.W.), non sans avoir pris auparavant contact avec Estebán Baca Calderón et Manuel M. Diéguez pour le P.L.M.

Dès janvier 1906, ces deux mineurs fondent l'Union Liberal Humanidad, suivie par la création du Club libéral de Cananea par Lázaro Gutiérrez de Lara et Enrique Bermudez, deux autres militants proches du P.L.M. Ces deux organisations propageront les idées du P.L.M. dans toute la région ; aussi, à l'annonce d'une augmentation de travail sans hausse de salaire, les mineurs demandèrent-ils à Manuel Diéguez et Estebán Baca Calderón de diriger la grève. Celle-ci se soldera par un échec sanglant : plusieurs morts et une centaine d'arrestations. Parmi les revendications des mineurs de Cananea, dont bon nombre seront reprises dans le programme du P.L.M. de 1906, se trouvaient la journée de huit heures (une première au Mexique) et le salaire égal entre travailleurs mexicains et travailleurs nord-américains. Le gouverneur du Sonora ayant accepté



Doc. A. Fontanillas

Manuel M. Dieguez, président de la Unión liberal humanidad de filiation magoniste.

l'aide de deux cents volontaires américains, le sentiment anti-américain des ouvriers exploités par des capitaux étrangers en fut renforcé, et Díaz, considéré comme responsable de cette trahison, perdit à cette occasion beaucoup de son prestige.

La grève de Río Blanco, dans la zone textile de Veracruz, sera elle aussi tragique. Probablement pour contrer l'activité des Cercles d'ouvriers libres créés à Río Blanco et Puebla par des militants proches du P.L.M. : José Neira, Andres Mota et Juan Olivares ; les industriels s'organisent dans le Cercle industriel mexicain. Alors que les militants du P.L.M. mènent, avec leur revue *La Revolución social*, un intense travail de propagande, les industriels publient début décembre un règlement particulièrement défavorable aux ouvriers, provoquant une grève le 4 décembre 1906. Les industriels s'entêtent et ripostent par un lock-out, il s'ensuit une émeute le 7 janvier 1907. Les ouvriers sans travail ni secours seront durement réprimés par les troupes fédérales : plusieurs morts et blessés, une centaine d'arrestations et des exécutions. Díaz, qui avait essayé de se poser en arbitre dans ce conflit entre le travail et le capital, y perdra le peu de crédit qui lui restait. On retrouvera d'ailleurs par la suite nombre d'anciens grévistes de Cananea et de Río Blanco dans les rangs des insurgés du P.L.M.

Dans ces années prérévolutionnaires, les militants du P.L.M. seront à l'origine de pratiquement toutes les tentatives insurrectionnelles. Et c'est souvent parmi les ouvriers des mines et des centres industriels que longeait le chemin de fer — ainsi que parmi les immigrés mexicains travaillant aux Etats-Unis — que le P.L.M. trouvera des militants. De nombreuses lettres alarmées, envoyées à Díaz par ses agents opérant aux Etats-Unis, attestent de l'influence du P.L.M. dans les milieux de l'immigration ouvrière mexicaine. De même, la police trouvera souvent des explosifs du type de ceux utilisés par les mineurs dans les caches du P.L.M. Par la diffusion de *Regeneración* et la création de sociétés ouvrières, les militants du P.L.M. firent un travail énorme de propagande au sein du mouvement ouvrier naissant. Travail dont on retrouvera souvent des traces dans les comportements de nombre de généraux révolutionnaires durant la Révolution mexicaine (distributions sauvages de terres, lois sociales, etc.).

Tiré de "Tierra y Libertad"

Création de la Casa del Obrero

Après l'arrivée au pouvoir de Madero, bien que celui-ci déclare aux ouvriers du textile de Metepec (Puebla) que le progrès *"ne doit être interrompu par aucun mouvement de grève"*, et que les lois anti-ouvrières datant de Juarez restent en vigueur, une liberté relative permet aux ouvriers de s'organiser. Et, quelques années plus tard, malgré l'expulsion de l'anarchiste colombien Juan Francisco Moncaleano, alors qu'il s'apprêtait à organiser la première école rationaliste mexicaine et une centrale ouvrière, les militants libertaires regroupés autour du groupe et de la revue *Luz* seront à l'origine de la création de la Casa del Obrero Mundial. Cette centrale regroupe, en 1912, les corporations des tailleurs, des cordonniers, des charpentiers, des typographes, des peintres et des tailleurs de pierre ; puis, en 1914, des maçons, des chauffeurs de taxi, des conducteurs de camion et de tramway, des plombiers, des employés de restaurant, des relieurs, etc.

Après l'assassinat de Madero et la prise du pouvoir par le général Victoriano Huerta, en février 1913, la célébration du 1er Mai (la première fois au Mexique) donne l'occasion à la Casa del Obrero de s'opposer au nouveau gouvernement dans un théâtre de la capitale. En dépit des risques encourus par ses militants, la Casa del Obrero Mundial organise le 25 mai, un grand meeting autour du monument au mort de Benito Juárez. A cette occasion, Antonio Diáz Soto y Gama déclare que "(le peuple) *renverserait, venant du nord ou du sud, le gouvernement parjure et vil qui s'était "intronisé" au Mexique pour la grande honte de notre histoire"*. Et, jusqu'au mois de mai 1914, où elle est fermée par la police et la plupart de ses dirigeants emprisonnés, la Casa del Obrero Mundial réussit à poursuivre ses activités malgré la répression. Le 18 juillet, Jacinto Huitron, un militant du groupe Luz, écrivait à Alexandre Shapiro (secrétaire du congrès anarchiste international qui devait se tenir à Londres du 28 août au 2 septembre) : *"La Casa del Obrero Mundial de cette région (nettement anarchiste) s'est occupée du problème de la confédération syndicaliste ; mais les circonstances politiques du pays ont empêché notre travail, entre autres raisons parce que le gouvernement du général Huerta a fermé notre salle de réunion et notre journal. C'est ainsi que depuis deux mois nous n'avons pas pu agir collectivement et c'est à peine si des camarades sont allés dans les rangs révolutionnaires"*.

Malgré son manifeste du 2 juin 1913 condamnant toute participation à la vie politique et adoptant le principe de l'action directe comme moyen de lutte, des membres de la Casa del Obrero Mundial passent, après la chute du général Huerta, un pacte avec le gouvernement de Carranza le 12 février 1915. Cette alliance marquera l'histoire du mouvement ouvrier mexicain et l'on peut y voir les prémices de ce que sera la C.R.O.M. quelques années plus tard : une véritable courroie de transmission du pouvoir. Malgré tout, nombre de militants n'accepteront pas cette alliance, tel Elos Armenta (membre du groupe Luz) : *"La Casa del Obrero Mundial a été organisée en fédérations syndicales et écoles rationalistes, suivant la méthode syndicaliste révolutionnaire de la fédération générale française. On exigeait des membres qu'ils s'engagent à ne jamais prendre une part active dans la politique ou la vie militaire... Le 17* (sic) *février 1915, la Casa del Obrero Mundial représentée par soixante-sept dirigeants et Carranza représenté par Zurbaran signèrent une alliance : Carranza leur cédait le couvent de Santa Brigida et 500 000 pesos, pour lesquels, en violation de tous les principes, ils payèrent chèrement à Celaya et à l'Ebano, avec le sang ouvrier, des bataillons qui finalement donnèrent la victoire à Carranza... Je n'ai pas signé le pacte et cela m'a valu 183 jours au secret dans les cachots de Veracruz, puis l'expulsion du pays."*

EL TIPOGRAFO MEXICANO

QUINCENAL, ORGANO DE LA CONFEDERACION TIPOGRAFICA DE MEXICO

Tomo I. — México, D. F., Domingo 8 de Octubre de 1911. — Núm. I.

FUE EXIGENCIA DE NUESTRO AVANCE EVOLUTIVO LA CREACION DE ESTE PERIODICO

Sin la propaganda por medio de la hoja impresa no podríamos acortar la distancia que nos separa del triunfo ó sea la realización del ideal confederativo que nos alienta

EL CRISTAL CON QUE MIRAMOS

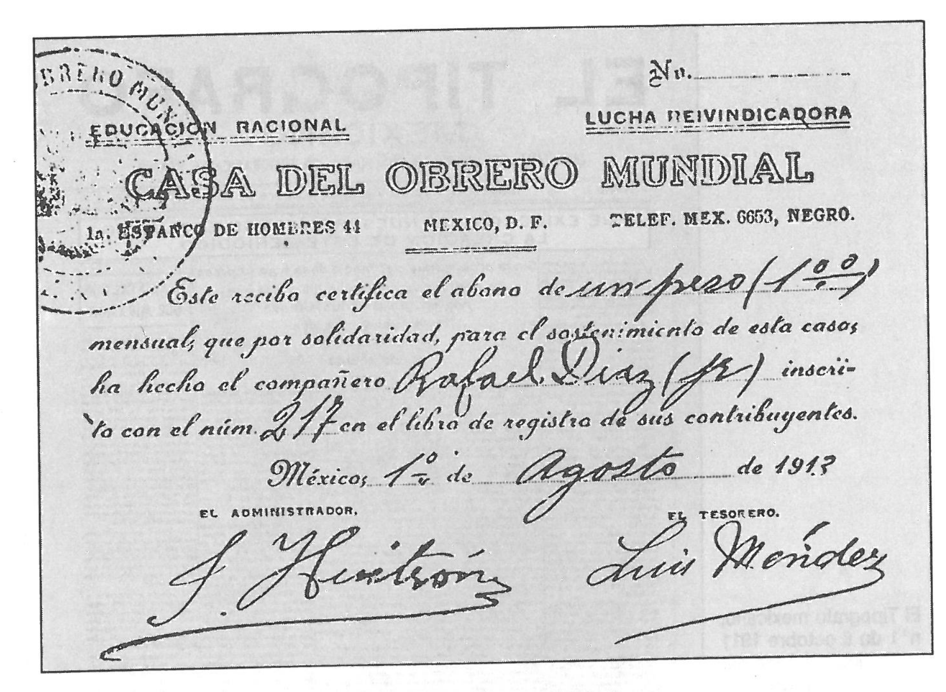
"El Tipógrafo Mexicano" en su primer número, saluda á la prensa y á las sociedades obreras de todas las naciones y les ofrece su cooperación en la gran lucha universal que proclama la igualdad entre el capitalismo y las clases trabajadoras.

El Tipografo mexicano, n° 1 du 8 octobre 1911 journal édité par R. Quintero

Doc. A. Fontanillas

Rafael Quintero né vers 1890 mort le 3 mars 1944.

Doc. A. Fontanillas



No. ....

EDUCACION RACIONAL — LUCHA REIVINDICADORA

CASA DEL OBRERO MUNDIAL

1a. ESTANCO DE HOMBRES 44 — MEXICO, D. F. — TELEF. MEX. 6653, NEGRO.

Este recibo certifica el abono de un peso (1.00) mensual, que por solidaridad, para el sostenimiento de esta casa, ha hecho el compañero Rafael Diaz (Jr) inscrito con el núm. 217 en el libro de registro de sus contribuyentes.

México, 1o. de Agosto de 1913

EL ADMINISTRADOR. — EL TESORERO.

J. Huitrón — Luis Méndez

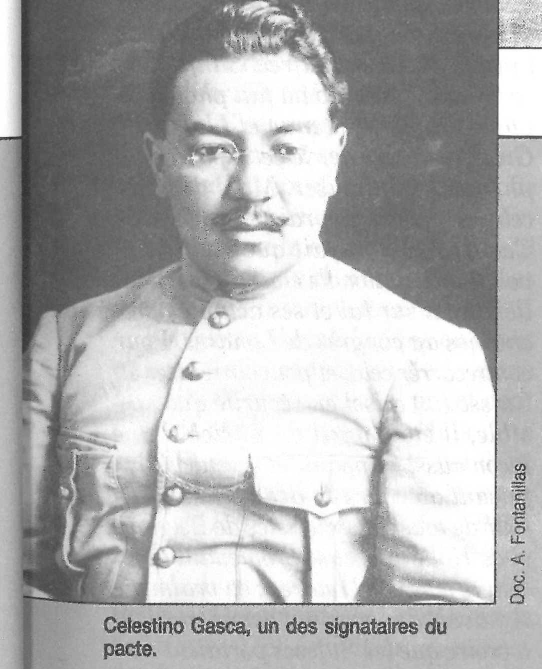
Notons que, mis à part quelques personnalités, c'est surtout dans les zones où la propagande du P.L.M. avait été importante (cheminots, ouvriers du textile, etc.) que l'opposition à ce pacte fut forte, et parfois violente, comme à Orizaba (quartier général des Bataillons rouges) où les ouvriers des filatures de Río Blanco se heurtèrent aux partisans de la collaboration avec Carranza. De cette collaboration, qui allait durer près d'un an, Carranza obtint six Bataillons rouges qu'il utilisa contre Villa et Zapata. En échange, la Casa del Obrero Mundial reçut 500 000 pesos, l'ancien Jockey Club et la liberté d'organiser trente-deux filiales en province. Accord que le typographe Rosendo Salazar, l'un des signataires du pacte explique ainsi : *"Nous avons entendu la voix du devoir et notre patriotisme de Mexicains nous a décidés à nous mettre au service du peuple"*.

Cette collaboration n'empêchera pas le gouvernement de Carranza de faire réprimer par l'armée les grèves que les militants de la Casa del Obrero Mundial tentèrent de mener en juillet 1916 contre le paiement en papier monnaie sans cesse dévalué. Le général Pablo Gonzalez, qui fit fermer la Casa et cesser la parution de ses journaux, déclara à la presse : *"Si la révolution a combattu la tyranie capitaliste, ce n'est pas pour reconnaître la tyranie du prolétariat, et c'est la tyranie que veulent établir les ouvriers ; et tout particulièrement ceux de la Casa del Obrero Mundial qui, non contents des concessions qui leur ont été faites, non contents des bénéfices obtenus, multiplient et exagèrent leurs revendications et vont jusqu'à se livrer à de violents reproches contre les autorités constitutionnalistes qui ont toujours été leur allié résolu et leur plus ferme soutien"*. S'appuyant sur une loi datant de 1862, Carranza fait définitivement fermer la Casa del Obrero Mundial le 4 août 1916.

O.L.T.

Les seize mille ouvriers qui forment les fameux bataillons rouges venus chercher des armes pour prendre part aux combats.

Doc. A. Fontanillas



Doc. A. Fontanillas

Celestino Gasca, un des signataires du pacte.

Le 17 février 1915, le pacte était signé entre la Casa del Obrero Mundial et le carrancisme. En voici le texte (1) :

"Manifeste : Camarades, vous savez tous quel a été le programme de lutte de la Casa del Obrero Mundial jusqu'au 10 de ce mois, quand, réunis soixante-six de ses membres et après une discussion longue et réfléchie, il fut décidé de suspendre l'organisation professionnelle syndicaliste et d'entamer une nouvelle phase d'activité ; cela à cause de l'urgente nécessité d'accélérer et d'intensifier la révolution qui est ce qu'il y a de plus proche des idéaux et aspirations partagées de tous : l'amélioration des conditions économiques et sociales qui a servi d'orientation pour les organisations de résistance à l'oppression capitaliste..., nous avons toujours condamné la participation des ouvriers aux mouvements armés, à cause de l'expérience trop longue de trop nombreux échecs, de *caudillos* qui, abusant de la crédulité populaire, ont su s'entourer de partisans prêts à faire le sacrifice de leur vie à une cause apparemment profitable ; nous avons toujours soutenu que seul l'effort collectif des travailleurs, au sein des syndicats professionnels, pourra nous rapprocher lentement mais sûrement du but poursuivi..., mais aujourd'hui, face à la menace d'anéantissement terrible, par la guerre et la faim, qui pèse sur la plèbe exploitée des champs, des usines et des ateliers, il est nécessaire de faire résolument face et une fois pour toutes, contre l'unique ennemi commun : la bourgeoisie et ses alliés immédiats, le militarisme professionnel et le clergé...

"Assez de doctrines qui ne font qu'aider la réaction dans sa résistance au progrès que nous devons être les premiers à fomenter et soutenir. Nous avons enfin l'occasion de jeter le gant à nos infâmes bourreaux, collaborant de la voix et du geste avec la Révolution qui n'a pas transigé et a su les punir, prenant ainsi à son compte les droits offensés de la multitude éternellement opprimée... La Casa del Obrero Mundial n'appelle pas les travailleurs à former des groupes d'inconscients pour les militariser et les conduire, aveugles, au combat pour le bénéfice de quelques audacieux qui les poussent à l'abattoir pour satisfaire leurs ambitions sans bornes ; elle ne veut pas d'inconditionnels abjects qui suivent le chef qui les fanatise... Elle réclame la coopération de tous ses frères pour sauver les intérêts de la communauté ouvrière."

Suivent les huit articles du pacte :

"Article premier. - Le gouvernement constitutionnel réaffirme sa résolution, fondée sur le décret du 4 décembre 1914 (2), d'améliorer, par les lois appropriées, le sort des travailleurs, promulguant au cours de la lutte toutes les lois qui seront nécessaires.

"Article 2. - Les ouvriers de la Casa del Obrero Mundial, en vue de hâter le triomphe de la révolution constitutionnaliste et d'intensifier les idéaux touchant aux réformes sociales... affirment la résolution prise de collaborer de manière pratique et effective au triomphe de la révolution, en prenant les armes, soit pour servir de garnisons dans les centres aux mains du gouvernement constitutionnel, soit pour combattre la réaction.

"Article 3. - Pour l'exécution des clauses prévues par les deux premiers articles, le gouvernement constitutionnel prendra en considération les réclamations justes des travailleurs, avec la sollicitude dont il a toujours fait preuve...

"Article 4. - Dans les villes occupées par l'armée constitutionnaliste, et quand cela répondra aux nécessités de la campagne militaire, les travailleurs seront organisés par le commandement militaire de la place pour assurer la protection de la place et le maintien de l'ordre. Au cas où il faudrait évacuer la place, le gouvernement constitutionnaliste... doit prévenir les ouvriers et leur fournir les moyens de se replier... et les moyens de subsistance.

"Article 5. - Les ouvriers de la Casa del Obrero Mundial doivent établir des listes, dans chaque ville où ils sont organisés, de tous les compagnons qui s'engagent solennellement à appliquer l'article 2. Ces listes devront être envoyées le plus vite possible au Premier Chef de l'armée constitutionnaliste pour qu'il sache combien d'ouvriers sont prêts à prendre les armes.

"Article 6. - Les ouvriers de la Casa del Obrero Mundial feront de la propagande active pour gagner la sympathie de tous les ouvriers de la République à la cause du gouvernement en montrant les avantages de rejoindre la révolution, car cela permet d'obtenir les améliorations qu'ils poursuivent dans leurs organisations.

"Article 7. - Les ouvriers établiront des centres et des comités révolutionnaires partout où ils le jugeront bon. Les comités, en plus de la propagande, surveilleront l'organisation de groupes syndicaux et leur collaboration à la cause constitutionnaliste.

"Article 8. - Les ouvriers qui prendront les armes... seront tous appelés *rouges*."

A Veracruz, le 12 février 1915, signé par Rafael Zurbaran Capmany, ministre de l'Intérieur de Carranza et huit dirigeants de la Casa del Obrero Mundial.

(1) La Voz de la revolución, *Merida, 15 juillet 1916 ; Rosendo Salazar y José G. Escobedo*, Las pugnas de la gleba, *Mexico, 1923, pp. 98 et suiv.*

(2) *Codification des décrets promulgués par les chefs constitutionnalistes.*

Alfred Sanftleben

Socialiste libertaire atypique, d'origine allemande, ce polyglotte fit paraître de nombreuses traductions, assista au congrès de Londres en 1896, avant de venir en Californie et d'y rencontrer les frères Magón.

LE 3 septembre 1910 paraissait, à Los Angeles en Californie, le premier numéro de la quatrième série de *Regeneración*, celle qui durera le plus longtemps. On y trouvait une nouveauté : une « section anglaise » (une page sur quatre), nouveauté qui fut la règle jusqu'au n° 262 et dernier (16 mars 1918). Son premier rédacteur, qui en a été aussi l'initiateur, fut Alfred Sanftleben, connu dans le mouvement anarchiste alors surtout sous le pseudonyme de « Slovak ».

Alfred Sanftleben est né le 23 août 1871 dans une petite ville de Thuringe (Allemagne) ; ses parents lui achetèrent bientôt la citoyenneté suisse, pour éviter qu'un beau jour il doive porter l'uniforme de ce nouvel Empire allemand tant détesté par une grande partie de la population, le percevant plutôt comme un Empire prusse. Le petit Alfred fut envoyé dans un internat en Suisse, où il apprit, à côté de l'allemand, le français et l'italien (et, bien sûr, le « schwyzerdütsch », le dialect suisse-allemand). Il y ajouta plus tard l'anglais, l'espagnol et le portugais. Devenu socialiste à la fin des années 1880, il rejoignit vers 1890, comme employé de commerce à Berlin, les rangs des « Jeunes » dans la social-démocratie allemande, opposition de tendance libertaire.

Bientôt de retour à Zurich, il y devint dans la dernière décennie du XIXe siècle l'anarchiste le plus actif. Grand ami de Gustav Landauer, il contribuait régulièrement par des articles au *Sozialist*, comme d'ailleurs aussi à *la Révolte* (et plus tard aux *Temps Nouveaux*). A partir de 1892 ou 1893, il polycopia des traductions et résumés de la presse anarchiste et socialiste internationale, les distribuant en versions allemande, française et italienne, aux rédactions intéressées des feuilles anarchistes. Enthousiasmé par les écrits et les efforts communautaires de Giovanni Rossi (« Cardias »), et surtout par la colonie Cecilia, il entra en contact avec Rossi, rassemblant et traduisant une grande partie de ses écrits publiés et inédits pour un grand livre qui sera édité en 1897 [1]. L'année précédente, il avait également fait paraître la traduction de *la Conquête du Pain* de Kropotkine [2].

Regeneración.

Semanal revolucionario

"Regeneración n° 7 du 15 octobre 1910.

Doc. I.I.H.S.

En 1896, il se rendit à Londres pour y participer au congrès socialiste international, action qui le rendit fameux dans les cercles de camarades et qui causa beaucoup d'amusement. Max Nettlau s'en souvenait ainsi quarante-cinq années plus tard : « *Dimanche 25 juillet (1896), je voulais enfin dormir et me reposer, mais tôt le matin on sonna et, devant la porte, se présentait un jeune homme, pieds nus dans des sandales, avec la barbe, un casque colonial et un sac à dos. C'était indubitablement Alfred Sanftleben car celui-ci s'était déjà fait photographier dans cette tenue et (Jacques) Gross m'avait envoyé cette photographie pour m'amuser. Mais derrière cela, il y avait une raison profonde ! Car il (A.S.) croyait que l'œil de la police internationale était fixé particulièrement sur lui et ses activités prochaines au congrès de Londres. Pour contrecarrer cela, et pouvoir rentrer en Suisse (...) aussi en sécurité que possible, il était parti de Zurich d'une façon aussi frappante et spectaculaire, faisant au cours de deux semaines le tour de tous les socialistes de Belgique et de Hollande, et se promenant ainsi tout le temps à Londres ; et, vraiment, il y avait des gens qui commençaient à croire que les Suisses portaient normalement des casques coloniaux et des sandales ! Puis, finalement, il voulait se métamorphoser, mettre des bas et des chaussures, s'acheter un chapeau de paille et, dans l'incognito complet, percer le cordon de police qui l'entourait pour rentrer à Zurich en sécurité. Tout cela se déroula selon le plan, et les Zurichois, auxquels il avait manqué, retrouvèrent leur joie avec lui.* » [3]

(1) *Utopie und Experiment*, Zurich, Verlag von A. Sanftleben, 1897 ; réimpr. par Karin Kramer Verlag, Berlin, 1979.

(2) Peter Kropotkin, *Die Eroberung des Brotes*, trad. par Bernhard Kampffmeyer, Zurich, Verlag von A. Sanftleben, 1896.



Doc. Heiner Becker

Alfred Sanftleben (1871-1952), en 1926 en Californie.

En 1900 il se rendit en Californie pour réclamer au nom de sa famille l'héritage d'un oncle récemment décédé. L'héritage était disputé par l'Etat de Californie (et, finalement, en 1907, récupéré par lui...). Sanftleben fut contraint de rester tout ce temps et, pour gagner sa vie, il apprit le métier de compositeur d'imprimerie. Rapidement, il tomba malade d'un empoisonnement au plomb et, pendant deux ans, vécut dans le désert pour s'en remettre... Ayant perdu l'héritage, il resta quand même en Californie et ne rentra jamais en Europe. Depuis la fin des années 1890, il s'était souvent plaint du sectarisme régnant dans le mouvement anarchiste et, à partir du début du siècle, en Californie, il fut plutôt actif dans les cercles socialistes et syndicalistes, bien qu'il ne renonça jamais complètement à l'anarchisme. De temps en temps, il envoyait encore des articles ou des lettres aux journaux et revues anarchistes en Allemagne ou en Suisse. Mais, en général, il était absorbé par les activités locales dans les villes où il vivait en Californie, surtout autour de Los Angeles. C'est ainsi, par ses activités dans les milieux socialistes et libertaires nationaux et internationaux de Californie, allemands ainsi que français, espagnols et mexicains, qu'il entra en contact avec les frères Magón et leur mouvement.

Polyglotte, il était logique qu'il soit chargé de la rédaction de la page anglaise de *Regeneración*, projet dont il avait été à l'initiative. Mais il ne remplit cette fonction que pendant une quinzaine de numéros. Dans le n° 15 de *Regeneración* (10 déc. 1910), il publia la traduction d'un manifeste de Madero, sous le titre de « A Political Document » (« Un document politique »), et écrivit entre autres dans son introduction que ce manifeste « *fait comprendre pourquoi les libéraux mexicains* [les magonistes] *s'allient avec les révolutionnaires de la classe moyenne actuellement* ». La semaine suivante, les Magón se distanciaient de ces remarques : « *Nous souhaitons dire que si nous avions su auparavant le contenu de cet article, nous n'aurions pas permis qu'on le publia. Le Parti libéral ne s'est pas allié avec les madéristes. Il n'a pas approuvé et n'approuvera ni Madero ni son programme. Le Parti libéral est un mouvement de la classe ouvrière. Quand il triomphera, il rendra immédiatement la terre volée du peuple à son propriétaire légitime. Le Parti madériste ne ferait que restaurer la Constitution. (...) Nous croyons que le temps est définitivement passé pour les révolutions de la classe moyenne. La révolution du Parti libéral sera une révolution de la classe ouvrière* ». [4]

Sanftleben fut forcé d'abandonner son poste et, à partir du n° 19 (7 janvier 1911), il est remplacé par Ethel Duffy Turner, la femme de John Kenneth Turner, auteur d'un livre fameux sur le Mexique révolutionnaire (qui, lui aussi, d'ailleurs, avait à cette époque les mêmes positions que Sanftleben !). Sanftleben continua néanmoins de s'intéresser aux affaires mexicaines, et il y écrivait de temps en temps des articles et rapports pour la presse socialiste et anarchiste. Il continua de vivre en Californie, souvent et pendant de longues périodes solitaire et loin des grandes villes, mais toujours en contact avec d'anciens camarades anarchistes en Europe, surtout Rudolf Rocker et Max Nettlau. Il faisait des traductions ici et là, mais pour la plupart de poèmes et d'œuvres littéraires.

Bien que se déclarant à partir des années vingt « *libertaire comme toujours* », il était en général très pessimiste et ne croyait plus aux mouvements révolutionnaires. Il mourut le 10 février 1952, dans une maison de retraite à Los Angeles.

Heiner Becker



(3) Max Nettlau, *Erinnerungen und Eindrücke* (Souvenirs et impressions), cahier n° 7, p. 142.

(4) « A Correction » (« Une correction »), Regeneración n° 16, 17 déc. 1910, p. 2.

Chronologie

Terre et Liberté

Tiré de la brochure Les anarchistes dans la Révolution mexicaine, *ce texte énonce les dates essentielles de l'histoire du magonisme : "itinéraires" des personnages, prémices et évolution du P.L.M., luttes et insurrections, événements révolutionnaires... ce sont des jalons posés pour une meilleure compréhension.*

1864

Naissance de Librado Rivera dans le "municipe" de Rayón, San Luis Potosí. Son père est un petit propriétaire terrien.

1874

Ricardo Flores Magón naît le 16 septembre à San Antonio Eloxochitlán, district de Teolitlán del Camino, Etat d'Oaxaca. Son père, Teodoro Flores, était un indien Zapotec et sa mère, Margarita Magón, une Métisse (indienne et espagnole).

1876

16 octobre. Porfirio Díaz entre dans la ville de Mexico, après avoir renversé le président Lerdo. Il prend la tête du gouvernement provisoire en promettant *"un suffrage réel et sans réélection"*.

1877

Naissance de Enrique Flores Magón.

1879

A Veracruz, un soulèvement contre Díaz est violemment réprimé.

1880

Manuel González est élu président, mais Díaz garde cependant le pouvoir.

1882

Juin. Juan Sarabia naît à San Luis Potosí, son père est musicien.
28 août. Práxedis Gilberto Guerrero naît à León, dans l'Etat de Guanajuato. Il est le fils d'une riche famille terrienne.

1884

Ricardo débute sa scolarité à l'Ecole nationale primaire de Mexico, ville où sa famille a emménagé.
Díaz commence un deuxième mandat.

1888

Librado Rivera, après une brillante scolarité à l'Ecole normale de San Luis Potosí, enseigne puis devient directeur de l'école El Montecillo sise dans la même ville.
Díaz modifie la Constitution pour pouvoir garder la présidence ; il est réélu.

1892

16 mai. Ricardo, qui est maintenant à l'Ecole nationale préparatoire de Mexico, participe à une manifestation de 15 000 personnes contre la dictature de Díaz. Il est arrêté et, ainsi que beaucoup d'autres, sauvé de l'exécution par le peuple de Mexico qui manifeste son soutien. Il est condamné pour sédition à cinq mois de prison qu'il passe à Belén (dont les cellules étaient réputées pour briser la volonté des opposants).
Díaz est réélu.

1893

Ricardo est diplômé à l'Ecole nationale de jurisprudence. En février, il rentre dans la rédaction du journal d'opposition *El Demócrata*. Le journal dure jusqu'en avril, quand la police encercle la maison de Ricardo pour l'arrêter avec d'autres camarades travaillant avec lui. Il réussit cependant à s'échapper en sautant par la fenêtre, mais le reste de la rédaction est pris. Ricardo se cache chez des amis pendant trois mois avant de retourner à l'école.
Teodoro Flores meurt.

1894

El Demócrata reparaît, avec la participation de Ricardo. Après quelques semaines, le journal est acheté par le gouvernement.

1895

Ricardo est admis au barreau mexicain. Il exerce quelque temps la profession d'avocat tout en poursuivant ses études. Librado retourne à l'Ecole normale de San Luis Potosí où il enseigne l'histoire et la géographie. Bientôt il en devient le directeur.
Antonio I. Villarreal est l'un de ses élèves.



Doc. Liberto Domingo

Ponciano Arriaga.

1898

Ricardo est expulsé de l'école à cause de ses activités politiques.

1900

7 août. Ricardo, qui est maintenant familiarisé avec les écrits de Bakounine, Malatesta, Grave et Kropotkine, fonde *Regeneración* avec son frère Jesús et A. Horcasitas.
Création du club libéral "Ponciano Arriaga" à San Luis Potosí par un groupe comprenant Librado Rivera et Juan Sarabia. Celui-ci est le secrétaire du club et l'éditeur de son journal *Renacimiento*. L'objectif de ce club est de combattre l'influence de l'Eglise catholique sur le gouvernement. A la fin de l'année, on en compte plus d'une centaine sur l'ensemble du territoire.
Díaz est réélu.
31 décembre. *Regeneracíon* modifie ses positions idéologiques : de journal purement légaliste, il devient *"Journal indépendant de combat"*.

1901

5 - 14 février. Le premier congrès des clubs libéraux se tient au Théâtre de la Paz de San Luis Potosí, des soldats armés patrouillent dans la ville. Alors que la majorité des délégués se contentent d'attaquer le clergé, Ricardo — qui représente le Comité des étudiants libéraux de San Luis Potosí — dénonce l'administration de Díaz. C'est à cette occasion qu'il rencontre Librado Rivera pour la première fois.
22 mai. Ricardo et Jesús sont arrêtés et condamnés à douze mois de prison à Belén pour insulte au président. Pendant ce temps, *Regeneracíon* continue clandestinement avec l'aide de Enrique Flores Magón et Eugenio Arnoux. Ricardo continue à écrire pour le journal depuis sa cellule ; ses articles sont passés à l'extérieur par un groupe de prisonniers solidaires.
14 juin. Margarita Magón meurt, malgré les demandes de Ricardo et de son frère (Jesús), on leur refuse l'autorisation d'aller la voir une dernière fois.
Octobre. Díaz informe Ricardo que s'il ne cesse pas la publication de *Regeneración* il sera exécuté. Par prudence, Ricardo décide de suspendre la parution pour un temps.
La répression se généralise contre tous les clubs libéraux et la presse d'opposition.

1902

24 janvier. Douze jours avant que ne se tienne le second congrès libéral, un meeting du club "Ponciano Arriaga" de San Luis Potosí est interrompu par l'armée. Juan Sarabia et Librado Rivera sont emprisonnés pour douze mois.
30 avril. Ricardo et Jesús sont relâchés de prison. Jesús quitte le combat contre Díaz et ouvre un cabinet de juriste à Mexico.
16 juillet. Ricardo, Enrique et Santiago de la Hoz (qui dirige *Excélsior*, journal d'opposition) reprennent *El Hijo del Ahuizote*, le journal anti-Díaz satirique de Daniel Cabrera.
L'hebdomadaire *Vesper*, édité par Juana Gutiérrez de Mendoza et Elisa Acuña y Rosete, publie *La conquête du pain* de Pierre Kropotkine en brochures à la demande de Ricardo.
12 septembre. L'équipe rédactionnelle de *El Hijo del Ahuizote* est arrêtée, les presses et le matériel de bureau sont confisqués. Ricardo et Enrique sont mis au secret pendant trente-quatre jours dans la prison militaire de Santiago Tlatelolco, avant d'être condamnés par un tribunal militaire à quatre mois chacun *"pour insultes à l'armée"*.
19 septembre. Librado est relâché de prison.



México, Marzo 22 de 1903. Año XIX Tomo xvIII. No. 843.

EL HIJO DEL AHUIZOTE

Semanario de oposición feroz é intransigente con todo lo malo.

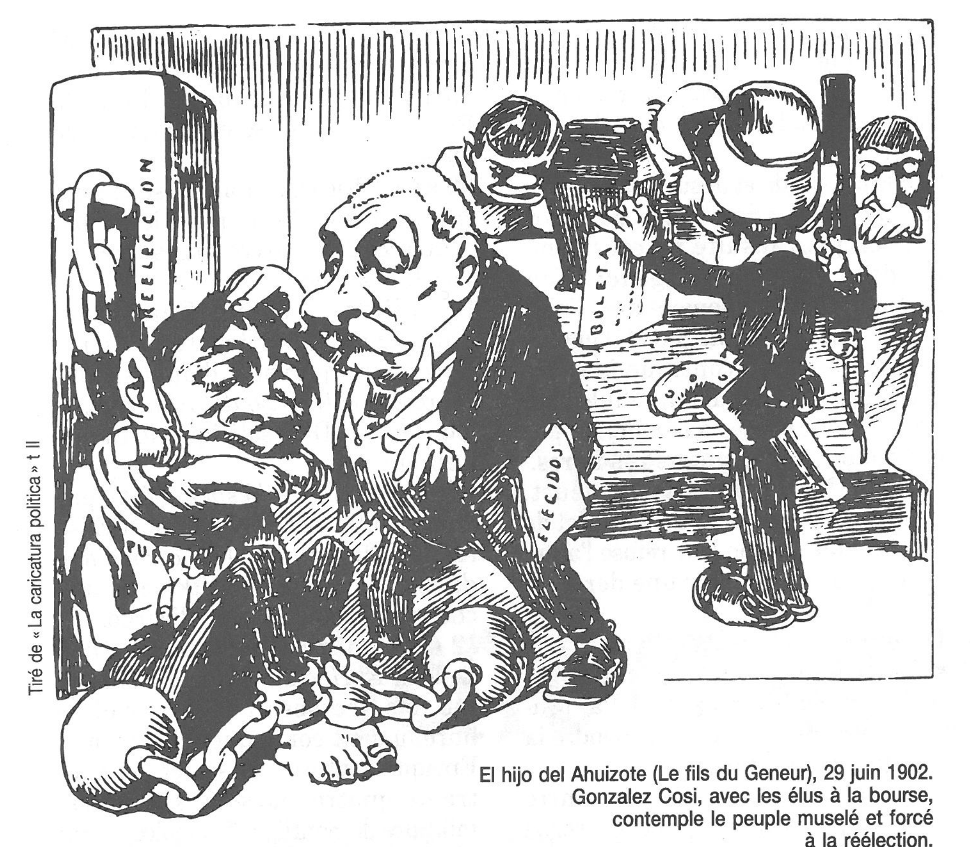
Director: JUAN SARABIA.

OFICINAS, CALLE DE CHICONAUTLA NUM. 26 —APARTADO 421.

El Cuervo y el Zorro.

"El Hijo del Ahuizote" ("le Fils du gêneur") 22 mars 1903. Le renard, qui reproduit les traits du directeur de « El Popular », (Francisco Montes de Oca), adule le corbeau (Porfirio Díaz) pour que celui-ci lâche la subvention concéder à son concurrent « l'Impartial ».

Tiré de « La caricatura politica » t II



Tiré de « La caricatura politica » t II

El hijo del Ahuizote (Le fils du Geneur), 29 juin 1902. Gonzalez Cosi, avec les élus à la bourse, contemple le peuple muselé et forcé à la réélection.

23 septembre. *El Hijo del Ahuizote* reparaît sous la direction de Juan Sarabia.

1903

23 janvier. Ricardo et Enrique sont relâchés de prison et reprennent leur travail à *El Hijo del Ahuizote*.
Díaz essaie d'acheter Ricardo en lui proposant une place au gouvernement, celui-ci refuse.
Mars. Ricardo est rejoint par Librado et Santiago R. de la Vega.
2 avril. Lors de protestations contre la réélection du général Bernardo Reyes au poste de gouverneur de l'Etat du Nuevo León, celui-ci fait tirer la troupe sur les manifestants.
16 avril. La police investit les locaux de *El Hijo del Ahuizote* pour la seconde fois, les équipements sont de nouveau confisqués. Ricardo, Librado, Enrique et sept autres personnes sont arrêtées pour *"avoir ridiculisé les pouvoirs publics"*. A cette époque, le journal tirait à 24 000 exemplaires.
9 juin. La Cour suprême du Mexique interdit la publication de tout article écrit par Ricardo.
Juillet. Librado est libéré de prison.
Octobre. Ricardo et Enrique sont libérés de la prison de Belén (Mexico). Pendant leur détention, ils furent gardés au secret durant deux mois et demi. Ricardo, qui s'aperçoit qu'il ne peut plus rien faire au Mexique, décide de poursuivre la lutte depuis les Etats-Unis.

1904

4 janvier. Ricardo, Enrique et Santiago de la Hoz arrivent à Laredo (Texas) presque sans un sou. Plus tard, ils sont rejoints par Librado, Antonio I. Villarreal, Juan Sarabia et Rosalío Bustamante. Ils trouvent des emplois d'ouvriers agricoles pour financer la publication de *Regeneración*.
22 mars. Santiago de la Hoz se noie en traversant le río Bravo (Rio Grande).
22 septembre. Práxedis Gilberto Guerrero quitte le Mexique et trouve du travail aux Etats-Unis.
5 novembre. *Regeneración* reparaît à San Antonio (Texas) où Ricardo vit maintenant. Il est aidé par Enrique, Juan Sarabia et Manuel Sarabia.
Décembre. Un tueur payé par Díaz entre dans la maison de Ricardo et essaie de le poignarder par derrière. Cette tentative d'assassinat fut déjouée par la rapide intervention d'Enrique qui le chasse. En dépit de cela, Enrique est interpellé et condamné à quarante dollars d'amende pour *"avoir troublé l'ordre"*, tandis que le tueur est libéré.

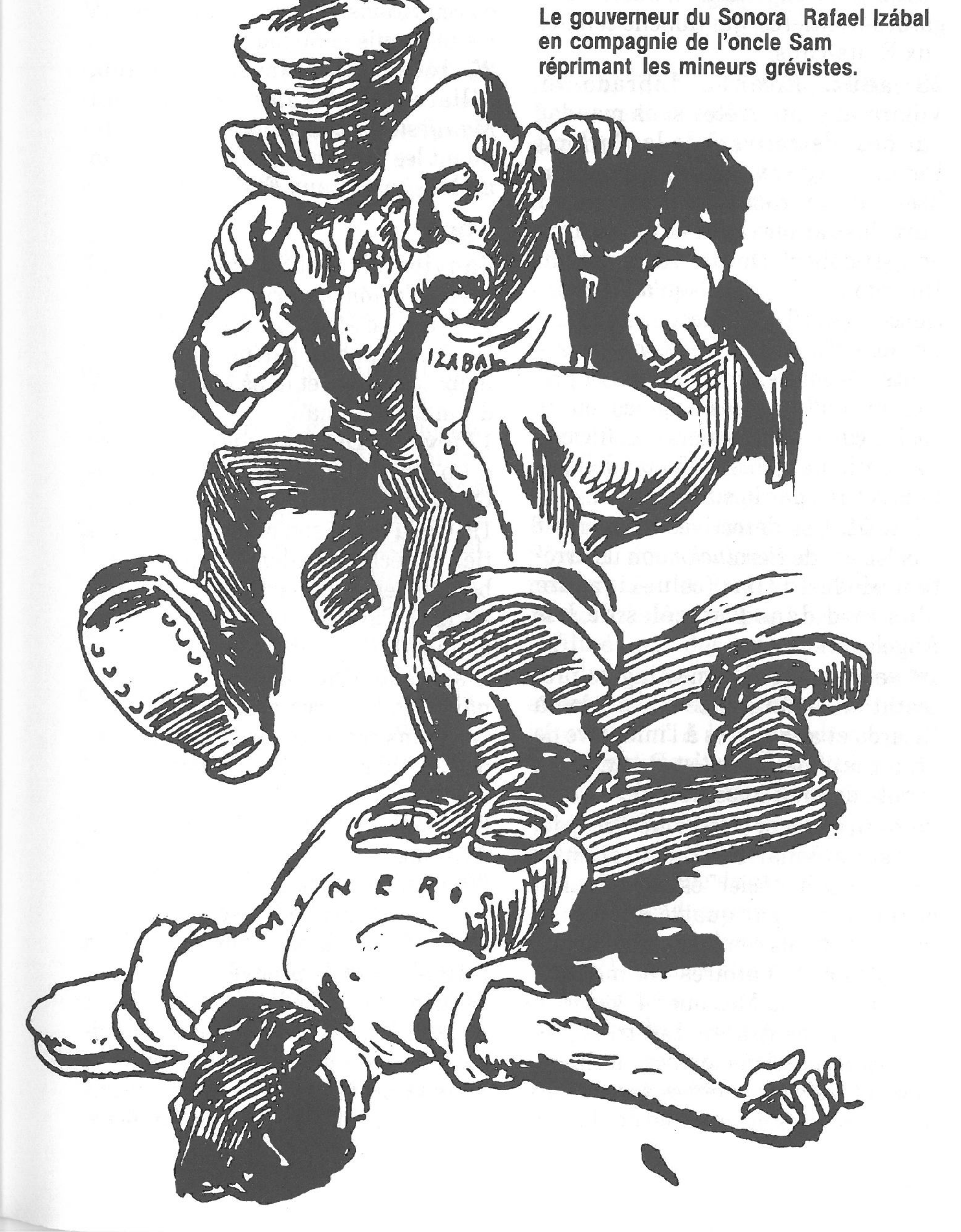
1905

5 février. *Regeneración* se déplace à Saint Louis (Missouri) et reprend sa parution avec l'aide de Librado. Ricardo commence à fréquenter les meetings organisés par Emma Goldman et se lie d'amitié avec Florencio Bazora (anarchiste espagnol, camarade de Malatesta). A partir de ce moment, la dictature de Díaz commence à contrôler le courrier de Ricardo avec l'aide des autorités postales américaines.
Août. Antonio de P. Araujo, Tomás R. Espinoza et Lázaro Puente fondent le club libéral "Libertad" à Douglas (Arizona) en même temps que le journal *El Demócrata*.
28 septembre. La "junte" organisationnelle du Parti libéral mexicain est fondée avec Ricardo comme président, Juan Sarabia comme vice-président, Antonio I. Villarreal comme secrétaire, Enrique comme trésorier, Librado, Manuel Sarabia et Rosalío Bustamante sont membres du comité. La devise de la junte est *"Réforme, liberté et justice"*.
Octobre. Manuel Esperón y de la Flor, un fonctionnaire du gouvernement mexicain et propriétaire terrien, est envoyé par Díaz aux Etats-Unis pour intenter un procès pour diffamations criminelles contre *Regeneración*. A cette époque, le journal est tiré entre 20 000 et 30 000 exemplaires.
12 octobre. Les locaux de *Regeneración* à Saint Louis (Missouri) sont investis par les "Pinkerton". Ricardo, Enrique et Juan Sarabia sont emprisonnés, et tout l'équipement du journal (presses, fournitures, meubles, etc.) est volé, puis vendu par les autorités américaines.
Décembre. Ricardo, Enrique et Sarabia sont libérés sous caution grâce à l'argent collecté par leurs sympathisants au Mexique et aux Etats-Unis.

1906

1er février. *Regeneración* reparaît de nouveau.
20 mars. De peur que Díaz n'obtienne leur extradition, Ricardo, Enrique et Sarabia s'enfuient à Toronto (Canada). *Regeneración* est alors édité par Librado, Villarreal et Manuel Sarabia, bien qu'à la demande du gouvernement mexicain l'administration postale nord-américaine leur retire les avantages des affranchissements de 4e classe.
Mai. A cause du harcèlement des agents de Díaz à Toronto, Ricardo, Enrique et Sarabia s'en vont à Montréal. Une récompense de 20 000 dollars est offerte pour la capture de Ricardo.
1er au 4 juin. Une grève des mineurs éclate à Cananea (Sonora), les leaders de cette grève sont soit membres de clubs libéraux (l'un de ceux-ci avait été fondé par Lázaro Gutiérrez de Lara) ou sympathisants. A la demande du propriétaire, William C. Green, 275 volontaires américains armés traversent la frontière mexicaine. Durant cette grève plusieurs dizaines de Mexicains seront tués. Estebán B. Calderón et Manuel M. Diéguez, deux leaders proches du Parti libéral, sont arrêtés et condamnés à quinze ans de prison dans la forteresse de San Juan de Ulúa, geôle inhumaine et épouvantable où le porfirisme jetait ses victimes.
1er juillet. Le programme du Parti libéral mexicain est lancé de Saint Louis (Missouri). Ce programme, qui allait être la plate-forme du Parti libéral mexicain jusqu'à ce qu'il soit réécrit cinq ans plus tard, fut rédigé après que le maximum de membres aient été consultés.
3 juin. Le groupe "Ouvriers libres" est fondé à Morenci (Arizona) avec Práxedis comme président.
2 septembre. Ricardo et Sarabia arrivent secrètement à El Paso (Texas) pour rejoindre Villarreal et d'autres libéraux, dont Prisciliano G. Silva afin de préparer un plan d'insurrection armée au Mexique.
4 septembre. Les maisons des membres du Parti libéral mexicain de Douglas, Mowry et Patagonia (Arizona) sont razziées par les Rangers d'Arizona. Le journal *El Demócrata* est confisqué, des armes sont trouvées, quinze libéraux sont arrêtés et remis entre les mains des autorités mexicaines. Ils sont incarcérés à la prison San Juan de Ulúa (au large du port de Veracruz).

Le gouverneur du Sonora Rafael Izábal en compagnie de l'oncle Sam réprimant les mineurs grévistes.



12 septembre. Librado et Aarón López Manzano (typographe) sont arrêtés à Saint Louis (Missouri) et mis dans un train pour être extradés vers le Mexique, à la demande des autorités mexicaines. Ils sont près de Ironton (Missouri) quand un tollé général provoqué par un journal de Saint Louis force les Etats-Unis à arrêter cette expulsion illégale. Immédiatement, Librado et Manzano sont emprisonnés et gardés au secret.
15 septembre. L'installation de *Regeneración* est détruite par la police nord-américaine.
24 septembre. Prisciliano G. Silva, maintenant au Mexique, demande des armes à Madero qui n'est alors qu'un propriétaire terrien inconnu. Celui-ci refuse car il ne veut pas voir le sang mexicain couler et déclare que Díaz n'est pas réellement un tyran.
26 septembre. Juan José Arredondo et Trinidad García, avec trente hommes, prennent la place de la ville-frontière de Jiménez, à partir de laquelle ils contrôlent la ville pendant une journée, après avoir coupé les lignes télégraphiques et s'être emparés de la trésorerie de la ville.
30 septembre. Hilario C. Salas et trois cents hommes attaquent Acayucán (Etat de Veracruz). Ils étaient prêts de réussir, quand Salas fut malheureusement blessé. Ceci força les libéraux mal armés à se retirer. Dans le même temps, des groupes auraient dû attaquer Minatitlán et Puerto México (Etat de Veracruz) mais, faute de coordination, ces actions n'eurent pas lieu.
Octobre. Jesús María Rangel dirige une insurrection à Camargo (Tamaulipas), mais il est repoussé par les "Rurales" (police rurale).
19 octobre. Juan Sarabia, César Elpidio Canales et Vicente de la Torre sont arrêtés à Ciudad Juárez (Chihuahua), après être tombés dans le piège tendu par un ancien camarade d'école de Sarabia. Juste en face, du côté nord-américain, à El Paso (Texas), les autorités américaines font un raid sur le local de la Junte. Antonio I. Villarreal, Lauro Aguirre et J. Cano sont arrêtés pendant que Ricardo s'évade en sautant par la fenêtre. Les listes des groupes libéraux et des abonnés trouvées à *Regeneración* sont immédiatement transmises aux autorités mexicaines. Avec l'aide de celles-ci, la dictature commence une répression systématique des libéraux mexicains (deux

cent cinquante sont arrêtés dans l'Etat de Chihuahua).
14 novembre. Ricardo est repéré alors qu'il se cache dans la maison de Romulo Carmona à Los Angeles (Californie), mais il réussit à éviter l'arrestation.
30 novembre. Librado passe en jugement à Saint Louis (Missouri), il est relâché.
4 décembre. Influencés par la propagande libérale, les ouvriers du textile se mettent en grève à Veracruz.

1907

7 janvier. Juan Sarabia, César Elpidio Canales et Vicente de la Torre passent devant le tribunal de Veracruz. Ils sont condamnés à sept ans d'emprisonnement et transférés à la forteresse de San Juan de Ulúa.
8 janvier. Huit cents grévistes de la filature de Río Blanco (Etat de Veracruz) sont massacrés par les troupes commandées par le général Rosalino Martínez.
18 janvier. La cachette de Ricardo est découverte, il s'échappe déguisé en femme.
26 février. Antonio I. Villarreal réussit à s'évader alors qu'il va être remis aux autorités mexicaines à El Paso (Texas).


Doc. David Poole
Antonio Villarreal (?-1944).

Ricardo, toujours en fuite, trouve refuge à Sacramento, San Francisco et finalement Los Angeles où il est rejoint par Villarreal. Sa tête est mise à prix pour 25 000 dollars, et cent mille avis de recherche avec son portrait circulent à travers tous les Etats-Unis dans les bureaux de poste, etc.
1er juin. Le premier numéro de *Revolución* paraît à Los Angeles (Californie), édité clandestinement par Ricardo et Villarreal.
16 juin. Librado arrive à Los Angeles.
29 juin. Práxedis est désigné comme délégué spécial de la Junte et commence à réorganiser les forces libérales révolutionnaires le long de la frontière (celui-ci a reçu une formation militaire assez poussée).
1er juillet. Manuel Sarabia est enlevé à la rédaction du journal où il travaillait à Douglas (Arizona). Mais avant d'être bâillonné et emmené au Mexique, il a le temps d'appeler à l'aide et de donner son nom. Plusieurs personnes ayant entendu ses appels, après un meeting de protestation organisé par Maman Jones et une campagne de presse du *Douglas Daily Examiner*, le gouvernement mexicain est contraint de remettre Manuel Sarabia au capitaine Wheeler des gardes-frontières, qui ramène celui-ci aux Etats-Unis.
23 août. Ricardo, Librado et Villarreal sont arrêtés sans mandat par des "détectives" de la Furlong Detective Agency (une agence spécialisée dans la traque des membres du Parti libéral mexicain et de Ricardo en particulier). Durant l'arrestation, Ricardo est frappé jusqu'à l'inconscience lorsqu'il essaie (comme Manuel Sarabia) d'attirer l'attention des passants. Ils sont emmenés dans la prison du comté de Los Angeles, où ils sont accusés de "résistance à officier". La caution est fixée à 5 000 dollars, puis retirée par la suite.
24 août. Des détectives retournent aux locaux de *Revolución*, où ils arrêtent Modesto Díaz (celui-ci meure plus tard dans les geôles de Los Angeles).
1er septembre. Un meeting de protestation est organisé en soutien à Ricardo et aux autres à l'initiative de l'International Socialist Party, et un comité de soutien est formé.
26 septembre. Procès de Ricardo, Librado et Villarreal. L'accusation de "résistance à officier" est abandonnée et remplacée par quatre autres : 1. meurtre et vols commis au Mexique ; 2. écrits diffamatoires ; 3. meurtre d'un inconnu au Mexique ; 4. violation des lois de neutralité. Les trois premières accusations tomberont finalement et les trois hommes seront seulement accusés de violation des lois de neutralité et déportés en Arizona où le "crime" a eu lieu. Durant le procès (au cours duquel Ricardo et les autres furent défendus par Job Harriman et A. R. Holson, deux avocats socialistes nord-américains), Furlong reconnaît que l'arrestation avait été faite sans mandat et qu'il était payé par le gouvernement mexicain.
27 septembre. Lázaro Gutiérrez de Lara, le nouvel éditeur de *Revolución*, est arrêté sur ordre direct du gouvernement mexicain.
Novembre. *Revolución* est maintenant édité par Federico Arizmendez et Fidel Ulibarri. Ils publient des extraits des travaux de Kropotkine jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés pour écrits diffamatoires. Ils seront libérés plus tard sous caution, le journal étant pendant ce temps édité par Manuel Sarabia.
22 décembre. Job Harriman essaye d'obtenir la mise en liberté de De Lara par un acte d'*habeas corpus*, ce qui lui est refusé sous prétexte que les actes d'accusations contre celui-ci sont en route depuis le Mexique.
27 décembre. Ricardo, Librado, Villarreal et De Lara écrivent un *Manifeste au peuple américain* expliquant les raisons de leur persécution au Mexique et aux Etats-Unis.

1908

Janvier. Manuel Sarabia est arrêté et *Revolución* supprimé.
Février. Le *Manifeste au peuple américain* est publié par plusieurs journaux socialistes et dans *Mother Earth* d'Emma Goldman.
17 février. Díaz, dans une interview à un journaliste américain, James Creelmann, promet de se retirer en 1910 à la fin de son mandat présidentiel. Il déclare également qu'il ferait bon accueil à un parti d'opposition.
1er mai. Parution du premier numéro de *Libertad y Trabajo* à Los Angeles, il succède à *Revolución*, avec Fernando Polamarez et Juan Olivares (vétérans respectivement des grèves de Cananea et de Río Blanco) qui en sont les éditeurs.
8 mai. Manuel Sarabia est extradé en Arizona.
30 mai. Díaz décide de se présenter pour une nouvelle réélection.
Juin. De Lara est libéré de prison pour absence de preuve.
13 juin. Dans une lettre à Enrique et Práxedis, Ricardo (toujours emprisonné) exprime son idéal anarchiste pour la première fois. Mais il écrit aussi : *"Si nous nous étions appelés anarchistes depuis le début, pas un, ou au mieux quelques-uns, ne nous auraient entendu. Sans nous appeler anarchistes, nous avons nourri l'esprit des gens de pensées de haine contre la classe possédante et la caste gouvernementale"*.
18 juin. Les maisons des membres du Parti libéral sont investies à Casas Grandes (Chihuahua) après que le groupe ait été infiltré par un informateur. De nombreux documents et lettres importants sont trouvés.
23 juin. La maison de Prisciliano G. Silva, à El Paso (Texas), est investie par les Texas Rangers. Ils saisissent trois mille cartouches et d'importants documents, dont une lettre écrite par Ricardo à Enrique et transmise hors de la prison de Los Angeles par la compagne de Ricardo, Maria Talavera. Cette lettre donnait des détails sur les individus et les groupes qui devaient commencer une insurrection contre Díaz au Mexique.
24 - 25 juin. Un groupe libéral prend Viesca (Coahuila). Après avoir tenu la ville pendant une journée, ils sont forcés de se retirer à cause de l'hostilité des habitants (comme ce groupe avait traversé la frontière depuis le Texas, les gens les prenaient pour des bandits et non pour de "vrais révolutionnaires").
26 juin. Quarante libéraux dirigés par Encarnación Díaz Guerra, Benjamín Canales et Jesús M. Rangel (comprenant Lázaro Alanís) attaquent le village frontalier de Las Vacas (Coahuila). Après un combat sanglant contre la garnison locale (cent hommes), les libéraux prennent la ville mais décident de se retirer à cause des lourdes pertes (dont Benjamín Canales). La retraite est dirigée par Jesús M. Rangel. Un groupe de libéraux attaque la ville de Matamoros (Tamaupilas), mais il est forcé par l'armée de se retirer.
30 juin - 1er juillet. Práxedis, Enrique et José Inés Salazar dirigent un petit groupe de libéraux qui attaque Palomas (Chihuahua). Après un combat acharné, ils sont obligés de se replier.
Juillet. A partir de ce moment, la presse et les organisations de la gauche radicale nord-américaine prennent la défense des libéraux emprisonnés. Des articles sur les libéraux et la situation au Mexique, mettant en évidence la connivence entre les autorités nord-américaines et mexicaines, paraissent dans *Appeal to Reason*, *The New York Call* et *Border*. Les socialistes nord-américains qui s'investissent dans la propagande de solidarité et soutiennent le Parti libéral mexicain sont Eugene V. Debs, Frances et Primrose Noel, John Murray, James Roche, John Kenneth et Ethel Duffy Turner.
Une insurrection libérale est écrasée à Janos (Chihuahua) lorsque la garnison locale est renforcée. Mexicali (Basse-Californie, Mexique) est attaqué par un petit groupe libéral qui se déplace vers l'intérieur du pays. Des indiens Yaquis, dirigés par Fernando Polamarez se soulèvent dans le Sonora, mais Polamarez est arrêté peu après. A Orizaba (Etat de Veracruz), les groupes libéraux sont infiltrés par des informateurs, de nombreux membres sont arrêtés avant qu'ils aient pu commencer leur insurrection. A la demande du gouvernement mexicain, Ricardo, Librado et Villarreal sont mis au secret dans la prison du comté de Los Angeles.
9 août. Jesús María Rangel, qui dirige un groupe de guérilleros, tend une embuscade à une colonne de soldats fédéraux dans la Sierra del Burro (Etat de Coahuila), vingt soldats sont tués.
5 septembre. Hilario C. Salas et Cándido Donato Padua, avec trois autres camarades, commencent à regrouper les révolutionnaires libéraux dans l'Etat de Veracruz en diffusant un manifeste reprenant les objectifs du Parti libéral mexicain. Pendant que Padua demeure à Veracruz, Ilario C. Salas étend la propagande du Parti libéral mexicain dans les Etats d'Oaxaca, de Puebla et de Tlaxcala. Après l'attaque de Palomas (Chihuahua), Enrique et Práxedis retournent aux Etats-Unis et continuent leurs activités de propagande depuis la frontière. Práxedis garde le contact avec les groupes de Veracruz par courrier.
14 septembre. Antonio de P. Araujo est arrêté à Waco (Texas) et son journal, *Reforma, Libertad y Justicia*, est supprimé. Araujo est finalement condamné à deux ans et demi de prison pour violation des lois de neutralité (il ne sera libéré qu'en avril 1911). John Kenneth Turner et Gutiérrez de Lara commencent un voyage à travers le Mexique. L'histoire de ce voyage et de ce que voit Turner est publié dans une série d'articles pour *American Magazine*, ceux-ci seront par la suite édités en livre sous le titre de *Barbarous Mexico*. Ce livre décrit les conditions d'esclavage dans les plantations, le massacre des indiens Yaquis et l'élimination systématique des opposants, ainsi que les liens entre la dictature, les Etats-Unis et l'Europe.
Octobre. Trois cents libéraux fran-

Manifesto to the Workers of All Countries!

The publicity which in the last two years has been given to the cause of the Mexican revolution has aroused much sympathy among the workers of all countries, a sympathy that is growing less and less a matter of mere resolutions and words and is becoming more and more practical in its desire to aid. But as there still seems to exist some doubts as to the real aims and objects of the Mexican working-class movement, we, members of the Junta of the Mexican Liberal Party, issue this manifesto:

The capitalist press in general, as well as those papers directly subsidized by the Dictator of Mexico, Porfirio Diaz, has ceaselessly been forging public opinion in favor of the employers. Their printed lies have raised barriers which keep the wage slaves of Mexico from coming to a fraternal understanding with their brothers in other lands. It is to remove these doubts, to tear down these barriers, to make clear the solidarity of the international labor movement, that this manifesto is written. This cry from the shadow of the Mexican slave huts is not for mercy or pity, it is a cry of protest against the executioners of the working class. You, our brothers, must not sleep while the common enemy continues its ruthless extermination of the peons of our unfortunate country. The shackles which are being bound upon our limbs are binding yours as well.

The conditions of the working class in Mexico are different from those in other countries, different because Porfirio Diaz has for years been conspiring with foreign capitalists to build up a system which will create dissension between the Mexican workers and the workers of other lands. He has given vast grants of lands, mineral claims and railroad franchises to foreign capitalists, who on their part have hired foreign managers and foremen for their works, in which the foreign workmen were paid often double the wages allowed the Mexicans for the same class of labor. This crafty system of breeding discord among the workers has made it impossible for the Mexicans in the shops, factories and railroads to organize powerful unions as is done in other lands. The result of this great capitalist conspiracy has been to keep the standard of living in Mexico down to a point of starvation and to make great riches for the foreign friends of Diaz at the expense of the entire Mexican working class.

To create dissension and hate between the Mexican and foreign workers has been the plan of the capitalists in order to safeguard their riches. To isolate the Mexican worker and drown his efforts for freedom in rivers of blood is the purpose of Mexico's despoilers. For these things, and for the cause of the Mexican proletariat, we come to you, workers of all countries, to inform you of what is going on in Mexico. Because, with the knowledge of the truth you can assist in the struggle which has no hate against any one except the executioners of the working class. We desire only to break our chains, to work shoulder to shoulder with you for future progress. The cause which we are defending is yours as well as ours.

To show with what a lavish hand the Diaz government has enriched the American capitalists, it is only necessary to point out that E. H. Harriman owns 2,500,000 acres of oil land west of Tampico, that the Hearst interests control in the neighborhood of 3,000,000 acres near the city of Chihuahua, and that the total area of territory now cornered, on the gulf coast alone, by the joint interests of the Standard Oil and Harriman is over one thousand miles long by an average of seventy miles in width, running through the richest lands of Mexico. These are but a fragment of the concessions granted by Diaz to American capitalists.

A bloody saturnalia has followed the career of Porfirio Diaz, whose record of killings among his own people is popularly estimated to be over thirty thousand lives.

It was at Monterey, in the elections of 1902, that the troops fired into a peaceful body of marching citizens, strewing the streets with piles of dead and dying!

It was in front of the Rio Blanco mills, during the strike of 1906, that sixty-four men, six women and four children were shot down by the soldiery of Diaz!

It was at Cananea, in 1906, that the rurales under Kosterlitsky, and the cowboys under Greene, massacred the striking miners and drove them back to work!

These are but a few of the bloody incidents in the career of the butcher of Mexico.

Mexico's revolution is not purely a political revolution—it is a social problem which relates to us directly. We are compelled to meet force with force, for so the tyrant Diaz has decided. We did not seek strife, we were driven to it. We have learned the lesson so ably expressed by a great thinker—"Better a handful of force than a bag of rights."

Our program is simple: we do not attempt to realize everything in a day, and so we will begin with the untieing of the rope which binds, in order that we may go on to progress. Freedom of the press, speech and education, the right of public assemblage and the turning back to the people of all the great holdings of uncultivated lands; the abolition of capital punishment and the present brutal system of prisons; the abolition of debts which the peons have carried upon their shoulders for many generations, binding them to their masters in practical slavery from birth to death. These reforms are all in the program of the Liberal Party. The eight-hour day, a minimum scale of wages, and the right of the people of the Republic to participate in all public questions, is also part of our program. In this fashion the Mexican revolution will open a trench in which will be built a social organism more just, more harmonious with the sentiments of solidarity and love such as will some day rule the world. It is axiomatic that those who work for the individual work for the mass, and that the emancipation of one people shortens the days of the whole world's slavery.

Those nations which have attained comparative freedom should not close their eyes to the miseries of the less fortunate; nor should they turn their backs upon a struggle which is for the benefit of all.

The armed mercenaries of the Mexican Despot drive our countrymen into prisons of torture where life is prolonged merely to make the agony more cruel, and it must be remembered by you that the power to commit these atrocities has been obtained by Diaz, in large part, from his friends, the foreign investors, of whom many come from the United States.

But not only in Mexico are we tracked by the police agents; in the United States we are also hunted like wild animals. Mexican homes in this country are entered without warrant, the patriots manacled and hurried to United States jails, while others are secretly taken to the border and delivered into the hands of the waiting rurales. Our comrades, Ricardo Flores Magon, Antonio I. Villarreal and Librado Rivera, are in Arizona awaiting trial upon the charge of violating the United States neutrality laws. If patriotism is a crime in this country, they are guilty. But if the American right of asylum is to be preserved they will be freed. Among the most vindictive persecutors of these political prisoners is the former United States Attorney for Los Angeles, Oscar Lawler, who went so far as to vilify the prisoners in the public press at the same time that he had ordered the jailers to hold them "incommunicado." Lawler's reward, for thus cowardly attacking prisoners unable to reply, has been an appointment in the office of the Attorney General at Washington.

In the Federal prison at Leavenworth, Kansas, are our comrades, Antonio de P. Araujo, A. D. Guerra, P. G. Silva and L. Trevino, all made convicts because of their love for their country and determination to fight for the liberties of Mexico. In Texas jails are still other Mexican political prisoners, Basilio Ramirez and Calixto Guerra, who have been held since last July and are still awaiting trial.

The power of Diaz in the United States is shown in various ways: In January last, in Tucson, Arizona, a young workingman by the name of Cenaido Reyes was arrested because of his resemblance to a well-known member of the Mexican Liberal Party. This young Mexican was not a revolutionist, but because the authorities thought that they had captured a man that Diaz wanted he was hurried to the border and, without trial, passed over into the hands of the rurales. From that moment to this he has disappeared from the face of the earth, his sorrowing family being unable to ascertain whether he is alive or dead. Such are the secret workings of the Diaz government in this country.

The friends of Diaz in the United States are ever ready to assist him in crushing the attempts of the Mexican people to free themselves. Here is an example of their work: Many of the large coal mine owners in Oklahoma and Northern Texas also own valuable concessions in the coal fields in Coahuila; at the time of the uprising in June, 1908, these employers cut wages and reduced the number of days' work in their American mines in order to prevent their Mexican miners from sending financial aid to the revolutionists.

But in spite of all—the massacres in Mexico and the imprisonments in the United States—we continue our struggle for liberty. We, the Mexican proletariat, must be free, and there is no price that we will not pay to attain this end.

Here ends our manifesto, for our task would be endless if we attempted to make a complete list of the exploitations, deportations, imprisonments and killings perpetrated upon the Mexican people by Porfirio Diaz—acts, in many instances, in which the government of the United States assisted.

Comrades of the world, read carefully our manifesto and then take such action as will best help the cause of freedom.

Yours for human emancipation,
ENRIQUE FLORES MAGON,
PRAXEDIS G. GUERRERO.
For the Organizing Junta of the Mexican Liberal Party.
San Antonio, Texas, May 10, 1909.

84

"Manifeste aux travailleurs du monde entier", 10 mai 1909, signé par Enrique Flores Magón et Práxedis Guerrero pour la Junte.
Doc. Heiner Becker

Regeneracion. 914 Boston St., Los Angeles, Cal., U. S. A.
Jan. 20, 1911.

Editor, "Wohlstand fur Alle"

I feel justified in sending you and other Anarchists editors this open letter because I have been for years a propagandist of the great cause it is your duty and privilege to support. I wish to suggest to you that the Mexican Revolution is a gigantic fact.

I have been a fairly close student of our international movement and I say, without hesitation, that the Mexican Revolution appears to me the most direct, practical and powerful attack on government and the money power made during the last forty years. It seems to me monstrous that a portion of the Anarchist press should ignore and even antagonize it.

Nowhere else have tens of thousands risen in arms, not merely against the existing government but against the very idea of government. Nowhere else have they seized possession of the land, divided among themselves the crops their labor produced and proceeded spontaneously to cultivate it on their own account. Nowhere else have the workers of entire States united to enforce their demands, arms in hand where they possessed them. Nowhere else are authority and the money power being attacked so fiercely.

Let me point out that plutocracy's invasion of Mexico has been the most rapid and ruthless on record, and that, therefore, the consequent revolt was certain to be correspondingly vigorous and violent. That revolt may not interest the Socialists, for their leaders have no use for anything except the ballot; but surely it should be of profound interest to Anarchists.

If the long list of martyrs which the Mexican Liberal Party can show us are not sufficient evidence of its position and good faith I invite your attention to its manifesto, a translation of which I enclose. It was published and distributed by the thousands in September last, and was published again in Regeneracion of Jan. 20, 1911. That is the manifesto of revolutionists of the most advanced type; not of politicians. I invite you to study it because this matter is of supreme importance to the revolutionary movement which it is your privilege to supply, as nearly as possible, with reliable information.

My own personal interest lies solely in the ultimate triumph of Anarchism, which I regard as destined to emancipate the world.

Fraternally, Wm C. Owen, Editor, English Section, "Regeneracion"

Doc. Heiner Becker

Lettre circulaire de W.C. Owen. Cet exemplaire est adressé à Pierre Ramus, éditeur du "Wohlstand für alle" ("Bien-être pour tous").

Doc. Heiner Becker

William Charles Owen en décembre 1928.

chissent la frontière mexicaine près de Eagle Pass (Texas) et attaquent Jiménez (Coahuila). Cette attaque est repoussée par une force fédérale de huit cents soldats. Prisciliano G. Silva est arrêté à El Paso (Texas) sur ordre direct du chef de la police de Ciudad Juárez.

1909

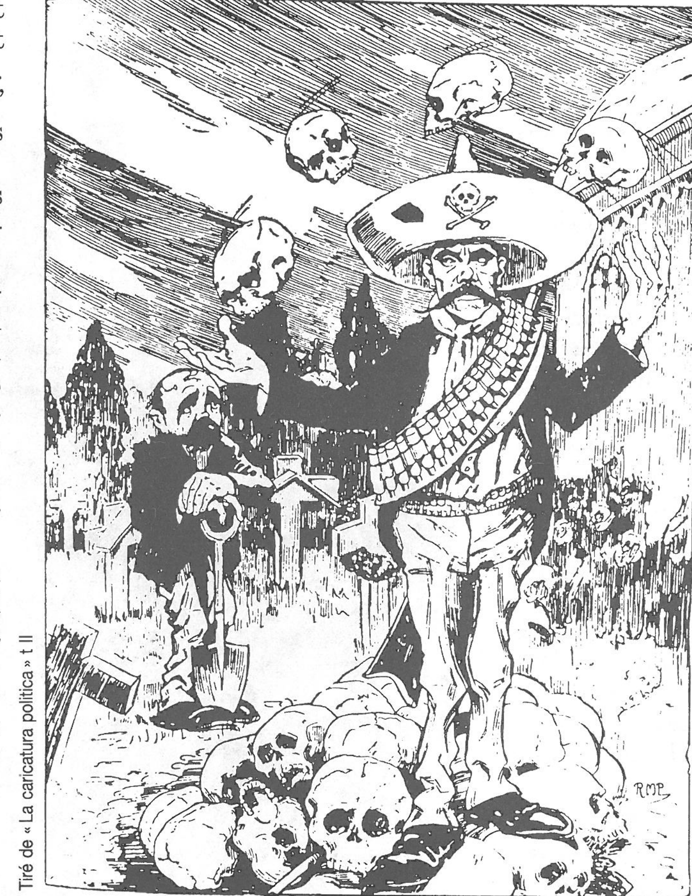
Janvier. Ricardo, Librado et Villarreal sont gardés en prison en attendant leur déportation en Arizona. John Murray publie le compte rendu de sa rencontre avec des groupes libéraux à Mexico dans *The Border*. Madero publie *La Sucesión présidencial en 1910*.
22 février. Cándido Donato Padua est désigné comme chef des opérations révolutionnaires dans le territoire de Soteapán par la Junte et continue son travail d'organisateur.
30 avril. *Díaz the Tzar of Mexico* est publié par Carlos di Fornaro à New York. Il est arrêté pour diffamation.
Mai. Ricardo, Librado et Villarreal sont extradés en Arizona.
14 mai. Ricardo et les autres libéraux sont jugés à Tombstone (Arizona) et condamnés à dix-huit mois d'emprisonnement pour violation des lois de neutralité. Ils sont emprisonnés au pénitencier d'Etat, à Yuma, pour purger leur peine.
9 août. Práxedis, maintenant à El Paso (Texas), fait paraître la première édition de *Punto Rojo*, dont il est l'éditeur.
10 août. Jesús M. Rangel est arrêté par les autorités nord-américaines.
Septembre. *The American Magazine* commence la publication d'articles de John Kenneth Turner sur le Mexique. Ricardo, Librado et Villarreal sont transférés au pénitencier de Florence (Arizona).
10 octobre. De Lara est arrêté à Los Angeles et accusé de "troubler l'ordre public" ; il sera relâché le 11 novembre.

1910

9 janvier. Jesús María Rangel est condamné à dix-huit mois d'emprisonnement pour violation des lois de neutralité.
17 avril. Les chefs militaires du Parti libéral mexicain réunis à Tlaxcala décident, vu que l'agitation est générale dans plusieurs Etats du Mexique, qu'il est temps d'organiser une autre insurrection révolutionnaire.
Avril. Madero est élu par le Parti antiréélectionniste pour s'opposer à Díaz lors des élections présidentielles à venir.
Mai-juin. Mille cinq cents "peons" armés prennent la ville de Valladolid (Yucatan) et la tiennent durant quatre jours, après avoir tué le "jefe politico" (sorte de préfet politique aux pouvoirs étendus).
Juin. Díaz fait emprisonner Madero à San Luis Potosí. Après quoi, Madero "perd" les élections présidentielles contre Díaz, mais de nombreuses villes et villages antiréélectionnistes n'ont pas le droit de voter.
26 juin. Au nom du Parti libéral mexicain, trois cents "peons" investissent l'hôtel de ville de San Bernardino Contla (Tlaxcala) et font prisonnier le "jefe politico" avant d'être dispersés par l'armée.
3 août. Ricardo, Librado et Villarreal sont relâchés du pénitencier de Florence (Arizona).
5 août. Ricardo et ses compagnons sont accueillis à la gare de Los Angeles par un important groupe d'amis et de sympathisants et, dans la soirée, un grand meeting se tient au Labor Temple en leur faveur.
3 septembre. Première parution de *Regeneración* à Los Angeles, le bureau d'édition comprend : Ricardo, Librado, Villarreal, Gutiérrez de Lara, Anselmo I. Figueroa, Enrique Flores Magón et Práxedis Gilberto Guerrero (aussi bien Práxedis qu'Enrique avaient été capables de continuer le travail de propagande quand Ricardo était en prison). De plus, une page en anglais est insérée dans *Regeneración*, le responsable en est Alfred G. Sanftleben (vieil anarchiste allemand passé au socialisme, puis revenu à l'anarchisme, il a traduit les travaux du docteur Rossi sur La Cecilia au Brésil et collaboré à *Freiheit* de Most).
1er octobre. La devise du Parti libéral mexicain devient *"Tierra y Libertad"*. Dans un éditorial de *Regeneración*, Ricardo écrit : *"La terre ! criait Bakounine, la terre ! criait Ferrer, la terre ! crie la Révolution mexicaine"*.
5 octobre. Santanón, de son vrai nom Cruz Santana Rodríguez, commandant militaire des groupes libéraux de l'Etat de Veracruz, prend la ville de San Andrés Tuxtla.
6 octobre. Madero s'échappe de San Luis Potosí et s'enfuit à San Antonio (Texas) d'où il lance son *Plan de San Luis Postosí* et appelle à l'insurrection générale le 20 novembre. Cándido Donato Padua prévient Ricardo que Madero a écrit un article, publié dans un journal de Veracruz, dans lequel il déclare assumer le titre de "président provisoire" de la République et Ricardo celui de "vice-président". Ricardo répondra à cette "proposition" par un article intitulé "Je ne veux pas être tyran" dans *Regeneración*.
11 octobre. Santanón est tué dans une bataille contre les troupes fédérales.
16 novembre. Ricardo envoie une circulaire à tous les membres du Parti libéral mexicain les informant de la date du soulèvement de Madéro, mais en les prévenant des différences existant entre les libéraux et le mouvement madériste.
20 novembre. L'insurrection madériste commence.
10 décembre. Expliquant à nouveau les différences entre le Parti libéral mexicain et Madero, Ricardo écrit dans *Regeneración* : *"Les gouvernements doivent protéger le droit de propriété par-dessus tous les autres droits. Donc n'espérez pas que Madero attaquera le droit de propriété en faveur du prolétariat. Ouvrez les yeux. Souvenez-vous d'une devise, simple et vraie, et d'une vérité indestructible, l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes"*.
19 décembre. Práxedis traverse la frontière mexicaine et, avec vingt-deux camarades, commence la campagne révolutionnaire du Parti libéral mexicain dans l'Etat de Chihuahua.
28 décembre. Le groupe de Práxedis, qui compte maintenant cinquante et une personnes, attaque la ville de Casas Grandes (Chihuahua).
30 décembre. Práxedis est tué pendant que son groupe attaque et prend la ville de Janos (Chihuahua).
31 décembre. Alfred G. Sanftleben démissionne de son poste de rédacteur de la page anglaise de *Regeneración* ; il est remplacé par Ethel Duffy Turner.

1911

29 janvier. La ville de Mexicali (Basse-Californie) est prise par les forces du Parti libéral mexicain dirigées par Simón Berthold et José María Leyva. Les forces du Parti libéral mexicain sont maintenant actives dans les Etats de Sonora, Tlaxcala, Veracruz, Oaxaca, Morelos, Durango et Chihuahua.
1er février. Jesús María Rangel est libéré de prison aux Etats-Unis.
5 février. Guadalupe (Chihuahua) est pris par la colonne libérale de Prisciliano G. Silva.
14 février. Madero retourne au Mexique et assume le commandement de "toutes" les forces révolutionnaires combattantes.
15 février. Gabino Cano, un membre du Parti libéral mexicain qui avait combattu avec les madéristes, accepte de rejoindre la colonne de G. Silva avec tous les hommes sous ses ordres, mais après avoir emmené ses blessés aux Etats-Unis pour recevoir des soins. Apprenant cela, Madero en informe les autorités américaines qui arrêtent Cano immédiatement pour violation des lois de neutralité.
16 février. Prisciliano G. Silva est arrêté par Madero pour avoir refusé de le reconnaître comme "président provisoire".
17 février. Les hommes de G. Silva, qui étaient alors mélangés aux madéristes, sont désarmés parce qu'ils refusent également de reconnaître Madero. Plusieurs d'entre eux seront tués plus tard. Dans le même temps, Gutiérrez De Lara, avec une petite colonne de volontaires américains, rejoint les madéristes.
21 février. Les membres du Parti libéral mexicain combattant en Basse-



Tiré de « La caricatura politica » t II

"El Ahuizote" ("le Gêneur"), n° 10 du 29 juillet 1911,

Emiliano Zapata jonglant avec des crânes. Ce dessin est aussi une critique de Madero, fossoyeur complice, pour ses tentatives de rapprochement qui s'avérèrent infructueuses.

Californie prennent clairement position en déclarant que si Madero venait en Basse-Californie pour établir un gouvernement provisoire, les libéraux s'opposeraient à lui.
25 février. En première page de *Regeneración*, dans un éditorial, Ricardo dénonce ouvertement Madero comme étant un *"traitre à la cause de la liberté"*.
26 février. Antonio I. Villarreal déserte la Junte et rejoint Madero.
6 mars. Les forces de Madero sont battues à Casas Grande (Chihuahua).
10 mars. Zapata dirige l'insurrection dans l'Etat de Morelos.
12 mars. Luis Rodríguez et vingt libéraux prennent la ville de Tecate (Basse-Californie).
17 mars. Les forces fédérales reprennent Tecate et tuent l'ensemble des forces libérales qui défendent la ville.
24 mars. Une colonne libérale sous le commandement de Pedro Pérez Peña (un leader de l'insurrection de 1908) traverse le río Bravo et prend plusieurs haciendas.
Avril. Antonio P. de Araujo est libéré de prison et part en Basse-Californie comme représentant de la Junte. Un groupe libéral commandé par Florencio Jamarillo, qui comprend de nombreux indiens Yaquis, prend plusieurs villes du Sonora. Un autre groupe, commandé par Francisco I. Reian, est actif dans la Sierra del Durazno dans le même Etat. Un groupe du Parti libéral mexicain prend la ville de Tlalixcoyan, Etat de Veracruz. Ethel Duffy Turner démissionne de son poste de rédactrice de la partie anglaise de *Regeneración* et est remplacée par un anarchiste anglais, William C. Owen.
3 avril. La Junte du Parti libéral mexicain publie un *Manifeste aux travailleurs du monde* qui, imprimé en brochures (en anglais et en espagnol), explique son attitude à propos de la révolution.
13 avril. Simón Berthold est tué lors d'une action près d'El Alamo en Basse-Californie.
15 avril. Lázaro Alanís et deux cents hommes de sa colonne libérale sont arrêtés et désarmés pour avoir refusé, comme Silva, de reconnaître Madero comme "président provisoire". Ceci après que Alanís ait sauvé la vie de Madero à la bataille de Casas Grandes.
Mai. Le Comité international de la Junte du Parti libéral mexicain est fondé. Dans le même temps, la diffusion hebdomadaire de *Regeneración* tourne autour de 27 000 exemplaires.
8 mai. Tijuana est prise par les forces du Parti libéral mexicain. Maintenant, la plus grande partie de la Basse-Californie est sous contrôle libéral.
20 mai. La Junte publie un manifeste, *Prenez possession de la terre*, dans lequel elle incite les membres du Parti libéral mexicain et leurs sympathisants à aller en Basse-Californie, à créer des coopératives agricoles et à *" (...) une vie heureuse et libre sans maître ni tyran"*.
21 mai. Madero signe un traité de paix avec Díaz à Ciudad Juárez. Le Parti libéral mexicain refuse toutefois de déposer les armes.
25 mai. Díaz démissionne. Malgré la chute de Díaz, la surveillance des activités de la Junte par des agents mexicains aux Etats-Unis continue.
Juin. Juan Sarabia est libéré de la prison de San Juan Ulúa (au large de Veracruz) et rejoint des libéraux promadéristes de Mexico. Vingt-huit libéraux sont tués par les madéristes à Altar (Sonora) après qu'on leur ait fait creuser leurs tombes.
6 juin. Madero expédie des troupes en Basse-Californie par les Etats-Unis et dans des trains américains pour écraser la révolution libérale dans cet Etat.
13 juin. Juan Sarabia et le frère de Ricardo, Jesús (déjà partisan de Madero), sont envoyés par Madero à Los Angeles pour pousser Ricardo à accepter un traité de paix. Ricardo refuse et déclare *"que tant que les terres ne seront pas distribuées aux paysans et les moyens de production dans les mains des travailleurs les libéraux ne déposeront jamais leurs armes"*. Juan Sarabia et Jesús essaient aussi de convaincre Librado et Anselmo L. Figueroa de rejoindre les madéristes, mais sans succès.
14 juin. Ricardo, Enrique, Librado et Anselmo L. Figueroa sont arrêtés dans les locaux de *Regeneración*, et tous les documents et leur matériel sont saisis. Ils sont accusés de violation des lois de neutralité.
18 juin. Mexicali (Basse-Californie) est pris par les madéristes.
22 juin. Tijuana (Basse-Californie) se rend.
23 juin. Ricardo est libéré sous caution de 2 500 dollars, somme rassemblée par ses amis et camarades de Los Angeles et de la région.
5 juillet. Le journal socialiste *The New York Call* publie un article traitant les révolutionnaires de Basse-Californie de *"bandits"*.
Août. Jesús María Rangel, Prisciliano et Rubin Silva, et d'autres camarades sont arrêtés par les madéristes. Pendant cet incident, Rangel est blessé par balles. Les Indiens de l'Etat de Jalisco et les paysans de l'Etat de Veracruz prennent la majeure partie des terres et la travaillent en communauté.



Tiré de "Le grand guide du Mexique"

2 août. Juan Sarabia écrit une lettre ouverte à Ricardo qui est publiée dans le *New York Call*. Dans celle-ci, Sarabia dit à Ricardo que, non seulement, son mouvement révolutionnaire est inacceptable au Mexique mais que le peuple n'est absolument pas prêt pour l'anarchisme ou le socialisme.
Août. Un Parti libéral mexicain "reconstitué" est formé à Mexico, celui-ci appelle son journal, édité par Sarabia et Antonio I. Villarreal, *Regeneración*. Des groupes du Parti libéral mexicain reprennent leurs activités dans les Etats de Durango et de Coahuila.
Septembre. Honore J. Jaxon, trésorier du Parti libéral mexicain et son représentant en Europe, explique au quarante-quatrième congrès des Trades Union de Londres la situation du Mexique.
23 septembre. La Junte publie un manifeste pour remplacer le programme du Parti libéral mexicain de 1906. Rédigé et lancé dans la ville de Los Angeles (Californie), il était signé, au nom du Comité organisateur, par Ricardo Flores Magón, Librado Rivera, Anselmo L. Figueroa et Enrique Flores Magón.
27 septembre. Venant du Mexique, la propagande contre la Junte (qui avait commencé à l'arrestation de Ricardo, quand celui-ci accusa Sarabia d'en être en partie responsable) atteint un sommet quand Antonio I. Villarreal publie un article dans le journal de Sarabia, *Diaro del Hogar*, où il accuse Ricardo d'être un *"maître-chanteur, un escroc, un lâche et un alcoolique pervers et scélérat qui partage ses maîtresses avec tous les hommes de mauvais goût"*.
29 septembre. Les groupes du Parti libéral mexicain actifs dans l'Etat de Tamaulipas publient un appel encourageant les travailleurs à les rejoindre.
1er octobre. Madero est élu président.
31 octobre. Francisco Vásquez Gómez (qui était le second de Madero lors de la campagne électorale de 1910) dirige une révolte contre Madero. Le plan des vazquistes, *Plan de Tacubaya* (district fédéral de Mexico), qui a pour principal auteur Paulino Martínez, appelle à des réformes agraires immédiates semblables à celles du programme de 1906 du Parti libéral mexicain. Par la suite, Martínez rejoindra les zapatistes.



¡LUZ!

PERIODICO OBRERO LIBERTARIO

RICARDO F. MAGON

EN LA PRISION

25 novembre. Zapata se rebelle contre Madero et publie son *Plan de Ayala* (Morelos), qui demande la restitution de la terre aux paysans.
Décembre. Les indiens Yaquis reprennent le mot d'ordre *"Tierra y Libertad"* du Parti libéral mexicain et prennent possession de la terre de la Yaqui Valley (Sonora), la travaillant en commun.
2 décembre. Fernando Palomarez et d'autres camarades sont arrêtés à El Paso (Texas) par les Texas Rangers aidés par le chef des services secrets de Madero, alors qu'ils organisent une armée libérale, "Los Abanderados Rojas" ("les porte-drapeaux"). Plus tard, Palomarez est condamné par les autorités américaines à treize mois de prison pour violation des lois de neutralité.

1912

Mars. Les groupes libéraux reprennent leurs activités dans les Etats de Coahuila, Tamaulipas, Basse-Californie et Sonora.
2 mars. La presse anarchiste européenne (*le Libertaire* et *Freedom*, William C. Owen écrivait dans ce dernier) soutient avec enthousiasme la Junte et publie de nombreux articles en sa faveur et sur la situation mexicaine en général. Cependant, R. Froment, dans *Les Temps Nouveaux* de Jean Grave, attaque Ricardo et le Parti libéral mexicain, les accusant de ne pas être anarchistes et pensant que la révolution sociale mexicaine n'existe que dans leurs têtes.
25 mars. Pascual Orozco se révolte contre Madero. Nombre de ses chefs militaires étaient des membres du Parti libéral mexicain, comme César Elpidio Canales, José Inés Salazar et Lázaro Alanís.
29 mars. Ricardo, Enrique et William C. Owen publient une lettre ouverte à Jean Grave en réponse aux attaques contre eux dans *Les Temps Nouveaux*.
Avril. Kropotkine prend la défense de Ricardo dans un article publié par *Les Temps Nouveaux*.
4 - 25 juin. Les membres de la Junte passent en procès à Los Angeles. Pendant le procès, la plupart des témoins de l'accusation se parjurent, soit parce qu'ils ont été payés, soit pour éviter des peines de prison (l'un d'eux est même payé par le gouvernement mexicain). Malgré cela, les membres de la Junte sont condamnés chacun à dix mois de prison pour violation des lois de neutralité. Quand la sentence est connue, une importante manifestation de protestation des membres et sympathisants du Parti libéral mexicain a lieu devant le tribunal. Elle est violemment dispersée par la police qui utilise ses matraques et il s'ensuit de nombreuses arrestations et blessés, dont la compagne et la belle-fille de Ricardo. Pendant que les membres de la Junte sont emprisonnés à la prison de Mc Neil Island (Etat de Washington), *Regeneración* est réalisé par Antonio de P. Araujo, Blas Lara, Teodoro Gaitan, Alberto Téllez, Juan Rincón, Trinidad Villarreal et William C. Owen.
22 juin. Luis Méndez, Juan Francisco Moncaleano et Jacinto Huitrón forment le "Grupo Luz" à Mexico. Moncaleano (anarchiste colombien vivant en exil à Cuba, maître d'école et organisateur de l'Union des tailleurs de pierre) crée une Ecole moderne basée sur la méthode de Ferrer (la femme de Moncaleano aurait été élève de Francisco Ferrer à Barcelone).
15 juillet. Le Grupo Luz fonde le journal *Luz*, dont Moncaleano est l'éditeur.
5 août. *Luz* publie un article de soutien à Ricardo écrit par Moncaleano.
11 septembre. Madero expulse Moncaleano du Mexique à cause de son soutien à Ricardo.
22 septembre. La Casa del Obrero Mundial est fondée à Mexico. Les membres fondateurs sont Jacinto Huitrón et Luis Méndez, avec l'aide de Gutiérrez de Lara, Manuel Sarabia et De la Vega qui sont alors membres du Parti socialiste mexicain.
Décembre. Dans une des rares formes de protestation en Europe, deux unités militaires portugaises désobéissent aux ordres pendant vingt-quatre heures pour protester contre l'emprisonnement de la Junte du Parti libéral mexicain. Juan F. Montero, un membre du Parti libéral mexicain de longue date, rejoint les indiens Yaquis dans la Yaqui Valley (Sonora) après sa libération de la prison de Hermosillo (Sonora) où il était retenu par les maderistes.

1913

3 février. J. F. Moncaleano et Romulo S. Carmona (le beau-père d'Enrique) fondent la Casa del Obrero Internacional à Los Angeles, dans le même immeuble il y a une école Ferrer et les locaux rédactionnels de *Regeneración*. Des meetings hebdomadaires se tiennent aussi dans cet immeuble.
Février. Jesús María Rangel et José Guerra rencontrent Emiliano Zapata en tant qu'envoyés spéciaux de la Junte.



Caricature de Francisco Madero par Ernesto Garciá Cabral. L'effet humoristique est obtenu en comparant la petite stature du personnage et l'énorme problème impliqué par la présidence de la République.

Los Angeles, Cal. Julio 1° de 1914

Camaradas

En este momento me traen la infausta noticia del fusilamiento de cuatro de nuestros compañeros en la carcel de Belen inmediatamente espero los detalles mas minuciosos y mas trascendentales y los retratos de nuestros martires camaradas, pues deseo que el mundo entero sepa este crimen. si es verdad que pasó.

Pueden mandar vuestras cartas con la direccion siguiente

Erasmo Lantier. 810 Date St. Los Angeles Cal. para evitar que los Señores del Correo sepan que estamos en correspondencia.

Espero a la mayor brevedad los detalles.

Salud y R. S.

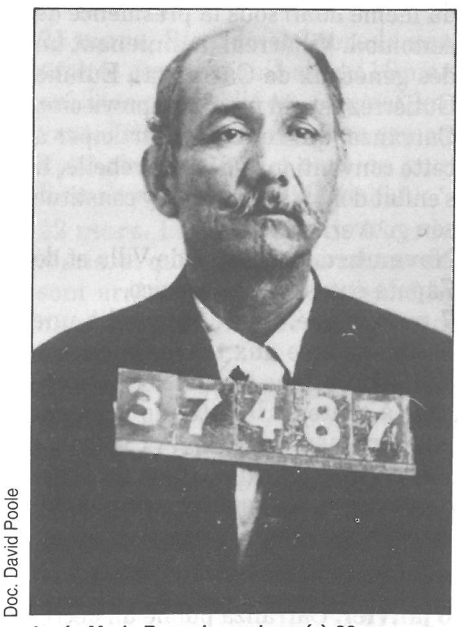
J. F. Moncaleano

Lettre autographe de Moncaleano à la Casa del Obrero et à son secrétaire Jacinto Huitron.

21 février. Madero est assassiné à Mexico. Le général Victoriano Huerta prend le pouvoir.
Mars. Plusieurs des témoins à charge du procès de Ricardo signent une déclaration reconnaissant leurs faux témoignages. Ces déclarations sont publiées dans *Regeneración*.
27 mars. Venustiano Carranza publie le *Plan de Guadalupe* pour lequel il est soutenu par Zapata et Francisco Villa.
1er mai. La première manifestation du 1er mai est organisée par la Casa del Obrero Mundial au Mexique.
8 mai. Panuco (Veracruz) est prise par une colonne du Parti libéral mexicain dirigée par Viciento Salazar.
24 mai. L'équipe rédactionnelle de *Regeneración*, à la lumière des déclarations publiées, demande au président américain Wilson la grâce de Ricardo et de ses camarades emprisonnés. Wilson refuse.
2 juin. La Casa del Obrero Mundial tend vers l'anarcho-syndicalisme, ses membres publient un manifeste condamnant toute participation à l'action politique. Ils adoptent le principe de l'action directe comme moyen de lutte.
30 août. Lucio Blanco, l'un des généraux de Carranza, commence à distribuer la terre aux paysans de Matamoros (Coahuila). Carranza demande sa démission.
13 septembre. Jesús María Rangel, qui vit maintenant au Texas, et un Américain membre des I.W.W., Charles Cline, essaient avec quatorze camarades mexicains de traverser la frontière. Avant qu'ils ne franchissent la frontière, ils se font tirer dessus par le shérif local qui abat dans le dos un des Mexicains. Il s'ensuit une fusillade et les Mexicains font prisonnier le shérif, le relâchant contre l'assurance écrite qu'ils ne seront plus inquiétés. Le jour suivant, ils sont attaqués par une force plus importante. Il en résulte qu'un shérif américain et deux Mexicains sont tués (l'un d'eux était Juan Rincón de l'équipe rédactionnelle de *Regeneración*) et le reste est capturé. Jesús María Rangel et les autres sont mis au secret pendant la durée de leur procès, où ils sont condamnés à de très fortes peines de prison (Jesús María Rangel est condamné à quatre-vingt-dix-neuf années de prison). Deux camarades seront assassinés plus tard en prison.
Novembre. Une maîtresse d'école libertaire, membre du Parti libéral mexicain, Margarita Ortega, est tuée par les troupes gouvernementales à Mexicali (Etat de Basse-Californie).

1914

19 janvier. Ricardo, Enrique, Librado et Anselmo sont libérés de la prison de Mc Neil Island (Etat de Washington).
Mars. Quelques membres de la Casa del Obrero Mundial comprenant Luis Méndez, Antonio Díaz Soto y Gama et Prudencio R. Casales la quittent pour rejoindre Zapata.
Mai. Les groupes du Parti libéral mexicain sont maintenant actifs dans le Sonora, où les indiens Yaquis aidés par Juan F. Montero contrôlent plusieurs villes entre les rivières Yaqui et Mayo. Dans l'Etat de Durango, Domingo et Benjamín Arrieta donnent les terres expropriées aux paysans. Dans les Etats de Chihuahua, San Luis Potosí, Zacatacas, Michoacán, Guanajuato, Guerrero, Jalisco et dans le district fédéral de Mexico des groupes du Parti libéral mexicain sont actifs. Dans tous ces Etats, des tentatives d'expropriation ont lieu.
18 mai. La Casa del Obrero Mundial est fermée par la police de Huerta.
12 juin. Dans une lettre à A. Shapiro, le secrétaire du congrès anarchiste international qui devait se tenir à Londres du 28 août au 2 septembre, Ricardo déclare qu'il faut que les anarchistes prennent position sur la Révolution mexicaine, en la soutenant totalement ou en la condamnant. Il propose aussi que le P.L.M. soit représenté à ce congrès. La question mexicaine devait être discutée lors de ce congrès, mais la guerre empêcha que celui-ci se tienne.
Juillet. Huerta est privé du pouvoir et Carranza se fait appeler *"Primer Jefe"* de l'armée constitutionnelle.
Août. Début de la guerre en Europe, Ricardo, comme de nombreux autres



Doc. David Poole

Jesús Maria Rangel, condamné à 99 ans de prison pour sa participation à une échauffourée alors qu'il tentait, avec quinze autres compagnons, de passer la frontière.

BULLETIN

DU CONGRES ANARCHISTE INTERNATIONAL.

No. 2. LONDRES. JUILLET 1914.

LES REVOLUTIONNAIRES MEXICAINS ET LE CONGRES DE LONDRES.

Regeneración (l'organe des révolutionnaires mexicains), en parlant de la nécessité de présenter au Congrès International la question de la Révolution Mexicaine, écrit ce qui suit :—

"La question est d'une importance capitale et demande toute notre attention. Nous devons, une fois pour toutes, faire comprendre aux anarchistes du monde entier, que la lutte au Mexique est une lutte à vie et à mort ; qu'elle représente une tentative de toute une nation de mettre en pratique les principes fondamentaux qu'elle professe ; que, par conséquent, le temps de vaccillation est passé.

Admettons que, sur ce sujet, beaucoup d'anarchistes, et parmi eux plusieurs de réputation distinguée, ce sont honnêtement doutés. Eh bien, ces doutes doivent être dissipés une fois pour toutes. Nous devons démontrer conclusivement... que les révolutionnaires mexicains ont tenté, avec une loyauté jamais encore surpassée, de mettre en pratique les doctrines prêchées par des hommes comme Bakounine, Kropotkine et Jean Grave, et que les anarchistes du monde entier ont à déclarer, sans aucune ambiguité, s'ils y adhèrent toujours. C'est une question qu'aucune assemblée honnêtement représentative ne peut ignorer, et nous le répétons—"le temps de vaccillation est passé."

Le temps passe bien vite, et le mois d'Août sera ici avant que nous le sachions. Nous **devons** être représentés à ce Congrès —en personne, si possible ; par communications écrites, au pis aller. Nous sommes loin, et nos lutteurs les plus actifs ne peuvent abandonner leurs postes respectifs. Si, par conséquent, notre participation devra être limitée à des écrits, nous devons voir à ce que ces écrits reçoivent une considération aussi complète que l'importance de notre cause exige.

Nos amis doivent s'en occuper : immédiatement et **aggressivement.** Ils ne doivent perdre aucun instant dans leurs efforts de voir les anarchistes du monde entier comprendre l'importance primordiale de cette lutte ; comprendre que son influence s'étend rapidement ; qu'elle affecte et transforme très profondément le grand mouvement de mécontentement qui secoue les Etats-Unis ; et que les gouvernements des Etats-Unis comme ceux de l'Europe sentent l'approche du danger.

Si les anarchistes d'aujourd'hui adhèrent toujours au grand manifeste rédigé par Bakounine et adopté par le Congrès de Genève de 1882, aucune hésitation n'est possible : car c'est justement ce programme que les révolutionnaires mexicains mettent en pratique."

Doc. Heiner Becker

"Bulletin du congrès anarchiste international". Ce congrès, qui n'a pas pu se tenir en raison de la guerre, devait se dérouler à Londres du 28 août au 2 septembre 1914.

anarchistes, pense que cette boucherie universelle provoquera une révolution sociale dans les pays en guerre. Il écrit : *"Derrière la catastrophe, la liberté sourit"*.

10 octobre. A la convention militaire tenue à Aguascalientes (dans l'Etat du même nom) sous la présidence de Antonio I. Villarreal (maintenant un des généraux de Carranza), Eulalio Gutiérrez est élu président provisoire. Carranza, qui refuse de participer à cette convention le déclare rebelle. Il s'enfuit donc à Veracruz et y constitue son gouvernement.

Novembre. Les forces de Villa et de Zapata entrent dans Mexico.

7 novembre. La Junte publie une lettre ouverte aux travailleurs des Etats-Unis dans laquelle elle encourage à soutenir la lutte de la classe ouvrière mexicaine.

Décembre. La publication de *Regeneración* est suspendue pour des raisons financières.

1915

6 janvier. Carranza publie un décret de restitution des "ejidos" (terres travaillées en commun autour des villages) aux paysans.

17 février. Au nom de Carranza, le général Alvaro Obregón signe avec la Casa del Obrero Mundial un pacte dans lequel la Casa s'engage à organiser des "Bataillons rouges" pour combattre Zapata et Villa. En retour, la Casa est autorisée à organiser des sections dans les zones "libérées".

14 juin. Anselmo L. Figueroa meurt à Palomas (Arizona) des suites de son récent emprisonnement. La veille de sa mort il distribuait de la propagande du P.L.M. dans les rues. Ricardo, Enrique, Librado, leurs familles et d'autres camarades travaillant à *Regeneración* louent une petite ferme à Edendale, dans la banlieue rurale de Los Angeles, où ils vivent et travaillent en communauté la terre.

29 octobre. *Regeneración* reprend sa parution. Il est imprimé sur une vieille presse à main et les locaux rédactionnels se trouvent dans une grange de la ferme d'Edendale.

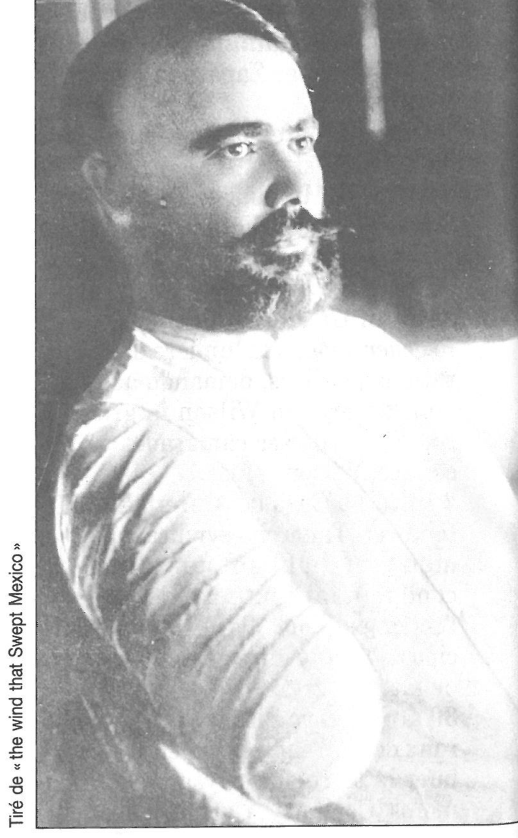
30 novembre. Pour éviter une grève des cheminots causée par leur paiement en papier monnaie se dépréciant rapidement, Carranza les incorpore dans l'armée constitutionnelle.

15 décembre. La pièce de théâtre *Tierra y Libertad* que Ricardo vient d'écrire est jouée pour la première fois à Los Angeles.

1916

18 février. Ricardo et Enrique sont arrêtés à leur domicile. Durant cette arrestation, Enrique est si violemment frappé qu'il doit être conduit à l'hôpital. Ils sont accusés par les autorités postales américaines d'envoyer par la poste du matériel incitant au *"meurtre, à l'incendie volontaire et à la trahison"* (bien que William C. Owen soit également accusé, il réussit à prendre un bateau à New York et à regagner l'Angleterre). Les articles incriminés ("Los levantamientos en Texas" du 2 octobre 1915, "A los soldados carrancistas" du 25 novembre 1915 pour Ricardo ; et "Publicidad" pour Enrique) appelaient les soldats à ne pas rendre leurs armes mais à les garder et, si nécessaire, à les utiliser contre leurs officiers. Immédiatement, un comité de soutien est formé pour rassembler l'argent de la caution, qui sera refusée malgré l'état de santé de Ricardo.

1er mai. Carranza s'installe à la présidence de la République du Mexique.



Tiré de « the wind that Swept Mexico »

Alvaro Obregon. Il perdit un bras lors d'un engagement contre les forces de Villa en 1915.

Los Angeles, Cal., Febrero 18 de 1916.

J. M. Rangel.

Querido hermano: Salud.

Tengo el gusto de enviarte la cantidad de $0.70 que la compañera Juana Rincón, de San Gabriel, Cal., envía para los compañeros presos contigo en ese lugar, y para tí también.

La dirección de la compañera Rincón es, Box 85, San Gabriel, Cal.

Te ruego acuses recibo de dicha cantidad a la mencionada compañera.

No te escribo extensamente por tener mucha correspondencia rezagada que contestar.

Saluda a los compañeros de parte nuestra.

Recibe un fuerte abrazo de tu hermano por Tierra y Libertad.

R. Flores Magón

P. D.-¿Como está el camarada Huitrón?

Lettre de R. F. Magón à Jesús Maria Rangel.



Doc. David Poole

Ricardo Flores Magón et son frère Enrique.

21 mai. Le procès de Ricardo et Enrique a lieu. Ricardo est si malade qu'il ne peut se rendre au tribunal. Enrique parle pour eux deux. Malgré tout, le juge refuse à Enrique le droit de lire une déclaration de la défense, affirmant que c'est un document "politique". La peine de Ricardo est de douze mois (en raison de son état de santé) et une amende de 1 000 dollars, et pour Enrique une peine de trois ans et une amende de 3 000 dollars.

26 juin. Ricardo est relâché sous caution en appel, caution payée par Emma Goldman et Alexander Berkman.

1er juillet. Enrique est libéré sous caution.

31 juillet. Les travailleurs de l'électricité de Mexico déclarent une grève générale après que des promesses de meilleurs salaires et de meilleures conditions de travail n'aient pas été tenues. Les travailleurs refusent d'arrêter la grève ; en représaille, Carranza ordonne la fermeture de la Casa del Obrero Mundial et fait arrêter ses adhérents.

1er août. Carranza remet en vigueur une loi de 1862 sur les désordres publics qui punit de mort les grévistes. De nombreux travailleurs sont arrêtés et gardés en prison sous l'accusation de rebellion. Un seul est condamné à mort, mais il sera grâcié.

26 août. Ricardo écrit dans *Regeneración* un article acerbe contre Carranza, "Carranza se despoja de la piel de Oveja" ("Carranza enlève son masque").

1917

Ricardo, Enrique et Librado dirigent et maintiennent la parution de *Regeneración*, mais de façon irrégulière. Ricardo parle souvent dans les meetings de Los Angeles et de ses alentours malgré son mauvais état de santé qui l'oblige à cesser d'écrire pour un temps.

5 février. Proclamation de la nouvelle Constitution mexicaine.

Septembre. Juan F. Montero, à la tête d'une guérilla d'indiens Yaquis, combat contre Carranza dans le Somora.

1918

Janvier. *Regeneración* continue sa parution malgré la diminution du nombre de lecteurs et la disparition de nombreux journaux radicaux. La partie "section anglaise" disparaît, Ricardo souhaitait refaire cette page avec l'aide de sa belle-fille, Lucille Norman, mais cela ne se fera pas.

2 février. Lázaro Gutiérrez de Lara est fusillé par les troupes gouvernementales sur l'ordre de Plutarco Elías Calles (futur ministre et président de la République) durant la répression d'une grève des mineurs de Cananea.

16 mars. Ricardo et Librado publient dans *Regeneración* un manifeste *aux Anarchistes du monde et aux travailleurs en général* dans lequel ils déclarent que la révolution sociale est proche et que tous les anarchistes ont le devoir de travailler en vue de cela avec toutes leurs forces et possibilités.

C'est la dernière parution de *Regeneración.*

21 mars. Ricardo et Librado sont arrêtés pour le manifeste du 16 mars qui, bien que publié en espagnol, leur vaut d'être poursuivis pour espionnage et sédition. La caution pour Ricardo est fixée à 50 000 dollars.

22 mars. La compagne de Ricardo, Maria, et quelques autres camarades sont arrêtés pour avoir informé les membres du P.L.M. de l'arrestation de Ricardo.

15 août. Ricardo et Librado sont condamnés à vingt et quinze ans de prison pour sédition. Durant leur procès, le juge déclare au jury : *"les activités de ces hommes ont été une constante violation de la loi, de toutes les lois. Ils ont violé à la fois la loi de Dieu et celle des hommes"*. Ils sont conduits au pénitencier de Mc Neil Island (Etat de Washington) pour purger leurs peines.

...Ellos han sido la hormiga y yo la cigarra; mientras ellos han contado dólares yo he gastado el tiempo contando las estrellas. Yo quería hacer un hombre de cada animal humano; ellos, más prácticos, han hecho un animal de cada hombre, y se han hecho ellos mismos pastores del rebaño. Sin embargo, prefiero ser un soñador que un hombre práctico.

R. Flores Magón
Prisión de Leavenworth, Kansas. 1920

1919

Avril. Zapata est assassiné sur ordre de Carranza.
Novembre. A cause de son état de santé (qui n'a cessé de s'aggraver depuis 1916), Ricardo est transféré à la prison de Leavenworth (Kansas). Son seul moyen d'expression est maintenant les trois lettres qu'on lui autorise à écrire par semaine.

1920

Août. Librado est transféré à Leavenworth.
28 octobre. Juan Sarabia meurt.
Novembre. Une pension pour Librado et Ricardo est votée par le gouvernement mexicain qui est maintenant sous le contrôle d'Alvaro Obregón (Antonio I. Villarreal est ministre de l'Agriculture dans ce gouvernement). Ricardo la refuse parce qu'elle vient d'un gouvernement et qu'il est anarchiste.

1921

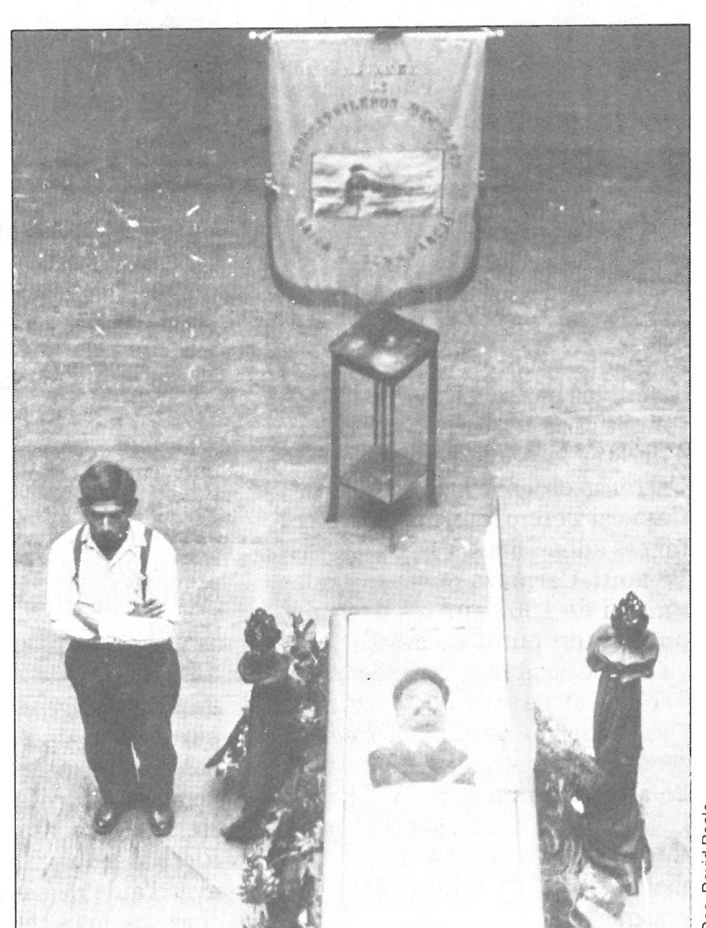
Avril. L'avocat de Ricardo, Harry Weinberger, demande la mise en liberté de celui-ci pour raison de santé (il souffre de diabète avec complications respiratoires, ainsi que de cataracte). Le procureur général refuse cette demande en déclarant que ce n'est rien d'important et que Ricardo peut être soigné en prison. Ceci bien que le médecin de la prison s'occupe à peine de Ricardo.
Juin. Le gouvernement mexicain demande à son ambassade de Washington d'intervenir pour Ricardo et Librado.
13 septembre. Après une collecte de l'Union des travailleurs graphiques de Mexico, 24,50 dollars sont remis pour chacun d'eux.

1922

Février. La centrale anarcho-syndicaliste CGT est fondée à Mexico. Une demande d'examen par un médecin indépendant faite par les camarades de Ricardo est refusée par le procureur général. La santé de Ricardo se détériore de plus en plus.
Novembre. Des travailleurs dans tout le Mexique boycottent les marchandises américaines pour tenter d'obtenir la libération de Ricardo et de Librado.
22 novembre. Ricardo est retrouvé mort dans sa cellule. Bien que les autorités pénitentiaires déclarent qu'il est mort d'une crise cardiaque, Librado, qui vit le corps de Ricardo peu après sa mort, est certain qu'il a été étranglé et qu'il porte au cou des traces de strangulation. Cependant, les autorités du pénitencier forcent Librado à déclarer à tous ses camarades que Ricardo est mort d'une crise cardiaque. Quand la nouvelle de sa mort fut connue par les prisonniers, un Mexicain américain, José Martinez, tenta de le venger en poignardant le gardien présumé responsable de celle-ci, mais Martinez sera tué lors de cette tentative par un autre gardien.
22 novembre. La Chambre mexicaine des députés vote le paiement du rapatriement du corps de Ricardo au Mexique. Ses camarades refusent. Les travailleurs des sociétés ferrovières offrent de rapatrier le corps à leurs frais.

1923

Le corps de Ricardo est ramené à Mexico. A chaque ville du parcours, se sont des milliers de travailleurs qui accueillent le corps avec des drapeaux noirs et rouges. A Mexico, 10 000 travailleurs suivent le corps au Cimetière français où il est enterré.
1er mars. Enrique est libéré de prison et retourne au Mexique où, avec sa compagne Teresa, il commence une tournée de propagande. Les meetings sont, dans chaque ville, attendus par des milliers de travailleurs qui cessent le travail malgré le harcèlement officiel qu'ils doivent subir.
2 octobre. Librado est libéré de prison et déporté au Mexique, où il vit à San Luis Potosí.
Au Mexique, Nicolás T. Bernal fonde le Grupo cultural Ricardo Flores Magón, il collecte et publie les articles, les lettres et les pièces de Ricardo en dix petits volumes, sous le titre *Ricardo Flores Magón, Vida y Obra*.



Ricardo Flores Magón dans son cercueil.

Doc. David Poole

1924

Librado Rivera vit maintenant à Villa Cecilia (Etat de Tamaulipas), où il édite un journal, *Sagitario*, et fait de la propagande auprès des travailleurs du pétrole.
Septembre. Enrique Flores Magón est arrêté par la police à Cuantitlán. Le Grupo cultural Ricardo Flores Magón publie la première biographie de Ricardo (rééditée par les éditions Antorcha). Elle est écrite par Diego Abad de Santillán.

1927

1er avril. Librado est arrêté et emprisonné avec d'autres camarades à la prison de Andonegui à Tampico (Etat de Tamaulipas) où il est gardé six mois avant son procès. La sentence sera de six mois pour avoir *"incité le peuple à l'anarchisme"* et *"insulté le président"*. Pendant son emprisonnement, Librado continue à écrire des articles pour *Sagitario* jusqu'à ce que la police interdise le journal.
Août. Jesús María Rangel et d'autres camarades sont libérés de prison au Texas.
4 novembre. Librado Rivera est remis en liberté et va à Monterrez (Nuevo León) où il commence la publication d'un nouveau journal, *Avante*.

1928

Décembre. Un journal anarchiste publie un article en anglais de Librado sur l'extermination des Yaquis.

1929

19 février. Librado est de nouveau arrêté et l'imprimerie de *Avante* est complètement détruite. Durant son emprisonnement, Librado est violemment battu et échappe à une tentative de meurtre.
Avril. Librado est relâché.
9 juin. William C. Owen meurt à Worthing (Angleterre). Après s'être échappé des Etats-Unis, il avait regagné l'Angleterre et était devenu un collaborateur régulier de *Freedom*.

1930

Jesús Flores Magón meurt.

1931

1er mars. Librado Rivera vit maintenant à Mexico et commence la publication d'un nouveau journal, *Paso*.

1932

Librado meurt des suites d'un accident de voiture. Au nom de son idéal, il refuse de poursuivre le chauffeur parce que c'est un travailleur. Il est enterré dans une tombe anonyme au cimetière municipal.

1944

Le corps de Ricardo Flores Magón est exhumé et enterré à la Rotunda de los Hombres Illustres.
Antonio I. Villarreal meurt.

1948

La compagne de Ricardo, Maria, meurt à Ensenada où elle avait fondé un centre culturel pour les paysans et les ouvriers. Bien que vivant dans la misère, elle avait refusé la pension que le gouvernement mexicain lui offrait en mémoire de Ricardo.
John Kenneth Turner meurt.

1954

28 octobre. Enrique Flores Magón meurt.

1960

Le livre de Ethel Duffy Turner, *Ricardo Flores Magón et le Parti libéral mexicain* est traduit et publié à Mexico.

Ed. Partage noir, Paris

Cette chronologie est extraite de Terra y Libertad ! Les anarchistes dans la Révolution mexicaine, *brochure éditée par Partage noir, en vente à la librairie du Monde libertaire. Nous n'avons pas repris les citations et textes qui auraient fait double emploi avec des articles de ce numéro d'*Itinéraire. *Signalons que nos camarades se sont servis, en effectuant des ajouts, de la chronologie établit par David Poole dans* Land and Liberty, *Black Rose Books, Montréal, 1977 (N.d.R.).*



Villa de Cecilia, Tamps. México, Enero 1°. 1925. Año II

La sociedad está compuesta de dos grandes clases: los que tienen más comidas que apetito, y los que tienen más apetito que comidas.
Chamfort.

SAGITARIO

Semanario Sociológico.

El triunfo económico por grande que parezca se lo lleva el viento después que se conquista de rodillas; el moral, por pequeño que parezca, pesa como el metal y hiere a los verdugos como bala de cañón.

Registrado como Artículo de Segunda Clase, (Primer Grupo) con fecha 30 de Octubre de 1925. Pór segunda vez

MEXICO SE MILITARIZA

LOS ETAS DEL JAPON

¡Paso!

Subscripción Voluntaria

[Publicación de Ideas, Doctrinas y Combate

Correspondencia y dinero diríjanse a LIBRADO RIVERA, Apartado Postal 263

México, D. F., 1° de Mayo de 1931

Primera Epoca — Número 1

LA TRAGEDIA DE CHICAGO

UN TRONO QUE SE DERRUMBA

1886 — 1° DE MAYO — 1931

A los Mártires de Chicago

SALUD, oh altruistas y abnegados defensores de los oprimidos, que supisteis morir estoicamente sosteniendo la justicia de vuestra causa altamente humanitaria. Nosotros, los que nos encontramos en este rincón del planeta Tierra, penetrados profundamente de la alta justicia de vuestras ideas, que eran las que querían aplastar vuestros enemigos, las mantenemos lozanas en el corazón y en el cerebro porque todavia sufrimos el yugo de los acaparadores de lo que debía ser de todos.

Doc. I.I.H.S.

Doc. I.I.H.S.

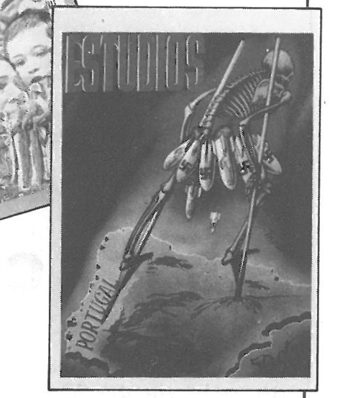
CARTES POSTALES *ITINÉRAIRE*

Ces cartes postales ont été éditées en soutien à *Itinéraire*
La première série est composée de neuf cartes en couleurs, représentant des journaux et revues de la révolution espagnole
Le prix de vente est de 4,50 F l'unité.
Pour la deuxième série, uniquement quatre cartes noires et blanches ont vu le jour.
Le prix de vente est de 3 F l'unité.
Les deux dernières cartes sont en noir et blanc et consacrées à Rudolf Rocker et bien sûr au mouvement anarchiste allemand.
Le prix de vente est également de 3 F l'unité.

DURRUTI

Tiempos nuevos, revue de sociologie d'art et d'économie. Mensuel théorique de la FAI.
Mas allà, organe de la division « Francisco Ascaso ». Mensuel crée en 1937.
Estudios, revue théorique mensuelle créée en 1922 à Valence.







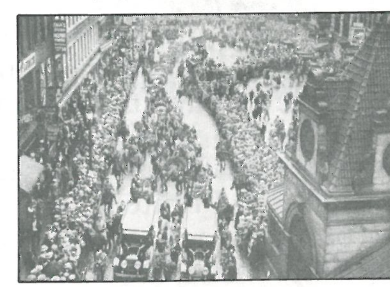
Mujeres libres, mensuel des femmes libertaires créé à Madrid en 1936 (1)
Solidaridad obrera, organe de la Confédération régionale du travail de Catalogne (CNT). Quotidien créé à Barcelone en 1907.
Luz y Fuerza, organe de la Fédération nationale de l'industrie de l'eau, du gaz et de l'électricité CNT. Mensuel crée en 1936.



Mujeres libres, mensuel des femmes libertaires créé à Madrid en 1936 (2)
Gastronomia, revue mensuelle de l'industrie gastronomique CNT-FAI créée en 1937.
Tierra y libertad, hebdomadaire anarchiste, en 36 organe de la FAI. Barcelone créé en 1931.

SACCO et VANZETTI


Le libertaire
ASSASSINÉS !
Tous à l'Ambassade américaine !
SAUVAGES





Manifestation à Londres en 1921.
Le *Libertaire*, édition spéciale du 23 août 1927
28 août 1927, funérailles de Sacco et Vanzetti
Sacco et Vanzetti
se rendant à une audience de leur procès.

Rudolf ROCKER

Berlin 1927,
manifestation de soutien à Sacco et Vanzetti.
Rudolf Rocker en 1915
dans le camp d'internement d'Alexandra palace.

BON DE COMMANDE

Je désire recevoir __ exemplaire(s) de la série de cartes postales sur la révolution espagnole au prix de 40,50 F.

Je désire __ exemplaire(s) de la carte (*)

☐ Luz y Fuerza
☐ Mass Allà
☐ Estudios
☐ Gastronomia
☐ Tierra y Libertad
☐ Solidaridad obrera
☐ Mujeres libres (1)
☐ Mujeres libres (2)
☐ Tiempos nuevos

Je désire recevoir __ exemplaire(s) de la série « Sacco et Vanzetti » au prix de 12 F.

Je désire __ exemplaire(s) de la carte.

☐ Funérailles de Sacco et Vanzetti.
☐ Manifestation à Londres
☐ Sacco et Vanzetti se rendant au procès
☐ Le Libertaire

Je désire __ exemplaires de la carte

☐ Manifestation de soutien à Sacco et Vanzetti.
☐ Rudolf Rocker.

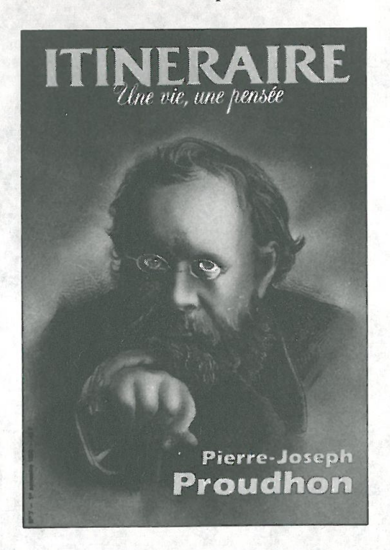
Ne pas oublier 10 % en plus pour les frais de port avec un minimum de 2,20 F.

(*) Cocher les cases correspondantes à votre choix.
Pour toute commande de plus de 10 cartes, réduction de 10 %.

ITINERAIRE

Une vie, une pensée

C'est aussi et surtout une revue.
Vous pouvez encore vous procurer certains des premiers numéros.
N'hésitez pas !

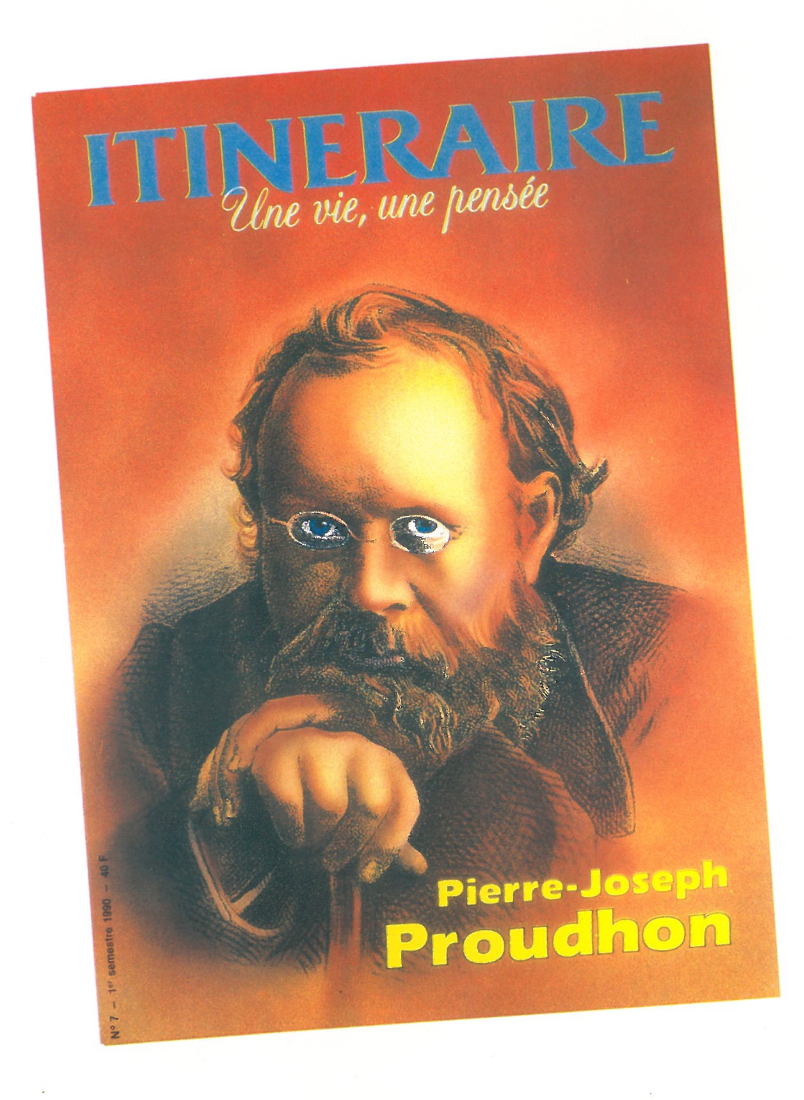


☐ **E. Malatesta** 35 F
☐ **P.-J. Proudhon** 40 F
☐ **E. Goldman** 50 F
☐ **R. Flores Magón** 60 F

Ne pas oublier...
10 % de frais de port avec un minimum de 7,40 F.

D'autres cartes paraîtront ultérieurement, renseignez-vous en écrivant à *Itinéraire*, 1 bis rue Emilie, 77500 Chelles.

L'ABONNEMENT UN BON MOYEN POUR SOUTENIR ITINERAIRE



A découper et à retourner à Itinéraire, 1 rue Emilie - 77500 Chelles - France

☐ **2 N°** .... **90 F**
☐ **4 N°** .... **180 F**
☐ **Soutien** .... **F**

Je désire commencer mon abonnement au numéro ___ .

Nom .... Prénom ....
Adresse ....
....
Ville .... Pays ....

• Règlement par virement ou chèque bancaire, à l'ordre d'Itinéraire, banque BNP Agence N° 00830 - 95, avenue Jean Lolive, 93500 Pantin, compte N° 03839736.

• Par virement postal à l'ordre de Pascal Bedos, la Source 3143974D.

Nous voulons vous faire partager un Itinéraire,
à la fois unique et représentatif d'autres parcours. Parce qu'une vie et une pensée ne peuvent être séparées de leur environnement, nous envisageons l'individu en situation : acteur ou victime des événements.
Parce que les êtres et les idées libres se moquent des frontières, nous parcourons le monde en traversant les années.
Pour raconter, il faut des mots et des images.
Nous les choisissons avec soin, les mêlant harmonieusement pour la compréhension et le plaisir de nos lecteurs. Parce que nous souhaitons que la revue soit accessible au plus grand nombre, des spécialistes et des militants disent simplement ce qu'ils savent.
Parce que l'argent constitue une barrière, nous tentons d'offrir la qualité au moindre coût.
Notre but n'est pas et ne sera jamais le profit, mais la satisfaction.
Anarchistes, nous refusons l'idolâtrie et prônons la critique, la confrontation d'idées, pour cela aussi nous privilégions l'histoire sociale et celle de nos idées.
Alors, n'hésitez pas, venez vous promener avec nous...



¿Qué no podéis ser leones? Bueno. Sed simplemente hombres. P. G. G.

Regeneración

Vivir para ser libre, ó morir para dejar de ser esclavo. P. G. G.

English Section, Page 4

ESCRITO POR TRABAJADORES Y PARA LOS TRABAJADORES

Semanal Revolucionario

No. 132
Sábado, 15 de Marzo de 1913
Saturday, March 15, 1913

EN MEXICO.
Por un año... $5.00 moneda mexicana
Por 6 meses... $2.50 moneda mexicana

EDITOR: Anselmo L. Figueroa.
809 Yale Street
Los Angeles, California
Entered as Second-Class matter Sept. 2, 1910, at Los Angeles, Cal.

EN LOS ESTADOS UNIDOS.
Por un año .... $2.00 oro
Por seis meses .... $1.10 oro
Por tres meses .... $0.60 oro

5 CTS. ORO.
10 Cts., Moneda Mexicana.

Siguen las Declaraciones Sobre la Injusta Condena de Nuestros Companeros

EN LA CORTE DE LOS ESTADOS UNIDOS
DEL DISTRITO SUR DE CALIFORNIA Y
DIVISION SITUADA AL SUR.

DEMANDA DE LOS ESTADOS UNIDOS DE AMERICA,
Contra
RICARDO FLORES MAGON Y DEMAS ACUSADOS.

DECLARACION JURADA
DE
QUIRINO LIMON.

Estado de California,)
)ss.
Condado de Los Angeles.)

Quirino Limón quien debidamente juró como testigo declara lo siguiente:

I.

Que él fué un testigo por la defensa contra la acusación arriba mencionada y que ha tenido conocencia personalmente con Ricardo Flores Magón, Enrique Flores Magón, Librado Rivera, Antonio de P. Araujo y Anselmo L. Figueroa, ó sean los demandados.

II.

Que el declarante era general en su comisión con las fuerzas Revolucionarias de la República de México y se encontraba al principio del año de 1911 con la comandancia de las mismas fuerzas en la ciudad de Mexicali, República de México.

III.

Que Francisco Vásquez Salinas es un Espía Secreta del servicio Operario por el gobierno de México y quien fué especialmente asignado por el Presidente Madero para que recogiese evidencias hacia la linea de la frontera entre la República de los Estados Unidos y la de México.

IV.

Que el dicho Salinas fué un testigo en favor del gobierno de los Estados Unidos cuyo testimonio lo expuso hacia el 23 de Junio de 1912, contra Ricardo Flores Magón, Enrique Flores Magón, Librado Rivera, Antonio de P. Araujo y Anselmo L. Figueroa, acusados en este caso, en la ciudad de los Angeles, Estado de California.

V.

Que hacia los primeros dias de Junio de 1912, en la ciudad de Los Angeles, Condado de Los Angeles, Estado de California, el dicho Francisco Vásquez Salinas se entrevistó con el declarante, ocurriendo esto en la calle Main y particularmente cercas de la Plaza, expresándose ante él de la manera siguiente:

"¿Por qué Ud. (refiriéndose á este declarante), no atestiga en contra de los Magon's? Yo soy un empleado del servicio secreto del gobierno mexicano y el Presidente Madero va hacer que los Magón's resulten culpables por su actividad del periódico en contra de él, y aún que nosotros tengamos que dar falsos testimonios en contra de ellos.

Y si usted no atestiga en contra de ellos nosotros le arrestaremos y lo enviamos á la penitenciaria."

VI.

Que hacia el dia 15 de Junio de 1912, y después que este declarante se rehusó á dar testimonio falso en el caso antes indicado en favor del gobierno mexicano, este declarante fué arrestado por orden de la República de México con cargos de asesinato. Esa aberiguación se expuso debidamente ante el comisionado de los Estados Unidos William M. Van Dyke, en la ciudad de Los Angeles, Condado de Los Angeles, Estado de California, y después de una introdución de testimonios, la acusación del gobierno mexicano acusando á este declarante de asesino fué desmentida.

VII.

Unos dias antes de que los Magons los declararon culpables por violación de las leyes de neutralidad de los Estados Unidos por la acusación ya indicada, el dicho Francisco Vásquez Salinas volvió á entrevistarse con este declarante en la calle Main cercas del edificio Federal de los Estados Unidos en la ciudad de Los Angeles, Estado de California, y se expresó en estos términos:

"Vea Ud. nosotros declararemos culpables á los Magons con los testimonios de que le hablé el otro dia y si Ud. no se calla la boca, el gobierno mexicano tramará una acusación en contra suya como lo ha hecho con los Magons. Nosotros sabemos que ellos no enviaron soldados para México pero los documentos han sido tan bien arreglados que nadie deja de creer que ellos no hayan enviado soldados."

Este testimonio ha sido traducido y leído en español ante el declarante quien jura dar dicho testimonio.

QUIRINO LIMON (Declarante).

Afirmado y jurado ante mi
el dia veinte de Febrero de 1913.

W. F. Cook, Notario Público por
el Condado de Los Angeles,
Estado de California.

ESTA FOTOGRAFIA FUE TOMADA EN MOMENTOS DE LLEVAR A LA JUNTA PARA McNEIL ISLAND. LOS DOS "PERSONAGES" QUE TIENEN UNA CRUZ BLANCA EN LA CABEZA, SON LOS ESBIRROS QUE LOS CONDUCIAN.

La Negativa de Libertad a Nuestros Companeros

[…]

El gobierno de Woodrow Wilson debe ponerlos en libertad apesar de todos los esfuerzos del capitalismo contrario.

ANTONIO DE P. ARAUJO.

¡Abajo Huerta!

[…]

El proletariado mexicano, á la vista de los sucesos últimos de la capital, ¿qué puede hacer sino confirmar la opinión que tiene del gobierno? Mira á Huerta como el perro que trata de proteger los intereses de los ricos nacionales y extranjeros. No reconoce

(Pasa á la 2a. plana)

Carta de Protesta.

AL PRESIDENTE DE LOS ESTADOS UNIDOS.

Mr. Woodrow Wilson,
White House, Washington D. C.

Yo, el firmante, después de una entera investigación en el caso del encarcelamiento de los miembros de la Junta del Partido Liberal Mexicano, y después de haber quedado convencido de que se cometió perjuria por los testigos del gobierno de los Estados Unidos, demando la libertad de Ricardo Flores Magón, Enrique Flores Magón, Librado Rivera y Anselmo L. Figueroa, que actualmente están en la Penitenciaria de McNeil Island, sufriendo una condena injustamente.

Nombre..............................
Calle..............................
Pueblo..............................
Estado..............................